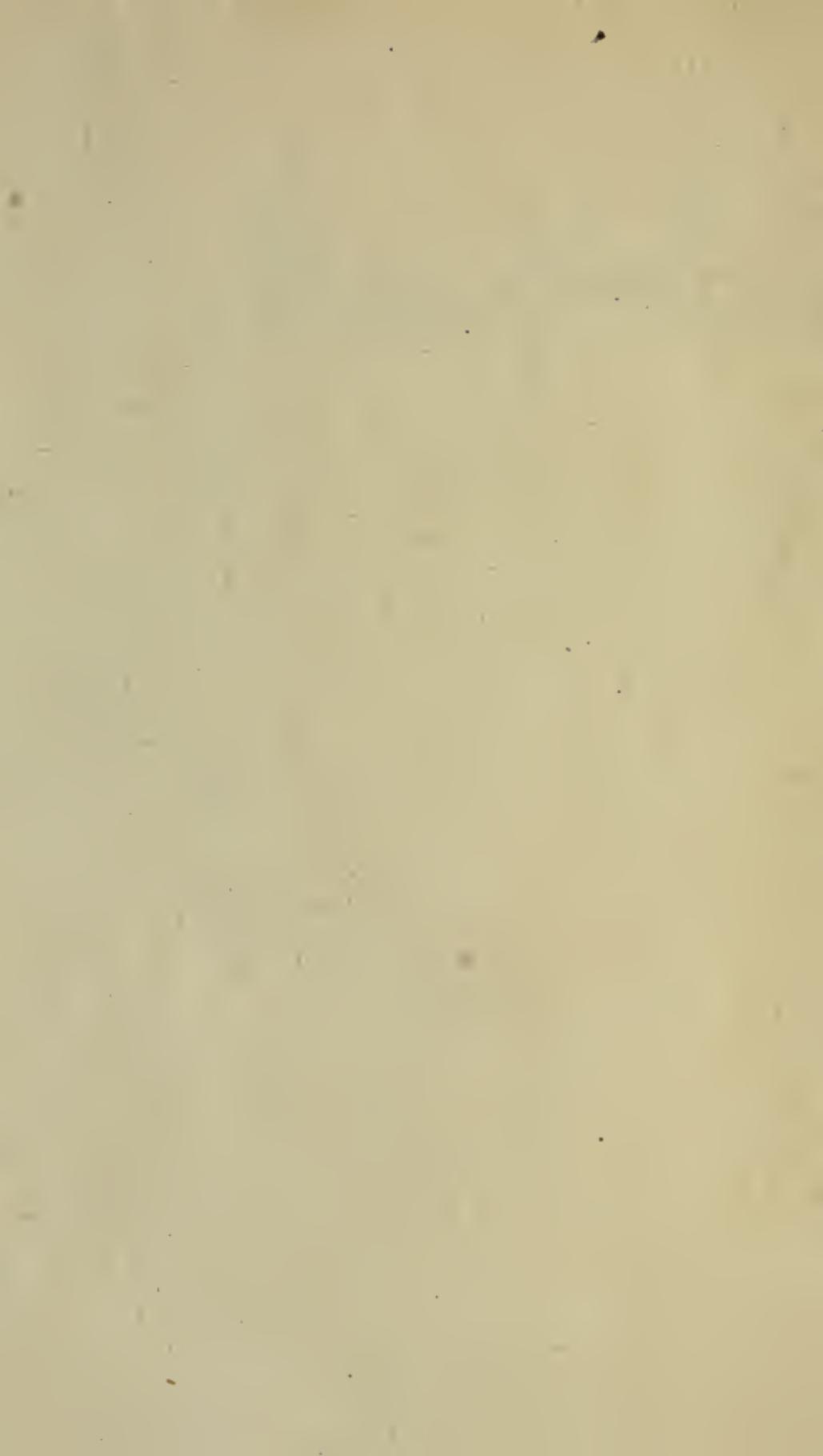


Campbell. l. e. 29



LE CABINET

DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-UNIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.

LE CABINET

DES ARTS

OU

COLLECTION CHIMIE

DES ARTS

DE LA BIBLIOTHÈQUE

NATIONALE

PARIS



A. L. B. S. T. D. L. M.

DE LA BIBLIOTHÈQUE

NATIONALE

PARIS



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LES Ouvrages qui composent cette continuation, & servent à rendre complète la collection des meilleurs Contes de fées, ne seront pas trouvés inférieurs à ceux qui ont été précédemment imprimés; ils sont le fruit d'une recherche plus exacte; & pour trouver de quoi composer les six volumes que nous donnons au public, il nous a fallu dévorer l'ennui de la lecture d'une quantité considérable de Contes échappés aux premières recherches.

Les Auteurs de chacun de ceux que nous allons donner, sont tous avantageusement connus dans la république des lettres; mais leur réputation n'a pas suffi seule pour nous déterminer; il n'est point de Conte que nous n'ayons lu avec attention, & ce n'est qu'après nous être assurés

2 AVERTISSEMENT.

qu'ils pourroient être agréables au lecteur, que nous nous sommes déterminés à en faire usage.

Funestine, Conte de Fée par Beauchamps, a échappé aux premières recherches, & mérite, à toutes sortes de titres, de trouver ici sa place; ce Conte, à quelques longueurs près, est un de ceux qu'on lira avec le plus de plaisir.

Pierre - François Godard de Beauchamps, né à Paris en 1689, décédé dans la même ville en 1761, est connu par plusieurs pièces de théâtre qui ont joui de quelque succès; mais ce qui lui a acquis le plus de réputation, est l'ouvrage intitulé *Recherches sur les théâtres de la France*: il est auteur de quelques romans, entr'autres, d'une Traduction estimée du roman d'Ismène & Ismenias, écrit en grec par Eustatius, & du Conte de *Funestine*.

Nous croyons inutile de donner un analyse de ce conte, on l'imprime ici dans son entier; il a eu du succès dans

AVERTISSEMENT: 3

le tems, & nous croyons que ce succès étoit mérité ; nous n'en connoissons néanmoins qu'une édition, celle faite chez Prault en 1737 ; les exemplaires en sont rares & recherchés.

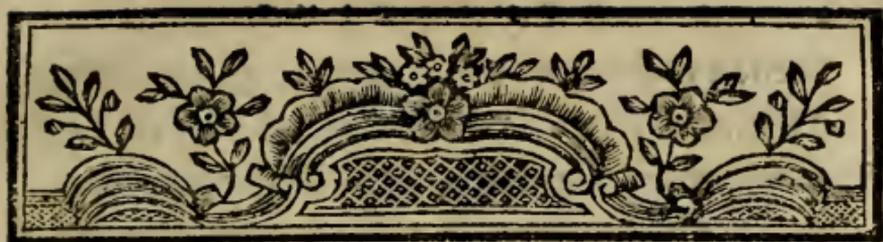
Nous ne connoissons pas l'Auteur du recueil que nous employons ensuite, intitulé *nouveau Recueil de Contes de fées* : il renferme dix Contes qui sont tous très-agréables & assez bien écrits. Ce Recueil a eu du succès dans son origine ; il en a été fait deux éditions, l'une en 1718 & l'autre en 1731. Depuis, cet ouvrage est devenu rare & recherché, & nous croyons qu'on nous saura gré de le reproduire ici.

Nous ne nommerons pas non plus l'Auteur des deux Contes qui terminent ce volume, le *Loup galleux* & *Bellinette* : on les a attribués d'abord à madame de Villeneuve, mais ils ont été inférés depuis dans un recueil intitulé, *cinq Contes de fées*, & attribués au comte de Caylus. Quoi qu'il en soit, il y a de la gaieté dans ces deux contes, & le ton

4 AVERTISSEMENT.

qui y règne , nous porte à croire qu'ils appartiennent aux charmans Auteurs des *Féeries nouvelles* , & du *recueil* de ces Messieurs.





F U N E S T I N E ,

P R E M I È R E P A R T I E .

FUNESTINE, princesse d'Australie, vint au monde sous la plus maligne constellation. Les fées, qui présidèrent à sa naissance, étoient toutes vieilles, ou malfaisantes; elles ne la douèrent que de qualités haïssables. Tremblemens de terre, phénomènes dans le ciel, tout seconda leur mauvaise humeur : une aurore boréale fit lire distinctement en lettres lumineuses, si grosses, qu'elles furent vues des quatre parties du monde, ces paroles terribles : *Tous les monstres ne sont point en Afrique.* Le roi son père fut si épouvanté de sa laideur, & des suites qu'elle pourroit avoir, que ne voulant pas donner à la reine le chagrin d'élever une créature si difforme, il la fit exposer aux bêtes de sa ménagerie. Les panthères & les tigres de notre continent sont des agneaux au prix des animaux australiens; si par malheur il s'en échappe un seul de sa loge, il dévaste vingt lieues de pays en un quart d'heure. Le roi de

Suède a moins tué de Moscovites, qu'il ne dévore d'hommes en un seul déjeûner. A l'aspect de la proie, qu'on leur jette, ils reculent effrayés.

L'année suivante, la reine à qui on avoit dit que sa première fille étoit morte en nourrice, accoucha d'une seconde. Elle étoit belle, comparée à sa sœur; mais elle n'avoit ni grâces ni gentilleses : c'étoit une de ces créatures humaines qui végètent, & de qui l'on ne dit ni bien ni mal. A peu près comme quantité d'autres que vous trouvez tous les jours aux spectacles, ou aux tuileries.

Le génie Clair-obscur parcourtoit les airs. Il lut avec surprise l'inscription céleste. Par une curiosité heureuse pour Funestine, il voulut voir de quelle espèce étoit le monstre nouveau né. La jeune princesse, couchée par terre, jetoit des cris horribles, qui l'attirèrent dans la ménagerie. Il a dit depuis qu'à la vue d'un objet si hideux, il fut tenté de prendre la fuite. Un mouvement de compassion l'arrêta. Ce génie étoit un bon homme accoutumé à faire le bien, habitude dont on se défait plus difficilement que de celle de faire le mal, parce qu'on y trouve plus de plaisir, quoi qu'en disent les philosophes modernes qui prétendent connoître le cœur, & qui se mêlent d'en donner des définitions métaphysiquement alambiquées. Il mit Funestine dans un pan de sa robe, & la porta

dans son palais, à vingt mille lieues d'Australie; elle fut confiée à des nourrices & à des gouvernantes, qui furent plus d'une fois sur le point de l'étrangler, tant elle étoit dégoûtante & revêche. Au bout de trois mois elle eut des dents & des ongles, dont elle se servoit pour mordre les unes, ou pour égratigner les autres.

Il venoit de naître à Clair-obscur un fils aussi beau que Funestine étoit laide; comme il étoit formé du sang d'une mortelle, & que les femmes des génies influent sur la nature & sur la destinée de leurs enfans, le petit prince fut soumis à tous les évènements de l'espèce humaine, sujet à la mort, & condamné, malgré son ambition, à ne régner que sur les deux tiers de la terre: misérable partage, dont il se plaignit dans la suite avec autant d'amertume, que le fils de Philippe le fit dans son tems.

Le génie, par un caprice, dont il auroit eu peine à rendre raison, se mit dans la tête d'unir un jour Funestine & Formose, (c'étoit le nom de son fils.) Il n'eut garde de communiquer à personne un projet si bizarre, on se seroit moqué de sa majesté élémentaire; mais il prit secrètement toutes les mesures qui pouvoient le faire réussir, ou le rendre moins ridicule. Tel est l'empire de la raison sur toutes les créatures que les plus fantasques & les plus despotiques dans leurs

volontés, s'efforcent de leur donner un air de justice. Ce prince insensé, qui disoit : qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne, expliquoit mal sa pensée, il vouloit être craint, & approuvé.

La mère de Formose se chargea de son éducation, elle avoit un frère, grand philosophe, qui l'avoit initiée dès son enfance dans les mystères les plus profonds de la cabale : elle s'étoit servie pendant sa grossesse, des lumières qu'elle avoit acquises, pour empêcher les fées d'assister à la naissance de son fils; elles en furent très-offensées, mais elles avoient manqué le moment de lui faire du mal, & ce fut sans retour.

L'un & l'autre s'appliquèrent tout entiers à former au jeune prince un caractère digne des grandes destinées qui l'attendoient, mais voyant que le succès ne répondoit que médiocrement à leurs soins, ils eurent recours à un remède, qui auroit réussi, malgré tous les obstacles, si, par une fatalité commune à toutes les choses d'ici bas, la tendresse mal entendue de cette nouvelle Thétis, n'en eût détruit, ou du moins rendu inutile toute l'efficacité. Beau sujet de morale pour quelque esprit réfléchisseur.

Dans la partie occidentale du mont Caucase, se trouve une vaste caverne où les enfans de la terre s'étoient assemblés, lorsqu'ils formèrent le sage projet d'escalader le ciel, & d'en chasser les

dieux. Au fond de cette caverne prenoit sa source un fleuve dont l'eau plus transparente & plus forte que celle des Barbades, avoit la vertu de dissiper toutes les foiblesses humaines, & de faire des héros de tous ceux qui s'y baignoient. Il falloit s'y rouler huit jours de suite sur un sable aigu qui, s'insinuant dans toute la capacité du corps, y formoit un nouveau sang & de nouvelles chairs : l'épreuve étoit douloureuse, mais infallible.

Pendant une nuit obscure la reine tenant Formose sur ses genoux, monte avec le prince son frère sur un char traîné par des tortues aériennes, aussi vîtes que les terrestres sont lentes. Déjà toutes les cérémonies, scrupuleusement observées, promettoient une heureuse réussite. Déjà le frère & la sœur se flattoient, l'un, d'avoir un neveu, l'autre, un fils, qui alloit être l'ornement & les délices de l'univers. En effet le prince avoit soutenu le bain fatal pendant sept jours, il en étoit sorti plus beau, plus vigoureux, & presque parfait. Les dieux, qui se rient des vaines espérances des mortels, l'attendoient au huitième. Tout sembloit achevé, lorsque Formose pousse des cris perçans dont la grotte & la montagne retentissent au loin. Sa mère alarmée court à lui, son frère fait de vains efforts pour la retenir ; entraînée par une force supérieure, elle se précipite dans le fleuve, elle trouve son fils les yeux fermés, &

sans mouvement; elle gémit, elle s'arrache les cheveux, elle le croit mort; pour s'en assurer, elle lui porte la main sur le cœur, dans le moment même, que les deux derniers vices, qui s'y étoient concentrés, alloient en sortir. Son action arrêta leur fuite, & rien ne fut capable dans la suite de les en chasser entièrement. Trop heureuse de remporter son chère prince en bonne santé, elle fit peu d'attention à ce qui manquoit à son ouvrage; elle fut même assez aveuglée pour croire que ces deux vices qui devoient un jour défigurer l'excellence de ses autres qualités, paroïtroient des perfections, ou que du moins, ils seroient rachetés par tant de vertus, qu'ils échapperoient aux yeux les plus clairvoyans. Que de mères lui ressemblent! On devine sans peine que je veux parler de l'orgueil, & de l'amour des louanges, monstres qui semblent opposés, mais qui s'entretiennent & s'augmentent par la contradiction qui devoit les détruire. Comment concilier le mépris qu'on a pour les hommes, avec la passion d'en être loué? Tel ne le comprend pas, qui peut en servir d'exemple.

La beauté de Formose se proportionnoit à son âge. De jour en jour elle devenoit plus ravissante. Sa pénétration & sa vivacité ne laissoient rien à faire à ses maîtres qui s'instruisoient eux-mêmes par ses questions ou par ses réponses. Faisoit-il

ses exercices ? l'adresse , les graces & la force vo-
loient autour de lui. Tant de merveilles n'étoient
faites ni pour son bonheur , ni pour celui du
genre humain ; sa fierté croissoit avec ses talens ;
elle n'eut bientôt plus de bornes ; ses flatteurs les
plus outrés n'en pouvoient dissimuler l'excès. Ne
lui rien demander, c'étoit lui manquer de respect ;
recourir à sa protection , c'étoit se rendre impor-
tun. Peut-être étoit-il plus traitable lorsqu'on le
louoit ? Non. Quoiqu'il aimât démesurément les
louanges , par une bisarrerie inconcevable , les
plus fines , les plus délicates le révoltoient ; elles
lui paroissoient grossières , insipides , indignes de
lui. Les poëtes déconcertés , crurent que , s'il
étoit insensible à leur encens , il seroit flatté par
leurs satyres , ils en composèrent de toute espèce ,
& contre tout le monde. Bien en prit à quelques-
uns de n'avoir point suivi le torrent. Le prince
plus juste encore que superbe , fit battre de
verges les plus emportés , & envoya les autres
travailler aux mines avec un œil de moins.

Plus accessible envers les étrangers , il se con-
traignoit pour les gagner , sauf à se dédommager ,
lorsqu'il seroit leur maître. A l'égard de ses su-
jets , il les regardoit comme des esclaves nés pour
obéir , à qui c'étoit faire grace que de ne point leur
ôter la vie , même injustement : ce mépris ne se bor-
noit point aux hommes. Le sexe en étoit aussi l'ob-

jet. Les femmes les plus charmantes , les plus vertueuses , & les plus respectables , étoient , disoit-il , des pestes publiques contre lesquelles on ne pouvoit être trop en garde ; son cœur ne lui parlant point en leur faveur , son esprit , aidé de sa mémoire , lui fournissoit contr'elles les traits les plus piquans & les plus amers.

Le bon Clair - obscur , étonné du caractère de son fils , apprit avec chagrin que la reine en étoit la cause innocente , il l'en punit comme coupable , & la répudia ; il fit à Formose quelques remontrances qui furent mal reçues. Ne voulant point l'aigrir , il le laissa vivre à sa fantaisie. Peut-être se flattoit-il que le tems adouciroit une humeur si altière ; peut-être même la regardoit-il comme une noble fierté qui , dans l'opinion des princes , est un sentiment sublime , & l'apanage le plus glorieux de leur naissance & de leur rang.

Formose eut à peine seize ans , qu'on le vit se disposer à la conquête du monde , avec d'autant plus d'ardeur , qu'il vouloit punir les hommes d'avoir pénétré ses défauts , & d'oser en parler. Il est vrai qu'après ses conquêtes , lorsque l'âge eut fait place à la réflexion , il faisoit de fréquens retours sur lui-même , qui l'humilioient , il tâchoit alors de faire oublier , par ses bienfaits , par sa clémence & par sa justice , la dureté de ses premières mœurs ; il éprouva plus d'une fois avec

douleur, qu'il est plus aisé d'aliéner le cœur des hommes, que de le regagner; mais j'anticipe trop sur l'ordre des tems. Je reviens à Funestine.

Elle croissoit en laideur & en indocilité. On se demandoit les uns aux autres, que veut-on faire de ce monstre? Le génie seul, au grand étonnement de toute sa cour, l'aimoit, & redoubloit pour elle à chaque instant, de soins & de tendresse. Il lisoit dans l'avenir, quoique d'une manière confuse; & voyant, ou croyant voir ce qui devoit être un jour, il s'affermissoit dans ses desseins.

Pour accoutumer Formose à la vue de Funestine, il les faisoit venir quelquefois dans l'appartement l'un de l'autre. Tentative infructueuse: le jeune prince jetoit les hauts cris, & fuyoit en pleurant. La princesse, de son côté, ne s'efforçoit de l'approcher que pour le pincer, ou pour lui arracher les cheveux. Une antipathie si marquée mettoit Clair-obscur au désespoir; mais il dissimuloit de son mieux.

Un nouvel incident lui fit encore plus de peine; il s'aperçut que la reine sa femme qu'il aimoit alors passionnément, souffroit avec impatience ses attentions pour Funestine, & que, s'imaginant qu'elle étoit le fruit de quelque intrigue secrète, elle cherchoit à se venger d'une rivale qu'elle ne connoissoit point, sur l'objet qui

lui retraçoit sans cesse l'infidélité de son mari. Des murmures secrets, elle en vint aux plaintes ouvertes, & bientôt les menaces succédèrent aux plaintes.

Il découvrit & dissipa plusieurs conspirations, dont la dernière étoit la plus dangereuse. La princesse, qui n'étoit flattée que de choses bizarres, ne regardoit comme plaisirs que ce qui n'en étoit pour personne. Un grand lac baignoit les murs du palais : ce lac étoit souvent agité. D'ordinaire elle choisissoit pour s'y promener le tems où les vagues s'élevoient avec le plus de violence. Les esclaves qui conduisoient la chaloupe furent gagnés, par qui? C'est ce qu'on ignore; le frère de la reine en fut accusé; mais il étoit trop habile, pour prendre si mal ses mesures. Ils percèrent en plusieurs endroits le petit bâtiment qui fut bientôt prêt à périr. Funestine vit avec des transports de rage que ses femmes même, intimidées par le danger, préféroient, en se précipitant au milieu des flots, une mort certaine à un naufrage qui pouvoit ne pas arriver. La chaloupe presque submergée, erroit à l'aventure entre des rochers escarpés, le mugissement des aquilons irrités, le fracas du tonnerre qui la couvroit de soufre & de flammes, l'horreur de la nuit que la pâle lueur des éclairs rendoit plus affreuse, la mort même dont elle alloit être la proie, aug-

mentoient sa fureur, & ne l'effrayoient pas. Cependant elle entroit à peine dans sa dixième année.

Il y avoit dans le cabinet de Clair - obscur un miroir merveilleux , auquel l'ouvrier prévenu par la mort , n'avoit point eu le tems de mettre la dernière main. Ce miroir , quoiqu'imparfait , présentoit aux yeux une image de tout ce qui se passoit sur la terre ; à la vérité , on ne pouvoit distinguer ni les lieux , ni les personnes ; mais le génie y suppléoit par un grand usage du monde , plutôt que par la force de son esprit : il vit une personne sur le point de faire naufrage , qui regardoit le danger d'un œil intrépide. Toujours occupé de Funestine , il vole à son appartement , il la cherche , il en demande en vain des nouvelles à ses femmes qui se cachent , pleurent , & se taisent. Il ne doute plus que ce ne soit le cher objet de ses complaisances , qui va perdre la vie. Il envoie à son secours le plus léger des zéphirs qui , redoublant d'agilité pour lui plaire , trouve la princesse sans connoissance , couchée sur une planche de la chaloupe brisée contr'un écueil ; il l'attache à la mort qui déjà la faisissoit , & la porte sur ses aîles dans le palais des événemens.

Ce palais étoit l'ouvrage de Clair - obscur , il l'avoit bâti pour Funestine , dès qu'il s'étoit aperçu qu'elle mettoit toute sa cour en combustion. Il y avoit à l'extrémité de ses états , une île

déserte d'environ sept cens trente-cinq lieues de circuit. Pour en rendre l'abord inaccessible, il élève tout autour un volume immense d'eau qui, condensée & durcie, paroît à la vue une montagne hérissée de glaçons. Il n'avoit laissé qu'un seul passage défendu par deux forteresses, qui servoient d'entrée & de sortie à un port dont le bassin large & commode, pouvoit contenir deux mille vaisseaux de cent pièces de canon.

Cela fait, il ordonne aux génies subalternes, qui le reconnoissoient pour leur souverain, d'y transporter de toutes les parties du monde ce qui peut la rendre agréable & fertile. Ils obéissent, & de là vient que les différens cantons de la terre manquent encore aujourd'hui des choses dont ils les dépouillèrent alors. La nature étonnée voit croître des forêts, & des prairies dans les lieux les plus arides; les précipices les plus affreux se changent en campagnes délicieuses, terminées par des vallons qui flattent la vue, coupées par des ruisseaux qui font l'ornement & la richesse des lieux qu'ils arrosent; des fleuves majestueux, qui ne débordent jamais, sont couverts de vaisseaux qui portent par tout l'abondance. Jamais la grêle ou les frimats n'y détruisent inopinément l'espérance prochaine du laboureur avide; les saisons ne s'y font sentir que par leurs agrémens, nul froid dévorant, nul chaud excessif. L'air tou-

jours

Jours serain, toujours tempéré, n'y est point sujet à ces variations fâcheuses & subites, qui causent les orages & les désolations. Les langueurs accablantes, les maladies aiguës en sont bannies, la mort est un terme qu'on n'y connoît point, on n'y cesseroit jamais de vivre, si l'on ne se mettoit dans la tête au bout de quelques siècles, qu'il est une vie plus voluptueuse que celle qu'on abandonne. Les prêtres du pays n'ont point recours à de pieux artifices pour faire goûter leurs dogmes, la vérité qui les guide, les rend persuasifs, ils sont désintéressés, ils s'aiment les uns les autres.

Le centre de l'isle fut choisi pour y construire l'admirable édifice dont je vais m'efforcer de donner une idée. La description que j'en ferai d'après un voyageur irréprochable, paroîtra peut-être au-dessus de la vraisemblance; mais je prie le lecteur de ne point croire qu'il n'y a rien au-delà de ce qu'il comprend, ou de ce qu'il imagine. Accoutumés à ne voir que de petites choses, renfermés dans les bornes étroites d'une éducation proportionnée à la foiblesse de nos lumières, nous traitons d'imposture & de chimere tout ce qui ne tombe pas sous nos sens; tels à peu près, dit un auteur Arabe, qu'un ciron qui n'auroit jamais vu d'éléphant, jugeroit sur sa propre petitesse, qu'il n'y a point dans l'uni-

vers de masse de chair si lourde , & si spirituelle.

Une avenue longue & spacieuse , une pelouse fine & toujours verte , plantée de quatre rangs de cédres , conduisoit sur une vaste esplanade pavée de jaspe oriental , autour régnoit une balustrade d'agate onix : au-dessous , deux larges canaux , revêtus de porphyre , offroient aux yeux des oiseaux de toute espèce , & des poissons de toute grosseur ; en face , s'élevoient neuf cours l'une sur l'autre , qui formoient une perspective , dont le vestibule du palais étoit le point de vue.

On entroit dans la première par une grille de bronze doré d'or moulu , posée sur un bas relief d'albâtre ; elle étoit flanquée aux quatre coins , de gros pavillons de marbre blanc , dont les toits étoient de plomb laminé doré à fond. Dans les aîles du même marbre , & de la même architecture , étoient au rez-de-chaussée deux grands corps de garde , & au-dessus , des chambres pour les soldats , & pour les officiers de service ; les premiers avoient de paye , un diamant d'une once & deux marcs d'or par jour , les autres à proportion. Tous étoient nourris & entretenus d'armes , d'habits , & de linge. On renouveloit , chaque année cette garde composée de quatre mille hommes ; on chassoit avec ignominie ceux qui s'étoient ruinés par le jeu , ou par d'autres dépenses ; les bons mé-

magiers étoient placés dans les finances , ou dans les places de guerre ; ils avoient le choix.

La seconde , plus exhaussée que la première ; mais à peu près de la même forme , étoit de lapis azuli ; elle servoit aux gardes du corps , au nombre de six mille , qui n'étoient point soudoyés. On auroit cru faire injure à des gentils-hommes, tels qu'ils étoient , ou tels qu'ils se disoient tous , que de leur donner des gages : ils étoient à récompense ; c'est-à-dire , qu'après deux ans , ceux qui vouloient se retirer , pouvoient le faire librement ; on leur donnoit des certificats les plus avantageux, vingt mille pièces d'or , un boisseau de diamans , & une terre bien bâtie , les chefs avoient des gouvernemens , des principautés & autant de femmes qu'ils vouloient en choisir dans les familles les plus illustres de l'isle , à qui l'état faisoit une dot d'un million de sultanins.

Dans la troisième revêtue de turquoises & de topases enchassées avec art , étoient les écuries du palais , dans lesquelles on nourrissoit douze mille chevaux qui ne servoient qu'aux écuyers & aux pages. La princesse ne sortant jamais que dans un char attelé de licornes blanches , ou de loups cerviers : on ne la vit qu'une seule fois aller à la chasse , montée sur une martre zibeline , encore fut elle si mécontente de son allure qu'elle la fit tuer devant elle.

Les dedans étoient d'un stuc merveilleux dont on a perdu le secret , & dont rien ne pouvoit ternir la blancheur. Le plafond peint à fresque par les meilleurs maîtres , représentoit des chasses , des tournois , ou des combats de cavalerie. Les parquets , les piliers , les lambris , les rateliers , & les mangeoires étoient de bois de sandal ; les brides , les selles & les harnois étoient enrichis de pierreries , les fers étoient d'or , les pelles , les fourches & les étrilles d'argent , & les licous tressés d'or & de soie. Au dehors étoient des abreuvoirs de granit , & des appartemens superbes pour les écuyers , & pour les pages ; ces chevaux , Turcs , Arabes , Danois , Napolitains , ou Persans ont été la tige de ces races célèbres dans l'histoire dont quelques peuples conservent encore la filiation.

La quatrième , de corail chargée de feuillages d'or fin , servoit aux officiers subalternes , tous vêtus d'habits d'écarlate brodés en argent , & si bien disciplinés qu'il ne leur étoit permis de se faire entendre que par signes.

La cinquième , d'airain de Corinthe , d'un travail supérieur à la matière , quoique la plus précieuse de l'univers , étoit distribuée en plusieurs chambres où l'on rendoit la justice dans le plus pompeux appareil ; les marchandes affectueuses n'y surfaisoient point de moitié d'inutiles colifi-

chets. Les libraires avides de gain , n'y étourdissoient point les passans du titre empoulé d'une historiette fastidieuse qu'un auteur affamé venoit de mettre au jour. Les plaideurs , chose incroyable , y gardoient le silence en plein midi. Comme les procès ne duroient qu'une minute , & que les habitans de l'isle étoient ennemis de toute chicane , les juges ne s'assembloient que tous les quinze ans. Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces juges en fussent moins occupés , ils se paroient , ils inventoient des modes , & ils faisoient des découpures.

Dans la sixième , la plus simple de toutes , quoique de marbre vert campan , étoient les volières dont les treillis étoient d'émeraudes & de saphirs.

La septième , de nacre de perles incrustée de rubis , étoit pour les dames d'honneur , & pour les femmes de chambre de la princesse ; on comptoit quinze cens des premières , qui toutes avoient leur ménage composé de quatre cens domestiques , & treize mille des secondes , qui étoient servies , chacune par trois muets , & trois eunuques noirs.

C'étoit dans la huitième toute d'aventurine qu'étoient les différens oratoires du palais. Dans la principale chapelle étoit représenté sous la figure d'un Rhinoceros d'une seule pierre d'aiman,

Xifquinima , dieu tutélaire de l'isle , de la hauteur de seize pieds , il y avoit dans les autres , douze cens pagodes d'une coudée , d'un seul diamant.

La neuvième , séparée des huit autres par une balustrade d'or massif , dont chaque balustre étoit un génie habillé en cent Suisse , étoit proprement la cour du palais ; le pavé étoit d'une mosaïque de toutes sortes de pierres précieuses , où Clair-obscur avoit tracé dans des hiéroglyphes , l'histoire de tous les tems : le plus curieux étoit une figure singulière ; regardée d'un certain sens , elle représentoit un bouc avec des pieds de mulet , la tête d'un chat-huant , & la gueule d'un dogue affamé qui mordoit ceux mêmes qui lui donnoient à manger. Regardée sous un autre point de vue , c'étoit un Bonze Japonnois , tenant d'une main , un coq , & de l'autre , un brasier d'où sortoit une épaisse fumée.

Douze piliers d'améthiste soutenoient un vaste salon de cristal de roche , dont les portes & les fenêtres étoient d'escarboucles. Ce salon ouvroit sur deux grandes enfilades du même cristal , meublées avec encore plus de goût que de luxe. A droite , étoit l'appartement de Funestine , composé de vingt pièces de plain pied , toutes garnies de glaces d'une seule pièce , & également séparées par des bordures de diamans. A gauche

étoient ses bains ; comme elle aimoit les odeurs , les cuves & les meubles en étoient d'ambre gris. Je ne dois point oublier sa bibliothèque , plus riche par la qualité que par le nombre des livres qui la composoient , quoi qu'il y en eût près de trois cens mille. Là, se trouvoient les originaux des ouvrages que devoient faire les d'Aulnoy , les Murat , les Durand , & tant d'autres , qui se font donné dans la suite le ridicule de les imiter ; on y voit les portraits de tous ces Auteurs , celles que j'ai nommées , étoient couronnées de rayons de lumière ; ceux , dont je tais le nom , d'aîles de chauve-souris.

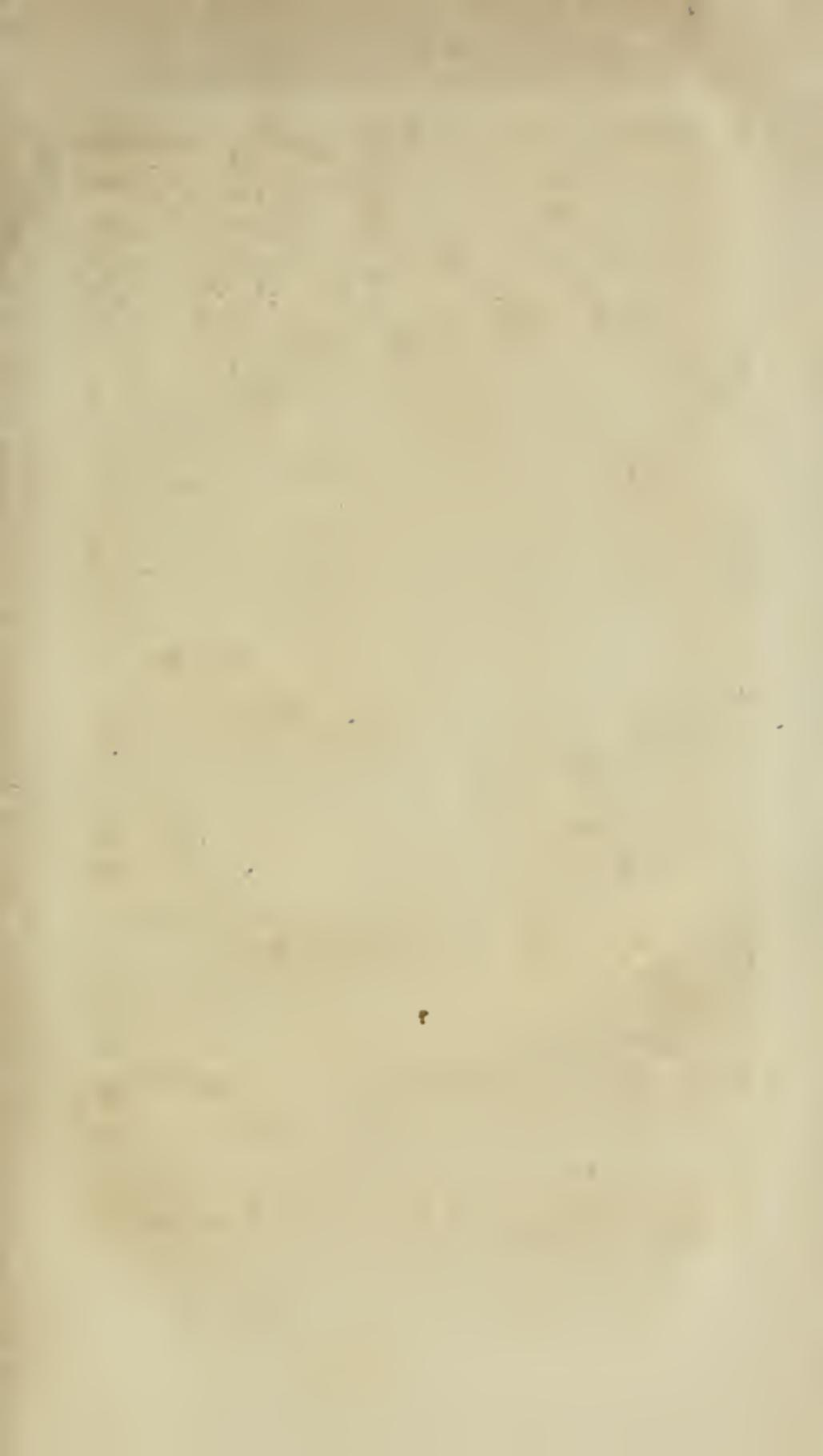
L'historiographe Albuipargamos , du journal duquel j'ai fidèlement extrait ce que je viens de rapporter , continue ainsi :

« A l'égard des jardins , ils me parurent si
 » merveilleux , si surprenans , & si fort au-dessus
 » du palais , qu'ivre d'admiration , je n'imaginai
 » pas même qu'on pût les décrire. Je ne dirai
 » qu'un mot d'une fontaine de perles liquides
 » de la plus belle eau du monde , qui s'arrondif-
 » soient en tombant dans un bassin de porcelaine
 » de vieux japon. J'en vis charger trois cens
 » vaisseaux , sans que la source en fût affoiblie ,
 » ou diminuée.

» Ces jardins subsistoient encore du tems de
 » Cyrus , qui s'y promena plusieurs fois avec

» Araspe. Je ne suis point étonné que l'auteur de
 » ses voyages n'en ait pas fait mention, il étoit
 » trop ennemi du merveilleux pour en parler;
 » mais je suis surpris qu'ils aient échappé au
 » sublime Serhos ».

Funestine, à son réveil, jette de tous côtés, des regards distraits & méprisans; peu touchée des merveilles qui l'environnent, elle se contente de demander froidement si le palais où elle se trouve, n'est point à elle, & si toutes les personnes qu'elle voit ne sont pas faites pour lui obéir. Sa première dame d'honneur, s'affublant d'une longue cape de plumes de colibri, se met à genoux, & lui répond en bégayant, que maîtresse absolue de leurs vies, elle pouvoit en disposer à son gré comme de ses jouets & de ses poupées : que Clair-obscur non seulement lui avoit donné le palais, & tous les trésors qu'il renferme; mais encore.... Elle alloit enfler un long discours, lorsque la princesse qui ne les aimoit pas, la fit taire. Qu'on m'habille, je veux aller me promener. Celle qui devoit lui donner ses mules ne se trouve pas, & personne n'ose empiéter sur les droits de sa charge. Funestine impatiente se jete pieds nus en bas du lit, & fait une glissade peu modeste : autre cérémonial aussi impertinent, pour lui mettre un peu d'eau-de-vie de lavande sur une légère écorchure qu'elle s'étoit faite au





*Qu'on me donne la première venue
et qu'on se dépêche.*

coude. Ensuite on la prie humblement de choisir parmi vingt robes à peigner qu'on étale à sa vue l'une après l'autre. Qu'on me donne la première venue, dit-elle avec colère, & qu'on se dépêche. Alors on apporte une toilette, la même que les grâces avoient faite pour Vénus. Elle la renverse, ajoutant d'un air dépité, qu'elle ne veut point se coiffer, & qu'on est bien hardi de ne pas attendre ses ordres. Elle passe par une galerie dans laquelle plusieurs ouvrières lui brodoient un ameublement; elle en trouve le gout détestable; les chasse, & fait jeter l'étoffe au feu. Descendue dans les jardins, une odeur de cédrats, & de bergamotes, délicieuse pour toute autre, la met hors d'elle-même. Elle fait venir le jardinier. Misérable, lui dit-elle, veux-tu me faire expirer? Qu'on arrache tout-à-l'heure ces arbres que je déteste, & qu'on mette à leur place des pots de tubéreuses. Cet homme simple, mais habile dans son art, ne connoissant point le caractère de Funestine, lui représente modestement que l'odeur des tubéreuses étoit encore plus forte que celle des cédrats, & qu'elle porteroit avec plus de violence à la tête de son altesse. Il eût mieux fait d'obéir que de répliquer. Je crois, dit-elle, qu'on me résiste? Qu'on enferme ce vieux radoteur dont la physionomie me déplaît. Elle fit d'autres changemens si bizarres, & donna des ordres si étranges

que si l'heure du diner n'eût fini sa promenade ; elle auroit tout bouleversé. Sa suite, quoique prévenue sur son humeur, par Clair-obscur, ne laissa pas d'en être épouvantée. Elle passe brusquement à travers une foule de courtisans qu'elle ne daigne pas regarder, elle entre dans la salle à manger, & se jete avec précipitation dans un fauteuil placé près d'une table servie en vaisselle d'or, ouvrage du Germain de ce tems-là. Sa serviette à peine dépliée, elle découvre le premier plat qui lui tombe sous la main, lève le couvercle d'un second, d'un troisième, & successivement de tous ceux où elle peut atteindre ; mais n'y trouvant que du millet ; eh quoi ! s'écria-t-elle, se moquent-on de moi, ou me prend-on pour un serin de Canarie ? Le maître d'hôtel de quartier, ôtant dessus sa tête un large chapeau d'écorce d'aman-dier couvert de sonnettes, attribut de sa charge, se prosterne en terre, & dit :

Très-débonnaire, très-tranquille & très-vertueuse souveraine, vos très-humbles sujets sont attentifs à leurs devoirs, & les sentimens de l'admiration respectueuse que leur inspirent les divines qualités de votre altesse, sont trop intimement gravés au fond de leurs cœurs, pour oser même concevoir la criminelle idée de lui déplaire. Le génie Clair-obscur voulant que ce palais fût pour vous une source féconde de délices, a pris

soin d'en écarter tout ce qui pouvoit blesser votre délicatesse ; & craignant que l'odeur ou l'aspect d'une cuisine ne vous fît quelque peine, il en a banni le désagréable appareil ; mais sa tendresse pour vous le rendant ingénieux, il a communiqué à ces grains, vils en apparence, la vertu de devenir des mets délicats, & les plus propres à flatter votre goût. Me punisse à vos yeux le grand, le terrible Xifiquinima, si j'en impose à votre altesse & qu'ainsi ne soit : millet, changez-vous en méringues, en tartelettes, & en blanc manger. Funestine les aimoit beaucoup ; mais étourdie par le bruit que faisoient les sonnettes, & piquée au vif de n'avoir point deviné le mystère qu'on venoit de lui expliquer, elle jette sa serviette au nez du harangueur, & court se cacher dans l'endroit le plus reculé de son appartement.

On employa le reste du jour à la calmer. La faim, plus persuasive que les discours les plus éloquens, lui fit entendre raison. Elle soupa sans boudier, & sans faire d'incartades. Pour la première fois de sa vie elle parut avoir quelque plaisir. Elle trouvoit si amusante la métamorphose du millet qu'elle ne pouvoit se lasser de la renouveler. Jamais on n'avoit vu, jamais on n'a vu depuis, tant de tartelettes & tant de méringues ensemble, & jamais elle n'en avoit tant mangé.

Son médecin vint mal-à-propos troubler sa joie par la grave observation que l'excès des meilleures choses étoit nuisible. Elle étoit extrême dans ses passions, mais elle s'aimoit, & la crainte d'une indigestion fut capable de la contenir. Elle distribua elle-même à ses pages quatre cens bassins de blanc manger, & sortit de table. Après le souper elle joua au quinze, elle perdit de mauvaise grâce, paya de plus mauvaise grâce encore, & se coucha de fort méchante humeur.

Le premier jour & les suivans furent à peu près les mêmes. Que fait-on à la cour? On va, on vient, on manège, on joue, on ne fait rien, on s'ennuye.

Environnée des plus belles personnes, elle n'en étoit point jalouse, parce que n'ayant aucune idée de laideur, ni de beauté, lorsqu'elle se regardoit dans un miroir, se trouvant l'unique de son espèce, la bonne opinion qu'on a de soi-même, lui faisoit croire que toutes celles qui ne lui ressembloient pas, étoient des monstres, & que pour elle seule, prodigue d'agrémens, la nature avoit épuisé ses trésors. Combien voit-on tous les jours de Funestines qui, contentes d'elles-mêmes, étalent avec complaisance une figure grotesque, où Calot auroit trouvé des modèles plus bizarres que ceux qui nous restent de lui?

Le tems approchoit où son illusion devoit se

dissiper. Que ne m'est-il permis de dévoiler l'avenir, qui se découvre à moi dans l'instant ! Le dieu qui m'éclaire, me défend de communiquer ses faveurs ; obéissons à ses mouvemens, & n'apprenons que par degrés aux mortels curieux la profondeur & l'économie de ses desseins.

Il y avoit dans le palais un certain petit homme appelé Quart - d'heure, moitié courtisan, moitié bel-esprit, sur-tout grand faiseur de contes, qu'il embellissoit de toutes les fades mignardises qui lui passoient par la tête. Les femmes en étoient folles, elles le sont de tout ce qui les amuse ; il étoit amoureux d'Imaé, jeune circassienne que Funestine aimoit autant qu'alors elle étoit capable d'aimer, c'est-à-dire, qu'elle la traitoit moins mal que ses compagnes. C'étoit une de ces créatures privilégiées, que les dieux dans leur loisir prennent quelquefois à tâche de rendre accomplies.

Quart-d'heure, voulant que l'amour servît son ambition, fit tant par ses intrigues, que Funestine apprit son nom, & qu'elle voulut l'entendre. On le cherche, il arrive, on l'introduit dans le cabinet de la princesse. On prétend, lui dit-elle, que vous contez agréablement, commencez sans préambule, afin que je puisse en juger. Quart-d'heure, après une profonde révérence, qu'il fit d'assez bonne grace, prit un siège, car on ne conta ja-

mais de bout, à moins de vouloir endormir ses auditeurs, & commença de la sorte.

Il y a dans une partie du monde un royaume, anciennement connu sous le nom des Ulages (1), & maintenant sous celui de Facner (2), pays qui, par ses propres richesses, pourroit se passer de tous les autres; mais qui, par l'industrie de ses habitans, porte son commerce jusqu'aux extrémités de la terre. Le genre d'hommes qui l'occupent, descend de ces peuples belliqueux, dont la valeur fut si funeste aux tyrans de l'univers. On les accuse d'inconstance; mais ce ne peut être tout au plus que dans leurs modes. Treize cens ans d'obéissance à leurs rois, montrent assez qu'ils n'aiment pas le changement dans les choses essentielles. Ils sont braves, vifs, spirituels. Peut-être ont-ils dans le cœur un germe de supériorité qui se fait trop sentir à leurs voisins. Ce qui les rend l'objet de leur envie, les rend en même tems celui de leur imitation. Ils ne sont jaloux que d'eux-mêmes; un esprit de critique & de raffinement, aussi nuisible aux arts qu'aux lettres, s'est emparé de la nation. Celui qui dit le plus de mal des autres, est celui qui trouve le plus de partisans & de protecteurs. A cela près, si je n'étois

(1) Gaules.

(2) France.

point né sujet de votre altesse, je voudrois l'être du monarque qui gouverne ces peuples heureux. C'est un jeune prince à qui l'on ne trouve de défauts que de n'en point avoir. Vertueux par tempérament, & par religion, le vice est banni de sa cour, parce qu'il est banni de son cœur, & que l'exemple du maître est une loi vivante qui se fait observer d'elle-même. Il vient de terminer glorieusement une guerre qu'il n'avoit entreprise que pour affermir la paix. Des succès inespérés ont couronné sa modération, & lui ont rendu le cœur & l'estime de ses ennemis follement prévenus qu'un long repos avoit énérvé le courage de ses soldats, & détruit la sagacité de ses ministres. Est-il marié? demanda Funestine, en interrompant Quart-d'heure. Oui, madame, reprit-il, mais son fils unique, l'amour & l'espérance de son empire, est à peu près de l'âge de votre altesse. Pourquoi ne me vient-il pas voir, continua-t-elle? Je doute qu'il ait un aussi beau palais que le mien; je lui en donnerois la moitié, & assez de trésors, pour soumettre un jour toutes les nations qui n'obéissent pas à son père. Continuez.

Je n'ai rien dit à votre altesse, des dames de Facner, elle les connoitra par la suite de mon discours. La princesse Blanche-incarnate, qui est l'héroïne de mon histoire, sortoit à peine de l'en-

fance , que, victime de la politique , elle fut obligée de quitter sa patrie pour aller faire le bonheur d'un royaume étranger. Je dois, madame, vous en donner une idée , pour vous faire voir quelle devoit être la félicité du prince à qui on la destinoit. Quart-d'heure, entraîné par sa passion, regarde tendrement Imaé qui étoit présente, & qu'il crut pouvoir peindre sans que Funestine s'en aperçût, après un moment de silence, il poursuit : à quatorze ans sa taille étoit d'une finesse & d'une élégance qui ne laissoient rien à désirer. Une douceur enchanteresse qui tempéroit la vivacité de deux grands yeux noirs, dont l'éclat portoit dans les cœurs le trouble & l'admiration; un teint de lys & de roses, à l'abri de la plus opiniâtre insomnie, un nez façonné par les graces, une bouche, ouvrage des mêmes graces, qui ne s'ouvroit que pour faire voir des dents admirables, que pour dire des choses spirituelles & obligeantes, dont un sourire flatteur augmentoit le charme; une gorge, des bras, des mains. Par malheur ce portrait avoit trop de rapport à Imaé, & trop peu à Funestine. Elle étoit donc laide cette Blanche-incarnate, interrompit-elle avec émotion, puisqu'elle ressembloit si fort à mon esclave? Pardonnez moi, madame, reprit étourdiment le conteur, c'étoit la plus belle personne du monde. Et vous osez me le dire, ajouta-t-elle, en jetant sur lui

un regard de fureur ! Il sentit alors toute son imprudence ; & craignant pour sa vie , & pour celle de sa maîtresse , il eut recours aux larmes ; elles ne touchèrent point Funestine qui les fit enfermer tous deux séparément dans une prison obscure.

La malheureuse princesse , livrée aux réflexions les plus amères , ne peut soutenir le poids de sa douleur , elle s'abandonne au plus affreux désespoir. Il est donc vrai , s'écrioit-elle , en se frappant le visage , en se roulant par terre , il est donc vrai que je suis laide ! Je suis laide , & je le fais ! Je ne m'étonne plus de l'horreur que j'inspire à tous ceux qui me voyent. Leurs regards distraits & timides auroient dû me l'apprendre. Dieux cruels ! Faut-il que j'avoue qu'elle est juste ! Faut-il que , peu satisfaits que ma laideur soit votre ouvrage , vous m'en fassiez sentir toute la difformité ! Jouissez de votre haine , Funestine en est accablée. Que dis-je ? Elle s'est trompée , cette haine barbare , elle ne sert qu'à redoubler la mienne pour vous. Alors jetant par hasard les yeux sur les glaces de son appartement , elle se voit , elle frémit , elle n'est plus maîtresse de ses transports , elle les brise en mille morceaux : calmée en apparence par leur destruction , & ne trouvant plus d'objet sur qui elle puisse exercer sa fureur , elle va chercher dans le sommeil qui fuit loin de ses brûlantes paupières , un adoucissement qu'elle ne

devoit pas trouver , & que peut être elle n'espérois pas.

Le lendemain, elle fait venir ses femmes, elles entrent en tremblant, & reçoivent toutes à la fois l'ordre absolu de ne jamais se montrer devant elle. Je ne veux plus, leur dit-elle, être servie que par mes écuyers & par mes pages, qu'on leur apprenne mes volontés, & qu'on me laisse.

Clair-obscur lut dans son miroir ce qui se passoit dans le palais des événemens; il y vint, répara le désordre, & passa chez Funestine. Il la trouva dans cette douleur stupide, qui succède aux grandes agitations. A la vue du génie, ses larmes & ses sanglots recommencèrent avec plus de violence. Il épuisa toute sa réthorique en vaines consolations, & en conseils encore plus inutiles; elle étoit incapable de rien entendre; lasse de s'en prendre aux dieux qui lui refusaient jusqu'à la mort, elle s'adresse au génie, & lui demande le supplice de Quart-d'heure & d'Imacé. Plus aigrie qu'humiliée par son refus, elle lui reproche qu'il est le funeste auteur de toutes ses disgrâces, & ferme les yeux pour ne point le voir.

Peu s'en fallut que, fâché à son tour de la perte de son éloquence, & de l'injustice de cette petite Mégère, il ne détruisît le palais de fond en comble, & ne la reportât sur le champ en Auf-

tralie. La bonté de son cœur lui fit changer de dessein, il savoit qu'on se repent presque toujours des résolutions précipitées, & qu'il ne faut recourir aux remèdes extrêmes, qu'après avoir employé tous les autres. A force de rêver aux plus efficaces, il lui vint une idée qui le flatta si fort, que, la regardant comme infailible, il ne perdit point de tems à la réaliser.

Il aimoit au commencement du monde une jeune personne aussi charmante qu'ambitieuse; plus touchée du pouvoir du génie, que sensible à sa tendresse, elle n'avoit paru répondre à l'une, que pour tirer parti de l'autre. Dans un de ces momens imprévus où l'esprit d'une coquette fait adroitement employer le langage du cœur; je vous aime, lui dit-elle, & l'aveu de ma foiblesse ne vous a coûté que le desir d'en triompher. Je veux en vain m'occuper toute entière du bonheur de vous plaire; deux idées également fâcheuses me troublent & m'agitent. Je crains votre inconstance, parce que je crains la fin de mes charmes; je me plaindrois de votre peu de délicatesse, si l'on pouvoit se plaindre de ce qu'on adore. Vous pouvez rassurer votre amante, vous pouvez la rendre heureuse, & vous attendez qu'elle vous en prie! Clair-obscur, qui tout habile qu'il étoit, ou qu'il croyoit l'être, l'étoit moins que sa maitresse, il lui jura par le déluge,

ferment sacré parmi les génies, qu'il l'aimoit éperdûment, & qu'il étoit prêt de lui en donner toutes les preuves qu'elle voudroit exiger. Eh bien, dit-elle, sans lui donner le tems de la réflexion, faites-moi fée : vous voyez par cette demande que je songe plus à vous qu'à moi-même ; votre félicité sera le prix du don que vous m'accorderez. Sûr de mon cœur, vous le ferez de ma beauté. Le génie, pris pour dupe, fit de bonne grace ce qu'il ne pouvoit refuser ; il y mit seulement une petite restriction mentale, dont elle ne songea point à prévenir l'effet. Quand on obtient plus qu'on n'espère, on regarde les choses du seul côté qui flatte. Peu de tems après elle accoucha d'une petite fée qui fut mère, grand'mère & bifayeule d'une autre. Et de là font sorties ces innombrables immortelles qui ont fait dans l'univers tant de merveilles en bien & en mal.

Clair-obscur, par la réserve dont j'ai parlé, étoit maître d'ôter, ou de conserver aux fées l'immortalité qu'il leur avoit accordée en la personne de sa maîtresse : elles ignoroient ce privilège, lui-même l'avoit oublié, ou ne s'en étoit point servi, parce que jusqu'alors elles s'étoient rarement écartées de la reconnoissance qu'elles lui devoient. Il s'en souvint, & ne doutant point que l'espérance ou la crainte qu'il se promettoit

d'employer à propos , ne les disposât à concourir au changement de Funestine , il résolut de les convoquer.

J'entends ici trois ou quatre de ces connoisseurs transcendans à qui rien n'échappe , & qui donnent le ton dans les ruelles de ces imbécilles précieuses dont ils sont les oracles , me faire une objection qu'ils croient sans réplique. A quoi bon , s'écrieront-ils , en lisant cet endroit , à quoi bon l'auteur désœuvré de ce conte insipide fait-il recourir aux fées son benêt de génie ! Qui peut donner l'immortalité , peut déshonorer une mortelle. Doucement , messieurs. Qui vous a dit que l'un est aussi facile que l'autre ? Que vous ai-je dit moi-même ? que Clair-obscur avoit du pouvoir. Je m'en suis tenu là ; je n'en ai point fait un dieu , tout au plus je n'en ai fait qu'un dieu de l'Iliade. Vous faites bien voir que vous n'avez guère feuilleté le livre des destinées. Passez outre , mes négligences fourniront une plus vaste matière à votre critique , exercez-la tout à votre aise ; je vous permets d'en rire , je ne vous promets pas d'être plus exact. Etes-vous contents ? Non , vous ne l'êtes pas. Vous cherchez moins à nuire à l'ouvrage qu'à l'auteur. Votre malignité ne trouve point son compte avec moi , rien de suspect dans mes allégories , rien qui soit susceptible de sinistres applications , rien

dans mes portraits qui puisse blesser la religion, ou la délicatesse des grands que je respecte. Calomniez, je ne vous crains pas.

Quoi qu'il en soit, il leur fit ordonner, sous peine d'encourir son indignation, de se rendre le même jour dans le palais des évènements, elles étoient alors toutes ensemble, parce que dans ce moment il ne se passoit rien dans le monde qui demandât leur présence; nulle reine prête d'accoucher, par conséquent nul prince, nulle princesse à douer de bonnes ou de mauvaises qualités.

Elles se doutèrent du sujet pour lequel on les mandoit. Fâchées d'une citation si impérieuse, si précipitée, elles auroient bien voulu ne point obéir; ce fut leur première idée; mais ne pouvant pas s'en dispenser, elles vinrent, après s'être mutuellement juré de ne rien accorder aux prières, ni aux menaces du génie. Si l'on nous avoit consultées, disoient-elles, en traversant les cours qu'elles critiquoient l'une après l'autre, cet édifice ne seroit pas si ridicule. Pour faire du grand, il ne suffit pas de prodiguer l'or & les pierreries, il faut de l'entente. Quel amas confus de beautés qui se nuisent! Quelle lourde architecture! Quelle maussade distribution! (Tout cela n'étoit point vrai; mais elles étoient fâchées). Détruisons tout-à-l'heure ce bâtiment qui

nous choque, précipitons-en les ruines au fond de la mer. Il ne nous faut qu'un moment pour en élever un nouveau, qui fasse sentir à notre tyran que notre goût répond à notre puissance. Elles alloient mettre la main à l'œuvre, lorsque Clair obscur, averti de leur arrivée, les fit entrer au conseil. Le maître des cérémonies, revêtu d'une simarre de peau de caméléon, ouvre un gros registre, les appelle toutes par leurs noms & par leurs attributs, & les place chacune selon son rang. On s'apperçut qu'il en manquoit deux des plus puissantes & des plus modérées. Comme elles ne demeuroident point dans l'empire des autres, & qu'on avoit oublié de les faire avertir, Clair-obscur ne dit mot; il comptoit même si foiblement sur la complaisance des premières, qu'il fut bien aise de se ménager une ressource dans l'amitié de celles-ci. Trait de prudence que l'évènement justifia dans la suite.

On entendit pendant une demi-heure un bourdonnement semblable à celui que font les abeilles qui sortent de leurs ruches. Les huiffiers eurent beau crier qu'on fasse silence, on ne put en imposer à ces causeuses, qui ne cessèrent que lorsqu'elles furent lassées de babiller.

Le génie plus véhément que Démosthène, plus diffus que Cicéron, leur dit : Je ne me plains pas qu'irritées, sans doute contre la mère

de Funestine, vous avez vengé vos injures, sur sa fille, vous ignoriez à sa naissance que je la destinerois un jour au prince Formose. Je me plains seulement que la connoissance de mes desseins sur cette princesse, n'ait rien pris sur votre haine, & que jusqu'à présent vous n'avez répandu sur elle aucun de ces dons favorables que vous prodiguez ailleurs sans choix & sans mesure. Je ne doute point que la démarche à laquelle je m'abaisse aujourd'hui, ne vous fasse rentrer dans vous-même. Il y va de votre intérêt & de votre gloire de ne point mécontenter un souverain à qui vous avez les obligations les plus essentielles, un souverain qui veut bien tenir à titre de grâce ce qu'il pourroit exiger comme un devoir. Ne m'obligez point, par votre ingratitude, ou par votre obstination, à me repentir de mes bienfaits. Que celles d'entre vous, qui n'ont point contribué à la laideur & aux défauts de Funestine, travaillent à les effacer. Je veux bien par condescendance pour les autres ne les point forcer à détruire leur ouvrage. Je fais plus, je leur pardonne en faveur des bien intentionnées. Jugez toutes de ma bonté, par un discours si affectueux. Je prie, je n'ordonne pas; pesez ce terme, sentez-en toute la force & séparons-nous bons amis.

A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée un frémissement général, dont le Génie tira un mauvais

auguré. Une Fée aigre & précieuse marqua par un geste de la main, qu'elle vouloit parler, on se tût pour l'écouter.

On nous assemble, dit-elle, à grand bruit. A quoi se termine la peine qu'on nous donne d'abandonner nos foyers? A des reproches, à des menaces. On va plus loin, on nous demande compte de l'usage que nous faisons de notre puissance. Entreprise inouïe, & dont ce jour fournit le premier exemple. Nous sommes libres. Voilà quelle pourroit être notre unique réponse. Mais afin qu'on ne nous accuse pas d'agir par caprice dans la dispensation de notre autorité, entrons dans le détail, & réfutons article par article le discours peu mesuré qu'on vient de nous faire. La princesse est laide, elle est haïssable, donc nous en sommes cause. Ne peut-elle sans nous, être l'un & l'autre? Convenons cependant que nous nous sommes prises de haine pour elle. Ce qui paroît une injustice à Clair-obscur, est un effet de notre sagesse. Nous savions que sa beauté porteroit par-tout le trouble & le désespoir. Nous avons garanti mille infortunés, d'une mort prématurée. Formose doit l'épouser. Donc nous sommes obligées de faire un miracle pour la rendre digne de lui. Peut-être ne l'est-elle que trop. Ce père, si prévenu pour son fils, ignore-t il qu'il doit être la terreur de l'univers, & notre plus

mortel ennemi ? Nous connoît-il assez mal , pour imaginer que la crainte de lui déplaire nous force à rechercher ses bonnes graces ? Qu'il apprenne qu'inébranlables dans nos aversions & dans nos amitiés , elles sont immortelles comme nous. Au reste , ajouta-t-elle , en s'adressant au Génie , pour vous montrer que nous sommes capables de générosité , lorsqu'on ne veut point nous contraindre , nous vous offrons de servir votre tendresse pour Formose , en lui procurant une belle femme , puisque vous voulez si fortement qu'il en ait une. Funestine a une sœur , nous épuiserons toute notre puissance pour la rendre accomplie. N'attendez rien de plus. L'effort que nous voulons bien nous faire est assez grand , pour n'en point exiger d'autre. Voyez.....

Non , interrompit Clair-obscur enflammé de colère , non , je ne change point mes arrangements , ce seroit recevoir la loi , quand je puis la donner. Croyez-moi , n'abusez point de ma douceur , si une fois . . . Il vouloit ne point achever par bonté de cœur ; mais une risée insultante émût sa bile. Je sens que je me fâche , continuait-il , prenez-y garde , je vous avertis que ma colère aura des suites terribles. Je veux bien encore vous accorder deux minutes , profitez-en pour prendre une résolution plus raisonnable , après quoi je n'écoute plus rien.

Il n'est pas besoin d'une plus longue délibération , répartit une jeune étourdie , en badinant avec son éventail , vous ne voulez rien changer dans vos idées , nous ne voulons rien changer dans les nôtres ; & pour vous faire voir combien nous sommes peu susceptibles de crainte , ou d'inconstance , je vous déclare , au nom de mes compagnes , que Funestine restera laide , parce que vous souhaitez qu'elle cesse de l'être , & que Rêveuse sa sœur , à laquelle vous ne vous intéressez point , est déjà la plus belle personne du monde. L'arrêt , que je viens de prononcer est irrévocable. La Fée n'ignoroit point qu'il y avoit un moyen d'embellir l'ame & le corps de Funestine ; mais elle eut la malice de n'en point parler. Elle se flattoit même d'avoir le tems d'y mettre un obstacle invincible.

Cette impertinente harangue fut universellement applaudie. Clair-obscur y fit une réponse à laquelle cette tumultueuse assemblée ne s'attendoit pas. Hé bien , s'écria-t-il hors de lui même , puisque la persuasion ne peut amollir l'inflexibilité de votre haine , il faut recourir à la vengeance. Tremblez , ingrates , la foudre va partir. Je vous avois gratifiées du don précieux de l'immortalité , je vous en prive : allez loin de mes yeux jouir de votre folle indépendance , & du plaisir de mal faire , ce ne sera pas pour long tems , je

vous dévoue à la mort , & à toutes les frayeurs qu'elle inspire.

L'assemblée rompue , les fées retournèrent chez elles , plus satisfaites d'avoir bravé le Génie , qu'alarmées de ses menaces qu'elles regardoient moins comme l'effet de son pouvoir , que comme l'expression d'un vain ressentiment. La mort de quelques-unes dissipa l'erreur des autres ; mais leur entière destruction étoit réservée à Formose.

Clair-obscur , mortifié du peu de succès de son entreprise , partit sans revoir Funestine. Qu'auroit-il pu lui dire ? Un mouvement de curiosité lui fit prendre la route d'Australie , il trouva la cour dans les premiers transports de l'admiration , & de la jalousie que causoit le changement qui venoit de se faire dans la personne de Rêveuse. Il la vit , & ne put résister à tant de charmes ; il eut beau se dire , que sa beauté merveilleuse étoit un présent de ses ennemies , il ne l'en trouva , ni moins belle , ni moins séduisante. Ce Génie , comme on a pu le remarquer , n'avoit guère plus d'esprit que de bon sens. L'amour détruisit l'un , & n'augmenta point l'autre. Il voulut sur le champ découvrir sa passion ; la timidité lui ferma la bouche , les regards & les soupirs ne lui servirent de rien. Rêveuse ne s'en aperçut point. Il fut deux jours à s'enhardir. Enfin il parla , sans être interrompu , mais sans obtenir de réponse.

La nonchalante princesse rêvoit profondément en brodant une manchette, il épuisa tous les beaux sentimens qu'il avoit vus dans les brochures modernes. Les mots de tendresse, de constance, de rigueur, de mépris & de désespoir furent déplacés & confondus. Rêveuse, qui ne comprenoit rien à ce langage, le regardoit avec distraction, répondoit de travers, & sourioit, sans connoître le prix d'un sourire.

Laissons-le s'oublier auprès de Rêveuse, & retournons au palais des événemens. Funestine, instruite de ce qui s'étoit passé entre les Fées & Clair-obscur, en fut irritée : bientôt la colère fit place à l'indignation ; de jour en jour elle paroissoit moins agitée, moins aigre, moins furieuse. Il y avoit de certains momens où l'on eût dit qu'elle n'étoit plus sensible à sa laideur. Ce calme n'étoit point un effort de raison, mais une suite d'épuisement. Les douleurs les plus excessives ont leur période, elles s'affoiblissent d'elles-mêmes, elles deviennent supportables. Consultez les gens heureux, examinez ce qui se passe dans leur cœur, lorsque la bonne fortune les enivre, ils frémissent à l'idée seule de son injustice, ils ne pourroient la supporter sans mourir ; les a-t-elle abandonnés ? Ils se plaignent, il est vrai, mais ils ne meurent point. Le tems agit sur eux d'une manière imperceptible, les regrets

inutiles sont moins fréquens, ils cessent, la sensibilité se dissipe, ou se tourne sur d'autres objets. Les moins fermes s'accoutument enfin à leur état, quelque affreux qu'il puisse être.

Telle étoit la situation de Funestine, lorsqu'un nouveau genre de persécution réveilla son impatience & sa mauvaise humeur. Cette petite Fée, qui avoit parlé la dernière dans le conseil, s'avisa, pour éclaircir ses doutes, de prendre la figure d'une mouche. Opiniâtrément attachée à la triste princesse, elle voloit, sans lui donner de relâche, sur ses mains, sur sa gorge ou sur son visage. Le jour se passoit à la chasser, & à la voir revenir. La nuit, cachée dans ses rideaux, elle l'effrayoit par des songes funestes, dont l'horreur ne s'évanouissoit point à son réveil. Cherchoit-elle à se rendormir? Un bourdonnement importun la forçoit d'abandonner son lit, & la poursuivoit dans tous les recoins de sa chambre. Supplice, qui ne paroît léger qu'à ceux qui ne l'auront point éprouvé.

Mes lecteurs me reprochent sans doute que je la laisse languir trop long tems: touchés de l'excès de ses maux, ils souhaitent d'en voir la fin, satisfaisons leur impatience, puisqu'il ne m'a pas été possible de la prévenir. Je les prie cependant de me permettre une petite digression, qui m'est nécessaire, pour commencer ma seconde partie.

FUNESTINE.

SECONDE PARTIE.

ON se plaint tous les jours du trop grand nombre de livres futiles qui inondent la ville & les provinces, on a raison de s'en plaindre. Que renferment-ils pour la plupart? Des riens allonges en plusieurs parties, des idées vagues, des intrigues rebattues où l'imagination manque autant que le jugement, & dont la lecture n'a rien qui dédommage du tems qu'on perd à les parcourir. On néglige l'instructif, pour l'agréable. Qu'en arrive-t-il? On reste ignorant; & l'on s'ennuye. Il faut moins s'en prendre aux auteurs, qu'au goût général. Tel ne fait que des bagatelles, qui seroit capable de faire d'excellentes choses; mais il veut être lu, peut-être aussi veut-il vivre. Un ouvrage sérieux n'est guère connu que de son auteur; les seules frivolités sont à la mode, le sexe les aime & les dévore, le petit maître les apprend & les débite, le magistrat en fait son étude, le guerrier s'en délasse, le philosophe.... j'ai honte de le dire, le philosophe s'en amuse. Je suis entraîné par le torrent, je fais un conte de fée. Je le donne, fauf à ne pas attendre qu'on me

blâme, en me blâmant moi-même le premier. Revenons.

Il y a vers les quarante-neuf degrés de latitude méridionale, un pays délicieux qu'on nomme Thyas. Là, dans un palais bâti sur une éminence, font leur demeure les deux fées dont j'ai parlé plus haut. L'une est Vertu, l'autre, Imagination; unies par les liens charmans de l'amitié la plus tendre, elles passent leurs jours à s'aimer & à se le dire.

Vertu joint aux grâces d'une physionomie flatteuse & spirituelle, la douceur du caractère, & la solidité des sentimens, on se prévient pour elle à la première vue. On l'adore & l'on ne cesse jamais de l'adorer, quand on la connoît. Trop modeste pour tirer avantage de mille qualités brillantes qui frappent tout le monde, elle paroît les ignorer. La bonté de son cœur, qui ne s'est jamais démentie, égale ou surpasse la justesse & l'étendue de son esprit : sensible, mais courageuse, elle a su de bonne heure se fortifier contre tous les foibles de son sexe; inébranlable dans les épreuves les plus accablantes, la fortune ne peut rien contre elle. Ses amis l'admirent, & n'osent la louer, leurs intérêts lui sont chers, leurs plaisirs sont les siens. Telle est Vertu; je me trompe, je n'ai qu'ébauché son portrait.

Imagination a pour elle ces dehors brillans
qui

qui éblouissent, on ne l'approche point sans émotion, on ne la regarde point sans danger, elle fait éprouver tout le pouvoir du je ne fais quoi. Les sons mélodieux de sa voix passent rapidement des oreilles, au cœur de ceux qui l'écoutent; généreuse & compatissante, elle n'attend pas qu'on la sollicite; être malheureux, c'est avoir droit à ses bienfaits; conte-t-elle la plus frivole historiette, les riens dans sa bouche deviennent des choses, elle attache autant qu'elle amuse, les termes heureux qui seuls peuvent rendre sa pensée, se présentent & s'arrangent d'eux-mêmes. Qui jugeroit d'elle sans l'avoir examinée, la croiroit amoureuse de l'impossible; il est vrai que sa vivacité la porte au merveilleux, mais la raison la ramène toujours au simple. Belle, sans faire usage de sa beauté, l'amour qui ne la quitte point, s'arrête dans ses yeux, leur éloquence est trompeuse. Son cœur n'est jamais de moitié des désirs qu'ils font naître; mais ce qu'elle possède éminemment, c'est le talent rare de l'imitation, elle se transforme en ceux qu'elle imite, on les voit, ce sont eux-mêmes; elle ne s'en sert jamais que dans les bagatelles, loin de blesser personne, les originaux se reconnoissent en riant dans leurs copies.

Pendant une de ces délicieuses nuits d'été, qui l'emportent sur l'éclat du plus beau jour, elles se promenoient seules sur une terrasse plantée d'oran-

gers, au bas de laquelle coule en serpentant le plus beau fleuve du monde. Vertu s'étoit arrêtée, & la regardoit sans parler. A quoi rêvez-vous, lui demanda son amie? J'admire, lui répondit-elle, les accidens de lumière que produisent les rayons de la lune, l'effet m'en paroît admirable; vous savez que j'aime ces sortes d'objets, & que je m'en occupe avec plaisir. N'y a-t-il point de danger, reprit Imagination, de s'y trop arrêter? On passe d'une idée à une autre, on va plus loin qu'on ne voudroit, & souvent, lorsqu'on revient à soi-même, on est surpris de se trouver moins sensible pour les choses qu'on voit, que pour celles qu'on ne voit pas. J'ignore, dit Vertu, ce qu'a de dangereux la vue d'une rivière; nous en sommes éloignées; si j'étois sur un bateau, je suis timide, j'avoue que le calme qui règne ne me rassureroit pas, mais Elle vous rend rêveuse, poursuivit Imagination, & c'est beaucoup. Vous me faites une guerre injuste, reprit Vertu, pourquoi me reprochez-vous une rêverie imaginaire? Me soupçonnez-vous? . . . Non, poursuivit encore Imagination, je ne vous soupçonne point de foiblesse; mais je ne vous cache pas qu'il y a long-tems que je fais violence à ma curiosité, je brûle de connoître le fond de votre cœur. Votre mérite vous a fait mille adorateurs, aucun ne vous a-t-il paru digne du plus foible retour? Vertu peut être

sensible sans crime, quel que soit votre choix, il ne vous fera point rougir. Parlez, je ne cherche à m'en instruire que pour l'approuver, nommez-moi votre vainqueur, vous ferez deux heureux à la fois, votre amie, & votre amant. Je fais, répondit Vertu, qu'il y a des engagements qu'on peut prendre sans offenser son devoir, j'en fais qu'il y en a que ce devoir autorise, & qu'il justifie; mais je ne suis point dans le cas; on me croit sévère, peut-être le suis-je en effet. Les hommes ne se livrent guère à l'amour, quand ils ne voyent pas l'esperance à sa suite. On m'a rendu des soins, à qui n'en rend-on pas? On m'a juré quelquefois une constance à l'épreuve de tous les obstacles que je lui pourrois opposer. On cherchoit à me tromper, ou l'on se trompoit soi-même. La retraite des plus pressés ne m'a point surprise, j'étois trop indifférente, trop en garde contre les hommes pour regretter leurs hommages. Ils n'intéressoient ni mon cœur, ni mon amour propre. Mais vous, charmante Imagination, objet du culte & des vœux de tout ce qui respire; que vous auriez de choses à m'apprendre, si votre confiance égaloit mon amitié! Vous allez voir, lui répondit-elle en l'embrassant, que je suis plus sincère, ou moins raisonnable que vous. Il y a peu de génies qui n'ayent soupiré pour moi; née vive & curieuse, je les recevois avec complai-

fance ; mais fans mystère. J'en avois quelquefois dix ou douze dans ma chambre , c'étoit la volière de madame d'Uffé , je profitois de leurs talens & de leurs lumières ; mon esprit s'éclairoit , fans qu'il en coûtât rien à mon cœur. Maîtresse alors de mes sentimens , je traitois ces rivaux avec une égalité qui suspendoit leur inquiétude , & leur jalousie ; le plaisir de me voir , la crainte de s'en priver par un éclat indiscret , entretenoit entr'eux une union apparente dont je ne me donnois pas la peine d'approfondir la sincérité. Ce genre de vie avoit ses agrémens ; mais il avoit ses vides , je l'abandonnai , sans croire que je dusse jamais le regretter , je me faisois illusion ; je me repentis bientôt de mon inconstance ; & sans vous , aimable Vertu , je m'en repentirois encore.

Il y avoit à la cour de mon père une jeune personne appelée Nouveauté. Je fis connoissance avec elle : la sympathie nous épargna le soin de nous étudier ; nous nous goutâmes dès que nous nous vîmes , & nous devînmes inséparables. Nous étions convenues de nous confier sans réserve toutes les idées qui nous passeroient par la tête. Les plus singulières , les plus bizarres nous paroissent les plus amusantes , & pour ainsi dire , les seules qui pussent nous amuser. Nouveauté , toujours ingénieuse , toujours occupée du desir de me plaire , sembloit se reproduire à chaque instant.

Que de feu ! Que de faillies ! Que de projets ! C'étoit un prothée qui prenoit mille formes différentes. Elle avoit une amie dont elle me dit tant de bien que je ne lui donnai point de repos qu'elle ne me l'eût amenée. Fabuleuse, c'est son nom, aussi prévenue pour moi que je l'étois pour elle, répondit à mes empressements. Je la vois entrer dans ma chambre, je vole au devant d'elle, je la carresse, je l'admire, je me félicite. Nouveauté ne l'avoit point flattée, elle possède ce qu'a de plus séduisant l'art d'inventer, & de bien dire ; les grâces président à tous ses discours ; on ne peut se lasser de l'entendre : les fictions les plus incroyables prennent dans ses mains un air de vraisemblance qui manque quelquefois à la vérité même. Le commerce enjoué de ces deux filles charmantes, me fit oublier tous mes soupirans, ils voulurent se plaindre, je ne les écoutai point. Les reproches les plus justes nous fatiguent, quand ils touchent aux plaisirs que nous goûtons ailleurs. L'amour

Imagination, s'interrompant tout d'un coup, se mit à rêver, puis reprenant la parole, non, Funestine, s'écria-t-elle, vous ne ferez pas toujours malheureuse, la rigueur de votre sort m'attendrit, & la haine de vos ennemis me révolte. Voulez vous, poursuit-elle, en s'adressant à Vertu, surprise de cette subite apostrophe, voulez-vous

m'aider à faire une action digne de vous & de moi? Allons arracher la princesse d'Australie à ses malheurs, & à ses imperfections. Je vous conterai son histoire en chemin, votre secours me répond du succès de mes idées. Vertu, qui n'a jamais laissé échapper l'occasion d'être utile aux malheureux, saisit avec plaisir celle qui se présente, elles montent ensemble dans un char de coque de ver à soie, tiré par deux aigues marines, & partent.

Pendant qu'elles se rendent au palais des évènements, Rêveuse, importunée par Clair obscur, sortit enfin de sa léthargie; mais ce fut pour lui dire naïvement, qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Le génie, qui ne l'en crut pas, se répandit en nouvelles protestations, e'le lui imposa silence avec une hauteur dont il fut déconcerté; son indolence n'étoit qu'apparente; lorsque quelque passion la remuoit, ce n'étoit plus la même personne, on découvroit en elle beaucoup d'esprit, & beaucoup de fermeté. Honteux d'une passion si déplacée, il en sentit tout le ridicule, & revint chez lui, pour dire adieu à son fils qu'il trouva occupé de ses préparatifs, il assista à la revue de ses troupes, par complaisance, car il n'étoit pas guerrier, elles étoient peu nombreuses, mais lestes & bien disciplinées. Prince, lui dit-il, lorsque tout fut disposé pour son départ, vous

allez servir de modèle à tous ceux qui dans la suite des siècles voudront s'ériger en conquérans; vous régnerez sur la plus grande partie de l'univers, que votre bonté vous gagne le cœur de ceux que vous aurez soumis par la force de vos armes. Je profiterai, répondit Formose, des conseils de modération dont vous m'honorez. Je songe, ajouta Clair-obscur, aux périls qui menacent vos jours, rassurez ma tendresse alarmée, recevez ces armes, elles sont à l'épreuve du canon, & de la foudre. Hé quoi, répartit le prince, indigné de la foiblesse du génie, vous tremblez autant pour moi, que le soleil trembla pour Phaëton? Qu'avons nous de commun? Je rends grâces aux dieux, d'avoir un père immortel; mais je suis charmé de ne le pas être, gardez vos funestes présens. De quel prix est une vie qu'on expose impunément? Il faut savoir qu'on peut mourir à chaque instant pour affronter la mort avec honneur. Je ne veux devoir mes succès qu'à mon courage, & qu'à la valeur de mes soldats.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

A ce trait d'érudition, Clair-obscur n'eut rien à dire, il embrasse son fils, ils se séparent, il le suit des yeux, & le perd dans l'éloignement.

Après le départ de Formose, Clair-obscur

courut consulter son miroir, il n'y trouva que des objets si brouillés, que, malgré sa vaste pénétration, il s'imagina lire une énigme du mercure : ce qui le troubla plus que tout le reste, fut la vue de deux jeunes personnes prêtes à descendre dans son île favorite. Sa tendresse, pour Funestine, lui fit craindre que ce ne fussent des fées qui profiteroient de son absence pour lui nuire, ou pour l'enlever. Découragé par tant d'obstacles qu'il n'avoit pu vaincre, il ne savoit plus quel parti prendre. L'idée d'Imagination & de Vertu fit renaître l'espérance dans son cœur. Sans perdre de tems, il vole à leur palais, il apprend qu'elles sont parties pour celui des événemens, il les suit à tire d'ailes, c'étoit le génie du monde qui faisoit le plus de chemin. Il arrive à propos pour leur donner la main à la descente de leur char. Tout essoufflé de sa course, il leur dit qu'il ne doutoit plus du bonheur de Funestine, puisqu'elles paroissoient s'y intéresser : elles lui répondirent qu'elles feroient de leur mieux pour y contribuer, mais qu'il falloit prendre des mesures pour réussir. Le génie, qui n'étoit point heureux en conseils, auroit bien voulu ne point courir l'événement de celui-ci. Imagination parla la première, elle se chargea de l'esprit de la princesse. Vertu se chargea de son cœur, mais elle dit qu'elle avoit besoin d'être aidée par Docilité. Docilité ! inter-

rompit Clair - obscur, j'en ai souvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue. Les jeunes gens la craignent, les hommes la méprisent, je crois qu'elle n'est plus dans le monde. C'est mon affaire de la trouver, continua-t-elle, je m'offre de l'aller chercher. Et moi, dit le génie, je m'offre de vous accompagner, vous allez peut-être loin, quand on voyage seul, on s'ennuye. La fée le remercia poliment, & lui conseilla de bâtir, pendant son absence, une petite maison où Funestine, moins distraite par la diversité des objets, seroit plus capable d'attention & de recueillement. Il goûta si fort la sagesse de cette proposition, qu'il fit faire par de nouveaux architectes, un bâtiment simple, mais si commode, qu'il n'y avoit rien à y critiquer.

Vertu prit la route des régions hyperborées. Là vivoit Docilité parmi quelques illustres malheureux qui, ne présument rien, d'eux-mêmes, soutenoient sans murmurer, le renversement de leur fortune, & l'injustice de leurs persécuteurs.

En passant au-dessus d'une cabane, elle vit un jeune homme qui, d'un air modeste & tranquille, cultivoit des légumes que son industrie avoit préservés des rigueurs du climat. Elle prit la figure d'un vieillard, & l'aborda. Mon fils, lui dit-elle, je cherche Docilité, n'est-elle point avec vous?

Hélas, répondit le solitaire, elle a fait quelque tems toute la consolation de ma vie; mais je l'ai perdue, & je n'espère plus qu'elle revienne. Pourquoi vous a-t-elle quitté, reprit Vertu? Par ma faute, ajouta le jeune homme en retenant ses larmes, mais vous avez, sans doute, besoin de repos. Voilà, mon père, poursuivit-il, en montrant sa cabane, le seul palais que je puisse vous offrir, honorez-le de votre présence, & daignez-y recevoir un repas frugal, tel que me le permet ma fortune présente. Vertu le suivit, elle mangea, ou fit semblant de manger des fruits qu'il lui presenta dans une corbeille de jonc; pendant qu'elle admiroit l'arrangement & la propreté de sa cellule où tout se ressentoit du bon esprit du maître, il étoit surpris de la douceur & de la majesté de son hôte; il le regardoit en soupirant, il s'attendrissoit, il n'étoit plus en état de résister à son cœur. Vertu remarqua son trouble, & lui dit: Vous n'étiez pas fait pour le genre de vie que vous menez; tout annonce en vous une éducation digne d'une grande naissance; une disgrâce non méritée vous a sans doute conduit dans cette solitude, vous avez cru vous y mettre à couvert de la malice des hommes perfides. Ne vous êtes-vous point trompé? N'entre-t-il point dans cette retraite précipitée autant de dépit que de raison? Ne me déguisez point vos chagrins:

peut-être serai je assez heureux pour en adoucir l'amertume.

Quelque déguisement qu'emprunte Vertu, son pouvoir est toujours le même, on en sent l'effet par la confiance qu'elle inspire. Le jeune homme lui répondit : je suis né dans le royaume de Camor, Ulibec est mon nom ; je descens des premiers souverains qui régnèrent dans les Indes. Avantage trop frivole pour m'en glorifier. Un homme nouveau, soutenu par le crime & par la fortune, s'empara du trône de mes ancêtres, ils furent contraints de chercher un asile dans une terre étrangère. Leurs sujets, depuis quatre siècles, gémissent sous la tyrannie, & n'ont pu s'en affranchir. Mon père, se conformant à son état, vint s'établir à Camor. Le roi, père de celui-ci, soutenoit depuis quelques années, une guerre fâcheuse contre ses voisins, trois batailles perdues, & d'autres disgrâces encore plus funestes, avoient ouvert à ses ennemis ses provinces dévastées. Fiers de leurs succès & de ses malheurs, ils menaçoient de mettre le siège devant sa capitale. Mon père trouva le moyen de les désunir, il les battit séparément, & les força de consentir à la paix.

Une des premières charges, du royaume fut le prix de ses services, il m'élevoit dans la vue de me la remettre un jour, & n'étoit occupé que du

soin de m'en rendre digne. Ufebor (1), mon beau-frère, avoit quatre ans plus que moi; cette différence n'en mettoit point dans nos sentimens, je l'avois aimé dès mon enfance, il répondoit à mon amitié, j'en étois d'autant plus flatté, que je le croyois vertueux, & que j'aspirois à le devenir. Ma sœur étoit aimable, elle augmentoit, par sa douceur, l'agrément d'une union qui paroissoit hors d'atteinte. De si belles apparences n'avoient rien de solide; mon père mourut trop tôt pour elle & pour moi, nous sentîmes cette perte dans toute son étendue; nous lui donnâmes des pleurs & des regrets dont rien ne devoit tarir la source; les dieux y avoient attaché la fin de notre bonheur. Ufebor, pour me tirer de mon abattement, vint me faire songer à ma fortune, il me dit que je devois solliciter la charge de mon père. A ce nom chéri mes larmes coulèrent avec plus d'abondance. Je n'ai que vingt ans, lui répondis-je; cette charge demande des détails, elle veut de l'expérience, je ne me sens pas capable d'en remplir les devoirs, ne m'exposez pas à un refus qui me fermeroit l'entrée à d'autres grâces, si j'ai quelque jour assez de vertu pour en mériter; il me fit honte d'un sentiment, dans lequel il y avoit, disoit-il, plus de défiance que de vraie

(1) Fourbe.

modestie , il ajouta qu'il alloit , malgré moi , travailler à soutenir l'éclat de ma maison. L'innocence n'est point soupçonneuse , je le remerciai de son zèle , je lui confiai mes intérêts. Il avoit des amis , il étoit connu du roi , il demanda la charge pour lui-même , & l'obtint , il couronna sa mauvaise foi par une nouvelle perfidie. Le roi , me dit-il , vous a trouvé trop jeune , il m'a revêtu de votre charge jusqu'à ce que vous soyez en état de l'exercer. Plus satisfait de vous la rendre , mon cher Ulibec , que de la posséder , je le presserai d'accepter ma démission en votre faveur , le plutôt qu'il me sera possible. Séduit par cette fautive sincérité , je vivois tranquille ; mes amis me disoient quelquefois qu'Ufebor me trompoit ; je l'aimois , j'étois prévenu , je ne pouvois les croire. J'ouvris enfin les yeux ; mais il n'étoit plus tems.

Il avoit autant d'esprit que d'ambition , sa charge le mettoit à portée de parler souvent au roi , il connut ses foibles , il fut en profiter. Sa faveur & son crédit devinrent immenses. Il régnoit sous le nom de son maître ; on murmuroit de toutes parts d'une fortune si rapide , j'étois le seul qui m'en réjouissois encore. Je ne fus pas long tems à me repentir de la bonne opinion que j'avois de sa sagesse. Sous prétexte qu'il étoit accablé du poids des affaires , il ne me donnoit , pour ainsi dire , audience qu'en public , je ne lui parlois plus

que dans la foule des courtisans qui l'enviro-
noient. Tel est leur caractère, ils détestent par
goût les favoris, ils les adorent par intérêt. Le
roi, lui-même, qui d'abord m'avoit fait voir de
la bonté, ne me recevoit plus qu'avec froideur.
Tout cela m'alarmoit; je confiois mes inquiétudes
à ma sœur, elle les adouciſſoit, sans les approuver;
calmez-vous, mon frère, me disoit-elle, mon
mari vous aime, il est incapable de vous aban-
donner, ou de vous trahir; vous vous reprochiez
un jour de l'avoir condamné sur de vaines appa-
rences. Son amitié la rendoit persuasive, je lui sa-
crifiois mes défiances.

La première dignité du royaume vint à vaquer,
Ufebor la fit joindre à ses autres titres. L'occasion
me parut favorable, je lui parlai. Vous aurez bien-
tôt votre charge, me dit-il séchement; je vous
permets de la demander au roi; je sentis toute
l'amertume d'une expression si peu mesurée; mais
je n'eus pas le tems de lui répondre, il passa dans
son cabinet, & la porte m'en fut interdite; je re-
tournai chez moi, troublé, saisi, moins affligé
cependant de la perte de ma fortune, que de l'in-
gratitude de mon beau-frère. A peine étois-je
rentré qu'on m'apprit que ma charge venoit d'être
donnée à un autre. J'étois préparé à cet événement.
Je ne l'étois pas à un billet qu'on me rendit un
moment après; il ne contenoit que ces quatre

mots. « Vous êtes suspect , on en veut à votre liberté , peut-être même à votre vie , hâtez-vous de mettre en sûreté l'une & l'autre ».

L'avis parloit d'une main trop chère pour n'en pas faire usage : j'étois innocent ; mais on ne l'est pas avec les rois , quand ils veulent nous trouver coupables. Pour épargner une injustice à celui de Camor , je ramassai les tristes débris de mon héritage , & je vins me cacher dans ce désert ; j'y passai deux années dans un calme qui remplissoit mon cœur. Docilité ne m'abandonnoit pas ; aidé par sa présence , soutenu par ses conseils , j'éprouvai que le vrai bonheur consiste à se rendre maître de ses désirs & de ses réflexions.

Docilité crut ma constance au-dessus des événemens , elle m'instruisit des causes de ma disgrâce , elle m'apprit les nouveaux crimes & la chute d'Ufebor depuis mon absence. J'avois supporté sa noirceur , je la lui avois pardonnée , parce que j'en étois le seul objet , je ne fus plus capable de me contenir quand je sus que d'autres en étoient les victimes : je m'oubliai jusqu'à murmurer contre les dieux ; je tombai dans le découragement. Docilité fit de vains efforts pour me ramener , je ne l'écoutai plus , elle me devint insupportable , je la forçai de me quitter , & je ne me trouvai moins malheureux , que lorsque sa présence ne contraignoit plus mes larmes ni mes plaintes.

Vertu connoissoit trop le cœur humain pour aigrir Ulibec par des reproches sévères ; elle ménagea sa foiblesse , elle flatta sa douleur , & n'en blâma que l'excès. Quand on fait aimer au malade les remèdes qu'on lui donne , on avance sa guérison. Enfin elle agit avec tant de dextérité sur l'esprit de son hôte , qu'elle l'engagea de continuer de la sorte.

J'adorois Algée, sœur du roi de Camor, elle est belle, elle est vertueuse, dispensez moi d'entrer dans un plus grand détail , il me replongeroit dans mon premier égarement. Je ne m'aperçus de l'impres-
sion qu'elle avoit faite sur moi , que lorsque je ne fus plus en état de l'effacer. Ma défaite étoit trop glorieuse pour chercher encore à combattre. Que l'amour est timide dans un cœur qui commence à le sentir ! Tout lui paroît des obstacles , tout l'arrête , il se défie de soi-même , il craint de déplaire ; il veut éteindre ses feux , & les augmente par la contrainte qu'il s'impose , il s'obstine à cacher un secret qu'il brûle de découvrir. Rarement l'espérance l'emporte sur le respect. J'évitois la princesse , je n'osois ni la regarder , ni lui parler , je languissois , je mourois. Ma circonfpection eut un succès auquel je ne m'attendois pas. Algée en fut surprise , elle en démêla le motif , elle se fit un crime de sa pénétration , elle voulut m'en punir , elle n'en eut pas la force ; je
me

me taisois, j'étois respectueux : étoit-ce l'offenser ? Heureux sans le savoir, je m'observois avec tant d'exactitude que, dans le tems où j'étois le plus passionné, je passois pour l'homme de la cour le plus indifférent. Ma passion croissoit dans le silence, la princesse jouissoit de son triomphe sans exposer sa gloire. Une année se passa de la sorte ; la fortune fut jalouse de mon bonheur, si pourtant c'est un bonheur que d'aimer sans espoir.

Cimure, roi d'Ichionie, prince aimable & de grande espérance, venoit de succéder à son père ; son royaume est si voisin de celui de Camor, que ces rois sont continuellement en guerre pour en étendre, ou pour en conserver les limites. Cimure, dont les droits paroissoient les plus apparens, voulut terminer une querelle, qui se renouveloit sans cesse, il fit demander Algée, offrant en faveur de ce mariage de se désister de ses prétentions, & de s'en tenir à ce qui seroit décidé dans le conseil même de Camor. Une proposition si avantageuse ne trouva point de contradicteurs. Algée traitée par son frère comme reine d'Ichionie, reçut les complimens de toute la cour. La joie universelle devoit être pour moi le sujet le plus cruel de tristesse & de désespoir ; cependant l'intérêt de mon amour fut le moins fort ; je me réjouis sincèrement d'un hymen qui

m'alloit rendre malheureux, parce que je crus qu'il feroit le bonheur de la princesse que j'adorois.

J'étois un soir dans les jardins du palais; Algée s'y promenoit seule avec une de ses filles. Le son de sa voix me tira de la profonde rêverie où j'étois enseveli. Je prêtai l'oreille par un mouvement involontaire. J'ignorois que j'étois le sujet d'une conversation que je ne devois jamais entendre. Oui, disoit-elle, je partirai sans qu'Ulbee sache que je le regrette, laisse-moi la douceur d'imaginer que je me suis trompée sur ses sentimens, j'ai besoin de son indifférence pour le chasser de mon cœur, ne me rappelle rien qui puisse entretenir une foiblesse dont je suis prête à triompher. Je le dois pour mon repos & pour ma gloire. Allons, poursuivit-elle, il est tems de nous retirer. Je la vis rentrer dans son appartement, & je restai dans un trouble qui ne me permit pas de démêler si je devois me louer, ou me plaindre de la fortune.

Ufebor n'avoit fait semblant d'approuver le mariage de la princesse de Camor, que pour tromper son maître, & le roi d'Ichionie. Aveuglé par l'ambition, séduit par l'amour, il méditoit la perfidie la plus horrible; il commença par former des difficultés qui retardèrent le départ d'Algée; il chicana sur chaque article du traité

de paix, ce qu'il avoit accordé la veille, il le refusoit le lendemain. Il n'étoit facile à passer des bagatelles, que pour faire des propositions déraisonnables, qu'il auroit même été fâché d'obtenir. Cimure s'impatientait; ses plaintes furent négligées, on en vint à une rupture ouverte, on leva des troupes, on se battit, on ne décida rien. J'avoue que moins soumis à ma destinée depuis que je savois que je n'étois point haï, je cherchai le roi d'Ichionie, pour lui disputer Algée, c'étoit une extravagance d'amant. Il étoit alors aussi malheureux que moi. Je le joignis. Nous commençâmes un combat qui n'eût peut-être fini que par la mort de l'un, ou de l'autre; un gros de cavalerie m'enveloppa. Cimure persuadé que je ne l'avois attaqué que par un sentiment de gloire, eut la générosité de me tirer de leurs mains & de me renvoyer.

Ma disgrâce suivit de près cette révolution. Ufebor m'avoit trahi, ma présence lui reprochoit son crime, on hait ceux qu'on persécute injustement, peut-être même qu'éclairé par son amour, il avoit pénétré mes sentimens pour Algée. Quelle que fût la cause de sa malice, il dit au roi de Camor, avec une douceur feinte, qu'il étoit au désespoir de m'accuser; mais qu'un ministre fidèle n'écoutoit ni le sang, ni l'amitié, quand il s'agissoit de la vie de son souverain. Ulibec,

ajouta-t-il, oubliant ce qu'il vous doit, & ce qu'il se doit à lui-même, conspire avec vos ennemis contre votre personne; alors il produisit des lettres supposées, que j'écrivois à Cimure, elles contenoient une conjuration si bien circonstanciée, que ce prince foible, qui ne voyoit que par les yeux de son favori, crut reconnoître mon écriture, & me condamna sans m'entendre. Sa tendresse pour sa sœur me sauva de la honte du supplice, il n'avoit rien de caché pour elle, il lui apprit mon crime. Algée n'osa me justifier, mais convaincue de mon innocence, elle m'écrivit le billet dont je vous ai parlé.

Peu de jours après Ufebor répudia sa femme, sous prétexte qu'elle étoit sœur d'un proscrit, elle fut reléguée dans les montagnes de Camor parmi des hommes grossiers; elle y vit privée de toutes choses, & sans autres secours que ceux qu'elle trouve dans la charité de ces barbares plus humains que son mari.

Le succès de tant de crimes n'étoit qu'un encouragement au dernier. Ufebor aimoit Algée depuis long-tems. Trop habile pour se déclarer mal à propos, il avoit caché sa passion sous des dehors trompeurs d'attachement & de respect. La princesse étoit l'asyle des malheureux, elle voyoit avec plaisir qu'au premier mot qu'elle disoit en leur faveur, Ufebor s'empressoit à finir leurs peines;

elle ignoroit que ses vertus apparentes étoient des crimes réels.

Il ne changea de conduite que lorsqu'il crut pouvoir compter sur les mesures qu'il avoit prises. Quelles étoient ces horribles mesures ! Les voici. Le roi de Camor entroit à peine dans sa quarantième année, mais les plaisirs, le luxe & l'oisiveté l'avoient vieilli avant le tems. Enfermé dans son palais, il languissoit dans les bras de ses maîtresses. Son corps & son esprit s'affoiblissoient tous les jours. Ufebor profitant de son inapplication, s'étoit rendu maître de toutes les affaires du royaume; mais par une politique raffinée il affectoit de le fatiguer par le détail ennuyeux des moindres minuties. Qu'on est à plaindre d'être roi, disoit-il un jour à son favori, si l'on ne peut regner qu'aux dépens de son repos ! Délivrez-moi d'un poids qui m'accable, & qui me désespère. Je vous ai remis toute mon autorité, je suis tout prêt de vous remettre encore ma couronne. Je veux, poursuivit-il, pour cimenter les droits que je vous cède, que vous partagiez ceux de ma sœur; regnez ensemble, & désormais ne me voyez l'un & l'autre que pour me parler de fêtes ou d'amusemens.

Il refusa tant de grâces avec une feinte modestie; mais le roi lui dit qu'il vouloit être obéi pour la dernière fois, & signa des ordres pour

assembler les états qui seuls pouvoient autoriser son abdication, & lui nommer un successeur.

Ufebor assuré de ce côté-là ne douta plus du succès de son entreprise. Tous les sujets de son maître étoient ses créatures. Ce fut alors que cessant de se contraindre avec Algée, il eut la hardiesse de parler d'amour. Indignée de son insolence, elle lui répondit avec une hauteur capable de déconcerter tout autre qu'Ufebor qui naturellement fier, & se croyant déjà souverain, lui dit sans s'émouvoir qu'elle pouvoit choisir entre le trône ou l'exil,

Un discours si extraordinaire lui fit naître des soupçons qu'elle voulut approfondir. Les plus grands crimes sont les moins impénétrables, il faut pour leur exécution se confier à trop de personnes pour n'en pas exposer le secret. Un geste mystérieux, un mot échappé, une simple démarche, tout sert à le trahir, & d'ailleurs l'intérêt, ou le remords fait presque toujours des infidèles. Algée apprit le danger qui la menaçoit; elle courut chez le roi qui refusa de la voir. Son courage ne l'abandonna point dans une conjoncture si délicate, sa vertu lui avoit fait des amis, sa prudence fut les mettre en œuvre.

On ouvrit les états. Le roi vint appuyé sur son favori, la princesse le suivoit. Il dit en peu de mots que, sa santé ne lui permettant plus

de vaquer au gouvernement de son royaume, il abdiquoit la couronne en faveur d'Algée à condition qu'elle épouserait Ufebor, & qu'il regneroit conjointement avec elle. Ufebor prenant la parole, combattit foiblement le discours de son maître. La princesse parlant à son tour, pria le roi de ne point abandonner des peuples dont il étoit adoré : vous pouvez, lui dit elle, vous faire soulager par des hommes habiles & vertueux, qui n'auront en vue que votre gloire & le bien de vos sujets. A l'égard d'Ufebor, il fait depuis trop longtemps un coupable usage de votre faveur, il est tems de dévoiler ses artifices, & de punir ses crimes.

Ufebor frémit de colère, il se lève, & veut l'interrompre. Le silence & l'indignation de l'assemblée l'étonnent, il lit sa perte dans les yeux de ses amis mêmes. Il se trouble, il pâlit, il tremble, & ce lâche, qui deux jours auparavant osoit aspirer à la main d'Algée, embrasse ses genoux pour lui demander grâce de la vie. La justice avoit fermé son ame à la pitié. Il fut accusé, convaincu des forfaits les plus odieux, dépouillé de ses charges, & précipité au fond de la mer.

L'imbécille roi de Camor témoin d'un événement si peu attendu, n'en marqua ni surprise ni tristesse. On offrit la couronne à sa sœur, elle refusa de l'accepter, mais elle eut soin qu'on établît des conseils pour décider les grandes affaires, &

pour réformer les abus qui s'étoient introduits sous un ministère violent. On admira sa modération, on la combla de louanges, on se sépara.

Voilà, poursuivit Ulibec, ce que m'apprit Docilité, & voilà mon père, où se termine ma déplorable histoire. Algée est heureuse, c'est une consolation pour moi de le savoir, mais je sens que malgré mon innocence, elle ne me rappellera jamais, elle a sans doute épousé Cimure, elle sait que je l'adore, je serai la victime de ses scrupules. Je ne la verrai plus. Meurs, infortuné Ulibec, il n'y a plus d'Algée pour toi.

Docilité ne l'avoit quitté que pour l'éprouver; elle revint; Vertu fut charmée de son retour, & la pria de ne plus l'abandonner. Pendant que les deux immortelles s'occupoient à le consoler, elles entendirent un courier qui demandoit à grand bruit la cabane d'Ulibec auquel il avoit, disoit-il, à rendre une lettre de la reine de Camor. D'Algée! s'écria Ulibec, dieux! Songe-t-elle encore à moi? Oui, seigneur, répondit le courier, lui présentant à genoux des tablettes qu'il tira de son sein. Elles contenoient ce qui suit.

Algée, reine de Camor, au vertueux Ulibec.

« La justice est le premier devoir des souve-
 » rains, je la rends à votre innocence, revenez,
 » Ulibec, vos persécuteurs sont morts; Algée

» règne , vous savez qu'elle aime le mérite & la
» vertu ».

Tout ce qu'une ame tendre & passionnée peut éprouver de délices & de ravissement , Ulibec le sentit à la lecture de cette lettre, Algée ne m'a point oublié, disoit-il avec transport ; Algée aime la vertu. Que ne vous dois-je point , mon père ? Vous avez sauvé la mienne du naufrage , sans vous je ne serois plus digne de paroître devant la reine de Camor. Tout à coup, par un retour de défiance, ordinaire à ceux qui aiment, il retomboit dans ses premières inquiétudes, il doutoit de son bonheur, il craignoit celui de Cimure. De grâce, dit-il au courrier, apprenez-moi ce que fait Algée ; je suis informé de tout ce qui a précédé la tenue des états, commencez votre récit à la disgrâce d'Ufebor. Cet homme, à qui la reine avoit ordonné de ne rien cacher à Ulibec, le satisfit en ces termes :

Après la découverte & la punition des crimes d'Ufebor, le calme & l'ordre se rétablirent dans routes les parties du royaume. La princesse, qui s'étoit réservé la dispensation des grâces, usa de clémence envers les coupables ; le repos de l'état ne coûta de sang à personne. Le roi, prenant des sentimens dignes de lui, se redonnoit aux affaires, il assistoit aux conseils, & vouloit, disoit-il, se mettre à la tête de ses troupes : en un mot, il

commençoit à régner. Ce changement n'eut point de suites : entraîné par son penchant ou par sa foiblesse , il disparut. Nous apprîmes sa mort presque aussi-tôt que sa maladie ; le peuple toujours extrême , disoit hautement qu'elle étoit l'effet d'un poison lent qu'Ufebor lui avoit donné. Quoi qu'il en soit , on lui fit de magnifiques obsèques. La princesse a été portée sur le trône par tous les vœux de la nation. Sa sagesse & sa bonté s'étendent à tout , on l'aime , on la respecte. Heureux les peuples qui peuvent aimer & respecter leurs maîtres !

Votre sœur a été le premier objet de l'attention de la reine ; mais , seigneur , elle a cru ne devoir point encore paroître à la cour ; elle s'est retirée dans une ville qui est sur votre passage , vous pourrez la voir en vous en retournant.

Cimure n'est point encore marié. Le plus grand seigneur d'Ichionie est venu complimenter la reine sur son avènement à la couronne. Ce n'étoit qu'un prétexte , le mariage d'Algée avec ce prince étoit le véritable motif de cette ambassade. Les tems étoient changés : elle lui dit sans détour qu'elle avoit obéi à son frère , parce qu'alors elle étoit sujette ; mais que la princesse de Camor devenue reine , ne pouvoit disposer de sa personne sans le consentement de ses peuples , dont ce seroit mal payer le zèle & la fidélité que de les

soumettre à une domination étrangère. Monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-elle, cet obstacle ne diminue point mon estime pour votre maître; je vous prie de l'en assurer, & de lui dire que je compte vivre avec lui en bonne intelligence.

Cependant, pour ne rien négliger, la reine s'est mise en état de prévenir les suites de ce refus; tout étoit tranquille, lorsqu'elle m'a fait partir pour vous chercher; je vous trouve, seigneur, & je loue les dieux du succès de mon voyage, je ne m'arrêterai pas à vous répéter tout ce qu'on dit à Camor: cela n'est point de ma commission; mais je puis vous assurer que quels que soient sur vous les desseins de la reine, elle fera obéie aveuglément.

A peine eut-il cessé de parler, que Vertu, quittant la figure de vieillard, parut dans tous ses charmes. Docilité l'embrasse, Ulibec se prosterne & l'adore. Venez, lui dit-elle, je veux vous présenter moi-même à la reine de Camor. Ils arrivent. Algée reçut Ulibec en souveraine, c'est-à-dire, sans marquer trop d'empressement, & sans affecter trop de froideur. L'amour, arrêté par la présence de Vertu, garda toutes les bienséances; mais il ne perdit rien de ses droits.

Dès qu'elle eut assuré le bonheur de ces illustres amans, elle pria Docilité de l'accompagner, & revint auprès de Funestine. Disons en peu de

mots ce qui s'étoit passé dans le palais des événemens.

La princesse s'occupoit à se garantir des poursuites de la fée Mouche, lorsque Clair-obscur vint lui présenter Imagination, elle les reçut comme elle recevoit tous ceux qui venoient lui rendre visite, c'est-à-dire, sans les regarder ni l'un ni l'autre. Ou délivrez-moi, dit-elle brusquement au génie, de cette mouche importune, ou je vais me jeter par la fenêtre. Il eut peur qu'elle ne tînt parole, & fit pour la prendre, plusieurs tentatives si mal-adroites, qu'il en coûta quelques meurtrissures à l'impatiente princesse qui lui jeta à la tête tout ce qu'elle trouva sous sa main. Imagination ne put s'empêcher de sourire; mais voyant que la querelle commençoit à s'échauffer, elle fit signe à Clair-obscur de se retirer. Il faut avouer, dit-il, en sortant, que voilà une maussade petite créature.

Restées seules, Imagination lui dit avec douceur, que l'emportement est une chose affreuse dans une jeune personne; Funestine étoit peu faite aux remontrances, elle voulut répondre avec fierté, mais retenue par un pouvoir invisible, elle s'arrêta, les yeux attachés sur Imagination, dont l'air majestueux & flatteur lui cause des mouvemens qu'elle n'avoit point encore éprouvés. La fée s'en apperçut; & pour achever de la gagner, elle

guetta la cruelle mouche, qui continuoit de la lutiner; elle la saisit, & l'immola sur-le-champ. Eh! qui êtes-vous, lui demanda Funestine d'un ton de surprise & de reconnoissance? Vous me donnez des conseils qui ne me révoltent point, vous me rendez attentive, sensible, & vous débutez avec moi par un service que je n'oublierai jamais. Quel dieu vous envoie à mon secours? N'en êtes-vous point un vous-même? Elle lui répondit: je suis Imagination, je viens vous demander votre amitié, & vous offrir tout ce qui dépend de la mienne. Vous êtes Imagination, répliqua la princesse avec dépit? Vous n'êtes donc point mon amie, & je ne puis être la vôtre. Mon sort est d'être bizarre & malheureuse: je commençois à me prévenir pour vous sans vous aimer, quand je fais qui vous êtes. Je suis laide, je n'ai que des idées tristes, je ne puis en avoir d'autres, n'aigrissez point les maux que je souffre par l'image de ceux que je dois souffrir un jour. Je ne suis que trop ingénieuse à me tourmenter. Le plus grand bien qui puisse m'arriver, c'est de ne point penser, ou de ne rien sentir; laissez-moi, s'il est possible, oublier que je fais autant d'horreur aux autres que je m'en fais à moi-même, portez ailleurs les charmes de vos illusions, leur douceur n'est point faite pour une infortunée qui craint tout, & qui ne doit rien espérer. Née fille

d'un grand roi, ma vue le rend barbare, il m'expose à des bêtes sauvages. Clair-obscur, que ne me laissoit-il dévorer! Clair-obscur, par une pitié cruelle, m'arrache à la mort. Il s'efforce de corriger l'influence qui me persécute, ses soins & son pouvoir sont inutiles, rien n'en peut vaincre la malignité, les dieux ont épuisé sur moi toute leur colère. Je suis injuste, fâcheuse, intraitable, tout me déplaît, tout m'irrite. Formose, qu'on me destine, est l'objet de ma haine, je suis l'objet de la sienne; le faste de ce palais m'importune, je l'ai rempli de mes extravagances, chaque instant de ma vie est une nouvelle disgrâce.

Tout m'afflige, me nuit & conspire à me nuire.

Cet aveu sincère de mes défauts vous étonne, il m'étonne moi-même: pourquoi vous l'ai-je fait, puisqu'il doit me rendre plus malheureuse? Le calme trompeur qui suspend ma violence, va bientôt se dissiper, & l'augmenter; oui, je sens plus vivement que jamais que je suis haïssable; pour comble de maux, je sens que je ne puis rien faire pour cesser de l'être. Fuyez, Imagination, & s'il est vrai que vous soyez sensible aux peines de Funestine, envoyez-lui par pitié la mort ou la stupidité.

Imagination fut touchée d'un discours qui mar-

quoit moins de fureur que d'attendrissement. Non, lui dit-elle, en essayant ses larmes, vous n'êtes point aussi malheureuse que vous croyez l'être, cessez de me craindre, & de vous désespérer. Au lieu d'accuser les dieux d'injustice vous devez leur rendre des grâces. Calmez-vous, & ne m'interrompez point. Vous avez de l'esprit, ce don seul vaut tous ceux qui semblent vous manquer. Commencez à vous en servir. Modérez cette impétuosité qui fait votre supplice & celui des autres. Songez, pour adoucir vos regrets, que cette beauté dont la privation vous met de si mauvaise humeur, est une chimère qui depend du hasard, ou de l'opinion. Cessez de regarder comme le souverain bien, un avantage que vous n'avez pu vous donner, & que vous ne pourriez conserver. Mais dites-moi, Funestine, en quoi faites-vous consister cette beauté, qui est l'objet de tous vos desirs? Avouez que vous la placez toute entière dans un certain arrangement de traits, dans je ne fais quel éclat qui vous a frappée dans Imaé? Vous n'en avez point d'idée plus distincte. Sortez d'erreur. Il en est une autre plus précieuse, plus désirable qu'on peut acquérir, & qu'on ne perd jamais. Elle est au-dedans de vous, travaillez à la développer; elle se laisse trouver quand on la cherche, elle aime à se communiquer; il ne faut pour la fixer que de la douceur, que de la simpli-

cité; elle élève les sentimens; elle perfectionne les talens, & les met dans tout leur jour; elle fait passer de la justesse d'esprit à la droiture du cœur. Je ne puis que vous montrer le chemin qui conduit à son temple, Vertu vous en ouvrira le sanctuaire, si vous suivez ses conseils, attendez tout des dieux, & de vous-même, je ne vous révèle point l'avenir, mais je vous permets de vous occuper d'objets agréables, & de porter vos vues sur ce qui peut vous flatter aussi loin qu'elles pourront s'étendre.

Ce discours fit une si vive impression sur Funestine, qu'elle étoit comme hors d'elle-même. On ne passe point sans agitation d'un état à un autre; la joie imprévue affecte autant que la douleur, la fièvre étoit remplie de trouble & d'inquiétude, elle regardoit Imagination, elle en détournoit les yeux; elle soupiroit, elle lui baisoit les mains avec transport, elle vouloit lui marquer sa reconnoissance, elle ne trouvoit point de termes pour l'exprimer; ses pensées se confortoient, elles ressembloient aux rêves d'un malade. Imagination s'applaudissoit des mouvemens que sa présence excitoit dans l'ame de Funestine, elle voyoit avec plaisir toute l'étendue de sa sensibilité; quand elle eut assez joui de son triomphe, elle la rendit à elle-même. La princesse lui dit alors : vous avez commencé mon bonheur, ache-

vez votre ouvrage, faites-moi connoître cette Vertu, dont je ne fais encore que le nom, mais pour laquelle je me sens autant d'empressement que vous m'avez inspiré de tendresse pour vous. Imagination loua son impatience, & promit de la satisfaire, sans lui dire le jour; elle avoit ses vues.

L'auteur que je traduits, s'écrie en cet endroit. Trop heureuse Funestine, vous n'avez plus de retour fâcheux à craindre, vos maux sont finis, le calme dont vous jouissez n'est qu'une foible image du bonheur que l'avenir vous prépare.

Un songe mystérieux l'occupa toute la nuit; elle n'étoit point encore éveillée, quand Imagination, la tirant par le bras, l'avertit qu'il étoit tems de se rendre auprès de Vertu. Divine fée, lui dit la princesse, je suis prête à vous suivre; mais, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que rien ne vous soit caché, joignez à tous les bienfaits que j'ai déjà reçus de vous, la complaisance de m'expliquer le sens d'un rêve trop bien suivi pour n'être qu'une illusion.

Le sommeil, que je ne connoissois plus, revint dès que vous m'eûtes quittée. On dit que les idées du jour se retracent pendant la nuit, rien de semblable ne m'est arrivé. Quelque présente que

vous fussiez à mon cœur, je vous avois oubliée. À peine étois-je endormie, que je me trouvai dans une vallée si profonde que ma vue ne pouvoit atteindre au sommet des montagnes qui m'environnoient, je marchois sur des fleurs qui m'étoient inconnues, je n'en avois jamais vu de semblables, elles parfumoient l'air, & l'embellissoient, j'en fis une guirlande, elles perdoient leurs couleurs, elles se fanoient à mesure que je les arrangeois; cependant je ne sentoisi pas moins de plaisir à m'en parer. J'étois dans un chemin qui conduisoit à un fleuve que je voyois dans l'éloignement, je le suivis; une voix que j'entendis derrière moi, me cria, Funestine, arrêtez, vous allez trouver des monstres dont vous serez dévorée, je vous offre un asile contr'eux; un mouvement involontaire me fit tourner la tête, dieux! que vis-je? Un dragon qui me poursuivoit, ses siflemens horribles me glacèrent de frayeur, un bruit épouvantable l'augmenta, je me mis à fuir de toutes mes forces, j'arrivai hors d'haleine au bord du fleuve, j'y trouvai un petit bateau dans lequel je me jetai; il y avoit une femme d'une physionomie équivoque, je la priai de me passer de l'autre côté, la perfide fit semblant d'y consentir; mais elle m'enveloppa de filets presque imperceptibles, qui me serroient si étroitement que je ne

pouvois remuer , elle me remit à terre ; elle disparut , & revint suivie d'une foule de monstres de toute espèce qu'elle animoit contre moi , je crus que j'allois en être la proie , la mort me parut inévitable , je l'attendis , sans m'abaisser à prier mon ennemie , & sans qu'il m'échappât un soupir. L'affreux dragon ouvroit déjà la gueule pour m'engloutir ; j'étois dans cet état lorsqu'un oiseau du plus beau plumage du monde vint becqueter mes liens ; je restois immobile , sans songer même à le seconder ; il vint à bout de les rompre , & s'envola sur un arbre ; j'avois un arc & des flèches , je m'en servis , le dragon fut ma première victime , tous mes coups portoient , les monstres étoient moins ardens à m'attaquer ; mais j'épuisai mon carquois sans pouvoir les détruire ; le bel oiseau vint encore à mon secours , il leur crevoit les yeux à coups de bec , enfin ils prirent la fuite. Je fis à mon libérateur des remerciemens que je m'efforçois de proportionner au service qu'il venoit de me rendre ; au lieu de me répondre , il me prit sur ses aîles , & me transporta d'un vol rapide sur une de ces montagnes dont je vous ai parlé. C'est là , Funestine , me dit-il , en me montrant un temple situé sur une montagne encore plus haute ; c'est là que vous devez chercher la fin de vos peines , je ne puis

vous y conduire. Vous ne pouvez m'y conduire ; lui répondis-je en soupirant, qui m'aidera donc à me débarrasser des ronces épaisses qui m'environnent ? Nul chemin ne s'offre à mes regards ; je périrai dans ce désert. Hélas ! je le vis s'envoler, je sentis toute la bizarrerie, toute la rigueur de ma destinée qui ne m'avoit délivrée d'un danger que pour m'exposer à un autre. Mon courage s'affoiblit ; incertaine de ce que je devois faire, je m'aperçus que je traînois encore un reste de mes liens, je m'en débarrassai ; ma fermeté prit le dessus, je franchis les obstacles ; j'arrivai à l'enceinte du temple, le visage meurtri, les mains & les pieds tout en sang ; je souffrois des douleurs inexprimables, je pleurois amèrement, je ne pouvois plus me soutenir, je me couchai sous un arbre, son ombre m'avoit rafraîchie, je commençois à respiter, mes forces étoient revenues, je me levois pour frapper à la porte, lorsqu'une jeune personne admirablement belle vint m'arrêter, je la regardois de cet air pénétré, qui marque si bien le plaisir qu'on ressent, je me trouvois si laide auprès d'elle, que j'étois surprise qu'elle ne fût point choquée de ma laideur, je lui en savois gré, je n'étois plus maîtresse de mon cœur, il m'échappoit.

Où allez-vous ? me demanda-t-elle, d'un

ton de voix dont la douceur augmentoit encore le pouvoir de ses charmes. Déesse , lui répondis-je , car , mes yeux ne me trompent point , vous êtes une divinité , je vais dans le temple voisin chercher un remède au trouble qui m'agite. Donnez-vous en bien de garde , reprit-elle , la déesse qu'on y adore , est une prude sauvage , d'un accès difficile , & d'un commerce fâcheux. Vous ne parviendrez à son sanctuaire qu'après les épreuves les plus rudes ; quand vous y serez parvenue , elle vous traitera comme une esclave ; sans moi vous alliez faire une imprudence , qui eût empoisonné le reste de vos jours : rendez grâce à votre bon génie , c'est lui qui m'envoie à votre secours ; venez dans mon palais , vous y trouverez le vrai bonheur. Je l'écoutois avec plaisir , mais je n'osois la croire. Je me rappelois le discours de mon fidèle oiseau , je lui avois trop d'obligation , pour le soupçonner d'avoir voulu me tromper ; cependant je ne résistois que foiblement , je me sentois entraînée. Une femme de la suite de l'inconnue , presque aussi charmante que sa maîtresse , m'offrit une robe galante , mes habits étoient dans un trop grand désordre pour la refuser. J'étois prête à m'en revêtir , lorsque deux prêtresses sortirent du temple. L'une portoit un voile , qui la cachoit

entièrement, l'autre, d'une beauté mâle, mortroit dans sa démarche une force au-dessus de son sexe; elles avoient des fouets armés de pointes de fer, dont elles frappèrent impitoyablement la maîtresse & la suivante. Emue de compassion je blâmois en moi-même une si grande inhumanité. Jugez de ma surprise, ces femmes, dont les charmes m'avoient séduite, me parurent alors des squeletes hideux & décharnés, dont la laideur me fait encore frémir. Quand elles eurent pris la fuite, les prêtresses me donnèrent la main sans me parler, elles m'introduisirent dans l'enceinte, elles écartèrent un nombre infini de spectres effrayans qui me fermoient le passage; ils dispaïssoient, ils revenoient, enfin ils s'évanouirent. J'entrai dans un sentier si étroit, si scabreux que, sans un secours surnaturel, je serois tombée mille fois dans des précipices qui le bordoient à droite & à gauche. J'en sortis. J'arrivai sans accident au bas du temple; on y montoit par tant de degrés, ils étoient si glissans, que je doutai du succès de mon entreprise. Un homme couché par terre augmenta ma défiance; la tristesse & la langueur étoient peintes sur son visage. Espérez-vous, me dit-il d'une voix mal articulée, jeune & foible comme vous l'êtes, vaincre des difficultés qui m'ont rebuté? Vous y succomberez. Que

mon exemple vous apprenne à mesurer vos forces ; croyez-moi , retournez sur vos pas Ce conseil timide m'arrêta quelque tems ; mais un desir de gloire me fit passer outre. J'essuyai tant de fatigues, tant de contradictions dans cette marche pénible, que je crus y avoir employé une année entière. La porte du temple étoit fermée, je frappai doucement, on ne me répondit point, je redoublai mes coups, je ne vis personne, je m'armai de patience ; j'invoquai la déesse, je joignis les larmes aux prières, enfin après une longue attente, la porte s'ouvrit d'elle-même. Les dedans du temple ont autant de magnificence que les dehors ont de simplicité. Il est orné de grands tableaux qui représentent des allégories mystérieuses. Je les considérois avec attention, sans pouvoir en pénétrer le sens. Un vieillard assis sur un globe voulut me l'expliquer. Je ne l'écoutai point. Le sanctuaire s'offrit à mes yeux, j'y courus avec ardeur ; mais je n'étois pas encore à la fin de mes épreuves. Une femme éclatante de lumière, me prit par la main, elle me fit passer dans une chambre voisine, on m'ôta mes habits, on me plongea dans une cuve pleine d'une liqueur si forte & si spiritueuse, que je n'en pus soutenir l'effet, un feu dévorant me consumoit, je crus qu'une flèche me perçoit le

cœur, je perdis connoissance; vous êtes venue; je me suis réveillée.

Ce rêve, dit Imagination, n'aura bientôt plus d'obscurité pour vous. Je veux vous laisser le plaisir de vous y reconnoître, si cependant il en échappoit quelques traits à votre pénétration, Docilité vous découvrira ses rapports avec la situation où vous êtes. C'est elle, entre les mains de qui je vais vous remettre pour quelques jours, c'est elle qui doit vous présenter à Vertu. Eh quoi! lui demanda Funestine, vous allez donc m'abandonner? Vous n'avez plus besoin de moi, lui répondit Imagination, vous supportez le présent, vous espérez bien de l'avenir, vos inquiétudes sont dissipées, les objets agréables ont pris leur place, le récit que je viens d'entendre me fait voir toute la justesse de votre esprit, mon pouvoir ne s'étend point au-delà de ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai fait entrevoir le bonheur, Vertu seule peut vous le procurer, Adieu, Funestine. Quand vous serez heureuse, c'est-à-dire, quand vous serez parfaite, ne m'oubliez pas. Vertu est mon amie, les progrès qu'elle fera dans votre cœur ne doivent point effacer les impressions que j'ai faites sur votre esprit. Ce n'est point assez d'être vertueuse, il faut être aimable; on n'est l'un & l'autre que par le bon usage qu'on

fait de son esprit & de son cœur. Alors, sans attendre sa réponse, elle la conduisit dans la maison que Clair-obscur lui avoit préparée. Là, point de meubles somptueux, point de glaces, tout y étoit propre, mais simple. Funestine avoit quitté sans répugnance le palais des événemens, elle n'en sentit point à la vue de sa nouvelle demeure. Docilité vint la recevoir, & la mena dans son appartement.

Imagination courut embrasser Vertu, la joie de se revoir fut égale; après les premiers transports, elles se rendirent compte mutuellement, l'une, du succès de son voyage, des aventures, des infortunes, & du bonheur d'Ulibec & d'Algée; l'autre, de l'heureux changement de Funestine. Vertu lui dit : quand Docilité me l'aura amenée, elle m'occupera toute entière. Profitons du loisir où nous sommes. Vous avez interrompu le récit de ce qui vous regarde dans l'endroit le plus intéressant, je vous prie de le reprendre. Imagination ne pouvoit rien refuser à son amie. C'est elle qui va parler.

Je vous ai entretenue de mes dissipations, je vais vous entretenir de mes faiblesses. Fabuleuse avoit un frère dont elle ne cessoit de me parler, elle me faisoit remarquer des rapports si singuliers entre nos humeurs & nos caractères, que, dans

le tems que je la soupçonnois d'exagération, je sentoïis un désir violent de le connoître. Ce frère s'appelle Extrême. Il faisoit alors ses premières armes avec le prince Formose, dont les exploits sont parvenus sans doute jusqu'à vous. Ils avoient conçu à la première vue l'un pour l'autre cette estime que fait naître le mérite supérieur par-tout où il se trouve. Leur amitié dura peu. Comme ils marchoiënt du même pas dans la carrière de la gloire, ils passèrent de l'émulation à la jalousie, elle devint si vive qu'ils furent obligés de se séparer. Extrême revint; la renommée l'avoit annoncé comme un prodige, il ne la démentit point. Il parut comme un de ces phénomènes lumineux qu'on s'empresse d'aller voir, & qui font le sujet de toutes les conversations. Les grâces personnelles, le sublime de l'esprit & des sentimens, tout ce qui compose l'homme aimable, l'homme à la mode; tel étoit Extrême; c'est du moins ainsi qu'en parloient les femmes même qui ne l'avoient point vu. C'étoit du bel air de le connoître, & de l'avoir eu chez soi; point de réputation, de mérite, ou de beauté qu'à ce prix là. Ce ne furent pendant quelque tems que manèges, qu'agaceries pour l'attirer; il étoit la terreur des maris & des amans heureux. Les petits-mâîtres les plus confians n'osoient paroître de-

vant lui. Je l'avois vu dans un de ces cercles tumultueux dont les personnes de mon rang ne peuvent se débarrasser. Ce n'étoit de sa part qu'une visite de cérémonie; cependant il dit tant de choses brillantes, & d'une manière si fine, qu'il me sembla qu'il ne les disoit que pour moi. J'en fus flattée, je m'efforçai d'y répondre, je ne fais si je réussis; mais je crus m'appercevoir que l'admiration se partageoit entre nous. Le désir de plaire est si naturel dans une jeune personne, qu'elle ne songe pas même à s'en garantir. Nous nous séparâmes prévenus, l'un pour l'autre, & dans l'impatience de nous revoir. Sa sœur me rendit compte de ses sentimens, je ne lui cachai point les miens. Quand il trouva l'occasion de me parler, il s'en servit avec cette noble assurance que n'ont point les hommes ordinaires. Sa déclaration étoit trop flatteuse, trop délicate pour en paroître offensée, je n'usai point avec lui de ces raffinemens d'amour-propre, qui se déguise sous les dehors d'une fierté apparente, dans le tems qu'il se livre en secret au plaisir que lui cause son triomphe; je n'affectai point ces tons de colère & de mépris que le cœur défavoue presque toujours; mais je mesurai de telle sorte ma réponse & ma conduite, que l'amour & le devoir n'eurent point à se plaindre. Je passe légèrement sur les douceurs d'une union

formée par la sympathie , entretenue par le mystère , augmentée par l'espérance. Extrême m'avoit juré tant de fois une fidélité inviolable , j'étois de mon côté , si disposée à le croire , que j'allois me servir du pouvoir absolu que j'ai sur l'esprit de mon père , pour l'engager à faire mon bonheur en faisant le sien. Hélas ! ma chère Vertu , j'étois le jouet de l'amour & de la perfidie.

J'avois exigé d'Extrême qu'il me verroit peu souvent , je craignois l'éclat d'une passion ouverte , je m'étois donnée si long temps pour une indifférente , que je voulois qu'on ignorât , s'il étoit possible , que je ne l'étois plus. Il gémissoit de cette contrainte , il s'en plaignoit tendrement , mais il obéissoit. J'étois charmée de sa complaisance , je ne lisois pas dans son cœur. Par quelle fatalité cruelle faut-il qu'on ne puisse être de bonne foi sans être trahie ! Cet amant , que je croyois incapable de dissimulation , me trompoit , dans le moment même qu'il me paroissoit le plus sincère. J'appris son inconstance par un homme si merveilleux que je ne puis me dispenser de vous en donner une idée. Sa naissance est illustre , son mérite au-dessus de ses emplois. La vieillesse a forifié son esprit , & n'a point affoibli son corps ; on ne juge de son âge que par son expérience : il est savant sans ostentation , accessible sans familiarité ,

Ferme sans rudesse, sage sans amerrume, il est l'ame des conseils, & fait les délices de la société. Mon père, qu'il a élevé, le regarde comme le sien; il m'avoit vu naître, & m'avoit aimée dès mon enfance, il cultivoit mon esprit par tout ce qu'il croyoit capable de l'embellir, il me donnoit sur ma conduite, des conseils qui eussent fait ma gloire & mon bonheur, si je les avois suivis. J'étois trop vive alors pour en profiter; le tems seul pouvoit m'en faire connoître le prix. Cependant son zèle & sa douceur, qui s'augmentoient au lieu de se démentir, m'inspirèrent pour lui la tendresse la plus respectueuse.

Un jour, me trouvant seule, princesse, me dit il, je vais vous déplaire, mais je vous prie de me sacrifier votre ressentiment. J'ai trop d'usage du monde, je vous suis trop attaché pour me tromper sur ce qui vous regarde; je ménagerai votre délicatesse, mais je ne vous flatterai pas. Vous aimez Extrême, il fait que vous l'aimez. Cet aveu devoit il vous échapper? Je veux croire qu'on ne raisonne point avec son cœur, c'est ainsi du moins qu'on excuse sa foiblesse, mais si l'on ne peut s'empêcher d'aimer, on peut s'empêcher de le dire, on le doit sur-tout, quand le devoir n'a point parlé le premier. Les qualités brillantes d'Extrême vous ont séduite, vous l'avez cru digne

de vous plaire, parce qu'il vous plaisoit. Vous avez fait une faute dont vous êtes punie, vous avez flatté sa vanité, une autre a touché son cœur. Dans le moment que je vous parle, il est aux pieds de votre rivale. N'exigez point de moi que je vous la nomme, je me reproche la douleur que je vous cause, & je ne veux point l'aigrir. Il tira de sa poche une lettre qu'il me remit, & me laissa dans un faiblessement que je ne puis vous exprimer. Je devois m'en tenir à ce que je venois d'apprendre, déchirer cette lettre sans la lire, mépriser Extrême, & travailler à me guérir. Je pris un parti tout opposé, je doutai de mon malheur, je lus avec avidité cette lettre fatale, je pleurai, je me plaignis d'Extrême, & je ne cessai point de l'aimer.

J'envoyai chercher Fabuleuse, je lui contai mon aventure, j'examinai tous ses mouvemens, je ne lui trouvai que de la surprise. Est-il possible, lui dis-je, que vous ne connoissiez point celle qu'on me préfère, & que vous ne soyiez point de moitié pour me trahir? Elle détruisit mes soupçons d'un air si ingénu, que je cessai de la soupçonner; mais lorsqu'elle voulut excuser son frère, je l'interrompis. Tenez, lui dis-je, & voyez si vous pouvez le justifier.

Quoi! vous redoutez les charmes d'Imagina-

tion? (Ce sont les termes de la lettre.) Vous vous rendez peu de justice ; elle a de l'esprit , elle est amusante , mais qu'est - ce que tout cela au prix de ce que vous êtes ? Je ne la vois que par bienfaisance , & que pour ménager notre secret. Faut-il cesser de la voir , faut-il le faire avec éclat ? Parlez , vous ferez obéie. Je ne connois de mouvemens que ceux que vous m'inspirez. Le cœur d'Extrême est à vous. Il vous adore , il vous adorerà toujours.

Cette lecture redoubla l'étonnement & l'indignation de Fabuleuse ; elle blâma son frère , elle me jura qu'elle ignoroit le nom de ma rivale , elle me promit , pour me convaincre de sa bonne foi , qu'elle alloit mettre tout en œuvre pour la découvrir.

Je n'eus pas besoin de son secours ; une amante qu'on trompe devient clairvoyante. Il y avoit depuis quelque temps , à la cour , une jeune étourdie , dont le caractère & la figure faisoient grand bruit ; elle s'étoit annoncée pour une grande princesse ; elle en affectoit les manières ; elle en exigeoit les respects ; elle en soutenoit la dépense. Cependant , personne ne la connoissoit ; elle ne parloit que de ses alliances , que de ses prétentions sur tous les états du monde , dont les souverains étoient , disoit-elle , ses parens , ou

ses adorateurs ; elle ne disoit que des choses incroyables ; elle ne contoit que des aventures inouïes, dont elle avoit été l'héroïne ou le témoin. Elle n'avoit point de naturel dans l'esprit, point de justesse dans l'expression ; ses goûts étoient bizarres, ses idées extraordinaires, ses sentimens outrés ; elle étoit prodigue, sans être libérale ; elle donnoit sans discernement, & refusoit par caprice ; elle accabloit les ministres de projets qui n'étoient que des visions ridicules ; elle inventoit tous les jours des modes extravagantes. Ses habits étoient singuliers, sans être galans ; elle étoit parée à l'excès, & jamais bien mise. Sa taille étoit grande, sans cette élégance qui en fait le charme. On pouvoit dire, en la regardant, voilà une personne bien faite ; mais on sentoit qu'elle laissoit quelque chose à désirer : sa beauté frappoit d'abord ; mais elle n'avoit rien de réel, & ne soutenoit point l'examen ; ses traits pris séparément, étoient admirables ; mais leur ensemble n'avoit point ce je ne sai quoi de piquant & de flatteur, auquel on ne peut résister ; elle avoit de grands yeux, dont elle ne faisoit point régler les mouvemens ; elle s'étudioit à leur donner un air de douceur & de tendresse, qui dégénéroit en langueur, ou en étourderie. Elle s'appeloit Chimère. Elle m'avoit

fait

fait des avances d'amitié que j'avois reçues froidement , parce que dès la première vue , je m'étois senti pour elle une secrète antipathie que je ne m'étois pas donné la peine de surmonter : elle fit semblant de ne s'en point appercevoir ; mais elle étoit trop vindicative pour garder des mesures. On m'avertit qu'elle s'écartoit du respect qui m'étoit dû , que tantôt elle me donnoit des louanges dont le ton ironique étoit une vraie satire , que d'autres fois elle me menaçoit ouvertement de se venger du mépris injurieux que j'avois pour elle. Je fus offensée de son indiscretion. Extrême entra dans mon ressentiment , il s'offrit de lui en imposer ; je ne voulus point qu'il entrât dans cette querelle , je me contentai de faire dire à cette folle , que je n'étois point d'humeur à souffrir ses extravagances.

Elle alloit en trop d'endroits , pour qu'il me fût possible de l'éviter. Un jour d'appartement , elle vint chez la reine ma mère , plus bisarrement habillée qu'elle ne l'avoit encore été ; mais comme il n'y a rien de si déraisonnable qui ne trouve des partisans , on se récria sur le goût & sur l'entente de son ajustement. Après quelques discours vagues dans lesquels je remarquai qu'elle cherchoit à me piquer , la conversation

tomba sur les différens caractères d'esprits. Je m'étois déclarée pour ceux qui, sages dans leur vivacité, s'attachent plus à la retenir, qu'à lui donner carrière; qui, circonspects dans leurs pensées, ne cherchent point à briller aux dépens de la raison & du bon sens; qui, simples dans leurs expressions, évitent avec le même soin l'enflure & la sécheresse du style, & qui, s'entendant eux-mêmes, lorsqu'ils écrivent, sont entendus de tous ceux qui les lisent. Pour moi, dit Chimère, je les compare à des esclaves timides qui, pouvant rompre leurs fers, n'ont pas la force de le vouloir; scrupuleusement renfermés dans les bornes étroites d'une froide vraisemblance, ou d'une triste exactitude, l'ennui qui les inspire, se répand sur tout ce qu'ils touchent, & glace tous ceux qui les approchent. J'en connois d'autres, & ce sont les seuls que j'aime qui, toujours ennemis de la contrainte, s'élèvent au merveilleux par des routes inconnues; ils prennent un noble effort; ils s'abandonnent avec hardiesse aux mouvemens qui les agitent; ils craignent moins de se perdre que de ramper. Avec eux, on se sent transporter hors de soi-même, on vole à leur suite sur les ailes du plaisir & de l'admiration. Elle soutint son avis, par des raisonnemens si pompeux, si subtils, mais

si étranges , que j'avois peine à comprendre qu'on pût allier tant d'égarement avec tant d'esprit. Le reste de l'assemblée en jugea différemment ; ce fut à qui l'applaudiroit. Fabuleuse même suivit le torrent ; son frère lui donna des louanges si fines , mais si excessives , que je les pris pour des plaisanteries ; elle les paya d'un regard , dans lequel il entroit autre chose que de la reconnoissance ; ce regard , qui découvroit le fond de leur cœur , ne m'échappa point , & me causa la plus vive douleur que j'aie jamais ressentie. Je revins chez moi , je gémis , je versai des larmes , j'éprouvai , ce qu'ont de plus cruel , les mouvemens les plus opposés ; ils se succédoient avec rapidité ; je succombois sous leur violence ; mes maux s'aigrissoient par les remèdes qui devoient les soulager. La raison , le dépit , l'amour propre , tout fut inutile : je croyois voir Extrême , je lui parlois , je lui faisois des reproches. Bientôt , je me le représentois aux pieds de ma rivale , cette vue faisoit couler dans mon cœur un froid poison qui m'ôtoit jusqu'au sentiment ; un instant après je me rassurois sur l'extravagance de Chimère ; je me flattois que la passion d'Extrême pour elle , ne seroit qu'une erreur passagère. Cette idée ramenoit l'espérance ; j'étois assez folle & assez ennemie de ma gloire pour m'y arrêter. J'évitois

avec soin la vue de cet homme admirable ; dont je vous ai parlé ; je redoutois la sagesse de ses discours , & la fermeté de ses conseils ; lorsque j'étois obligée de l'entendre , je baïsois les yeux , je soupirois , & je ne répondois rien.

Fabuleuse craignant que je ne lui fisse un crime de l'infidélité de son frère , ou peut-être , imitant son inconstance , avoit cessé de me voir , je l'avois perdue. Extrême & Chimère ne gardoient plus de ménagement , on ne parloit que de leurs amours ; ils donnoient tous les jours des scènes qui m'affligeoient. La bienséance ne me permettoit pas d'y paroître sensible , je me contraignois ; mais je ne paroïssois en public que quand mes pleurs étoient épuisés. Cet état étoit trop violent pour le soutenir , je tombai , je fus en danger , je vis la mort de près , je ne tremblai point à son aspect ; elle ne fit que se montrer , je guéris. On m'apprit alors qu'Extrême & Chimère avoient disparu tout d'un coup. La langueur du corps se communique à l'esprit ; ce dernier coup , au lieu de m'accabler , me rendit une espèce de calme , dont je me croyois incapable.

Nouveauté , que j'avois négligée , voulut reprendre dans mon cœur sa première place , je la reçus bien ; mais elle put s'appercevoir que tout

m'étoit indifférent. Une année se passa de la sorte ; j'entendis parler de vos charmes & de votre puissance , je vins me jeter dans vos bras ; vous m'accueillîtes avec bonté ; vos exemples & vos conseils ont rendu la paix à mon cœur , vous le possédez , ne vous laissez point d'y régner.

La nuit commençoit à faire place Je suis obligé d'interrompre cette histoire, parce que le reste du manuscrit est d'une autre main , & que les caractères m'en sont inconnus. Je présume que l'auteur , prévenu par la mort , n'a pu l'achever ; & selon toutes les apparences , quelque gimnosophe Indien , plus vieux qu'Homère de quelques olympiades , l'a continuée pour s'immortaliser. On va me dire que je me fers ici d'une mauvaise finesse qui revient tous les jours. Quand cela seroit , l'imitation n'est-elle pas une belle chose ? Demandez à tout faiseur de contes qui commence à perdre haleine , à tout éditeur qui produit des ouvrages supposés , s'ils ne se trouvent pas bien de cet innocent artifice ? Où seroit l'équité de me défendre ce qu'on leur permet ?

Le savant que j'ai consulté , vient de me dire que la suite du manuscrit est en langue Malabare ; ce mot m'a fait craindre que le style ne

resemblât à celui des princesses de ce nom , & qu'on ne pût en rien faire. Il m'a rassuré sur cet article. On jugera par sa traduction , à laquelle je ne change rien , s'il suffit d'entendre le Malabar pour plaire aux lecteurs.



FUNESTINE,

TROISIÈME PARTIE.

DOCILITÉ ménagea Funestine, pour gagner sa confiance ; elle craignit de la révolter par des instructions déplacées. Quand elle eut étudié son caractère, elle eut le plaisir de voir qu'il ne falloit que lui montrer le bien, pour le lui faire aimer. Princesse, lui dit-elle alors, vous entrez dans une carrière pénible, il faut vous défaire de vos préjugés, triompher de votre humeur, & vaincre vos passions. L'entreprise est grande, elle n'est pas au-dessus de vos forces. Il est rare qu'on apprenne aux personnes de votre rang ce que c'est que la véritable grandeur ; une gouvernante impérieuse leur en donne de fausses idées. Elles se croyent tout permis, parce qu'elles ne voyent autour d'elles que des flatteurs qui les trompent, ou des esclaves qui les craignent. On leur parle beaucoup des prérogatives de leur naissance, on ne leur dit point que plus elle est élevée, plus elle impose d'obligations. Les vertus communes la déparent, elle n'en admet que d'épurées, que de sublimes, & ces dernières seules vous conviennent. Que la discrétion regle vos discours,

que la sagesse préside à vos actions, c'est dans cet heureux mélange que consiste cette gloire solide qui ne passe jamais. Soyez douce, non de cette douceur de tempérament, qui dégénère en indolence; mais de cette douceur active, réfléchie, qui ne se dément point & qui fait notre bonheur en faisant celui des autres. Soyez compatissante: on gagne plus de cœurs par la bonté que par les bienfaits; c'est moins le refus qui nous fâche que la manière de refuser. On ne peut pas toujours donner, on peut toujours le vouloir, & faire sentir qu'on le désire. Ne craignez point que votre affabilité fasse oublier ce que vous êtes; on respecte tout ce qui se fait aimer. La dissimulation ne sert de rien aux princes, le courtisan éclairé les étudie, & les pénètre; on peut quelquefois leur attribuer des défauts imaginaires, mais on ne leur dispute jamais leurs vertus, quand elles sont réelles. Si vous n'êtes vertueuse qu'en apparence, vous n'acquerrez point cette estime délicate qui fait tout le charme de la vie: les hommes redoutent la vérité pour eux-mêmes, ils la cherchent, ils l'adorent par tout ailleurs; si le mensonge les éblouit; ce n'est que pour un instant.

Sans la bonté des dieux, qui veille sur vous; l'amirié mal-entendue de Clair-obscur vous perdoit; vous n'auriez été célèbre que par vos dé-

fauts. Le plus grand de tout c'est l'humeur, ce monstre qui naît avec nous, qui foible dans les enfans, se manifeste par les cris & les pleurs, qui devenu plus fort, se soulève & s'échappe comme un torrent impétueux qui porte par tout le ravage & l'horreur; il n'est arrêté ni par la raison, ni par le devoir; ennemi des bienséances, il n'en garde avec personne; il n'écoute ni conseils, ni menaces; il défigure, il rend haïssables les meilleures qualités; il empoisonne les plaisirs, il disperse les amis, il écarte la fortune, tout l'aigrit, rien ne l'apaise, tout le combat, rien ne le détruit; sa fureur s'étend jusqu'aux choses insensibles. Ne me dites point que la vôtre étoit l'effet de votre laideur, vous en suiviez les mouvemens avant de savoir que vous étiez laide. Je fais que par le pouvoir d'Imagination les accès en sont moins fréquens, moins fâcheux; mais elle ne vous a montré jusqu'ici que des images riantes sur lesquelles votre esprit se promène agréablement. Ce calme, ne fut-il qu'extérieur, est déjà quelque chose; mais le plus difficile reste à faire. Ecoutez-moi, vous vous examinerez après; prenez garde sur tout à vous faire illusion. Défiez-vous de la fausse Honte. Pour vous mettre en état de vous en défendre, je vais vous la faire connoître. Elle affecte les dehors de la modestie; timide, elle marche les yeux baissés;

pareffeuse, elle s'arrête au moindre obstacle; elle entend si peu ses avantages, qu'elle se rend ridicule par la crainte de le paroître, elle est si malhabile qu'elle se trompe seule dans le moment qu'elle s'imagine tromper tout le monde. Elle n'a jamais pu faire qu'une dupe, c'est l'Amour propre qu'elle aveugle en l'humiliant, qu'elle décrédite en lui persuadant qu'elle n'agit que pour ses intérêts; son froid poison est d'autant plus dangereux, qu'il s'insinue sans violence, & qu'il engourdit toutes les facultés de l'ame. Secouez son joug; n'oser approfondir ses défauts, n'oser les avouer, ou ne les avouer qu'en rougissant, c'est les aimer, c'est ne vouloir point en guérir.

Je passe à l'essentiel. Vous avez à déraciner de votre cœur la dureté, la jalousie, la haine & la vengeance: c'est ici, Funestine, que vous ne devez plus regarder en arrière; sacrifiez-vous de bonne grâce, votre gloire & votre félicité dépendent de ce sacrifice. Nos passions nous sont chères, parce qu'elles sont nées avec nous, & qu'elles sont, pour ainsi dite, une partie de nous-mêmes; il est si naturel, si commode de se livrer à ce qui flatte, qu'on ne s'avise presque jamais d'examiner les principes & les effets de ses mouvemens. Ce qu'il vous en coûtera pour combattre les vôtres n'est rien au prix des avantages que vous procurera leur défaite.

La dureté part d'un fond d'orgueil & de mépris que rien ne peut autoriser. Les dieux sont élevés sur votre tête infiniment plus que vous ne l'êtes sur celle des autres hommes, prenez-les pour modèles, ils nous aiment & ne nous méprisent pas.

La jalousie est un sentiment de nous-même d'autant plus déshonorant, qu'il nous force à reconnoître dans ceux à qui nous portons envie, une supériorité de talens & de lumières qui nous manque; elle agite, tourmente, afflige ceux qui la ressentent, & ne change rien au mérite, ni à la fortune de ceux qui la font naître; on se laisse aller à ces impressions, on s'en laisse dominer, parce qu'on ne se rend point justice; plus on a, plus on veut avoir, plus on se plaint de n'avoir pas assez; les plus mal partagés sont presque toujours les moins déraisonnables. Cette jalousie, dont je vous inspire de l'horreur, est si basse, si abjecte, qu'on n'ose prononcer son nom, quand on parle de soi.

La haine est un monstre bizarre, qu'on n'apaise, ni par les hommages, ni par les sacrifices; elle persécute ceux qui la servent, elle respecte ceux qui la méprisent. Il est si pénible, si honteux de haïr, que la haine est elle-même son supplice & son bourreau; ne croyez pas qu'elle ait besoin de raisons, ou de prétextes pour exercer sa fureur, c'est une frénésie de caprice ou

de tempérament , aussi n'est-elle le partage que des petites ames.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre la vengeance ; quelque horrible que pût être le portrait que je vous en ferois , il n'approcheroit point de l'idée que vous devez vous en faire ; elle est de toutes les passions celle qui dégrade le plus l'excellence de l'homme , par malheur elle est celle qui le flatte le plus , parce qu'elle ne s'offre à lui que comme le sentiment généreux d'un cœur noble , incapable de souffrir une injure. Quelque grossière que soit l'illusion , elle n'est que trop accréditée , même parmi votre sexe ; on dit que les dieux se la sont réservée ; la maxime est impie. Les dieux ne se vengent pas ; se venger , c'est rendre le mal qu'on a reçu.

Il y a d'autres passions ; grâces aux dieux , vous ne les connoissez pas encore. Vertu les empêchera d'approcher de vous , je ne vous ai dit toutes ces choses qu'afin qu'elle vous trouve préparée à la recevoir ; elle ne s'arrête point aux discours ; elle ne veut , elle n'aime que les actions. Quand il seroit vrai , ce que je n'ose présumer , que mes conseils auroient effacé jusqu'à la trace de vos défauts , ce ne seroit qu'un foible commencement , c'est peu de ne point faire le mal , si l'on ne pratique le bien , si l'on n'aime à le pratiquer. Vous vous troublez , Funestine !

La princesse l'avoit écoutée sans impatience : tout d'un coup elle parut saisie d'un trouble, qui passa de son cœur dans ses yeux, & sur son visage. L'humeur prête à céder, faisoit un dernier effort. Qu'il en coûte pour détruire les premières impressions de l'habitude ! Le combat fut pénible, la victoire douteuse, enfin la raison prit le dessus. Ah ! s'écria-t-elle, mon rêve s'accomplit, & je n'ai plus besoin qu'on me l'explique. Quel est ce rêve ? demanda Docilité. Vous voulez m'éprouver, reprit Funestine, rien n'est caché aux immortelles. Cependant je vais vous obéir. Alors elle répéta mot à mot le rêve dont on a parlé. Quel sens lui donnez-vous ? dit Docilité. Il me semble, poursuivit la princesse ; que cette profonde vallée est l'enfance, à qui tous les objets paroissent des montagnes ; ces fleurs, qui se fanent, en sont les amusemens ; cette voix est l'instruction ; ce dragon est l'humeur ; ce fleuve est le passage à un état moins frivole ; cette femme perfide est l'habitude, qui se fait aider par les passions ; cet arc, ces flèches sont les livres ; les exemples, les conseils, cet oiseau est l'imagination ; ce temple est celui de la vertu : le reste s'entend de lui-même ; ces deux femmes si belles en apparence, sont la volupté & la coquetterie ; ces prêtresses qui les frappent à coups de fouet, sont la pudeur, & la fermeté ;

cet homme couché par terre est le découragement ; ces spectres sont les préjugés ; ces degrés, sont les épreuves ; cette porte du temple fermée, qui ne s'ouvre qu'après une longue attente, montre qu'on n'y peut entrer que par la persévérance : ces emblèmes sont les attributs & les mystères de la vertu, que le tems, figuré par ce vieillard, peut seul faire comprendre ; cette ardeur, que je sentis à la vue du sanctuaire, est l'inspiration ; cette femme éclatante de lumière est la raison, & c'est vous, divine Docilité, qui, perçant mon cœur avec une flèche de feu, l'avez purifié, pour le rendre digne de Vertu.

Invisiblement présente à cet entretien, la déesse fut si touchée des sentimens de Funestine, qu'elle se montra tout d'un coup. Moins surprise de ce prodige, que frappée de l'éclat qui l'environne, elle se jette à ses genoux, elle les serre avec transport, elle les arrose de ses larmes, elle soupire, elle gémit, elle se tait. Ce silence éloquent eut son effet. Vertu la relève, l'embrasse, & jette sur elle un regard qui pénètre jusqu'au fond de son cœur. Dès ce moment, les monstres qui l'assiégeoient, cèdent, en frémissant, la place à la déesse qui s'en met en possession. Ce changement est suivi d'un autre encore plus merveilleux. La beauté déchire le voile dont elle étoit offusquée, elle brille sur le

visage de Funestine, elle a repris tous ses droits.

Les deux déesses jugèrent à propos de lui cacher sa nouvelle métamorphose. Elles craignirent qu'une joie excessive ne fît une révolution trop subite dans une ame qui n'étoit point accoutumée à ces transports; peut-être aussi voulurent-elles attendre qu'elle fût capable de juger des choses assez sainement, pour ne pas regarder la beauté comme le souverain bien; elles donnèrent ordre à tous ceux qui l'approchoient de ne point parler; elles furent obéies.

Funestine se trouva dans un calme d'esprit; dont la douceur se communiquoit à ses discours & à ses actions; en garde contr'elle-même, le souvenir du passé la rendoit attentive sur le présent, & timide sur l'avenir. Ses domestiques l'adoroient, ses maîtres étoient charmés de sa grâce & de ses progrès: cependant ils la servoient mal, & la grondoient, à la vérité, malgré eux; mais Vertu s'en servoit pour l'éprouver. L'étourderie des uns, la mauvaise humeur des autres ne dérangoient point sa tranquillité. Je leur ai donné l'exemple, disoit-elle, ils se dédommagent de mes injustices, & de mon indocilité, je n'ai point à m'en plaindre. A ce mot d'injustice, elle poussa un profond soupir. O dieux! qu'ai-je fait? Le malheureux Quart-d'heure, la plus malheureuse Imaé languissent dans une obscure prison, & je

ne travaille point à les mettre en liberté ! Que pensera de moi Vertu ? Que puis-je en penser moi-même ? Elle la vit entrer dans sa chambre, elle courut au-devant d'elle, & lui dit : Quart-d'heure. Imaé. j'ai prévenu vos intentions, lui répondit-elle, ils sont libres, je vous les amène, traitez-les avec bonté. Vertu seule, reprit la princesse, pouvoit réparer les imprudences de Funestine, elle s'en repent, mais sans vous elle n'en auroit qu'un vain repentir. C'est à eux à me pardonner. Qu'Imaé cesse de me craindre, je me sens disposée à l'aimer, elle ne m'a point fait sentir ma laideur, je serois bien injuste de lui faire un crime de sa beauté. Quart-d'heure parut en tremblant, il n'est pas donné à tous faiseurs de contes de sortir de prison plus fiers qu'ils n'y sont entrés. Il changea sagement d'occupations, Formose prit soin de sa fortune, & l'enrichit sans l'élever. Pour Imaé, attachée à Funestine par sympathie, & par reconnoissance, elle ne voulut ni se marier, ni la quitter, au grand regret de Quart-d'heure, & de mille autres qui la trouvoient aussi aimable que lui.

Quelques jours après, Vertu vint chez Funestine. La manière dont vous avez reçu la jeune Imaé, lui dit-elle, me fait juger que vous ne serez pas fâchée de voir la princesse Rêveuse, c'est une sœur charmante qui mérite votre tendresse

dressé, je ne m'oppose point à celle que le sang & la raison autorisent, vous pouvez l'aimer, je vous le recommande même. Imagination est allée la chercher, elle sera bientôt ici; mais parlons d'autre chose. Comment vous trouvez-vous de votre situation? Hélas! répondit la reconnoissante princesse, elle est plus douce, & plus gracieuse mille fois que je ne le mérite, ou que je n'aurois osé l'espérer. Je ne respire, je n'existe que depuis que je vous connois: avant vous je n'étois pas. Cette réponse, reprit Vertu, mérite sa récompense, je ne songe qu'à vous rendre heureuse, vous commencez à l'être par vous même; je ne veux pas que les choses extérieures contrarient votre félicité. Vos domestiques seront plus soumis, plus attentifs, & vos maîtres ne vous gronderont plus. Continuez à m'aimer; vous verrez que je ne néglige point les intérêts de mes amis.

Rêveuse avoit un fond de caractère excellent; il ne lui manquoit qu'un peu de vivacité, ce qui ne paroît pas un défaut aux amans des beautés indolentes qui font de la langueur une quatrième grâce. Imagination se prit de bienveillance pour cette princesse, elle lui communiqua quelques étincelles de ce feu divin qui éclaire & qui vivifie. L'effet en fut prompt. Rêveuse vint à se connoître, & fit un si bon usage de cette connois-

fance , qu'il y eut pendant quelques tems , peu de princesses dans l'univers , qui eussent osé lui rien disputer.

On l'annonce , elle entre. A sa vue Funestine sentit une secrète émotion , mouvement naturel ; & pardonnable dans une jeune personne qui se croit laide , qui voit sa cadette étaler à ses yeux tout ce que la parure , tout ce que la beauté peuvent avoir de plus séduisant. Ce trouble involontaire ne dura qu'un instant , elle eut le courage d'en triompher , & de courir les bras ouverts au-devant de sa sœur. Elle lui dit des choses si tendres , si naïves , qu'il n'y eut que du sentiment , & point d'esprit dans cette réception.

Rêveuse de son côté , forcée de se taire sur les charmes de son aînée , dont elle ne pouvoit soutenir l'éclat , paroïssoit interdite , elle ne pouvoit concilier ce qu'elle voyoit , avec l'idée qu'elle s'en étoit faite ; moins maîtresse de ses passions que Funestine , elle ne put défendre son cœur d'un petit trait de jalousie. Qu'elle est touchante ! qu'elle a de grâces ! disoit - elle en elle - même. Simplement mise , elle se doit toute sa beauté ! Que ne suis - je l'aînée , si l'aînesse donne tant d'avantages ! Funestine remarqua son embarras ; sans en deviner le motif. Ma sœur , lui dit - elle , je vous fais peur ; si mes sentimens , si votre amitié ne vous font pas oublier que je suis

laide, vous ne pourrez me souffrir. Une bonté si ingénue fit rougir Rêveuse de sa foiblesse; mais elle ne fit rien pour la dissiper: elle étoit fille, & Vertu n'avoit point été sa maîtresse.

Cependant Clair-obscur, inquiet du sort de la princesse d'Australie, consulte son miroir; il y revient à plusieurs reprises; il en essuye la glace, il le tourne de tous côtés, il se frotte les yeux, & ne trouve point ce qu'il cherche. Le même objet s'y présente opiniâtrément; c'est une jeune personne parfaitement belle. Cela ne convenoit point à Funestine, & cela l'impatientoit. Il se peut bien faire, disoit-il, qu'Imagination & Vertu l'aient rendue moins revêche, mais qu'elles l'aient rendue belle, cela passe leur puissance, je ne suis pas assez simple pour le croire.

Pour se tirer d'inquiétude, il prit le chemin de son île; un des ressorts de son char rompit à la hauteur de Cythère. Il descendit, & pendant qu'on le raccommodoit, il fut se promener dans les jardins; il trouva l'amour qui s'amusoit à aiguïser ses flèches sur une pierre teinte du sang des cœurs qu'elles avoient blessés. Vous êtes bien désœuvré, lui dit-il, si vous voulez faire un petit voyage avec moi, je vous donnerai de l'occupation, & je vous ferai voir un palais, qui ne vous paroîtra pas de mauvais goût. J'aime une princesse: j'entens que je la veux faire épouser à mon fils; elle a de

l'esprit, mais elle est indocile, je vous avertis encore qu'elle n'est pas jolie, cependant je me suis mis dans la tête d'en faire ma bru : je me suis donné beaucoup de peine pour la rendre supportable, jusqu'ici je n'ai pas eu grand succès. On dit merveilles de votre pouvoir, autrefois j'en faisois quelque chose, mais je me suis délivré de vos peines & de vos plaisirs. Ecrivez sur une de vos flèches le nom de Formose, écrivez sur une autre le nom de Funestine, & servez-vous-en pour les blesser mutuellement. Où sont-ils, demanda l'Amour ? L'un, reprit Clair-obscur, bataille quelque part, l'autre est dans le palais des événemens. Commençons par la princesse, c'est le plus pressé : je l'ai remise entre les mains d'Imagination & de Vertu, mais vous ferez plus en deux minutes qu'elles n'ont peut-être fait jusqu'à présent. En vérité, dit l'Amour, vous n'y songez pas seigneur Génie, passe encore pour Imagination, elle est mon amie, mais Vertu ne peut me souffrir ; elle me querellera, je ne suis pas endurant, je m'emporterai. Bon, bon, répliqua Clair-obscur, vous vous arrangerez avec elle, il n'y a que façon de s'y prendre ; en tout cas, nous n'avons qu'à lui cacher notre marche. Allons donc, dit l'Amour, je ne fais point refuser ; mais j'augure mal de l'entreprise.

Arrivés au palais des événemens, le Génie lui

dit : comment trouvez-vous tout ceci ? L'Amour moins difficile que les fées , en parut content. Funestine , poursuivit-il , est dans la petite maison que vous voyez devant nous , je vais prendre langue , & je reviens sur mes pas vous rendre compte de mes découvertes. Il pénétra jusqu'à la chambre de la princesse , & n'y trouva qu'Imaé endormie. L'occasion étoit favorable , il l'enlève. Et vite ! Amour , s'écria-t-il , en accourant , & vite ! Il y fait bon ; prenez , pour vous introduire , la ressemblance de cette dormeuse , elle est la favorite & la confidente de Funestine. Je ne suis point heureux en déguisemens , répondit l'Amour , je me souviens d'avoir fait un assez mince personnage sous les traits d'Ascagne & d'Eucharis , je crains même très-fort pour un auteur de ma connoissance qui m'a fait prendre le nom & la figure d'une certaine Aglaure , dans une comédie qu'il prépare au public. N'importe , je veux bien encore tenter l'aventure. Comment me trouvez-vous ? Si ressemblant , que je confonds la véritable & la fausse Imaé. Prenez garde au moins de blesser Funestine pour un autre que pour Formose , & faites de votre mieux pour lui donner un peu de beauté.

L'Amour introduit dans la chambre de la princesse , la vit rentrer avec Rêveuse , il les trouva si belles toutes deux , qu'il crut que ni l'une ni

l'autre n'étoit Funestine, ou que le Génie l'avoit trompé. Pendant qu'il cherche à s'éclaircir, Funestine le prenant pour Imaé, vient le baiser, Réveuse le carresse à son tour. Le perfide sourit, & voulant se faire aimer lui-même, il oublie Formose, & ne s'occupe qu'à leur plaire. Son incertitude sur le choix sauva les deux sœurs.

Le Génie, après ce grand trait de prudence, rencontra Vertu qui l'instruisit de ce qu'elle avoit fait pour Funestine. Quand me menerez-vous chez-elle, lui dit-il? Tout-à-l'heure, reprit Vertu, mais il faut auparavant me promettre que vous ne marquerez aucune surprise, & que vous ne lui direz rien sur sa beauté. Je consens à tout ce que vous voudrez, répondit Clair-obscur, mais je vous avoue que je n'entens pas trop bien ce que vous me dites de sa beauté. N'est-elle plus laide? Vous en jugerez, ajouta-t-elle, suivez-moi.

Funestine le reçut d'un air de noblesse & de douceur auquel il ne s'attendoit pas. Je vous ai tant d'obligations, lui dit-elle, que je ne fais comment vous exprimer ma reconnoissance; mes paroles en affoibliroient la vivacité, ma conduite seule peut vous en faire voir toute l'étendue; heureuse, si elle efface mes premières imprudences. Le Génie, moins attentif à ce discours, qu'ébloui par l'éclat dont il est frappé, reste immobile; ce n'est point la crainte de désobliger

Vertu, qui l'empêche de parler, c'est l'admiration. Il admireroit encore, si la déesse craignant quelque indiscretion de sa part, n'eût dit à Funestine que ses maîtres l'attendoient. Clair-obscur voyant que la fausse Imaé suivoit sa maîtresse, lui fit des signes d'intelligence, qu'elle feignit de ne point entendre.

Etes-vous content de moi ? lui dit-elle, quand ils furent seuls. Content ? répondit-il, je suis enthousiasmé. Pour vous faire voir que je ne suis pas ingrat, voulez-vous mon isle ? Je vous la donne & tout ce qu'elle contient. Je l'avoue, je ne vous croyois pas si habile ; cela sent le prodige, c'en est un véritable. Si je savois votre secret, j'aime si fort les belles personnes, qu'il n'y en auroit plus de laides dans le monde ; mais est-il bien possible que Funestine ne sache pas ce qu'elle est ? Une fille qui est belle, & qui ne s'en doute pas ! Il n'y a qu'elle au monde de cette espèce. Je ne m'oppose point à vos idées ; mais il me semble que cette ignorance la prive du plus grand plaisir de sa vie. La laisserez-vous encore long-tems sans l'instruire de vos bienfaits ? Sera ce mon fils qui l'en instruira ?

Vertu, sans répondre à ces frivoles questions, lui demanda ce que faisoit le prince Formose. C'est un franc étourdi, lui dit-il, qui fait tout à sa tête, il n'a voulu, ni de mes conseils, ni

de mes secours, je le crois attaché à une place qu'il se flattoit de prendre d'affaut, j'ai grand peur qu'il ne soit obligé d'en lever le siège. Ne vous inquiétez point, reprit Vertu, tout ira bien; allez lui dire que je le prie, lorsque la ville sera rendue, de venir me trouver dans le palais des événemens. Il faut songer à lui faire épouser Funestine; si vous n'avez point changé d'avis sur ce mariage, je compte que vous voudrez bien vous en rapporter à moi. De tout mon cœur, répliqua le génie, je cours le chercher, & je vous l'amène.

Il se dispoisoit à partir, lorsqu'il vit paroître Rêveuse. O dieux! s'écria-t-il, que vois-je? Que le dépit est foible contre une vue si charmante! Princesse.... Vertu pour interrompre un discours qui lui déplaisoit, envoya Rêveuse auprès de sa sœur, elle fit la révérence, & s'éloigna. Vous êtes bien méchante, dit Clair obscur, de m'avoir ôté si-tôt le plaisir de la voir & de lui parler, je me sentoais assez d'esprit pour lui plaire, & assez d'amour pour la toucher.

Vertu lui répondit: je ne vous ferai point de longs reproches sur l'imprudence de vos sentimens, vous ne doutez pas que je ne les condamne, & pour peu qu'il vous reste de raison vous devez vous-même les condamner. Que vous a fait la reine pour la répudier? J'exige de vous

que vous repreniez pour elle la tendresse qu'elle mérite; je veux vous réunir, c'est le seul prix que je mets aux services que je vous ai rendus. Clair-obscur hésita; mais quand Vertu veut fortement quelque chose, elle fait se faire obéir. Il promet tout, & n'osa manquer de parole.

L'amour ne se déterminoit point. Ses flèches étoient toutes dans son carquois. L'aînée est la plus belle, disoit-il, mais Vertu défend son cœur, & je n'aime pas les difficultés, je veux m'en tenir à la cadette; il est vrai que sa beauté toute éclatante qu'elle est, n'a point ce charme que je cherche, & qui m'arrête, quand je le trouve. Eh bien, je ne l'aimerai qu'un instant.

Malgré cette indécision, son pouvoir agissoit sur les deux sœurs; l'amour incertain, l'amour irrésolu, n'est pas moins l'amour, sa présence est toujours dangereuse. Funestine devint distraite, moins appliquée à ses exercices, moins tranquille. Vertu remarqua ce changement, elle en fut étonnée. Elle l'examine, elle l'interroge. La princesse convient, sans s'excuser, qu'elle éprouve des mouvemens dont elle ignore la cause, & que sa langueur s'augmente d'heure en heure. La fausse Imaé prêtoit malicieusement l'oreille à ce discours. Vertu la regarde, rien n'échappe à sa pénétration, elle reconnoît l'auteur du désordre, elle le tire à part, & lui dit. Avez-vous

cru me tromper sous ce déguisement ? Pourquoi venez-vous traverser mon ouvrage ? Ne savez-vous pas que les cœurs que je protège ne sont point de votre ressort ; je vous rendrai bientôt maître de celui de Funestine : mais attendez que je vous appelle , vous ne gagnerez rien à prévenir mes arrangemens. Allez , Amour , je ne vous ferai point attendre , quand je vous établis quelque part , rien ne vous chasse.

Je pourrois , lui répondit-il , vous disputer le terrain ; mais je ne veux pas qu'il soit dit que nous ne sommes jamais d'accord , je vous cède de bonne grâce. En parlant de la sorte , il reprit ses traits , il parut beau , même aux yeux de Vertu. C'est dommage , lui dit elle , que vous n'ayez pour vous que l'apparence. Vous voilà , poursuivit-il , vous êtes toujours prête à me décrier , mais je ne suis point aujourd'hui d'humeur de me fâcher : adieu , songez à nos conditions. J'y compte , car vous n'êtes pas menteuse , comme vous ne savez guère mes allures , je vous enverrai Zéphire. Quand vous aurez besoin de moi , vous lui donnerez vos ordres.

Clair-obscur , entêté de son projet , rôdoit autour du palais des événemens. Rien ne me presse , disoit-il , d'aller trouver mon fils , & je trouverai toujours assez tôt ma femme ; sachons , avant de partir , ce qu'aura fait l'Amour , je serois

charmé de porter à Formose la bonne nouvelle que Funestine est douce, belle & sensible. Pendant qu'il s'occupoit à raisonner si sensément, l'Amour passa devant lui : quoi ! déjà victorieux, lui dit-il, je ne vous soupçonne pas d'avoir quitté la partie, vous avez triomphé, puisque je vous vois. Je m'étois bien douté répondit l'Amour, que vous me feriez faire une fausse démarche, & que je serois découvert. Seigneur Génie, je vous souhaite le bonjour, je ne crois pas qu'on nous voie ensemble de long tems. Il dit, & s'en-vole, Clair-obscur ne répond rien & part de son côté.

Le lendemain fit voir un exemple singulier de l'inconstance des choses d'ici bas. Rêveuse se trouva si changée à son reveil qu'elle eut peine à se reconnoître, c'étoient les mêmes yeux, les mêmes traits, ce n'étoient plus les mêmes charmes ; que devint-elle ? Il n'y a que celles qui sont dans le même cas qui puissent le dire. Sa beauté étoit l'ouvrage des fées, elle finit, quand elles cessèrent d'exister. La triste princesse craignoit de se regarder, & n'osoit se montrer. Imagination, Docilité, Vertu, Funestine, firent tout ce qui dépendoit d'elles pour la consoler. Réussirent-elles ? On peut en douter avec moi.

Les fées n'étoient rien moins que tranquilles ; devenues mortelles, de jour en jour leur empire

se détruisoit. C'étoit si peu de chose que le bien, ou le mal qu'elles faisoient dans le monde qu'à peine s'appercevoit-on de leur existence. Quel changement ! Quel revers ! Le désir de se venger les tiroit quelquefois de la langueur où les plongeait le sentiment douloureux de leur état ; mais le peu de succès de leurs tentatives les rejetait aussi-tôt dans une confusion mêlée de désespoir. Elles s'étoient efforcées de s'introduire auprès de Funestine, pour anéantir les desseins de Vertu & d'Imagination, ou du moins pour en suspendre les effets ; loin de pouvoir entrer dans l'isle inaccessible, elles ne purent même la découvrir. Elles citèrent à leur tribunal les deux fées qui ne comparurent point, & qui furent dégradées. Peu satisfaites d'une vengeance inutile, elles tournèrent leur fureur contre Formose, qui triompha des obstacles que lui suscitoit leur malice, avec plus de facilité, qu'elles n'en eurent à les faire naître. Dans cette extrémité quel parti prendre ? Un seul se présente dont l'idée leur fait horreur. Recourir à Clair-obscur ! Lui demander la paix ! Quelle honte ! Quelle bassesse ! Elles sont trop fières pour y consentir, & le Génie trop irrité pour leur sacrifier son ressentiment.

Hé bien, leur dit alors une d'entr'elles qui avoit un gros rhume dont elle craignoit les suites,

donnez moi pouvoir d'agir, je ne trahirai ni les intérêts, ni l'honneur de la féerie. Vous savez que je ne suis pas maladroite : si dans le commencement de nos démêlés avec Clair-obscur, il m'eût été permis de lui répondre, nous ne ferions pas réduites à chercher des expédiens pour l'appaiser ; voici ce que je me propose. Vous connoissez Pacifique, j'ai quelque crédit sur ce Génie, il en a lui-même sur Clair-obscur, je le prierai de lui parler, & de ménager entre nous un accommodement raisonnable ; en voici les conditions : il promettra. Non, non, dirent en l'interrompant, celles qui l'écoutoient, qu'il ne promette rien, il courroit risque d'être défavoué. Que vous êtes vives, reprit la fée, il promettra de nous disposer à le bien recevoir, lorsqu'il viendra nous rendre l'immortalité. Vous voyez que je ne m'avance point trop. Si cependant Clair-obscur exigeoit quelque'autre démarche de bienfiance, je ne vous crois point assez ennemies de vous-mêmes pour n'y pas entendre. Vous secouez la tête, vous ne songez pas apparemment combien c'est une laide chose que de mourir. Au reste, s'il en use de bonne grâce, & je n'en doute pas, car il est vif, mais il n'a point de rancune ; nous pourrons de notre côté faire quelque chose pour cette Funestine qui lui tient si fort au cœur.

L'affaire mise en délibération souffrit de grandes difficultés; mais enfin, malgré la résistance des plus opiniâtres, la médiation de Pacifique fut agréée à la pluralité de deux voix. Il n'eût pas mieux demandé que de l'accepter, il connoissoit l'humeur débonnaire de Clair-obscur qui n'avoit pas la force de rien refuser; mais il étoit paresseux, & n'aimoit point à se transplanter. La Fée lui dit tant de douceurs qu'elle vint à bout de le déterminer. Il partit dans un bon équipage, & se rendit à petites journées au palais de son ami, dans le moment qu'il y arrivoit avec la reine, qu'il avoit reprise en chemin. Dès que Clair-obscur l'aperçut, il courut à lui. Vous arrivez à propos, lui dit-il, pour prendre part à ma joie, elle est excessive, tout vient de réussir au-delà de mes espérances. L'admirable personne que Vertu! Quand vous saurez ce qu'elle a fait pour Funestine, vous en serez émerveillé, je veux vous y mener, vous n'en croirez pas vos yeux. Ces impertinentes fées qui s'étoient donné les airs de me braver, en ont eu complètement le démenti. J'apprens avec plaisir qu'il en meurt tous les jours. Quand vous les reverrez, dites-leur que je ne serai content que lorsque j'aurai vu mourir la dernière; mais je les méprise trop pour en parler davantage, ne songeons qu'à nous réjouir. Cependant, lui répondit Pacifique, je m'étois chargé de vous proposer de

leur part un accommodement. A moi ! reprit le Génie, sont-elles folles ; Au contraire, répliqua le négociateur, je trouve qu'elles sont très-sages, puisqu'elles cherchent à regagner votre amitié. Mais moi, dit Clair-obscur, je n'ai point de plus forte passion que de bien vivre avec tout le monde, si nous sommes brouillés, c'est leur faute. Elles s'en repentent ! Elles veulent se raccommo-der ! J'y consens d'autant plus volontiers, que n'ayant plus besoin d'elles, ce sera sans intérêt de ma part. Je vois que la perte de l'immortalité les afflige, il faut les consoler. Est-cela qui vous amene, vous n'avez qu'à dire, je vous donnerai satisfaction ? J'avoue, répondit Pacifique, étonné d'un si prompt radoucissement, que vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Ah, ah, Génie, reprit Clair-obscur, vous en aimez quelque-une, ou peut-être plusieurs. Eh bien, quand j'aurai marié mon fils, j'irai leur rendre visite, je vous promets alors de réhabiliter celles que vous m'indiquerez. Vous ne comptez pas de vous en retourner aujourd'hui, nous souperons avec la reine, ensuite je vous dirai l'histoire de Funestine & celle de Formosé, afin que vous puissiez la redire vous-même à vos bonnes amies.

Le souper fut long. Clair-obscur étoit grand parleur, & contoit pesamment ; si la métempsy-

coſe avoit lieu parmi les Génies , on pourroit croire de celui-ci, qu'il avoit été femme, & qu'il eſt devenu financier. La reine moins patiente que Didon, bâilla deux ou trois fois, Pacifique ſe mordit les lèvres juſqu'au ſang, pour ne la pas imiter. Par bonne fortune le conteur ſ'endormit au milieu d'une longue période dans l'endroit de ſon récit le plus embrouillé, ſes officiers le mirent dans ſon lit, Pacifique reconduiſit la reine & fut ſe coucher.

Après douze heures d'un ſommeil paſſible, il prit congé de ſon hôte, & revint annoncer aux fées que la paix étoit faite; mais il arriva trop tard, elles n'étoient plus.

Les conquêtes de Formoſe ne ſont pas de mon ſujet, je crains trop le ton déclamateur, pour faire entrer des détails de guerre dans un conte de fées. J'aurois pu, comme tant d'autres, diviſant mon ouvrage en pluſieurs volumes, parler de projets, de marches, de campemens, de contributions, de ſièges & de batailles : mais cela ſentiroit l'historien, & je ne le ſuis pas. J'aurois pu même, prenant un eſſor poétique, entrer dans le conſeil des dieux aſſemblés dans l'Olympe, pour délibérer ſur le ſort des mortels, on les eût vus ſuſciter contr'eux ce fier conquérant, & faire marcher devant lui la terreur, la mort & la victoire;

mais

mais ces images sublimes sont trop élevées pour un conteur, qui n'est recommandable que par sa simplicité.

Difons cependant quelque chose de son expédition contre les fées. Il venoit de détruire les Sévarambes. On lui avoit dit des choses étranges des mœurs & de la politique de ce peuple, il s'en fit instruire, il en eut horreur, & il les extermina tous.

Le seul Embarcès trouva grâce devant le vainqueur, c'étoit un jeune prince de l'âge à peu près de Formose, il avoit d'aussi grandes qualités, & des vues aussi vastes que la fortune ne seconda pas. Il venoit de conquérir contre vingt rois ses rivaux, Néodie l'une des plus belles princesses de l'univers, il goûtoit à peine avec elle les premières douceurs de sa victoire, lorsque Bellone l'arracha des bras de l'Amour.

Au bruit des exploits rapides de Formose, Embarcès voulut engager les peuples voisins de ses états à se liguier pour la défense commune. La frayeur ne laisse entrevoir de ressource que dans l'esclavage, tous y coururent. Trop foible seul pour résister, il se jeta dans une forteresse qui fermoit l'entrée de son royaume. Il s'y défendit avec une valeur qui d'abord excita la colère de Formose; mais qui la changea bientôt en estime & en admiration.

Embarcès n'avoit rien oublié pour faire consentir Néodie à se mettre en sûreté dans sa capitale. Vous m'y ferez nécessaire, lui avoit-il dit, vous affermirez la fidélité de mes sujets, vous m'enverrez des secours, vous me ménagerez une retraite, vous vous épargnerez les horreurs d'un siège. Soit obstination, soit tendresse, elle voulut absolument partager sa fortune. La femme la plus complaisante se conserve toujours le droit de faire sa volonté.

Toute ville assiégée, toute ville prise, la plus belle résistance finit comme la plus foible; on se rend plus tard à la vérité, mais on se rend. Quelques jours de plus ou de moins décident de la gloire ou de l'ignominie. Telle est l'opinion, elle est la souveraine du monde; il faut la respecter.

Le prince réduit à l'extrémité fit assembler ses officiers; il n'y eut qu'un avis, ce fut de périr sur la brèche. Seigneur, lui dit Sévaris, vieux soldat que son mérite avoit élevé, peut-être repousserons-nous l'ennemi, peut-être ferons nous forcés. Nous ferons notre devoir, c'est tout ce que nous pouvons vous promettre : nous ne vous demandons qu'une grâce, c'est de faire sortir la reine, sa présence n'étonnera point votre courage, mais elle alarmera votre tendresse; vous prodiguerez votre vie, mais vous tremblerez pour la sienne.

La passion d'acquérir rend téméraire, celle de conserver rend circonspect; on se souvient malgré soi qu'on est amant heureux dans l'instant où l'on ne doit être que héros. Je connois un souterrain qui donne dans un bois au delà des lignes des assiégeans, j'en fais tous les détours; si la garnison avoit été plus nombreuse, je vous l'aurois proposée pour faire des sorties; mais loin d'être en état d'attaquer, à peine pouvons-nous suffire à garnir nos remparts. Confiez-moi Néodie, je vous répons d'elle sur ma tête, je ne demande que dix soldats pour la conduire dans Embarcide, j'espère même que je serai de retour assez-tôt pour mourir à vos côtés. Le roi goûta la proposition, ce n'étoit pas assez, il falloit la faire goûter à la reine, qui pensa le désespérer par ses larmes & par sa résistance. Dès qu'elle s'est rendue, on la déguise, la nuit étoit avancée, le temps pressoit, Sévaris la met au milieu de son escorte, ils descendent, les ténèbres & le silence les favorisent, ils ont franchi l'issue, & se croyent hors de danger, lorsque par un de ces coups de hasard si communs à la guerre, Formose à qui l'on avoit montré ce même souterrain, étoit prêt d'y entrer à la tête de cent hommes. Que peut la valeur contre le nombre? Sévaris est tué avec deux de ses compagnons, les autres blessés la plupart, & ne sachant point que Néodie est parmi eux, se dis-

posent à fuir. Il s'élève une voix qui crie, camarades, sauvez la reine, & laissez-moi soutenir l'effort de l'ennemi. Ce peu de paroles est entendu par Formose, qui donne ordre qu'on suspende le combat, & qu'on ne fasse que des prisonniers.

Cependant l'inconnu l'attaque avec une vigueur, qui l'étonne. Le destructeur de tant de nations est obligé de disputer sa vie contre un simple soldat. Ils s'animent, ils se portent des coups terribles, leurs armes volent en pièces, le sang coule de toutes les parties de leur corps. Embarcès tombe couvert de blessures. Quel autre qu'Embarcès eût pu tenir contre Formose! Il faisoit assez de jour pour distinguer les objets. O ciel, s'écrie un des siens, le roi est mort. Formose le reconnoît, le fait porter dans sa tente, & sans songer à l'état où il est lui-même, il cherche la reine. Empressement inutile! On la trouve expirante à côté de Sévaris; il aide à la relever, elle ouvre à peine les yeux; elle demande d'une voix foible où est le roi; elle apprend qu'il n'est point en danger. Je meurs donc contente, ajoute-t-elle, & elle rend le dernier soupir entre les bras de ceux qui la soutiennent.

Embarcès guérit, on lui avoit caché la mort de son épouse. Prince, lui dit Formose, un ennemi digne de moi, les armes à la main, a des droits sacrés sur mon cœur, quand il est désarmé. Ce

n'est pas moi qui vous ai vaincu, c'est la fortune qui vous a trahi. Je vous rends vos états. Plût aux dieux que mon amitié pût vous rendre. Ah ! seigneur , interrompit Embarcès, vous ne m'en dites que trop ! La reine n'est plus. De quel usage peuvent être vos bienfaits pour un malheureux qui ne songe qu'à se réunir à ce qu'il aime ? Quelle est ma destinée ! L'auteur de tous mes maux m'inspire de la reconnoissance, & je mourrai sans le haïr. Non , non , reprit Formose , vous vivrez pour être aimé de moi , peut-être pour m'aimer vous-même. Prince , mettez le plus grand prix à cette amitié que je vous demande , mon cœur ne trouvera rien d'impossible pour l'obtenir.

Formose étoit trop fier pour dissimuler, Embarcès trop généreux pour être ingrat ; leur union devint aussi célèbre que leur valeur. L'idée de la reine devint moins vive , elle s'effaça tout à fait , la tendre Néodie fut oubliée.

Sur les ailes du tems la tristesse s'envole.

Peut-être ce nouvel Enée ne trouva-t-il point de Didon sur son passage ; mais nous le verrons se consoler auprès de Rêveuse , comme le premier s'étoit consolé auprès de Lavinie.

L'histoire d'Embarcès paroîtra déplacée , elle me le paroît à moi-même. Nous sommes bisarres

nous autres auteurs , l'un donne ce qu'il n'a point promis , l'autre ne donne pas ce qu'il promet , il faut nous passer quelque chose.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que les Thuvariens vinrent se plaindre à Formose de l'ougeuil insupportable des Médoncires. Ce prince ne croyant pas qu'il fût de sa dignité d'entrer dans une querelle aussi peu importante , & qui ne troubloit point la tranquillité de ses autres sujets , les renvoya sans rien décider.

Le récit de leurs démêlés n'auroit rien d'intéressant pour le lecteur qui n'entend parler d'autre chose tous les jours. On ne s'amuse plus aujourd'hui des scènes bizarres que ces deux nations donnent au public , elles reviennent trop souvent. On voit , sans étonnement , que malgré le mépris & la haine qu'elles ont l'une pour l'autre , elles vivent ensemble , parce qu'on fait que l'intérêt est plus fort que l'antipathie. Les Thuvariens ont beau dire que les Médoncires ont secoué leur joug , on ne les écoute point , parce que ces nouveaux Ilotes , malgré l'obscurité de leur origine & la bassesse de leurs occupations , prennent , avec leurs anciens maîtres , un ton de supériorité qu'ils soutiennent avec tant de hauteur , qu'on ne fait plus qui sont les esclaves.

Les Médoncires , instruits que les Thuvariens avoient en vain réclamé leurs droits , crurent

devoir un remerciement à Formose. Ils députerent un d'entreux, qui renfermoit en lui seul tout le précis de la nation. Ce moderne orateur, s'imaginant qu'une figure passable étoit un titre d'esprit, se présenta d'un air de confiance qui surprit Formose accoutumé à voir trembler tout le monde. Son discours, quoique doucereux, fut assez bon, grâce à la plume d'un Thuvarien qui sacrifia l'honneur de ses frères à l'amour qu'il avoit pour la fille du harangueur. Le prince l'écoutoit avec quelque sorte de plaisir, & peut-être alloit-il juger en sa faveur, si l'imprudent Médoncire

Ne se fût avisé d'unir mal à propos,

Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Il fut congédié sans réponse. A l'exemple du maître, les courtisans lui tournèrent le dos pour n'être pas surpris en lui faisant de fausses caresses. Tout cela n'étoit rien pour son amour propre à l'épreuve des disgrâces; à peine fut-il humilié par le discours d'Embarcès, qu'il entendit distinctement. Cette espèce d'hommes, disoit-il, n'a de consistance que lorsqu'ils font parler les autres, & qu'ils en ont les habits.

Il ne restoit plus à Formose qu'un royaume à conquérir, il ne pouvoit s'en rendre maître qu'en traversant l'empire des fées. Il députe Embarcès

pour leur demander passage. Cette démarche eut de fâcheuses suites.

Le prince partit avec un train leste & superbe; les merveilles qui s'offroient à sa vue, faisoient une agréable diversion à sa douleur; il étoit dans le pays des fées, c'est tout dire. Tant d'autres en ont parlé, que je ne veux point être plagiaire.

Le bruit se répand que Formose leur envoie un ambassadeur. On s'assemble, on délibère si l'on doit le recevoir & l'entendre; les avis se partagent, l'affirmative l'emporte, on se réunit pour décider qu'on ne lui accordera rien, avant le retour de Pacifique.

Embarcès arrive, & demande audience. Il es-
sue un cérémonial épineux avant de l'obtenir; on le logea dans un palais si vaste, & dont les appartemens étoient si exhaussés, qu'il lui fallut près de trente mille aunes de damas jonquille pour le meubler; on le chicana sur ses prérogatives, sur ses équipages, sur sa dépense, sur tout. Enfin, on lui donna jour, il entre dans le conseil, & dit :

Formose, maître de toute la terre, ou du moins de la plus grande partie, m'envoie vous dire qu'il vous laisse la libre jouissance de vos états. J'ai pouvoir de traiter avec vous, mesdames, comme avec des souveraines, & de vous offrir, de sa part, tout ce qui peut dépendre de

l'amitié d'un conquérant, qui ne connoît de loix & d'obstacles que fa modération; il n'attend de vous qu'une légère complaisance, c'est de lui donner passage pour aller contre les Apicholes, qui ne veulent point se soumettre. Je vous promers, foi de prince, que ses troupes ne feront aucun désordre sur vos terres, & qu'on payera jusqu'à l'eau des rivières, si vous l'exigez.

On lui répondit durement que, n'étant permis à aucun mortel d'entrer dans leur empire, sans leur permission, il étoit heureux qu'elles voulussent bien ne pas violer le droit des gens. Qu'il avoit sans doute oublié que tous les rois du monde sont leurs sujets, qu'autrement il n'auroit point eu la témérité de prendre devant elles le titre de prince. Qu'à l'égard du fils de Clair-obscur, c'étoit un petit glorieux, dont elles méprisoient également la haine & l'amitié; que les Apicholes étoient leurs alliés, & qu'elles ne souffriroient jamais qu'il entreprît de les opprimer.

Mais, reprit Embarcès, songez-vous bien que vous irritez Formose? A ce mot le plafond de la salle s'entr'ouvre, un monstre épouvantable la remplit de souffre & de fumée, le prince qui le voit s'élançer sur lui la gueule béante, se met en défense, son épée se brise dans ses mains, il appelle à son secours ses gens qui ne pouvoient l'en-

tendre, ils étoient pétrifiés. Comment donc, mesdames, leur dit-il, vous en venez aux actes d'hostilité? Croyez-vous m'intimider par de vaines illusions? Vous allez voir que l'ami de Formose ne craint point les prestiges. Alors débouchant une phiole, qu'il tire de sa poche, il la porte au nez du dragon, qui vient en rampant lui lécher les pieds. Après cette marque de respect, le monstre prend son vol, & la voûte se referme. Le prince aussi-tôt court à ses gens, dont les différentes attitudes le réjouirent beaucoup. A peine eurent-ils respiré le précieux élixir, que le charme cessa.

Les fées surprises de cet événement, disparurent l'une après l'autre. Embarcès revint auprès de Formose, & lui rendit compte de sa commission. Je suis fâché de ce contre-tems, lui dit-il, j'aurois voulu n'avoir rien à démêler avec elles, de peur qu'on ne dise dans le monde que j'ai fait la guerre à des femmes; mais ce sont des extravagantes qui ne doivent point nous arrêter: nous en ferons quittes pour essuyer quelques injures.

Le lendemain les couriers de l'armée rapportèrent qu'ils avoient été poussés par quelques partis de cavalerie; d'autres dirent qu'ils avoient vu des troupes se former & se retrancher sur une colline à trois lieues du camp. Les princes trou-

vèrent si peu de vraisemblance dans ce récit, qu'ils voulurent voir par eux-mêmes ce qui en étoit.

Ils se mirent en marche à la tête de trente maîtres. A peine avoient-ils fait mille pas, que tous, hors Formose, qui étoit le plus avancé, s'écrièrent : seigneur, vous allez vous noyer, le fleuve est rapide & paroît très-profond. Il crut qu'ils avoient perdu l'esprit, parce qu'il ne voyoit qu'une campagne devant lui. Par une prérogative, qu'il ignoroit lui-même, les enchantemens, quels qu'ils fussent, ne pouvoient changer à ses yeux l'ordre naturel des choses. Il continue sa route; son détachement le suit, fort étonné d'être dans l'eau sans se mouiller. Embarcès jeta dans le fleuve quelques goûtes de son élixir : nouveau prodige! On se trouva dans une vaste forêt, remplie d'une quantité prodigieuse de loups, dont la vue & les hurlemens épouvantèrent si fort les chevaux, que toute la troupe se mit à la débandade. Les princes auroient eu le même sort, s'ils ne se fussent promptement jetés par terre. Que signifie cette terreur panique, demanda Formose? C'est, répondit Embarcès, en riant, une galanterie des fées, qui nous envoient des loups pour nous dévorer. Des loups! reprit Formose presque en colère, parlez-vous sérieusement? Quoi, seigneur, vous ne voyez point de loups, & vous ne

croyez point être dans un bois? Non, en vérité, dit Formose, & toutes ces badineries commencent à m'ennuyer. Embarcès comprit que Formose n'étoient point sujet aux enchantemens, & Formose connut qu'Embarcès avoit le don de les dissiper.

Ils résolurent de retourner au camp, & de faire marcher l'armée que le prince précéderoit, pour détruire les fantômes, qui se présenteroient. Il n'eut pas une petite occupation; mais il en vint à son honneur. Les fées voyant que leurs artifices ne réussissoient point, changèrent de batterie. Le second jour on vit de loin une armée qui venoit en bon ordre se mettre en bataille dans une plaine. Formose crut que c'étoit des Apicholes, qui venoient à sa rencontre. Il fondit sur eux. Le combat dura près de quatre heures, sans avantage sensible.

Formose irrité de la résistance opiniâtre qu'il rencontre par-tout, fait une dernière charge, Embarcès le seconde, tout cède à leurs efforts. L'ennemi s'ébranle, les rangs se confondent; ce n'est plus qu'horreur & carnage; aucun ne prend la fuite, aucun ne veut se rendre, tous passent au fil de l'épée. Le soldat victorieux frémit en dépouillant les morts de ne trouver que des femmes. Et quelles femmes! Ici la vérité cesse d'être vraisem-

blable. Les fées ne voyant point revenir Pacifique qui se hâtoit toujours lentement, s'imaginèrent qu'il avoit échoué dans sa négociation ; entraînées par une force supérieure qui les précipitoit à leur ruine, elles avoient pris la résolution insensée de se travestir pour s'opposer à Formose. Telle est la fameuse époque de leur anéantissement. Ceux qui l'ignorent, les mettent tous les jours en œuvre comme des êtres existans ; ceux qui sont mieux instruits, font de vaines tentatives pour les ressusciter, ils ne leur substituent que des avortons, que des éphémères.

Formose défendit à ses historiens de parler de cette expédition, il sentoit qu'elle intéressoit sa gloire. Chose incroyable ! Il avoit trouvé le moyen de se faire obéir. Et sans les mémoires secrets qu'Alexandre découvrit dans le temple de Jupiter Ammon, on ignoreroit encore ce grand événement.

Les Apicholes se confiant trop dans la situation de leur pays, n'en défendirent point l'entrée, ils jetèrent toutes leurs troupes dans les places fortes, & demeurèrent tranquilles. L'hiver approchoit, ils ne crurent pas que Formose osât exposer son armée à périr dans des marais impraticables. Ils se trompèrent ; leurs villes furent assiégées, & prises l'une après l'autre. La dernière se défendit

pendant trois mois, les Grecs y auroient mis vingt ans. Ce fut à ce siège dont Clair obcur avoit parlé à Vertu, qu'il vint chercher son fils ; il arrivoit presque toujours trop tard. Formose étoit parti par un autre chemin pour se rendre au palais des événemens. Il ne put s'empêcher de trembler en examinant les ouvrages, & de dire que tous les Génies du monde, que lui même y auroit échoué.

Formose, depuis quelque tems, sentoit une secrète langueur mêlée d'inquiétude, qu'il s'efforçoit de cacher. Il eut beau se faire violence, il changea si fort que les siens en furent alarmés. Je ne fais ce qui se passe en moi, disoit il un jour à son cher Embarcés, mes conquêtes ne me flattent plus, ma gloire m'est à charge, je ne suis plus le même. Elevé dans mon enfance avec une jeune princesse appelée Funestine, que je haïssois, que je croyois avoir oubliée, son image me persécute, je brûle du désir de la voir. Un mouvement involontaire me pousse au palais des événemens. Quel dieu dispose ainsi de notre cœur ? Ne vous imaginez pas que ce soit l'amour, les monstres n'en inspirent point. Allons, continuoit il, où le destin nous appelle ; les hommes n'ont pu me résister, je ne puis résister aux dieux, hâtons-nous de donner les ordres nécessaires pour la tranquillité de nos royaumes, je dis de nos

royaumes, car tout est commun entre les amis; quand tout sera disposé, partons sans rien dire.

Le voyage fut triste; l'enjouement d'Embarcès ne put tirer Formose de sa rêverie. Ils arrivèrent au palais des événemens, à peu près comme un amant & une maîtresse, dont l'un ou l'autre bouderoit.

On conçoit aisément, sans que je le dise, que l'isle étant inaccessible. Vertu les avoit enlevés pendant leur sommeil, & les y avoit introduits par des routes inconnues.

Croiriez-vous, dit Formose à son ami, que mon père a fait toutes ces merveilles pour une princesse que vous n'oseriez regarder. Je ne blâme point ses idées; mais il me semble que ce petit bâtiment auroit suffi pour la loger. Croiriez-vous encore, ajouta-t-il, qu'on veut me la faire épouser? A vous? seigneur, répondit Embarcès. Vous êtes né pour détruire les monstres, & non pour vivre avec eux. A quoi vous déterminez vous? A ne jamais consentir à ce mariage, dit Formose. Pourquoi donc voulez-vous la voir, & quand vous l'aurez vue, que ferez-vous, répondit Embarcès. Je l'ignore, commençons par la voir, nous déciderons après, poursuivit Formose. Mais, seigneur, s'il n'étoit plus tems, reprit Embarcès? Je crains

ces impatiences involontaires, elles sont d'un mauvais augure pour un cœur indifférent. Vous me raillez, dit Formose, je le mérite; cependant ménagez-moi. Que je vous ménage, répondit en riant Embarcès! C'est à moi, seigneur, à vous faire cette prière; j'aurai peut-être besoin d'être ménagé moi-même. Que fait on si je ne trouverai point aussi quelque Funestine qui me donnera envie de l'aimer, & de lui plaire?

Formose étoit trop agité pour continuer cet entretien. Il quitta son ami pour donner ses ordres dans le palais, dont il s'étoit mis en possession par droit de conquête ou de bienféance, il y régla toutes choses avec cet air de souverain, qui l'accompagnoit dans ses moindres démarches, surpris de ne point voir Funestine, il en demanda des nouvelles. Seigneur, lui dit une de ces espèces d'hommes qui se font fête de parler de ce qu'ils savent, & de ce qu'ils ne savent pas; la princesse occupoit l'appartement de cristal; mais elle étoit si laide & si méchante, que Clair-obscur l'a mise dans une prison pour y faire pénitence le reste de ses jours. Elle n'est donc plus dans l'isle? Pardonnez-moi seigneur, & c'est dans cette petite maison qu'elle est enfermée. N'y peut-on point entrer? Non, seigneur, la porte en est interdite à tous ceux qui s'y présentent, mais je ne crois pas

pas qu'on la refuse à votre majesté; voulez-vous que j'aie m'en informer? Non, j'irai moi-même. Embarcés rioit des questions de Formose, & des réponses du courtisan; le premier ne se lassoit point d'interroger; le second ne se lassoit point de répondre.

Cependant Vertu va trouver Funestine, elle l'instruit de l'arrivée de Formose, & la prépare à le recevoir. Vos ordres sont sacrés pour moi, lui dit la princesse; loin d'y résister, je voudrois pouvoir les prévenir; ma laideur ne me fait point de peine; je ne crains point de me montrer à Formose; mais dieux! quel objet pour lui que Funestine! Eh quoi, repit Vertu, s'il vouloit vous épouser telle que vous êtes, refuseriez-vous d'y consentir? Vous-même, déesse, ajouta Funestine, y consentiriez-vous?

Vertu, sans lui répondre, passa dans l'appartement de Rêveuse. Princesse, lui dit-elle, la perte d'une beauté passagère vous afflige trop; Vous en regardez la privation comme un effet de la colère des dieux. Désabusez-vous, ils vous destinent à un prince aimable dont vous ferez le bonheur, & qui fera le vôtre; bientôt vous n'envierez plus le sort de Funestine.

Les princes se promenoient dans le jardin de la petite maison; ils apperçurent de loin deux

jeunes personnes qui venoient à leur rencontre. Seigneur, dit Embarcès à Formose, en lui montrant la plus belle; voilà une inconnue qui m'a bien l'air de rallentir votre empressement pour Funestine; l'attention avec laquelle vous la regardez, me fait soupçonner qu'elle ne vous fera pas long-tems indifférente. Avez-vous jamais rien vu qui ressemble à ces yeux, à ces traits, à cette grâce? Mais j'ai tort de vous la peindre, vous ne l'avez que trop bien remarquée. Votre choix est fait, j'en suis bien aise, il s'accorde avec mon respect & mon amour; l'autre me plaît, sa physionomie me charme, elle est moins belle que sa compagne; tant mieux, sa beauté ne me rappellera point celle de Néodie, & je ne veux rien aimer qui puisse m'en retracer l'image.

Les princesses avançoient & ne pouvoient les éviter; elles passèrent auprès d'eux. Formose, l'intrépide Formose reste interdit, les salue & n'ose les aborder. Funestine le reconnut, & prit son trouble pour une marque de mépris, elle en soupira: l'amour propre plus fort que la réflexion lui arracha quelques larmes qui remplirent ses yeux. Rêveuse n'en vit rien, elle étoit occupée de l'inconnu qui l'avoit regardée d'une manière dont elle étoit contente. Elle crut

& ne se trompa pas, que c'étoit là le prince dont Vertu lui avoit parlé.

Que viens-je de voir, dit Formose? Si j'en crois la simplicité de ses habits, ce n'est qu'une suivante de Funestine. Et l'autre, répondit Embareès, seigneur, pour qui la prenez-vous? Elle est tout au moins sa dame d'honneur. Il seroit plaisant que le maître du monde n'aimât qu'une affranchie, & que son confident eût mieux choisi que lui. Formose ne l'écoutoit point. Je lui fais tort, poursuivoit-il, je dois juger par sa beauté merveilleuse, & plus encore par l'impression qu'elle a faite sur mon cœur, qu'elle est née pour commander à toute la terre, puisqu'elle règne sur moi. Pendant qu'il parloit de la sorte, il suivoit des yeux Funestine qui rentrait dans son appartement.

Jamais il n'y eut de nuit moins tranquille que la suivante. Pour développer les mouvemens qu'éprouvèrent ces quatre personnes, il faudroit connoître tous les ressorts du cœur; il faudroit plus, il faudroit aimer. Formose adore une inconnue, & sent malgré lui que son idée ne peut chasser celle de Funestine qu'il croit haïr. Quelle bisarrerie de sentimens! De son côté Funestine est prévenue pour Formose de cette première estime qui précède l'amour, elle ne peut douter

qu'il ne soit prévenu de haine pour elle. Quelle situation! Rêveuse espère, Embarcès desire. Ils ne sont point à plaindre, ils n'intéressent plus.

Formose, suivi par Embarcès, alla chez Funestine. Le premier objet qu'il rencontra, ce fut encore son inconnue. Madame, lui dit-il d'un air embarrassé, je venois ici rendre une visite de bienséance, je ne comptois pas..... Seigneur, interrompit la princesse, je sens ce que doit vous coûter la violence que vous vous faites. Funestine n'est pas un objet assez agréable pour la mériter. Eh, madame, reprit le prince, qui craignoit au moindre bruit que ce ne fût elle qu'on alloit annoncer, sans un devoir indispensable, croyez..... Seigneur, interrompit encore Funestine, cette visite est aussi douloureuse pour elle que pour vous, quelque différens qu'en soient les motifs. Souffrez..... Elle n'eut pas la force d'achever. O Vertu, s'écria-t-elle en se retirant, est-ce ici la dernière épreuve où vous mettez mon cœur?

Formose se trouve seul, & ne fait quel parti prendre. Embarcès qui s'étoit expliqué avec Rêveuse, vint à lui. Bonnes nouvelles, seigneur, lui dit-il, vous venez d'entretenir..... Qui? demanda-t-il avec précipitation, parlez, ne me faites point languir. Donnez-moi le tems de vous

parler, reprit Embarcès. La personne que j'aime est la princesse Rêveuse sœur de Funestine, & Funestine est votre inconnue. Prince, répondit Formose, je suis dans un état, où tout autre que vous ne me plaisanteroit pas impunément. Moi, seigneur, dit Embarcès. Brisons là dessus, poursuivit Formose, sans donner à son ami le tems de le défabuser. Vous manquez aux droits de l'amitié, ne me forcez pas d'y manquer moi-même. Là-dessus il le quitte & s'enfonce dans un bois pour y rêver en liberté.

Vertu, qui vouloit terminer cette aventure, avoit envoyé chercher le roi d'Australie; son extrême vieillesse ne lui permit pas d'entreprendre un si long voyage, Clair-obscur, la reine avec laquelle il s'étoit réuni, l'Amour & l'Hymen furent aussi mandés. L'Amour arriva le premier. Vous pouvez, lui dit la déesse, rendre Funestine sensible, je vous livre son cœur, vous n'aurez pas le tems d'y faire de grands ravages, je ne vous le confie que pour le remettre ce soir à votre frère. Ensuite se montrant à Formose: Prince, lui dit-elle, je suis Vertu. Pendant que vous rendiez votre nom célèbre, je vous formois une épouse digne de vous, vos yeux vous répondent déjà de ses charmes, l'amour & l'hymen vous répondront de son cœur. Cette épouse

est Funestine. Je vous étonne, vous ne pouvez croire sur l'idée que vous vous en êtes faite, qu'elle soit la même personne dont la vue a fait naître en vous une passion si prompte & si violente; elle ignore elle-même ce qu'elle est, j'ai voulu vous laisser le plaisir, en lui apprenant que vous l'aimez, de lui apprendre qu'elle est belle. Recevez ce miroir, faites qu'elle s'y regarde. Il est juste que vous jouissiez le premier des transports de sa surprise, de sa joie, & de sa reconnaissance. Allez, prince, ne retardez point votre bonheur par des remerciemens dont je vous dispense.

Pénétré d'amour, occupé des idées les plus flatteuses, il vole chez Funestine. Ah, madame, lui dit-il, en l'abordant, pardonnez si je vous ai méconnue, quelle autre que Funestine!... Eh quoi, seigneur, interrompit-elle avec douceur, suis-je encore plus horrible aujourd'hui que je ne l'étois hier? Dites plutôt, ajouta Formose, que vous êtes mille fois plus charmante, mille fois plus adorable. Est-ce ainsi, reprit-elle, que le plus généreux de tous les hommes se fait un plaisir cruel d'insulter une malheureuse princesse? Je sais que je suis laide, je le dis à qui veut m'entendre; mais, seigneur, je vous avoue ma foiblesse, je n'ai point encore assez de vertu, pour vous entendre me le

dire ; je devrois être moins sensible, ou mieux cacher ma sensibilité ; mais je me plains de vous dans le moment, pour ne m'en plaindre jamais. C'est trop, répliqua Formose, c'est trop long-tems vous laisser ignorer ce que vous êtes. Tenez & jugez. Funestine se regarde. O dieux, s'écria-t-elle, que vois-je ? Le miroir s'échappe de ses mains, il se brise en éclats. Prince, poursuivit elle, les glaces ne sont pas heureuses avec moi, je les casse par dépit ou par surprise. S'il est vrai que je sois telle que je viens de me le paroître, c'est l'ouvrage de Vertu, c'est elle que vous devez en remercier, elle a voulu me rendre moins indigne de vous. Et c'est elle, dit le prince, en lui baissant les mains, & c'est elle qui vous donne à moi.

Fort bien, mes enfans, fort bien, dit Clair-obscur, en entrant, embrassez-moi ; je doute que vous soyez aussi aises que je le suis ; je savois bien, moi, que je viendrois à bout de ce mariage. Avois-je tort, madame, continua-t-il, en s'adressant à la mère de Formose, avois-je tort de destiner cette princesse à votre fils ?

Vertu survint, & leur dit : Princes, tout est prêt pour vous unir ; Embarcés & Rêveuse vous attendent dans le temple, vivez tous heureux & ne m'oubliez jamais.

La cérémonie achevée, Vertu reprit avec Imagination le chemin de Thyas. Docilité retourna auprès de ses chers malheureux je ne fais si ces déesses se sont rendues invisibles ; mais je n'ai lu dans aucune histoire qu'elles ayent fait depuis pour personne ce qu'elles avoient fait pour Funestine.



NOUVEAUX CONTES

D E F É E S.

NOUVEAU COTTE

D E F A K



LA PETITE
GRENOUILLE VERTE.

C O N T E.

DANS un continent, dont le nom n'est pas venu jusqu'à moi, il y avoit deux rois cousins germains & voisins, l'un nommé Peridor, & l'autre Diamantin. Ils étoient protégés par des fées; mais il faut toujours dire les choses comme elles sont; les fées les aimoient beaucoup moins que les princesses qu'elles leur firent épouser.

Les princes trouvent ordinairement tant de facilité pour satisfaire leurs passions, qu'ils ont besoin de plus de vertu que les particuliers, pour être simplement honnêtes gens, & les dames de la cour d'un roi, lui sont difficilement cruelles. Diamantin fut plus criminel, selon les fées. Il s'abandonna avec plus d'emportement à ses desirs; & ce qu'il y eut dans

le fond de plus mal, c'est qu'il témoigna plus de mépris pour la reine sa femme qui se nommoit Aglantine. Qu'en arriva-t-il? Les fées le punirent en le faisant mourir. Une fille unique, qu'il laissoit au berceau, hérita de son royaume; & comme elle étoit dans un âge à ne pouvoir gouverner elle-même, la régence fut décernée du consentement de tous les ordres de l'état, à la reine douairiere, veuve de Diamantin. Cette vertueuse princesse s'en acquitta avec autant de sagesse que d'esprit; & ne faisant usage de son autorité, que pour le bonheur de ses peuples, elle ne profita de l'heureux état du veuvage (dont savent si bien profiter tant de bonnes personnes, à qui dieu donne longue vie) que pour vivre avec plus de retenue. Une situation aussi douce, ne fut troublée que par l'absence de sa fille; les fées, pour des raisons à elles connues, ne voulurent point lui laisser élever cette aimable fille, qu'elles nommèrent Serpentine; ce fut un soin dont elles se chargèrent.

Quant à l'autre prince, il est bien vrai, que malgré l'amour qu'il portoit à la reine Constance, & quoiqu'il n'eût jamais cessé d'avoir pour elle les meilleurs procédés, il ne put éviter d'être soupçonné de quelques petites galanteries. La faute, s'il y en eut, n'étoit pas moins pardonnable qu'elle étoit légère; aussi ne fut-il puni

qu'indirectement : mais ne lui eût-il pas été mille fois plus doux de mourir , que de se voir privé de ce qu'il aimoit le plus ? La mort lui enleva précipitamment la reine sa femme ; dans un même instant , il vit disparaître l'objet de sa joie & de son bonheur , & sentit renaître dans son cœur des sentimens d'amour pour la reine , plus vifs que tous ceux qu'il avoit jamais éprouvés. Sa situation devint cruelle. Il ne lui restoit de consolation , que dans un fils unique âgé de trois ans , que la reine lui laissoit pour gage de son amour. Il s'y attacha uniquement ; le soin de son éducation , & celui des affaires du royaume , devinrent ses seules occupations. Mais , à parler sincèrement , sa douleur ne lui permit jamais d'être un moment sans avoir , présente à l'esprit , la perte qu'il avoit faite de la reine Constance ; & méritant de son peuple les surnoms de bon & de juste , on ne put lui refuser celui de roi triste. Il est constant que personne n'a pu croire qu'il fût possible de vivre pendant quinze ans dans une tristesse égale à la sienne. Pour moi , j'ai toujours été persuadé que les fées lui fournissoient sous main , des moyens pour n'y pas succomber.

Le prince son fils , nommé Saphir , avoit parfaitement répondu à l'éducation que le triste Peridor lui avoit donnée : Il étoit , à parler sans

aucune prévention & sans aucune habitude des belles épithètes que l'on ajoute ordinairement au nom de prince ; il étoit , dis-je , accompli. Sa figure , toute charmante qu'elle étoit , méritoit encore moins d'éloges que son caractère. Il étoit né doux ; & son esprit , orné de beaucoup de connoissances , étoit accompagné d'une imagination vive & agréable.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans , les fées craignirent que la tendresse à laquelle il étoit naturellement porté , ne fût un obstacle aux desseins qu'elles avoient sur lui. Elles placèrent donc & sans affectation , dans un cabinet très-agréable , où Saphir se retiroit souvent , un miroir tout simple en apparence , puisqu'il n'étoit bordé que d'un cadre noir , tel que ceux qui venoient autrefois de Venise , & dont nos pères faisoient un si grand cas. Le prince fut quelque tems sans faire attention à ce nouveau meuble. Le jour qu'il en fit la remarque , la simple surprise l'engagea à le regarder. Avec quel étonnement apperçut-il dans cette glace , au lieu de sa figure , celle d'une jeune personne belle comme le plus beau jour ! Elle sortoit de l'enfance , & cette belle fleur de la jeunesse couvroit les traits du monde les plus agréables. Le beau Saphir en fut frappé ; eh ! qui ne l'eût pas été ? Le charme de cette merveilleuse glace ne

consistoit pas seulement à rendre fidèlement un aussi beau portrait ; elle peignoit encore, avec la même exactitude, toutes les actions de cette incomparable beauté, & produisoit à chaque instant des tableaux d'autant plus agréables, que la plus jolie personne du monde en étoit la figure dominante.

Ce miracle séduisit, comme on peut croire, le cœur du jeune prince. Il devint éperduement amoureux de tant d'agrémens, de tant de douceur, & de tant de sagesse ; toutes ses occupations cédèrent à celle d'être, à tous les instans, le témoin des plus frivoles occupations de la belle inconnue ; on ne pouvoit l'arracher de son cabinet. C'étoit, il faut en convenir, un grand soulagement à ses peines, que de voir à toute heure ce qu'il aimoit ; mais enfin, il ne pouvoit imaginer quelle seroit la fin d'une telle aventure, & souvent son esprit se révoltoit contre les sentimens dont son cœur étoit enivré ; mais que produisent les réflexions de l'esprit contre les sentimens du cœur ?

Quelque sensible que lui fût cette incertitude, un nouveau sujet d'inquiétude le tourmentoit encore bien plus cruellement. Une année s'étoit à peine écoulée depuis qu'il jouissoit de son fidèle miroir, qu'un jour, en le considérant avec plus d'attention, il crut y découvrir un second mi-

roit parfaitement semblable au sien , & qui avoit la même propriété. Il ne se trompoit pas ; la belle inconnue le possédoit depuis peu , & n'étoit plus occupée que du soin de le regarder. Que ne voyent point les yeux d'un amant ! Saphir avoit démêlé que le cœur de la belle étoit devenu sensible ; il avoit apperçu chez elle de ces changemens que l'amour seul a le pouvoir d'opérer sur les personnes auparavant indifférentes. Il ne lui avoit pas été difficile de deviner la cause de ce miracle ; ni pourquoi le nouveau miroir étoit consulté si souvent ; mais quelque peine qu'il se donnât , il ne lui avoit pas encore été possible de distinguer ce qui s'y passoit. Le miroir se trouvoit toujours disposé de façon que l'aimable personne , dont il étoit enchanté , étoit placée en le regardant , entre lui & l'objet dont elle s'occupoit , & par conséquent , elle le lui cachoit tout entier. Il en avoit seulement assez distingué ; pour ne pouvoir douter que la figure d'un homme se peignoit à elle ; & c'en étoit assez , pour allumer dans son cœur la plus noire jalouse. Faut il qu'une passion pour laquelle nous sommes si véritablement nés , qu'une passion autorisée & avouée par la nature , ait besoin de choses tristes & pénibles pour ne se point éteindre ? Hélas ! il n'est que trop vrai ; & l'on m'a fort assuré , que malgré

tous les charmes dont étoit douée la personne du miroir, sans cette jalousie, sans le trouble, sans l'impatience & les sermens que Saphir faisoit de ne revenir jamais être le témoin des regards que l'on portoit à un autre : l'on croit, dis-je, que son amour n'auroit pas été aussi constant qu'il le fut : Quoi qu'il en soit, les fées le voulurent ainsi ; il est à présumer qu'elles avoient leurs raisons.

J'ai conté tout au plus juste, à ce qu'il me semble, le triste état auquel le roi Peridor étoit réduit : j'ai dit encore qu'il y avoit quinze ans qu'il ne connoissoit aucun plaisir, son fils pouvoit alors en avoir dix-huit, & depuis trois ans il faisoit constamment usage du joli miroir. Au bout de ce tems, une maladie de langueur s'empara de Peridor ; elle fit bientôt craindre, avec raison, pour ses jours. Son fils, sa maison, sa capitale, tout le royaume, éprouvèrent une inquiétude & une douleur si vive, que je n'entreprendrai point de la décrire ; cette description ne pourroit que nous attrister le lecteur & moi.

Le roi triste, pendant toute sa maladie, ne parloit que de la reine, & du chagrin qu'il avoit de l'avoir offensée. Enfin, l'espérance de la revoir étoit la seule consolation qu'il éprouvoit. Toutes les facultés, tous les empiriques

& les charlatans , avoient inutilement tenté une cure , contre laquelle les eaux , en dernier lieu , & tous les remèdes possibles , qui les avoient précédés , avoient échoué. Las enfin , de tous les propos inutiles , & de toutes les citations tant grecques que latines , que l'on faisoit à tout moment pour lui prouver qu'il étoit malade ; à bout de toute complaisance , il obtint qu'on le laissât seul dans sa chambre , & qu'on ne vînt point l'y troubler.

Un de ses plus grands maux étoit une oppression considérable , qui lui laissoit à peine la faculté de respirer. Il avoit donc ordonné qu'on laissât les fenêtres ouvertes , dans le dessein d'avoir un peu plus d'air. A peine eut-il été seul quelques momens , qu'un oiseau , dont le plumage étoit éblouissant , vint , après avoir voltigé quelque tems , se poser sur sa fenêtre. Son plumage étoit bleu céleste & or ; ses pieds & son bec étoient de rubis ; mais d'un si grand poli , que l'on n'en pouvoit soutenir la vue ; ses yeux effaçoient par leur éclat , le feu des diamans les plus brillans ; il avoit sur sa tête une couronne ; en bonne foi , je ne fais pas de quoi elle étoit ; mais je fais sûrement qu'elle étoit encore plus éclatante que tout le reste. Les comparaisons me manquent , pour faire imaginer combien son corsage étoit agréable & bien disposé. Pour son

ramage je n'en puis rien dire , car l'oiseau ne chanta point ; il regarda seulement le roi , & ce regard lui rendit toutes ses forces. L'oiseau fit plus , il vola dans la chambre , en regardant toujours fixement le roi ; & chaque coup d'œil étoit une nouvelle confirmation de santé. Peridor se trouva dispos , tel qu'il étoit avant sa maladie ; il se leva , & ne pouvant résister à l'envie de se rendre maître d'un aussi bel oiseau , auquel il étoit de plus , redevable de son entière guérison ; il voulut s'en saisir ; mais plus léger qu'une hirondelle , l'oiseau fut l'éviter. Peridor au désespoir sonne , appelle de toutes ses forces , on entre en foule. Il n'écoute ni la joie , ni la surprise , que toute sa cour qui l'adore , lui veut témoigner du retour de sa santé. Il dépeint à la hâte l'oiseau qu'il a vu , & qui vient de le guérir ; il ordonne qu'on le poursuive , que l'on descende au jardin , & qu'on ne néglige rien pour lui apporter ce qui seul fait son desir. On court à la hâte de tous côtés , soit à pied , soit à cheval , l'on bat tous les buissons , tous les oiseleurs du royaume se mettent en campagne. Peridor étoit si fort aimé , la récompense qu'il promettoit étoit si considérable , & ces deux motifs ont toujours été si puissans pour faire agir les hommes , qu'en moins de rien , tout le monde , grands & petits , fut aux champs ; & les villes devinrent désertes.

Tous ces grands mouvemens ne produisirent, suivant la coutume, que du tumulte & beaucoup de bruit; l'oiseau ne se trouva point : & ce qui fut bien plus affligeant, le roi, quelques jours après, retomba dans le même état, & bientôt on le vit avec chagrin au même degré de langueur. Saphir, pénétré de la plus vive douleur, car il étoit le fils le plus tendre qu'on pût rencontrer, persuadé que le sentiment facilite les recherches, se flatta de trouver mieux qu'un autre, & pourquoi l'espéra-t-il ? Parce qu'il avoit plus de desir de rencontrer. Il partit, quelque chose qu'on pût faire pour l'empêcher; sa maison voulut le suivre. Il n'avoit formé aucun projet qui le déterminât à prendre un chemin plutôt qu'un autre. Les retraites qu'il crut les plus favorites des oiseaux, furent ses seuls guides; il battit toutes les haïes & tous les buissons; il questionna tous ceux qui se présentèrent sur sa route; il fit enfin tout ce que peut dicter un aussi bon sentiment, que celui de vouloir sauver la vie d'un père, & d'un père tendrement aimé; mais plus il chercha, moins il trouva. Son impatience égaloit son attachement.

Il arriva dans une des plus immenses forêts du monde; les cèdres qui la composoient, respectables par leur vieillesse, élevoient leurs têtes aux nues; & ces superbes têtes étoient portées

par les tiges les plus droites que l'on puisse imaginer. Malgré l'ombre que de si beaux arbres répandoient sur la terre qui les produisoit, cette terre étoit parsee d'une herbe molle, émail-
lée des fleurs les plus rares. Toutes ces choses persuadèrent Saphir que le bel oiseau devoit avoir pour retraite un séjour aussi délicieux; dans cette idée, il prit la résolution de ne point quitter cette forêt, qu'il n'en eût examiné tous les tours & tous les détours. Il résolut de la parcourir dans tous les sens; il imagina de plus, de faire peindre des filets de toutes les couleurs, dont on lui avoit dépeint l'oiseau, persuadé qu'on se laisse aisément prendre à quelque chose qui nous ressemble. Non-seulement il avoit avec lui des oiseleurs expérimentés, mais toute sa suite excelloit dans cette profession. Indépendamment de l'amour que Peridor s'étoit attiré, un courtisan n'est-il pas de tous les métiers?

Saphir, après avoir couru une partie de la journée, comme il faisoit ordinairement, se sentit un jour pressé de la soif. Il apperçut heureusement une fontaine agréable dans sa rusticité, & dont l'eau claire & vive lui promettoit une satisfaction complète. Il tira de sa poche une tasse (c'est une précaution que tout voyageur ne doit pas mettre en oubli) dans le tems qu'il voulut la remplir, une petite grenouille verte, beaucoup

plus jolie qu'une grenouille ne le doit être, sauta dans la tasse. Il la rejeta, peu touché de ses agrémens : plus vive qu'auparavant, elle fit un nouveau saut. Saphir tourmenté de la soif, & l'esprit inquiet se préparoit à la jeter avec une sorte d'impatience, dans le fond bien pardonnable, quand la petite grenouille, en le regardant avec les plus beaux yeux du monde ; je suis une amie de l'oiseau, ménagez-moi, lui dit-elle, buvez, votre soif m'inquiète, vous m'écouteriez ensuite.

Quand le prince eut étanché la soif qui le dévorait, il obéit à la jolie Grenouille qui lui ordonna de s'asseoir & de se reposer. Pour lors, elle lui dit, faites de point en point ce que je vais vous ordonner, rassemblez votre suite, établissez là à quatre pas d'ici, dans un hameau que vous trouverez, il est suffisant pour la contenir ; suivez tout seul, & sans que personne vous accompagne, une grande route que vous trouverez à votre droite, en marchant vers le midi. La route est longue, elle est plantée de cèdres du Liban. Au bout de cette allée, un château superbe se présentera devant vous ; recevez ce petit grain de fable, dit elle, en le lui présentant avec une politesse & une grace infinie ; mettez le dans la terre, le plus près que vous pourrez de la porte du château ; il aura la vertu de la faire



Je suis une amie de l'oiseau, ménage moi.

ouvrir & d'endormir tous ceux par lesquels il est habité. Alors , marchez droit à l'écurie , sans être occupé que de ce que je vous recommande ; choisissez le plus beau de tous les chevaux , montez promptement dessus , & venez me retrouver ici le plus vite qu'il vous sera possible. Adieu , prince , je vous souhaite fortune : cela dit , la petite grenouille se plongea dans l'eau , & ne parut plus.

Le prince , rempli d'une espérance qu'il n'avoit point eue depuis son départ , exécuta ce qu'on lui avoit prescrit ; il laissa ses gens dans le hameau , trouva la route qu'on lui avoit indiquée , la suivit tout seul , enfin il arriva à la porte d'un château qui lui parut superbe , & c'étoit avec raison ; car il étoit de cristal , & tous les ornemens étoient d'or massif. Ces beautés frappèrent peu sa vue ; il ferma son grain , la porte s'ouvrit , tout le monde , ainsi que l'avoit prédit la grenouille , étoit endormi. Saphir alla droit à l'écurie , il avoit déjà fait choix du plus beau des chevaux dont elle étoit remplie , lorsqu'il aperçut tout auprès de ce bel animal , le plus riche harnois qu'on eût jamais vu. Il ne douta pas un moment que ce ne fût l'équipage de la monture qu'il se destinoit , & sans imaginer de faire le moindre mal (en effet , qui prend le cheval , peut bien emporter la selle) il le mit sur le

dos du superbe coursier. Dans l'instant, tous les gens du château se réveillèrent; on se jeta sur lui, on le faisit; il étoit bien & dûment arrêté, qu'on crioit encore au voleur. On le mena devant le seigneur du lieu qui, prévenu par sa bonne mine, plus que par les raisons qu'il alléqua, voulut bien lui accorder la permission de se retirer. L'on m'a dit qu'il avoit exposé qu'aimant fort la cavalerie, il avoit voulu, en attendant qu'on fût éveillé dans le château, faire un tour de manège sur le cheval dont on l'avoit trouvé faisi; cette raison, toute frivole qu'elle étoit, fut trouvée bonne, & la preuve, c'est qu'il fut relâché. Il ne faut point faire de difficultés inutiles; il n'y a rien à dire contre ce qui suffit.

Saphir, bien triste, bien affligé, revint à la fontaine où la grenouille le traita tout au plus mal. Pour qui me prenez-vous, lui dit-elle, toute en colère, croyez-vous, en bonne foi, que ce soit pour bavarder que je vous ai donné les avis dont vous avez si mal profité? La douleur du prince fit recevoir ses excuses, & la bonne petite grenouille s'étant laissée attendrir, lui donna encore un petit grain; mais pour cette fois il étoit d'or. Elle lui recommanda d'observer les mêmes choses que la première fois, à la seule différence, qu'au lieu d'aller à l'écurie qu'

lui avoit été si funeste , elle lui ordonna d'entrer dans le château , le plus vite qu'il le pourroit ; de suivre l'enfilade de l'appartement , jusqu'à ce qu'il trouvât une chambre remplie de parfums , dans laquelle une fille endormie , & d'une beauté parfaite se présenteroit à sa vue ; il eut ordre de l'éveiller , & de l'amener sur le champ , quelque chose qu'elle lui pût dire pour s'opposer à son dessein.

Le prince exécuta de point en point les ordres de la grenouille , & tout lui réussit encore : la porte s'ouvrit , tous les habitans du château parurent plongés dans le plus profond sommeil ; il trouva la belle couchée entre deux draps , & sa beauté lui parut admirable. Il l'éveilla en la priant , d'une façon assez déterminée , de vouloir bien le suivre : la belle y consentit , quoiqu'avec assez de peine ; aux conditions , lui dit-elle , monsieur , que vous me permettez seulement de mettre mon jupon : que diroit-on de vous & de moi , ajouta-t-elle , si l'on vous rencontre , me donnant fort poliment la main , pendant que je serois en chemise. Cette proposition parut trop naturelle à Saphir pour être refusée.

Mais la belle n'eut pas plutôt touché ce fatal jupon , que toute la maison s'éveilla , & que bien plus sérieusement que la première fois , le

prince fut arrêté & garotté. Il étoit si troublé de la faute qu'il avoit commise , si fâché de sa sottise complaisance , si déconcerté ; qu'il ne sut que dire pour se justifier. Pour moi , j'ai toujours cru que les fées avoient séduit ses juges ; en effet , comment pouvoit-on l'excuser , & quelle peine ne méritoit-il pas étant pris en flagrant délit , comme il l'avoit été , & qui pis est , en récidivant ? Quoi qu'il en soit , on le mit à la porte avec assez de politesse ; mais ce qui lui causoit un bien plus grand embarras , c'étoit la crainte de revoir la grenouille sa bienfaitrice. Comment se résoudre à paroître devant elle , après ce qui s'étoit passé ? Il prit à la fin ce parti ; mais ce fut avec une peine infinie. La grenouille le gronda , le chapitra , fit ce que l'on appelle un train épouvantable ; le prince demanda pardon , représenta qu'il étoit bien difficile de refuser à une jolie personne (qui d'ailleurs veut bien vous suivre) la simple permission de ne mettre qu'un jupon. Il faut en un mot , faire ce que j'ordonne , lui dit , d'un ton colère , la jolie grenouille.

Après bien des excuses & des regrets de la part de Saphir , elle se rendit encore à ses prières ; & s'étant tout à fait radoucie , elle lui donna un petit grain de diamant. Retournez au château , lui dit-elle , semez à la porte ce grain de diamant ; mais ne pensez plus à l'écurie , ni à la

chambre, elles vous ont été trop fatales; allez droit au jardin, passez sous un portique qui se trouvera en face d'un bosquet, au milieu duquel est un arbre dont la tige est d'or, & les feuilles d'émeraudes. Sur cet arbre, vous trouverez perché le bel oiseau que vous cherchez avec tant de soin; vous couperez la branche sur laquelle il repose, & vous me l'apporterez sur le champ. Mais je vous avertis, en bonne amie, que si vous voulez en faire à votre tête, comme il vous est déjà arrivé deux fois, vous n'avez plus de ressources à espérer, ni de moi, ni de personne.

Pour lors à son ordinaire, elle se cacha sous l'eau, & le prince frappé de ses dernières menaces, partit dans la résolution de ne les pas mériter. Il trouva tout ce qu'il lui avoit été annoncé, le portique, le bosquet, l'arbre superbe, & le bel oiseau qui dormoit profondément sur une de ses branches. Il la coupa, & quoiqu'il vit à côté de lui une cage d'or qui convenoit très-fort, ce lui sembloit, pour emporter sa proie avec plus d'assurance, il n'en fit aucun usage & revint à la fontaine, marchant sur la pointe du pied, & retenant son haleine dans la crainte de réveiller le bel oiseau. Quel fut son étonnement! au lieu de trouver cette fontaine comme il espéroit, il apperçut dans la place qu'elle occupoit

auparavant, un petit palais rustique à la vérité, mais bâti dans le meilleur goût; & sur la porte de cette aimable retraite une personne charmante & qui le mit hors de lui même; le lecteur n'en fera point surpris, puisque c'étoit en effet l'inconnue du miroir. Quoi, madame, ne sachant ni ce qu'il faisoit, non plus que ce qu'il disoit, tant il étoit ému; quoi c'est vous! La belle en rougissant lui dit: seigneur, quant à vous, votre figure m'est bien connue, mais je croyois que vous me voyiez pour la première fois. Ah! madame, lui répondit-il, que j'ai passé de jours & de momens à vous admirer. Ce commencement d'entretien fut suivi du récit circonstancié de ce qui avoit occupé jusqu'alors nos deux amans; ils se communiquèrent réciproquement sans se rien cacher, tout ce qui leur étoit arrivé; ils eurent ensemble de ces conversations détaillées, dans lesquelles l'esprit soumis au cœur, ne voit & n'entend que par les organes du sentiment. Enfin, plus ils approfondirent, plus ils furent convaincus qu'ils étoient l'un & l'autre l'objet des attentions qu'ils portoient à leur miroir. En s'avouant leurs inquiétudes & leurs jalousies, ils s'avouèrent tout l'amour imaginable.

Le prince, après quelques momens de la plus tendre conversation, ne put s'empêcher de demander à la belle inconnue par quelle heureuse

aventure elle se rencontroit dans cette forêt. Il la pria de lui dire ce qu'étoit devenue la fontaine , & la conjura sur-tout de lui donner des nouvelles d'une grenouille à laquelle il étoit redevable de son bonheur , & à laquelle il avoit promis de reporter le bel oiseau qui , par parenthèse , dormoit toujours. Hélas ! seigneur , vous la voyez devant vous , cette grenouille , dit-elle , d'un air assez embarrassé. Mon histoire ne sera pas longue ; j'ignore , & ma naissance , & ma patrie : je fais seulement que je m'appelle Serpentine , les fées qui ont pris soin de moi , depuis que je suis au monde , n'ont jamais voulu que je fusse instruite ni de l'une , ni de l'autre ; elles n'ont rien négligé pour mon éducation , & leurs bontés pour moi ont été excessives. J'ai toujours vécu dans la retraite , & depuis deux ans j'avoue qu'elle ne m'a point été difficile à soutenir. J'avois un miroir , seigneur La rougeur & la timidité l'empêchèrent d'en dire davantage ; mais s'interrompant avec vivacité ; vous savez que les fées veulent être obéies , & sans réplique ; elles changèrent hier la petite demeure que vous voyez , dans la fontaine dont vous me demandez des nouvelles ; & m'ayant métamorphosée en grenouille , elles m'ordonnèrent de dire à celui qui viendrait à la fontaine , tout ce que je vous ai dit avec exactitude. Mais , seigneur , quand je

vous ai vu paroître, qu'il m'a été douloureux, sur-tout avec les impressions dont mon cœur n'étoit que trop rempli, de paroître à vos yeux sous une figure aussi difforme. Enfin, c'étoit une nécessité ; & toute cruelle qu'elle m'a paru, il a fallu s'y soumettre. Je désirois votre refusite, non-seulement pour vos intérêts, seigneur, mais aussi par rapport à ma métamorphose qui ne devoit finir que quand vous seriez le maître du bel oiseau ; j'ignore absolument ce qui vous en fait désirer la possession. Pour lors, Saphir exposa l'intérêt de la fanté de son père, & tout ce qui a été rapporté ci-devant.

Serpentine devint triste à ce récit, & ses beaux yeux se remplirent de quelques larmes. Saphir la pressa tendrement de l'instruire des raisons d'un si prompt changement. Ah ! seigneur, vous ne connoissez de moi que ma figure, & quelques actions dont votre miroir vous a instruit ; je conviens que ces actions, tout indifférentes qu'elles puissent être, dénotent en général les sentimens du cœur ; mais j'ignore ma naissance, & j'apprens que vous êtes fils de roi. Je vois de plus, que vous méritez de l'être ; que faut-il que je devienne, malheureuse que je suis ? Saphir eut beau protester tout ce que l'amour excessif peut faire dire en cas pareil, l'aimable Serpentine lui répondit toujours : seigneur, je vous aime trop

pour vous engager à faire un mariage qui ne vous conviendrait pas , je serai fort à plaindre ; mais je ne changerai point de sentimens. Si les fées , m'apprenant une naissance sur laquelle je n'ai eu jusqu'ici , je l'avoue , aucune curiosité , ne me prouvent pas une extraction digne de vous , seigneur , quelques sentimens que vous m'ayiez inspirés , jamais je n'accepterai l'offre de votre main.

Ils en étoient à cet endroit de leur conversation qui n'auroit pas été si promptement terminée , quand une des fées parut dans son char d'ivoire , accompagnée d'une très-belle femme , mais qui n'étoit plus dans sa première jeunesse. Le bel oiseau se réveilla pour lors , & sautant sur l'épaule de Saphir , d'où il ne voulut jamais sortir , il lui fit toutes les caresses qu'un oiseau peut faire. La fée dit à Serpentine qu'elle étoit contente d'elle ; elle fit ensuite mille amitiés à Saphir , & le présenta à Aglantine sa tante , à la mode de Bretagne , car cette femme qu'elle amenoit avec elle , étoit en effet la veuve de Diamantin.

Après quelques embrassemens , la fée , d'un coup de baguette , rendit sa voiture à quatre places , d'un vis-à-vis qu'elle étoit ; elle se plaça avec Aglantine dans le fond , Saphir (ayant toujours le bel oiseau sur l'épaule) & Serpentine se

mirent sur le devant. La fée manda par un de ses pages à l'équipage du prince qu'il pouvoit revenir à la cour de Peridor à petites journées, & que le bel oiseau étoit trouvé. Après cette petite attention, elle fit envoler son char. Malgré la vitesse avec laquelle se faisoit le voyage, Saphir & Serpentine furent agités de toutes les pensées que le plaisir de se voir, & la fin de leur conversation, pouvoit faire naître en eux; car rien n'égale la promptitude des pensées des amans.

Dans cette situation d'esprit, ils arrivèrent au palais du roi Péridor; il s'étoit fait porter dans un vestibule fort aéré, où l'on croyoit à tout moment qu'il touchoit à son dernier instant. D'abord que le char fut à une certaine distance, le bel oiseau prit son vol, & venant à tire d'ailes, fondre sur le roi malade, il lui rendit une santé à laquelle Constance s'intéressoit plus que lui-même: c'étoit elle en effet, qui reprit une figure que son cher Peridor n'avoit pu oublier. Elle témoignoit à son époux, à son fils, le contentement qu'elle éprouvoit de les revoir, en même tems qu'elle afsûroit la fée de la plus vive & de la plus tendre reconnoissance: elle exprimoit tous ces sentimens à la fois, avec le désordre de l'excessive joie & de la surprise, quand on vit arriver dans les airs une autre voiture. C'étoit l'équipage de l'autre fée, car on doit se souvenir que j'ai toujours

jours dit qu'elles étoient deux. Elle amenoit avec elle Diamantin, qu'elle avoit puni par l'absence, & enfermé dans son château entre quatre chaises, dont il n'avoit pas bougé, & qui, plus passionné que jamais, & dans la ferme résolution d'être fidèle, trouva Aglantine plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue; leur raccommodement fut aussi tendre que sincère.

Au milieu de tant de reconnoissances & de contentemens, nos jeunes amans étoient dans une perplexité difficile à exprimer; quand tout à coup les fées, prenant Serpentine par la main, dirent aux rois & aux reines: Vous ne nous demandez point quelle est cette beauté, l'excès de votre joie excuse votre peu de curiosité. Alors elles dirent à Serpentine, en lui montrant Aglantine & Diamantin, voilà ceux qui vous ont donné le jour. La noblesse de ses sentimens, & la vivacité des mouvemens de son cœur, lui causèrent à ces mots, une joie que Saphir seul pouvoit lui disputer. Après les tendres embrassemens d'une famille réunie, les fées proposèrent le mariage de Serpentine & du prince Saphir, qui fut généralement approuvé. Leurs cœurs furent dans la suite, toujours fidèles. Les fées assistèrent à ces trois mariages, car en effet il y en eut trois; je ne crois pas que l'on puisse me le dis-

puter, & tout le monde fut content & sage par la suite.

Peridor & Diamantin, comblés des bontés & des faveurs des fées, voulurent que leur histoire devînt publique, afin qu'elle pût servir d'instruction à tous les hommes; & pour donner encore une plus grande marque de leur reconnoissance, ils firent rassembler les histoires de Féerie, arrivées dans les royaumes voisins, & c'est une partie de ces contes qui compose ce petit volume.



LES PERROQUETS.

C O N T E.

IL y avoit une fois une princesse, qui vint au monde avec beaucoup d'esprit, de courage & d'ambition. Ces dons du ciel si rarement réunis, ont souvent été plus avantageux à ceux qui les ont reçus en naissant, que les successions des plus grands empires. Quand elle fut dans un âge à pouvoir disposer de sa main, elle épousa un prince qui vivoit en homme privé, dans des états où ses ancêtres avoient régné jadis. Ce prince avoit échappé seul à la cruauté d'un puissant roi du voisinage, qui avoit usurpé le royaume, & qui, pour jouir avec plus d'impunité du fruit de ses crimes, y en avoit ajouté un nouveau, en faisant massacrer impitoyablement toute la famille royale, qu'il venoit de déposséder.

La princesse ne fut pas plutôt mariée, qu'elle ne fut plus occupée que du soin d'inspirer au prince son mari, le dessein de remonter sur un trône qui lui appartenoit. Elle lui répétoit sans cesse, qu'il étoit honteux d'obéir, dans un lieu où l'on avoit droit de commander. Le prince étoit

naturellement paresseux , par conséquent il étoit doux ; car rien ne conduit à la douceur autant que la paresse , cette fille de la volupté. Mais quels changemens une femme n'apporte-t elle pas , quand elle le veut , dans le caractère de son mari ?

Il se laissa donc peu à peu convaincre , ou plutôt séduire par les raisons de la princesse sa femme. Quand il lui représentoit que les projets qu'elle formoit étoient d'une impossible exécution ; elle répondoit en général que l'histoire donnoit des exemples de plus grandes révolutions. Si le prince , en entrant dans le détail , lui disoit que toutes les places du royaume étoient occupées par les troupes de l'usurpateur ; la princesse répondoit que tous les gouverneurs étoient ses sujets naturels. Elle lui objectoit encore que tous les habitans gémissaient sous le joug d'un prince étranger & avare , & que par conséquent sa domination étoit odieuse. Mais par quel moyen pouvoient-ils se prévaloir de cette conjoncture ? Puisque l'argent , le nerf de toutes les entreprises , leur manquoit absolument.

Ils avoient l'un & l'autre assez de bien , pour vivre aisément en personnes privées ; mais pour exciter une révolte , & faire une révolution générale dans un royaume , il faut avoir des sommes immenses à sa disposition : l'argent est , en ce cas , d'une nécessité absolue. Il en

faut, pour avoir des armes & des chevaux. Il en faut, pour s'attacher ceux auxquels on confie le secret de l'entreprise; il faut qu'ils ne puissent pas espérer une plus grande récompense de ceux à qui ils pourroient le révéler. Enfin il y avoit un nombre infini d'objections plus sensées les unes que les autres, que le prince paresseux faisoit à la princesse ambitieuse. L'article de l'argent étoit sur-tout, comme on dit, son cheval de bataille.

La princesse avoit été élevée dans un château situé au milieu des rochers & des bois, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit oui parler du pouvoir des fées. Elle avoit entendu raconter à sa nourrice & à sa gouvernante, qu'elles avoient transformé en plusieurs manières différentes, l'équipage de chasse du prince son père, toutes les fois qu'il s'étoit trop approché d'une caverne, où l'on disoit dans le pays qu'elles faisoient leur demeure, & l'on assuroit qu'elles en avoient interdit l'entrée à tous les mortels. Elles étoient bien aises que leur habitation fût tout à fait ignorée.

Les passions sont ingénieuses à tout mettre en œuvre. La princesse ambitieuse avoit hérité par la mort de son père & de sa mère, du château situé dans le voisinage des fées; elle résolut d'y aller passer quelques mois dans la seule espérance, d'établir un commerce avec les fées ses

voisines : nul autre motif ne pouvoit assurément l'y conduire. Ce château étoit assis au milieu des montagnes; tout y tomboit : les gens du lieu, les seuls au monde qui pussent en parler, faisoient sans cesse l'éloge des beaux droits & de l'étendue de la justice de la terre ; mais dans le fond, c'étoit une prison cruelle à habiter.

Il en arriva cependant, comme la princesse l'avoit espéré, & la conjoncture qui fit naître l'événement dont elle profita, ne pouvoit être plus favorable à ses desseins. Un ogre effroyable qui habitoit dans les mêmes rochers, faisoit, depuis long-tems, la guerre à ses voisins, il ne se repaissoit que de carnage, & il avoit, chemin faisant, dévoré plusieurs domestiques qui appartenoient aux fées. Ce procédé étoit absolument contre le droit des gens; car il y avoit toujours eu quelque sorte d'alliance entre les fées & les ogres, à peu près comme nous en avons avec les mahométans pour la nécessité du commerce. Et les ogres ne pouvoient en prétendre cause d'ignorance; car on dit que ceux qu'ils avoient dévorés, étoient des gens de livrée, ce qui rendoit l'insulte plus offensante & le cas plus grave; sur-tout autrefois, où l'on étoit plus sensible à ces sortes d'affronts, que l'on ne l'est aujourd'hui. Les fées irritées contre cette détestable nation, avoient pris le parti de l'exterminer.

Ce fut dans ces entrefaites que la princesse vint habiter son château. Les ogres, après quelques rencontres où ils avoient toujours eu du désavantage, se trouvant inférieurs en puissance & en enchantemens, aux fées leurs ennemies, vinrent supplier la princesse de leur donner retraite. Elle la leur accorda sans peine, regardant comme un acte d'humanité, de ne pas refuser l'asyle à des malheureux qui imploroient sa bonté.

Les fées, que leur art instruit de tout, quand elles consultent leurs livres, ayant appris que la princesse avoit retiré les ogres, envoyèrent lui porter leurs plaintes, d'un semblable procédé. Elles la firent avertir en même tems, que c'étoit rompre ouvertement avec elles. Qu'elles pouvoient d'un coup de baguette réduire son château en cendres. Qu'elle avoit trop d'esprit pour l'ignorer; mais que voulant conserver des égards pour une princesse d'un aussi grand mérite, & fille de patens qu'elles avoient toujours aimés, elles n'avoient voulu prendre aucun parti sans l'avoir auparavant avertie. Qu'elles la prioient de vouloir bien faire sortir leurs ennemis de sa maison, en l'assurant que si elle avoit cette honnêteté, elle éprouveroit, si l'occasion s'en présentoit jamais, qu'elles étoient de bonnes voisines.

La princesse répondit simplement, qu'elles n'avoient donné d'afyle aux ogres, que pour ne pas refuser la prière de gens qui lui avoient paru malheureux ; qu'elles les alloit congédier, & qu'elle supplioit ces dames de lui accorder la permission d'aller leur rendre visite, ou de lui marquer un lieu, où elle pût les entretenir.

La plus importante des fées fut touchée de l'honnêteté de la princesse, & elle vint la voir dans un char tiré par six animaux qui avoient chacun quatre aîles & quatre pieds. La vîtesse de leur allure étoit si grande, qu'on ne pouvoit distinguer s'ils voloient ou s'ils marchotent. La fée fit présent à la princesse d'une cassette en apparence assez commune, & la pria de ne l'ouvrir qu'après son départ. Les fées bienfaisantes, du nombre desquelles étoit celle dont je parle, ne font aucune visite sans accompagner l'honneur qu'elles prétendent faire, de quelques marques sensibles de leur bonne volonté. La princesse reçut, & la visite & le présent avec de grandes démonstrations de reconnoissance ; & la fée fut extrêmement contente, & de ses propos & de ses sentimens. Je n'ignore pas, lui dit-elle en la quittant, les grands desseins que vous méditez, & dont vous êtes sans cesse occupée ; vous pouvez compter sur mon secours, parce que la justice est de votre côté.

La princesse favoit très-bien que la caverne où la fée avoit son palais , étoit inaccessible à ceux qu'elle n'y vouloit pas recevoir ; elle lui demanda donc pour preuve de ses bontés , la grace d'y pouvoir quelque jour être introduite. La fée y consentit , elle lui assigna un jour , & la princesse y fut exacte. Elle fut reçue à l'entrée de la caverne par douze jeunes fées plus magnifiques les unes que les autres. Elles étoient vêtues de brocard d'or , leurs coiffures garnies de diamans , étoient chargées de plumes & d'aigrettes , chacune étoit parée du portrait de la grande fée , attachée à un grand ruban couleur de feu , de la façon que l'on porte les rubans des ordres. Ces douze belles & jeunes fées reçurent la princesse avec toutes les marques du plus grand respect , & la conduisirent dans l'appartement de la fée.

Elle étoit négligemment couchée sur un lit ; où l'or brilloit de tous les côtés , un simple couvre-pied d'Edredon , étoit encore plus négligemment étendu sur elle. L'on se doute bien de la raison qui l'engageoit à recevoir la princesse en cet état ; c'étoit pour éviter l'embarras des cérémonies. Cette méthode satisfait à la fois la vanité & la paresse , & c'est ce qui m'engageroit à répondre que cet usage sera pratiqué plus longtemps qu'aucun autre. Sa cour étoit des plus nombreuses , quoiqu'elle ne fût composée que des

officiers du palais & de toutes les fées de sa famille ; les uns & les autres étoient dans un grand silence autour d'elle. L'on voyoit auprès de son lit un bureau de corail , de pièces de rapport , sur lequel étoit une écritoire d'or émaillé , des papiers , des livres , & des instrumens de féerie ; sur le pied du lit quelques petits chiens qui par parenthèse , aboyèrent beaucoup quand la princesse entra , & un peu plus bas sur des carreaux , il y avoit des perroquets , des nains , & des singes ; enfin tout ce qui sert à l'amusement des grands. La princesse fut placée auprès de la fée dans un fauteuil d'un prix infini ; il étoit d'une broderie d'or relevée des plus grosses & des plus belles perles de l'orient.

Aussi-tôt que la princesse fut assise , tout le monde se retira par respect. La fée renouvela alors les offres qu'elle avoit déjà faites de son pouvoir & de ses conseils , & la princesse lui fit mille remercimens , du riche présent qu'elle avoit reçu. Elle lui parloit de la cassette qu'elle lui avoit apportée , lorsqu'elle l'étoit venue voir , & qu'elle avoit trouvée remplie de pierreries d'un prix inestimable. Je vous en fournirai toujours de pareilles , lui répondit la fée , quand vous en aurez besoin pour des desseins aussi légitimes ; & elle ajouta à ce premier présent , celui d'une seconde cassette pleine d'or monnoyé , pour s'en servir dans les premières occa-

sions, en attendant qu'elle eût pu trouver à vendre les pierreries.

Sa générosité ne se borna pas à ces seuls présens, elle lui donna plusieurs Perroquets, qui, non-seulement parloient, ce qui n'eût pas été rare; mais qui étoient encore capables de négocier les affaires les plus délicates; car ils avoient de l'intelligence, de l'esprit, de la finesse & du savoir, toutes choses nécessaires aux négociations. Ils vous seront nécessaires, lui dit la fée; employez-les hardiment, ils pourront vous instruire de tout ce qui se passera dans le conseil de vos ennemis, & par leur moyen, vous pourrez entretenir commerce avec vos amis: ces négociateurs ne peuvent être suspects. Munie de tant de secours, & aidée des conseils & des instructions, que la fée lui avoit donnés, la princesse prit congé d'elle, en l'assurant d'une reconnoissance éternelle. Elle brûloit d'impatience de revoir le prince son mari, & de mettre en œuvre ses grands desseins.

L'ambition est toujours vive; la princesse entretint son mari très-exactement, de tout ce qui lui étoit arrivé d'heureux; mais il eut peine dans les commencemens à y ajouter foi. Le doute & la méfiance en pareil cas, ne sont point surprenans, & le lecteur fera peut-être lui-même quelque difficulté de croire le récit que je fais. Cependant le prince vit tant de

marques sensibles de réalité , qu'il se résolut à tenter la fortune. L'or & les pierreries étoient des preuves bien fortes de ce qu'il entendoit dire. Les Perroquets achevèrent de le persuader. Car ils avoient avec les personnes en qui ils pouvoient prendre confiance , des conversations plus raisonnables , que celles des hommes ordinaires ; par tout ailleurs ils prononçoient , comme tous les autres Perroquets , seulement quelques mots mal articulés.

Le prince ne doutant plus de la puissance de la fée qui favorisoit son dessein , crut qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. Il consentit de quitter son vieux château , auquel il s'étoit cependant assez accoutumé , & résolut de se rapprocher de la capitale , pour être plus à portée d'avoir des nouvelles & de donner des ordres.

Il dépêcha de concert avec la princesse , un de ses plus habiles Perroquets avec de bonnes instructions , pour se tenir auprès du gouverneur général de tout le royaume. Il avoit ordre de revenir à tire d'ailes , s'il apprenoit qu'on eût le moindre soupçon de son projet. Le Perroquet arriva promptement dans le jardin du gouverneur , il vola d'oranger en oranger pendant une heure ou deux , & se conduisit si bien qu'il se laissa prendre. Il fut présenté au gouverneur , qui le trouva si joli , si doux & si carressant , qu'il le fit mettre sur le champ dans son

cabinet , dans une cage magnifique , dont il sortoit quand il lui plaisoit. Il se servoit de cette liberté pour voler par-tout où alloit le gouverneur , & particulièrement quand il ne voyoit qu'une seule personne avec lui ; de telle sorte que l'on ne traitoit d'aucune affaire , qu'il n'en eût connoissance. Le gouverneur étoit un homme fort grave en public , mais il faisoit dans son cabinet de grandes extravagances , dont le Perroquet fit de bons contes après la révolution.

Le Perroquet ayant volé plusieurs fois dans le jardin , sans avoir abusé de sa liberté , puisqu'il étoit toujours revenu très-exactement , ne fut plus observé , ce qui lui facilita le moyen de rendre compte de tout ce qu'il apprenoit , à un autre Perroquet que le prince envoyoit de tems en tems pour en être instruit. Ce dernier étoit un des bons couriers que l'on eût jamais vu ; sa diligence étoit infinie. Le prince & la princesse tirèrent mille connoissances par cette voie , qui leur servirent à prendre des mesures certaines pour leur entreprise. Les autres Perroquets furent employés en plusieurs endroits du royaume , pour porter & rapporter des nouvelles , & s'en acquittèrent avec toute la fidélité & l'intelligence qu'on pouvoit desirer ; & pour tout dire enfin , ils firent ce que la fée avoit promis de leur service. Les pierreries furent vendues dans les grandes villes , & l'argent que l'on en reçut ,

aussi-bien que celui que l'on tenoit déjà de la libéralité de la fée, fut distribué avec tant de sagesse, & tant de bonheur, que tout le royaume s'étant soulevé en un même jour, les garnisons de l'usurpateur furent presque par-tout défarmées à la même heure; & ce fut avec si peu de sang répandu, qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, qu'une pareille révolution ait été méditée & exécutée avec autant de sagesse & de promptitude.

Les étrangers furent congédiés. Le prince & la princesse furent couronnés dans la ville capitale, au milieu des acclamations de tous leurs sujets, charmés de voir leur légitime maître sur le trône, & un maître si aimable par sa douceur, & les qualités qu'il avoit pour la société, qu'il fit pendant toute sa vie, les délices de toute sa cour; pendant que la princesse, en suivant son inclination naturelle, s'occupoit pour le bien de l'état, des affaires les plus essentielles & de la plus grande importance. Ils vécurent heureux & unis, parce que chacun d'eux partagèrent le gouvernement, suivant son goût & son caractère.



LE NAVIRE VOLANT.

C O N T E.

IL a plusieurs siècles que tous les princes de la terre, aussi-bien que leurs sujets, fatigués de la tyrannie que les fées exerçoient sans cesse, résolurent d'un commun accord de leur déclarer la guerre. Ils étoient convaincus que leur pouvoir caufoit pour l'ordinaire de très-grands maux, & ne faisoit du bien qu'à très-peu de gens; & ce bien comment étoit-il accordé? C'étoit le plus souvent à des conditions si rigoureuses, qu'il falloit se livrer aux plus terribles épreuves, avant que de parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & quelquefois avant que d'obtenir la moindre grace.

Les fées étoient alors immortelles, comme elles le sont aujourd'hui; mais elles n'en étoient pas moins soumises à ce jour fatal de chaque semaine, où paroissant sous la figure de quelque animal, elles étoient exposées aux insultes de leurs ennemis. Au moment de leur métamorphose

toute leur puissance s'évanouissoit ; & sujettes aux mêmes misères que les bêtes dont elles avoient été obligées de prendre la figure , ce n'étoit qu'en fuyant , ou en se cachant , qu'elles pouvoient se dérober aux outrages qu'on leur préparoit. Mais malgré toutes les précautions qu'elles prenoient , elles étoient souvent surprises , & tous les rois dont je viens de parler , profitèrent avec tant de succès de l'avantage que leur donnoit ce jour funeste pour les fées , qu'en peu de tems il en périt un très-grand nombre , & qu'on les réduisit à prendre le parti de la retraite.

Elles étoient assez irrésoiues sur le choix d'une contrée qu'elles vouloient habiter en commun , & sans le mélange d'aucune personne mortelle ; lorsqu'une d'entr'elles qui surpassoit les autres en prudence & en industrie , ouvrit un avis qui fut unanimement applaudi. Elle proposa de construire un fort grand vaisseau d'un bois extrêmement léger , dont le dehors seroit couvert de plumes d'autruches. Ces plumes ne devoient être arrêtées au corps du navire , que par le gros du tuyau , afin que l'air , en les agitant , soutînt la machine , & la fit marcher d'un cours rapide & certain. Le dedans de ce grand vaisseau devoit être , selon le projet , doublé de peaux de cignes ,
&

& deux plumes de phénix si éblouissantes, qu'elles avoient la vertu de rendre invisible, à tout ce qui les environnoit, devoient encore être attachées à la poupe & à la proue de cette belle machine, d'une façon que rien au monde ne les en pouvoit séparer.

Aussi-tôt que le dessein de ce bâtiment fut approuvé, l'ouvrage fut dans sa perfection. Le simple souhait des fées suffit pour l'exécution. Elles s'embarquèrent à la hâte, bien résolues de ne déterminer leur demeure qu'après avoir examiné toute la terre avec la plus grande attention. Elles furent à l'instant élevées, sans que le vaisseau fit le moindre mouvement, & nul mortel n'a pu se vanter d'avoir vu leur embarquement. Lorsqu'elles furent parvenues à la plus haute région de l'air, le vaisseau vogua avec une égalité parfaite, comme il eût pu faire sur la mer la plus paisible & la plus calme; les astres paroissoient, de ce lieu, dans une splendeur qui n'étoit jamais obscurcie, & qu'on ne peut imaginer dans notre hémisphère: leur éclat ne causoit aucun éblouissement, & leur voisinage n'incommodoit point par sa chaleur. Quand on regardoit la terre à travers cette immensité d'air, on la voyoit semblable à un chaos triste & ténébreux, qui ne devoit naturellement inspirer au-

cun regret aux personnes qui en avoient abandonné le séjour.

Mais que ne peut l'habitude ? Les fées étoient accoutumées , de trop longue main , à l'habitation de la terre ; elles faisoient trop de cas de leur art qui ne se peut exercer que sur les hommes , pour se résoudre à s'en séparer entièrement : elles ne vouloient pas non plus s'éloigner du voisinage des cieux. Combattues de ces deux desirs qui leur paroissoient à elles-mêmes incompatibles , elles furent secourues par la rencontre d'une montagne contre laquelle leur vaisseau fut prêt de se briser.

Cette montagne étoit la seule au monde qui s'élevât à une hauteur si excessive. Les précipices qui l'environnoient la rendoient inaccessible ; le sommet excédoit de beaucoup l'air grossier , par conséquent il étoit exempt de toutes ses intempéries ; mais plus la pente de cette montagne se rapprochoit de la terre , plus elle étoit couverte de neiges & de glaces. Les fées les amasèrent en un même lieu ; elles en construisirent un salon fort vaste & fort exhaussé. Le froid & les tempêtes eurent défenses d'approcher à l'avenir de tout ce canton ; les fleurs & les fruits prirent la place des frimats , & le zéphir eut ordre de ne jamais cesser de l'embellir. La situa-

tion du sommet de la montagne étoit admirable & délicieuse ; mais malheureusement son espace étoit d'une petite étendue.

Les fées ménagèrent donc le terrain ; elles placèrent au milieu , un bassin d'une matière précieuse ; elles y firent naître une source qui ne pouvoit jamais tarir , & dont l'eau se répandoit fans cesse par des cascades agréablement distribuées , sur les fleurs & sur les fruits dont la montagne dès lors se trouva revêtue. Cette eau qui participoit de la matière céleste avec laquelle elle se mêloit , étoit beaucoup plus pure que celle dont nous usons ici bas ; elle avoit de plus , la propriété de procurer l'immortalité , & d'entretenir la beauté des personnes qui s'y baignoient , en même tems qu'elle procuroit une santé parfaite à celles qui en faisoient usage pour leur boisson. Les fées élevèrent en un moment , à l'un des côtés de cette fontaine , un palais magnifique , où elles établirent leur demeure , & ce palais se trouva placé de symétrie , avec le salon dont j'ai parlé.

Les fées avoient fait de ce salon , un lieu d'enchantement ; elles en avoient converti en diamans les murailles , qui n'étoient auparavant qu'un amas de glaces ; & le soleil , par son voisinage , avoit achevé d'y donner la solidité , sans en altérer la transparence. Ce n'étoit pourtant

qu'un des moindres prodiges qui rendoit ce salon merveilleux & digne d'être habité par les dieux. Lorsqu'on y étoit entré, & qu'on élevoit les regards, le mouvement des cieux se développoit avec la même netteté, que si on eût été dans le ciel; on distinguoit de même, l'immensité de la mer & la terre toute entière; on pénétoit jusqu'au fond de ses entrailles, lorsqu'on abaissoit les regards. Quant aux murailles de ce beau salon, elles représentoient tour à tour, & suivant la volonté de celles qui les considéroient, toutes les personnes qui habitent l'univers. Non seulement leurs figures s'y peignoient au naturel, mais toutes les actions présentes y étoient encore retracées avec la plus exacte vérité.

A ce miracle de la vue, se joignoit celui de l'ouïe. Sans ce dernier article il eût manqué quelque chose à la curiosité. L'on trouvoit donc dans le même lieu, plusieurs sortes d'instrumens rangés sur des tables de rubis, qui produisoient le même effet pour les conversations, que les murailles pour les objets visibles; afin qu'en connoissant les figures, il fut possible de connoître aussi les caractères de leur cœur & de leur esprit. Pour mettre en œuvre ces instrumens, il suffisoit d'ordonner à celui dont on aimoit mieux le son, de rapporter les paroles que proféroient les personnes pour lesquelles on avoit de la curiosité;

l'instrument obéissoit aussi tôt , avec beaucoup de fidélité & de mélodie. Il avoit de plus , l'agrément de ne se rendre intelligible , qu'à celui qui l'interrogeoit , afin , non - seulement d'être discret , mais encore de n'être pas un obstacle à ceux qui pouvoient en même tems avoir un semblable desir.

Les fées se trouvèrent dans l'obligation d'employer une dernière industrie pour pouvoir habiter aisément un aussi petit terrain. Et de plus , il leur étoit nécessaire , pour venir sûrement sur la terre , quand elles en auroient la volonté , de se rendre méconnoissables par le changement de figure : sans cela , quelle espérance pour elles d'y pouvoir exercer librement leurs talens ? Ce dernier expédient fut de réduire leur taille à la hauteur de celle des plus petits enfans , en conservant cependant les proportions des grandes personnes les mieux faites. Elles donnèrent encore à leur peau , une dureté qui approchoit de celle des pierres , & elles couvrirent cette peau d'un vernis , qui laissoit voir la blancheur de leur teint , & le rouge dont elles aimoient à se parer ; & par ce moyen , leur beauté devint très-éclatante & très-solide.

Quand elles avoient envie de venir dans le monde , elles se présentoient devant les murailles du salon ; elles faisoient passer en revue toutes

les personnes, sur-tout les plus jolis enfans qui se trouvoient alors sur la terre, & se déterminoient sur leur physionomie, à s'attacher à eux, tantôt pour leur nuire, & tantôt pour leur faire plaisir. Enfin, elles en agissoient en ce cas, comme presque tout le monde fait, suivant les préventions de la haine ou de l'inclination. En arrivant sur la terre, elles se défendoient, pour l'ordinaire, l'usage de la parole. Il n'y eut donc que les enfans qui eurent de la considération pour elles; mais il ne leur importoit à quel titre elles entraissent dans les palais & dans les plus simples maisons, pourvu qu'en effet elles y fussent reçues. Leur teint étoit, comme je l'ai déjà dit, d'un blanc, d'un incarnat, & d'une poliffure au-dessus du naturel, & leur parure étoit toujours très recherchée. Les enfans se divertissant à les habiller & à les deshabiller, elles devinrent communes dans la société; on en trouvoit par-tout. Il falloit donc leur choisir un nom; & les hommes leur donnèrent, celui de Poupée, en mémoire d'une impératrice de ce même nom (1), qui s'étoit rendue fameuse par l'application continuelle qu'elle avoit eue toute sa vie à se farder, & à

(1) Sabine Poppée, seconde femme de l'empereur Néron, fameuse par sa coquetterie & le soin qu'elle prenoit pour la conservation de sa beauté. Quelques-uns lui attribuent l'invention du fard.

se charger d'ornemens. Les Poupées reçues dans le monde, sans que l'on eût d'elles la moindre méfiance, faisoient le bien & le mal qu'elles vouloient, sans que l'un ni l'autre leur fût attribué, & il y a apparence qu'elles continuent à se conduire de la même façon, malgré la prévention où l'on est que leur puissance est finie, & que leur corps est converti en un plâtre inanimé.

Quoi qu'il en soit, il y a sept ou huit mille ans, qu'une des fées, dont les trésors ne tarissoient jamais; celle-là même qui avoit élevé à la royauté par une voie bizarre (ainsi que tout le monde l'a vu) une fille de médiocre condition qu'elle avoit prise en amitié; cette fée, dis-je, résolut de chercher encore quelque occupation digne d'elle; elle entra dans le salon; & s'étant assise négligemment sur un canapé, vis-à-vis une des murailles, elle fut frappée, dans la revue qu'elle fit du genre humain, d'une petite princesse de quatre ans, dont la beauté & les agrémens surpassoient tout ce qu'elle avoit jamais vu. Elle consulta sur son esprit, un dessus de violon, qui lui rapporta des discours si brillans & si enjoués, qu'elle jugea qu'il ne lui manquoit rien pour être parfaite. La princesse sa mère, qui étoit fort jeune, fort belle & fort

spirituelle, ne la charma pas moins. Elle se sentit prête à voler auprès de cette aimable famille, & rien ne mit obstacle à son dessein, que la découverte qu'elle fit avec chagrin, qu'il n'y avoit plus de perfection à leur donner.

Elle ne put cependant se résoudre à leur être inutile; quand on s'intéresse vivement aux gens, l'on distingue aisément à quoi l'on peut leur être utile. Elle s'aperçut que leur fortune n'étoit pas proportionnée à leur naissance & à leur mérite; que la petite princesse avoit un frère à qui tout le bien de sa maison appartenoit, & que par conséquent, elle pourroit avoir dans la suite un grand besoin de son assistance. Car dès ces tems reculés, la fée des trésors étoit nécessaire & défitée dans le monde.

Cette découverte déterminâ la fée à partir; mais pour être reçue plus favorablement de cette aimable enfant, elle trouva le moyen de lui être envoyée par une tante qu'elle aimoit beaucoup. Cette tante passoit sa vie, retirée dans un désert, & ne pouvoit voir sa nièce que fort rarement. Elle fut enchantée d'avoir un tel présent à lui faire; & l'on ne m'a pas pu dire laquelle avoit eu le plus de plaisir, ou de donner, ou de recevoir. La tante revêtit la Poupée d'habits semblables aux siens, & à ceux des personnes avec

lesquelles elle habitoit son désert. La petite princesse reçut le présent ; elle appela la Poupée, sa tante , & lui fit des amitiés & des carresses, comme si en effet elle eût été telle : le reste de la maison ne lui fit pas un moins bon accueil , & la fée en fut si contente , qu'elle engagea une de ses sœurs à venir lui tenir compagnie. Celle-ci y consentit volontiers , & fut donnée de la même main & sous le même habit.

Ces deux fées ne pouvant rien ajouter aux graces de la princesse , s'appliquèrent à lui inspirer un courage capable de résister à tous les malheurs de la vie ; elles firent la même faveur à sa mère ; & comme la petite étoit dans l'âge où l'on commence à instruire les enfans , les fées la rendirent en peu de tems très-savante , sans lui donner la peine d'étudier : sa vivacité ne se feroit pas accoutumée à cette peine.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans , elles l'emmenèrent une nuit dans la chaloupe du navire dont on a lu la description. Les plumes d'autruches lui donnoient la même légéreté. Elles la conduisirent dans le beau salon que l'on pouvoit appeler le miroir de l'univers. Alors , elles firent passer en revue , devant elle , tous les rois du monde , dans le dessein de favoir celui qu'elle trouveroit le plus à son gré. La princesse n'osoit

au commencement faire un choix ; il lui paroiffoit que c'étoit , en quelque forte , bleffer la modestie ; enfin , après un commandement absolu , elle remarqua un jeune roi , & c'étoit celui-là même que les fées lui destinoient.

Elles avoient comblé ce prince depuis sa naissance de leurs dons les plus précieux ; elles l'avoient rendu extrêmement aimable , & il avoit encore le cœur libre. Il ne s'agissoit plus que de lui inspirer un desir égal à celui qu'il avoit fait naître. Les fées firent tomber entre ses mains le portrait de la princesse ; ce ne leur fut pas une chose bien difficile , & le prince encore plus aisément , en devint éperdûment amoureux. Quoiqu'il fût dans la plus grande jeunesse , sa sagesse & son mérite extraordinaire , le rendoient maître absolu de lui-même & de ses états ; il ne voulut donc point d'ambassadeur pour négocier l'affaire du monde qui lui importoit le plus : il vint en personne , avec une cour & un équipage pompeux , demander la princesse. Il n'eût pas de peine à l'obtenir ; dès ces tems reculés , ce n'étoit plus le mérite seul qui décidoit de la fortune. Cet heureux événement parut incompréhensible à tout le monde ; on ignoroit à qui la petite princesse & sa mère pouvoient avoir une telle obligation. Elles seules , qui étoient dans la confiance des

fées , & qui profitoient tous les jours de leurs bienfaits , en avoient connoissance.

Le navire volant que les fées avoient précieusement conservé dans une grotte de la montagne , fut donné aux nouveaux mariés , qui préférèrent avec raison cet équipage , à tout autre , pour aller dans leur royaume. Ils y furent reçus avec des acclamations & une joie qui ne se peuvent exprimer , & qui ne se ralentirent point avec le tems. Le navire demeura toujours à ces deux aimables époux , avec le pouvoir d'y faire entrer tous ceux qu'ils vouloient , & celui d'y être visibles ou invisibles. L'on doit se souvenir qu'il ne falloit , pour cet effet , que couvrir & découvrir , à sa volonté , les plumes de phénix.

Les nouveaux mariés furent dans leur belle voiture , rendre visite à la tante qui avoit donné les Poupées. Ils ne voulurent plus lui permettre d'habiter son désert ; ils l'emmenèrent avec eux ; elle fut de plus , associée à tous les privilèges accordés par les fées. Celui qui la toucha davantage , fut l'agrément de se baigner avec sa sœur & sa nièce , dans l'eau céleste qui communiquoit l'immortalité. Cette circonstance fait juger avec fondement , que cette compagnie jouit encore de toute la félicité qu'on vient de dépeindre , & qu'elle se divertit peut-être en ce moment même ,

à voyager dans les airs sur le navire volant , & quelque jour les plumes de Phénix , différemment placées , nous permettrons de les voir passer.



LE PRINCE PERINET

OU L'ORIGINE DES PAGODES.

C O N T E.

ALMIDOR, roi d'une partie des Indes, devint amoureux d'une belle princesse, qu'il épousa avec toute sorte de magnificence. Le peu de tems que ces deux nouveaux époux vécurent ensemble, ils le passèrent dans une union parfaite; la raison en est simple : ils n'eurent rien à désirer, & par conséquent rien à se reprocher.

La reine étoit devenue grosse au commencement de son mariage, & le roi attendoit avec impatience, qu'elle mît au monde le fruit de leurs amours; elle accoucha enfin d'un beau prince, qu'on nomma Perinet. Almidor goûtoit une joie parfaite, quand une femme de la reine vint lui dire qu'elle touchoit à sa dernière heure. Il ne courut pas, il vola dans l'appartement de cette princesse qu'il trouva prête à rendre les derniers soupirs. Dès qu'elle vit son cher Almidor, elle lui dit d'une voix entrecoupée, en lui tendant la main : Je vous laisse un fils qui, à ce que j'espère, vous consolera de ma mort ;

si vous m'aimez , vous ne vous remarierez jamais. Elle en auroit bien dit davantage ; mais la Parque inhumaine ferma sa bouche pour toujours.

Le roi s'abandonna à tous les regrets que devoit exiger de lui la perte qu'il venoit de faire. Il s'enferma avec son cher Perinet , qu'il tenoit entre ses bras , & qu'il mouilloit à tous momens de ses larmes. Quand l'excès de sa douleur fut un peu appaisé , il se montra à son peuple , & ne fut occupé que du soin de le bien gouverner.

Quelques années s'écoulèrent de la sorte ; le petit prince en avoit alors près de six , & le roi l'élevoit avec tous les soins & la tendresse que méritoit un enfant aussi aimable , & qui lui étoit aussi cher. Un jour que toute la cour se promenoit au bord de la mer , dans un jardin délicieux , arrosé par une infinité de sources de la plus belle eau du monde , & qui n'étoit formé que par des compartimens de fleurs & de gazon , des berceaux & des cabinets couverts de fruits exquis ; on vit tout-à-coup s'élever sur la surface de la mer (quoiqu'elle fût calme de toutes parts , & qu'il ne fût pas alors le moindre vent) on vit , dis je , un feu qui flottoit d'une vitesse incroyable sur les vagues , & qui s'accrût au point , que lorsqu'il s'arrêta près du rivage , il parut une montagne enflammée.

On regarda ce prodige , avec un étonnement

miélé d'admiration ; mais on fut bien plus surpris quand on vit sortir , du milieu de ces flammes , un petit bateau traîné par deux cignés plus blancs que la neige , dans lequel étoit assise une femme d'une beauté éblouissante. Lorsque le bateau fut à la portée de la voix , cette belle personne adressa la parole au roi , & lui dit : Je suis la fée Manipe ; je me suis toujours intéressée aux princes de votre maison ; un malheur vous menace ; vous pouvez cependant le prévenir ; vous devez être séparé de votre fils ; avant qu'il ait atteint sa quinzième année , il vous sera enlevé dans vos propres états ; prenez sur cela le parti que votre prudence vous dictera. Elle disparut dans le moment , & laissa toute la cour dans une douleur aussi vive , que si la prédiction eût déjà eu son effet.

Almidor se retira , accablé de tristesse , & ne pensa plus qu'à chercher les moyens de se soustraire à un tel malheur. Enfin , il jugea que sa sœur , la reine des fées , étoit seule capable de l'en garantir ; & sans délibérer davantage , il conduisit lui-même son cher Perinet au palais de cette princesse. Elle les reçut l'un & l'autre avec toute la tendresse & l'amitié possibles ; & lorsque le roi l'eut instruite des raisons qui l'obligeoient à remettre entre ses mains un dépôt si précieux : Je l'accepte , dit-elle , de tout mon cœur ; comptez que , sensible , comme je le dois , à la con-

fiance que vous me témoignez , j'aurai pour ce cher neveu toutes les attentions qu'il mérite ; oui , je vous le promets ; tant qu'il sera dans mon royaume , il ne lui arrivera rien qui vous puisse causer la moindre peine. Almidor , charmé des bontés de sa sœur , s'en retourna satisfait.

La reine des fées ne fut plus occupée qu'à procurer à son neveu , tous les divertissemens convenables à son âge. Elle n'avoit point d'enfans : elle le regardoit donc comme son propre fils , & l'aimoit avec autant de tendresse , que s'il l'eût été véritablement. Mais en même tems qu'elle épuisoit son art pour faire passer au jeune prince des jours délicieux , elle étoit encore plus attentive à lui procurer une éducation digne de sa naissance. Des maîtres habiles furent appelés de tous côtés pour lui enseigner la musique , la danse , & tous les exercices qui forment l'esprit & le corps ; en un mot , elle lui fit apprendre tout ce qu'un prince doit savoir à fond , & voulut qu'il eût du moins une teinture de ce qu'il n'est pas permis , à un homme d'un certain rang , d'ignorer entièrement.

La chasse occupoit ordinairement Perinet ; à son retour , il trouvoit toujours quelque plaisir nouveau. La reine avoit , auprès d'elle , les plus belles filles du monde , parmi lesquelles il y en avoit une qui étoit même un peu de ses parentes ;
elle

elle lui ordonna de mettre tout en usage, pour paroître aimable aux yeux de Perinet. Cette fille se nommoit Ticie. Elle obéit sans peine aux ordres de la fée. Pendant quelque tems, elle se persuada que l'obéissance seule avoit part aux soins qu'elle prenoit pour se faire aimer; mais insensiblement elle s'apperçut qu'il se passoit au dedans d'elle-même, quelque chose qui lui étoit inconnu; & bientôt elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoissable à elle-même. Elle en chercha la cause, & elle découvrit, mais trop tard, qu'elle avoit pour le prince, la passion la plus violente. Perinet, au contraire, recevoit ses empressements avec une froideur capable de la faire mourir de douleur. Il ne connoissoit point encore l'amour, & il n'étoit point né pour Ticie. Cette fille fit tous ses efforts pour se guérir de l'amour cruel qui la tyrannisoit; mais ils furent inutiles. Elle n'étoit plus maîtresse de son cœur. Que la vengeance est douce, qu'elle a d'attraits pour une femme méprisée! Ticie ne pensa plus qu'à persécuter son amant, puisqu'elle n'avoit pu s'en faire aimer.

Nortandose, prince de l'île Bleue, n'avoit pu résister aux charmes de Ticie; il en étoit éperdument amoureux depuis quelques années. C'étoit un des plus grands magiciens de son tems; ce fut à lui que Ticie eut recours. Elle lui confia

son secret, & lui promit que s'il vouloit l'aider à la venger des mépris du prince, son cœur seroit la récompense de ses services. Le prince de l'île Bleue reçut les propositions de Ticie, avec toute la joie que peut donner l'espérance à un homme amoureux.

Il falloit attirer Perinet hors du royaume de la Fée, car on ne pouvoit lui nuire dans ses états; & Perinet étoit gardé avec une extrême attention. Noxtandose se flatta de surmonter les difficultés. Le prince alloit souvent à la chasse; un jour qu'il courroit un cerf, un animal plus terrible & plus singulier que tout ce que l'on peut décrire, se présenta à lui. Ce monstre étoit grand comme un ours, il avoit trois têtes aussi grosses que celle d'un bœuf; six serpens qui faisoient des siflemens affreux, capables d'épouvanter les plus déterminés, formoient ses six queues. Cette effroyable bête se jeta sur les chiens, & les dévora tous en un instant. Une frayeur mortelle saisit tous ceux qui suivoient le prince; ils l'abandonnèrent; mais lui, ne consultant que son courage, s'approcha du monstre avec intrépidité, & lui lança son javaloç d'une main sûre. Le monstre, quoiqu'invulnérable, prit aussi-tôt la fuite. Perinet ne le perdit point de vue, & s'attacha à sa poursuite, charmé d'avoir trouvé une occasion digne de sa valeur.

L'affreux animal l'aurøit fans doute conduit hors des états de sa tante, dans l'endroit où l'attendoit l'enchanteur ; mais une autre merveille l'arrêta , lorsqu'il étoit prêt d'en sortir. Il aperçut auprès d'un château , dans un petit bois de genievre , plusieurs femmes qui se promenoient. Il y en avoit une à qui les autres sembloient rendre des respects ; ce fut celle qui arrêta ses regards , & dont l'extrême beauté le fit passer en un moment , de l'admiration la plus vive , à des mouvemens secrets qui lui étoient absolument inconnus. Il s'approcha de cette aimable compagnie ; la princesse Zainzinette , (car c'étoit elle-même qu'il avoit remarquée) regarda à son tour le prince , avec un étonnement dont il s'apperçut. Ils avoient trop d'esprit l'un & l'autre , pour ne pas connoître ce qui se passoit dans leurs cœurs. Ils crurent donc qu'il étoit inutile de s'en faire un mystère ; ils se dirent tout ce que le commencement d'une passion violente peut inspirer , & prirent leurs mesures pour se voir tous les jours dans le même endroit.

Ces deux amans goûtèrent pendant quelque tems toutes les douceurs de l'amour , fans en ressentir les peines ; mais , hélas ! il n'y a point de plaisirs durables. Un jour que Perinet venoit de rendre visite à Zainzinette , & qu'il sortoit de chez elle , plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais

été, la reine des fées lui vint annoncer qu'Almidor touchoit à son terme fatal, & qu'il souhaitoit avoit la consolation d'embrasser son fils avant que de mourir. Le prince, affligé comme il le devoit, partit sur le champ. La fée lui avoit donné une liqueur, dont l'effet étoit si merveilleux, que dès qu'Almidor en eut fait usage, sa santé se rétablit d'une manière surprenante. Indépendamment de la bonté du remède qu'il avoit pris, la joie de revoir un fils qu'il aimoit, ne contribua pas peu à son rétablissement.

Il étoit sur le point de renvoyer ce cher fils; pour éviter le malheur dont il étoit menacé; mais il s'en falloir si peu, que le prince ne touchât à sa quinzième année, qu'il ne put se résoudre à se séparer de lui. Il crut suffisant de le faire garder avec un soin extrême. Enfin, le jour de la naissance du prince arriva; & le roi, charmé de voir que le terme des malheurs qu'on lui avoit prédit étoit accompli, voulut célébrer une journée aussi heureuse. Il donna sur la mer, la plus brillante & la plus galante fête dont on ait jamais ouï parler.

Les divertissemens n'étoient pas encore finis; que Perinet sous le prétexte de la pêche, mais en effet pour se dérober aux importuns de la cour, & rêver en liberté à sa chère Zainzinette, se mit seul dans un petit bateau. Il avoit déjà pris plu-

fleurs poissons, fans y faire une grande attention, quand il en apperçut un d'une figure extraordinaire. Ses écailles étoient or & bleu, & ses yeux paroïssent deux escarboucles. Ce poisson vint mordre son hameçon ; mais ne s'y prit pas : le prince auroit donné tout ce qu'il avoit au monde pour l'avoir. Il se faisoit un plaisir d'en pouvoir faire présent à Zainzinette : déjà il étoit résolu de le lui envoyer en poste. Mais le beau poisson s'éloignoit à mesure qu'il le suivoit, & l'éloigna lui-même si bien du rivage, qu'il perdit de vue tous ses gens qui, suivant l'usage des courtisans, s'étoient occupés au même exercice. Alors, il sentit son bateau s'enfoncer dans la mer. Il falloit être aussi courageux que Periner, pour n'être pas effrayé d'un pareil accident ; mais il ne connoissoit point la peur. Il se mit à la nage, résolu de gagner le rivage. Quel fut son étonnement ! quand il vit approcher de lui un homme, dont la figure étoit horrible, & qui montoit un gros crapaud. Cet homme affreux le saisit, il le plaça devant lui, sur l'arçon de la selle, sans prononcer une seule parole, & aussi-tôt, le crapaud nagea avec une vitesse extrême. Quelques momens après, ils arrivèrent tous trois dans une île, qui ne lui parut habitée que par des bêtes effroyables. La garde en étoit confiée à deux lions, deux ours, deux éléphants & quatre tigres. Le

maître du crapaud, après avoir marmotté quelques paroles entre ses dents, mit la main sur la tête du prince, & dans le même instant, il fut changé en pot à thé. Il est aisé de concevoir que ce grand vilain monsieur, étoit le prince de l'île Bleue qui, pour plaire à Ticie, & se défaire d'un rival, venoit de donner cette forme à Perinet. Dans le moment il vola pour recevoir le prix de la méchanceté qu'il venoit de commettre; mais Ticie qui n'avoit pu bannir le beau Perinet de son cœur, ne voulut pas seulement le regarder. Elle le bannit de sa présence, en l'accablant d'injures.

Le triste pot à thé, abandonné dans l'île par Nortandose, s'avança quelques pas sans faire aucune rencontre; mais, en entrant dans un petit bois qu'il trouva sur sa route, il entendit des voix qui lui prouvèrent que ce lieu étoit habité. La société est une consolation dans le malheur. Le prince continua donc sa route; mais rien ne put égaler sa surprise, quand il aperçut des jattes de porcelaine, des urnes, des rouleaux & des tasses qui s'entretenoient ensemble. Dans le moment qu'il s'avançoit pour écouter ce que de tels personnages pouvoient dire, il fut aperçu par toutes les porcelaines qui vinrent au-devant de lui. Elles demandèrent au pot à thé quel malheur l'avoit réduit en cet état; & il leur raconta qu'il avoit

été pris sur mer par un grand vilain homme, qu'il ne connoissoit pas; que ce grand vilain l'avoit fait monter sur un crapaud, & l'avoit métamorphosé comme elles le voyoient, en arrivant dans l'île. Au portrait qu'il fit de son persécuteur, un rouleau prit la parole, & lui apprit que son ennemi étoit Nortandose, un génie de la plus grosse espèce, qui aimoit passionnément les porcelaines, & qu'il transformoit de la sorte tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire dans le monde.

Cependant Almidor ne voyant point revenir son fils de la pêche, ressentit tout ce que l'inquiétude & la douleur peuvent faire éprouver; & toute la cour l'imita. Le bon roi mit tout le monde en campagne, & lui-même il courut de différens côtés, pour chercher le prince; mais tous ses soins furent inutiles. Il eut recours à sa sœur. Quoique sans contredit elle eut un grand pouvoir, il ne s'étendoit point jusqu'à faire sortir le prince de l'endroit où il étoit. Elle lui promit cependant de lui donner tous les secours qui dépendroient d'elle. Sur le champ elle se transporta dans l'île Bleue, ou plutôt celle des Porcelaines (cette île portoit l'un & l'autre nom). Malgré ses grandes connoissances, elle n'eut jamais reconnu le malheureux Perinet, si le beau pot à thé jaune ne lui eût dit tout bas: je suis votre infortuné

neveu qui souffre plus qu'on n'a jamais souffert ; l'état où vous me voyez n'est pas ce qui m'afflige le plus, mais je suis séparé de la belle Zainzinette, & sans elle je ne puis vivre.

La reine fut touchée de l'état, où le plus beau prince de la terre étoit réduit ; elle lui promit de satisfaire autant qu'elle en auroit le pouvoir, à tous les souhaits qu'il pourroit former. Perinet lui demanda pour toute grâce, de savoir tous les jours des nouvelles de Zainzinette. Elle lui accorda cette satisfaction, bien consolante pour un aimant absent, & pour cet effet, elle lui fit présent d'un petit Epagneul feuille morte & blanc, auquel elle ordonna de rapporter au prince à chaque instant, tout ce que feroit sa maîtresse. Cet épagneul étoit la plus jolie bête que l'on eût vu jusqu'alors ; toutes les porcelaines en devinrent folles, & ne pouvoient être un moment sans jouer avec lui, & sans lui dire toutes les sottises que les femmes ne disent que trop à ses pareils ; Perinet à qui le chien avoit été donné, trouvoit à peine les momens de satisfaire sa curiosité sur le compte de Zainzinette.

Après que la fée lui eut fait un si beau présent, elle donna trois coups de baguette, & il se forma un palais au milieu d'un jardin, dignes l'un & l'autre de la reine des fées. Les porcelaines de l'île eurent ordre de ne point quitter le prince ;

de lui ménager tous les plaisirs qui étoient capables de le distraire de son chagrin, & pour les attacher plus vivement à sa personne, la fée leur fit entendre qu'il étoit destiné à finir leurs malheurs. Toutes les porcelaines s'étant donc réunies, suivirent le pot à thé, qui marchant à leur tête avec gravité, les conduisit dans le nouveau palais. Il étoit fait de porcelaine blanche, émaillée de cet ancien bleu qui commence à devenir si rare & si précieux. Toutes les porcelaines y trouvèrent précisément le nombre des appartemens qui leur étoient nécessaires. Celui que choisit le prince étoit de rubis, parqueté d'émeraudes; son cabinet étoit de diamans, lambrissé de saphirs. Cette pièce étoit celle de l'assemblée, où l'on n'étoit occupé que des amusemens de Perinet, qui ne l'étoit que de sa chère Zainziette.

La fée après avoir fait ce bel établissement, vint trouver Almidor, & lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé. Il n'y a point d'autre ressource à votre malheur; lui dit-elle, ni d'autre moyen de le voir finir, que celui d'exposer sur mer, dans un vaisseau, une fille pucelle. Si elle est telle que je vous la demande, le bâtiment se rendra de lui-même & sans conducteur, dans l'endroit où le prince est renfermé. Ne vous embarrassez d'aucun autre soin, que de la trouver. Ce sera cette pu-

celle qui fera reprendre à votre fils son aimable figure.

Tous les pères & les mères les plus zélés pour le service du roi, vinrent aussi-tôt présenter leurs filles. On ne perdit pas un moment, & l'on fit embarquer sur le champ, celle qui fût amenée la première : mais à peine le vaisseau se fut-il ébranlé, qu'il revint dans le port. Il y en eut ce jour-là plus de cent qui éprouvèrent la même destinée. Soit que le vent ne fût pas favorable, soit enfin qu'il leur manquât quelque autre chose, elles revinrent toutes à l'endroit d'où elles étoient parties.

Le roi au désespoir de ne pouvoir trouver dans un royaume aussi grand que le sien, une fille telle qu'il en avoit besoin, eut encore recours à sa sœur. Après qu'elle eut bien cherché dans ses vieux livres, elle apprit à Almidor que la princesse Zainzinette pouvoit seule délivrer le prince. A l'instant même le roi envoya demander à la reine Mindamire, la princesse Zainzinette sa fille, pour le prince Perinet. Mindamire avoit souhaité cette alliance de tout tems ; mais elle la désiroit encore plus, depuis que sa fille lui avoit confié l'amour qu'elle ressentoit pour le prince. Mindamire, dis-je, par toutes sortes de raisons, reçut la proposition avec grand plaisir.

Elle alla sur le champ chercher Zainzinette, car elle s'étoit retirée dans une maison de campagne où elle s'abandonnoit à la douleur, depuis qu'elle avoit perdu son amant; elle l'instruisit du sujet de sa visite, & de l'intention qu'elle avoit de la mener elle-même à Almidor. On ne fauvoit exprimer la joie de la princesse. Elle suivit sa mère dans les états du roi qui la reçut, comme la libératrice de son fils. Sans perdre un seul moment, elle monta dans ce vaisseau, jusques-là si fatal à tant d'autres beautés; toute la cour & la ville étoient sur le rivage; mais tous les spectateurs étoient agités de sentimens bien différens. Les parens, les amis de celles qui n'avoient pu mettre l'aventure à bien, & sur-tout ces dernières, désiroient, comme on le peut croire, que la voiture fût aussi inébranlable pour Zainzinette, qu'elle l'avoit été pour elles: quelques-uns, en petit nombre à la vérité, & ceux-là étoient les bons citoyens, se flattoient, quoique faiblement, de l'espoir de la réussite: le plus grand nombre plaignoit d'avance le sort de la belle Zainzinette. Enfin tout le monde étoit attentif à ce grand événement, quand on vit les voiles se déployer d'elles-mêmes, & le vaisseau voguer d'une si grande vitesse, qu'on le perdit de vue dans un instant.

La princesse ressentit une joie qu'on auroit

peine à décrire. Elle alloit revoir son amant ; elle seule dans le monde le devoit affranchir du malheureux sort qu'il éprouvoit , & pour comble de bonheur , elle lui donnoit en même tems une preuve éclatante de sa fidélité. Il étoit nuit , quand le vaisseau mouilla à l'île fatale ; cependant Zainzinette débarqua , tant son impatience étoit grande. A peine fût-elle descendue sur le rivage , qu'elle vit venir à elle un petit char de girasole , dont les roues étoient de topases. Il étoit traîné par six vers luisans ; un enfant riant & beau comme le jour , conduisoit la voiture. Dès qu'il eût apperçu la princesse , il mit pied à terre , il alla au-devant d'elle , & la prenant par la main , il la fit monter dans le char , la plaça dans le fond & se mit à ses pieds. Le char marcha d'une si grande vitesse , qu'elle n'eût pas le tems de faire la moindre réflexion , sur ce qui se passoit. En un instant elle arriva devant un superbe palais , & ce fut là que sa jolie voiture s'arrêta tout court.

La singularité toujours plus piquante aux yeux des hommes , que la magnificence , distinguoit cette admirable habitation. Elle étoit bâtie d'aîles de papillons incarnats & bleus , & les meubles étoient faits des plus belles toiles d'araignées brodées d'or. Aussi-tôt que Zainzinette y fut entrée , elle courut par-tout , en appelant Perinet ,

mon cher Perinet; car elle ne doutoit point que ce ne fût là le lieu qui le devoit montrer à ses yeux. Quand elle eût traversé plusieurs pièces, elle fut arrêtée par une femme plus petite encore, que l'enfant qui venoit de lui servir de cocher. Cette espèce de Naine lui cria; arrêtez, belle Zainziette, écoutez-moi, vous cherchez inutilement Perinet. Mon père, le prince de l'île Bleue, & maître de ce royaume, m'a chargé de venir au-devant de vous, pour vous assurer de sa part, de la plus violente passion que vous inspirerez jamais. La crainte de vous déplaire, l'a empêché de se présenter lui-même; il n'a osé paroître devant vous, après la supercherie qu'il vient de vous faire; car c'est lui qui vient de prendre la figure de l'enfant, pour vous conduire ici & vous empêcher d'arriver au palais des porcelaines. La princesse sentit à ce discours la douleur la plus vive. Elle ne put se contraindre, & dans sa colère, elle dit tout ce que l'amour au désespoir fait si bien prononcer: après quoi elle s'évanouit entre les bras de la Naine, qui la fit porter sur un lit magnifique.

Nortandose fut tout autant affligé qu'il le pouvoit être, de l'état où il trouva Zainziette. Il se reprocha sa cruauté, & fut même sur le point de ramener la princesse au lieu où il l'avoit trouvée;

mais par malheur il se souvint alors de la bonne grâce avec laquelle elle s'étoit embarquée, de la beauté merveilleuse dont il avoit été ébloui la première fois qu'il l'avoit vue; enfin il se rappela dans ce moment tout ce que l'amour lui avoit fait sentir; car malheureusement pour Zainziette, il se promenoit sur mer quand elle s'étoit embarquée pour aller délivrer le beau Perinet. Après qu'il eût fait toutes ces réflexions, ce qui l'occupa assez long-tems (car l'histoire rapporte qu'il lui falloit du tems pour réfléchir) il décida qu'il ne pouvoit se séparer d'une personne qui lui avoit paru si belle & qui lui étoit devenue aussi chère.

La naine sa fille, employa tous ses soins pour faire revenir la princesse de son évanouissement. Elle étoit aussi bonne & aussi douce, que son père étoit cruel & méchant. Belle Zainziette, lui disoit-elle, quand elle eût repris ses esprits, modérez votre affliction, calmez vos pleurs; mon père (je pourrois vous en citer mille exemples) est le plus inconstant des hommes; souvent il regarde le soir avec indifférence ce qu'il a aimé éperdûment le matin : cela seul ne doit-il pas vous rassurer? Si cependant il persistoit dans ses mauvais desseins; je veux bien vous secourir, je le puis, comptez sur moi. Mais rien ne consoloit

Zainzînette ; elle n'ouvroit la bouche que pour dire laissez-moi mourir , puisque je ne puis voir Perinet.

Elle passa quelques jours dans ce cruel état , & ce qui paroîtra difficile à croire , Nortandose eût le ménagement de ne se point présenter devant elle , dans la crainte de l'irriter. Cette retenue est aussi peut-être la seule qu'il ait eue de sa vie. Pour la naine , elle fut si touchée des malheurs de la princesse , qu'elle lui promit de la tirer des mains de son père , pourvu qu'elle voulût bien donner quelque relâche à sa douleur. Zainzînette reconnut qu'elle lui parloit avec sincérité ; elle suivit donc ses conseils , & se livrant à l'espérance , elle modéra ses pleurs & ses gémissemens. Elles convinrent ensemble qu'elle permettroit à Nortandose de lui rendre visite , & qu'elle feroit tous ses efforts pour ne lui point faire appercevoir l'excès de son aversion. Le prince de l'île Bleue prit aisément le change : il parut transporté des bontés qu'il s'imaginait recevoir de la princesse. Tous les jours il lui donnoit des divertissemens magnifiques & lui préparoit de nouvelles fêtes. Son amour propre lui persuadoit aisément qu'il feroit incessamment l'homme du monde le plus heureux. Il fut enfin obligé d'aller mettre ordre à des différens survenus entre quelques

grands de son royaume ; & sa fille , à qui la garde de la princesse étoit confiée , profita de ce tems d'absence pour s'acquitter de sa promesse.

Avant que de se séparer de Zainzinette , elle lui fit présent d'une robe toute bleue , qui la couvroit depuis la tête jusques aux piøds. Ce déguisement , quoique simple , facilita sa fuite ; car tous les habitans de l'isle Bleue ne portoient point d'autre couleur. Elle accompagna ce présent , de celui d'une petite baguette blanche qui la devoit conduire en droite ligne au palais des porcelaines ; elle la conjura de s'y confier entièrement , l'embrassa tendrement & lui dit : j'espère que votre voyage sera aussi heureux que je le désire. Zainzinette , sans savoir où elle alloit , suivit exactement sa baguette qui la précédoit toujours à une médiocre distance. Elle marcha pendant six mois , non sans éprouver toutes les fatigues imaginables , & sans désespérer quelquefois de jamais retrouver son amant. Enfin elle apperçut un jour un château sur lequel les rayons du soleil donnoient à plomb. Il étoit si brillant , que ses yeux n'en pouvoient soutenir l'éclat : cette merveille redoubla sa curiosité. Quand elle fut à une certaine distance , son étonnement devint encore plus grand. Des porcelaines de toutes les espèces vinrent au-devant d'elle , deux rouleaux lui présentèrent la
main ,

main, deux tasses lui portèrent la robe, une foule de jattes la précédoient, la suivoient & lui faisoient leur cour. Au milieu des honneurs qu'elle recevoit, un pot à thé jaune perça la foule dont elle étoit environnée, & s'arrêtant devant elle, lui dit d'un ton de voix des plus passionnés : c'est donc vous, ma chère Zainzinette, qui voulez bien voir Perinet dans le déplorable état où il se trouve. Elle ne put méconnoître la voix de son amant ; elle le prit entre ses bras avec des transports de joie infinis. Le prince étoit honteux de paroître devant sa maîtresse sous une forme si baroque ; il n'osoit proférer une seule parole, & il ne faisoit entendre que des soupirs. Zainzinette s'en apperçut, (car les amans s'apperçoivent de tout). Quoi, mon cher Perinet, lui dit-elle, vous ne témoignez pas plus de plaisir de me revoir : n'ai-je point à craindre de vous d'autre changement que celui de votre figure ? Quand on vous aime, lui répondit le prince, en peut-il arriver d'autres ? Rien n'égale la honte & la douleur où je suis. Vous jugez mal de ma tendresse, mon cher Perinet, repartit la princesse, sous quelque figure que vous soyez, vous m'êtes toujours également cher. Ce discours de Zainzinette rassura le pot à thé, & lui fit dire tout ce que l'amour & la reconnoissance peuvent inspirer à un amant.

Quand ils furent arrivés dans le palais, la princesse le parcourut pour en admirer la magnificence; ensuite elle vint se reposer dans la chambre de Perinet. Ce fut-là que les porcelaines s'empresèrent toutes à lui faire les complimens les plus polis & les plus agréables, ne lui parlant que de la douleur de son amant, pendant tout le tems qu'il avoit été séparé d'elle. Elles lui racontèrent comment le petit épagneul les avoit averties de toutes ses démarches; & Perinet lui fit alors un détail exact de tout ce qu'elle avoit souffert en chemin, & par conséquent des inquiétudes mortelles qu'il avoit éprouvées. La matière étoit belle pour un amant tendre & sincère, aussi en profita-t-il; mais dans le tems que la conversation étoit en meilleur train (ce qui devoit produire un spectacle fort singulier) le petit chien accourut avec tant de vitesse, qu'il pensa renverser tout au moins dix ou douze porcelaines. Après avoir pris haleine, (car il arriva tout essoufflé) il apprit à la compagnie que Nortandose étoit sur les degrés du palais, qu'infailiblement il alloit entrer; que ce qui le lui persuadoit, c'est que depuis qu'il avoit perdu la princesse, il n'avoit cessé de la chercher dans tous les lieux où il avoit cru pouvoir la rencontrer. Cette nouvelle causa une allarme géné-

rale. Le petit épagneul demanda silence, & s'adressant au pot à thé, il lui parla en ces termes : prince, il ne tient qu'à vous de faire votre bonheur ; l'enchanteur va bientôt paroître dans ce palais, on ne peut le blesser qu'au sommet de la tête ; songez que l'occasion perdue ne se retrouve jamais. A ces mots le petit chien disparut.

L'on juge aisément que son départ affligea toute l'assemblée ; car on n'avoit aucune ressource, & ce que l'épagneul venoit de dire, devoit faire croire qu'il savoit les moyens de se délivrer du tyran. On en proposa mille, & tous à la fois, sans qu'aucun eût le tems d'être approuvé. Les porcelaines étoient accablées de tristesse, & ne savoyent que devenir ; quand Zainzinette imagina qu'il falloit placer le pot à thé, dont elle connoissoit le courage & la résolution, sur la corniche, au dessus de la porte de la chambre où Nortandose entreroit sans aucun doute : & que le pot à thé prendroit si bien son tems, qu'il tomberoit à plomb sur la tête du magicien. Les porcelaines approuvèrent le conseil de la princesse, d'autant plus qu'elles ne pouvoient pas trouver mieux. Zainzinette elle-même prit son cher pot à thé, le baïsa mille fois, & le plaça dans le milieu de la corniche ; après quoi, toutes les porcelaines se rangèrent auprès d'elle, bien inquiètes de la fin

d'un événement qui leur étoit d'une si grande importance.

A peine étoient-elles en ordre, que l'on entendit le prince de l'île Bleue sur le haut de l'escalier ; il alla de chambre en chambre chercher par-tout Zainzinette ; il parvint enfin à celle où elle étoit ; mais à peine eût-il avancé sur le seuil de la porte que le pot à thé se précipita sur le sommet de sa tête, de là tomba à terre, où il se cassa en mille morceaux. Zainzinette, à cette vue, fit un cri de douleur & tomba évanouie ; mais Péri net qui reprit cette figure charmante, la seule qui jamais ait fait impression sur son cœur, la fit aisément revenir à elle. Toutes les autres Porcelaines retrouvèrent, au même instant, celle qu'elles avoient lors de leur métamorphose. Jamais on ne vit à la fois un si grand nombre de jolies femmes & d'hommes bien faits ; car les agrémens dont on les vit briller les uns & les autres ne le cédoient qu'à ceux de Péri net & de Zainzinette. Ces deux illustres libérateurs ne doutèrent plus de la mort de Nortandose ; mais qu'elle fut leur surprise, lorsqu'il reconnurent qu'il étoit lui-même changé en Pagode de porcelaine. Cette Pagode n'avoit pas, comme ils l'avoient eu, la liberté de parler & de marcher ; elle avoit seulement un certain mouvement de tête qui les menaçoit encore.

Périnet , au milieu des hommages & des remerciemens qu'il recevoit de tous ceux dont il venoit de procurer si généreusement la liberté, n'étoit sensible qu'aux caresses de sa chère Zainziette ; elle le tenoit tendrement embrassé. Charmés de se revoir plus beaux que jamais, ils goûtoient une joie infinie que les témoins de leur bonheur partageoient de tout leur cœur, avec l'objet de leur tendresse. Mais ils étoient encore dans l'île fatale , & ils y avoient éprouvé tant de chagrin, qu'il étoit de la prudence de s'en éloigner au plutôt : le prince en dit son avis , & tous ensemble , ils prirent le chemin de la mer. Ils y trouvèrent les Monstres qui gardoient l'île , & qui s'opposant à leur passage , se jetèrent sur eux pour les dévorer. Ils n'avoient point d'armes ; ils ne pouvoient donc ni les repousser , ni se défendre.

Dans une situation si accablante , ils furent obligés de retourner au palais, saisis d'une douleur sans exemple. Nos malheurs ne sont pas encore finis , disoient-ils , nous n'avons repris notre première figure , que pour voir mourir plus cruellement ce que nous aimons. Quels secours pouvons-nous espérer contre la faim ? Mais ils furent agréablement surpris , quand ils trouvèrent à leur retour dans le palais , plusieurs tables cou-

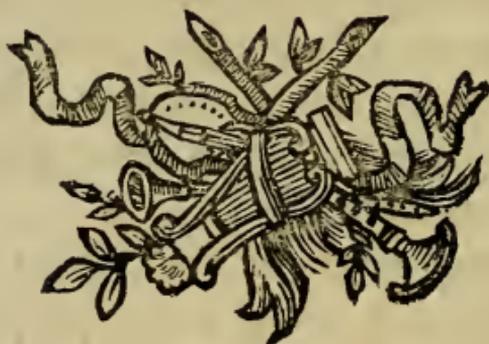
vertes des mets les plus délicieux. Ils en profitèrent avec un appétit digne d'envie ; tel de la troupe n'avoit pas mangé depuis trois cens ans. Les liqueurs les plus exquises couloient d'elles-mêmes abondamment dans des gobelets & des tasses d'un prix inestimable , & se présentoient à la main , dans le moment qu'on avoit soif.

Pérint ne douta point qu'il n'eût encore cette obligation à sa tante la reine des Fées. Pour lors toute cette bonne compagnie , se consola fort aisément d'être obligée d'habiter un si beau lieu , où rien ne leur manquoit. Zainzinette & Pérint ne demandoient pas mieux que d'y vivre long-tems ; qu'avoient-ils à désirer ? Ils s'aimoient passionnément ; ils se voyoient toujours , & rien ne les détournoit de leurs plaisirs. Quand leur repas fut fini , ils allèrent se promener dans le beau jardin dont nous avons parlé. A peine y furent-ils entrés qu'ils virent paroître en l'air un char qui leur causa une grande frayeur. Ceux qui ont souffert craignent toujours , & plus aisément que les autres , quelque nouveau malheur. Cette voiture étoit d'une figure extraordinaire ; des feuilles de palmier la formoient , & deux hirondelles la traînoient. A mesure que le char descendoit , ils distinguèrent une femme qui se fit bientôt connoître pour la reine des

Fées. Elle avoit à côté d'elle la petite Naine, fille de Nortandose. Périnet courut à elle; elle le reçut avec toute la tendresse imaginable, & l'ayant fait placer auprès d'elle avec sa chère Zainzinette, le reste de la compagnie se trouva placé dans son carrosse de suite, traîné par six canards sauvages. Elle leur apprit (chemin faisant) que c'étoit elle qui avoit changé l'enchanteur en Pagode, au moment qu'il alloit rendre l'ame, & elle les assura que tous ceux qui descendroient dans l'île, & qui auroient un mauvais cœur, éprouveroient la même destinée. C'est de cette punition ou plutôt de cette justice que sont venues ces belles Pagodes que nous voyons tous les jours.

A peine finissoit elle son discours, qu'elle arriva dans le royaume d'Almidor. Ce prince l'attendoit au bord de la mer; on ne sauroit exprimer la joie qu'il eut de revoir son fils. Il ne voulut pas retarder plus long tems, sur le champ il lui fit épouser Zainzinette. Les nêces furent magnifiques, & les fêtes qui les suivirent très-agréables. La Fée, à la prière de Zainzinette, rendit à la Naine les états de Nortandose, & la bonté de son ame lui fit éprouver, tout le tems qu'elle vécut, le solide plaisir de rendre ses peuples heureux: bien différente de Ticie que le hazard conduisit dans l'île des Porcelaines, &

qui fut une des premières Pagodes de la cour de Nortandose. Combien y a-t-il de gens dans le monde que j'enverrois voyager dans l'île Bleue, si j'en étois le maître.



I N C A R N A T
B L A N C E T N O I R.
C O N T E.

LE fils aîné d'un grand roi se promenoit tout seul en hiver, dans une campagne couverte de neige. Il apperçut une Corneille, sur laquelle il signala son adresse. L'oiseau tomba mort sur la neige, & la teignit de son sang. L'éclat de son plumage noir, la blancheur de la neige & la rougeur de son sang, produisirent un assemblage de couleurs dont le prince fut frappé. Cette idée s'empara tellement de son esprit, qu'il ne lui fut plus possible de l'en éloigner. Insensiblement elle lui fit naître dans le cœur une passion violente, & qui toute imaginaire qu'elle étoit, ne lui permettoit pas de croire qu'il pût être heureux, que lorsqu'il auroit trouvé une personne, dont le teint incarnat & blanc seroit relevé par des cheveux d'un noir parfait.

Il étoit comme absorbé dans ses profondes réflexions; lorsqu'il en fut distrait par une voix qui lui dit : allez, prince, dans l'empire des merveilles, au milieu d'une immense forêt vous

trouverez un arbre chargé de pommes plus belles & plus grosses qu'elles ne le sont ordinairement : cueillez-en trois, & soyez assez maître de vous même, pour ne les ouvrir qu'à votre retour, elle vous offriront une beauté telle que vous la désirez.

L'empire qui lui étoit indiqué, étoit éloigné & de difficile accès; mais rien ne put empêcher le prince d'en entreprendre le voyage. Il se mit en marche à l'heure même, traversa les mers, parcourut avec un soin infini toute la forêt, bref il trouva l'arbre. Il cueillit les trois belles pommes, & ne pouvant dans le premier transport de sa joie, résister à la curiosité qui le tourmentoit, il en ouvrit une. Il en sortit à l'instant une personne si merveilleusement belle & si fort à son gré, qu'il en fut saisi d'admiration. Mais cette beauté bien loin de lui être favorable, le regarda d'un œil courroucé, & se plaignant de ce qu'il l'avoit enlevée de chez elle, elle disparut au même moment.

L'impatience à laquelle il venoit de succomber, devoit naturellement le désespérer; mais comme il avoit l'esprit susceptible de consolation, (c'est un beau don du ciel) il se flatta aisément qu'il trouveroit de quoi réparer sa perte, dans les deux pommes qui lui restoit. Rempli de cette douce espérance, il résolut de ne les point

ouvrir, qu'il ne fût de retour dans son pays. Souvent les plus tristes expériences ne sont pas capables de corriger d'un foible défaut, L'impatience du prince fut encore plus forte que sa raison, il ne put résister une seconde fois à l'envie d'ouvrir une des pommes.

Il étoit pour lors sur mer. L'on n'éprouve pour l'ordinaire aucune dissipation sur ce triste élément. Il y a donc fort peu de gens qui, dans un cas pareil, n'en eussent fait autant que lui. Il imagina qu'en faisant couvrir exactement le vaisseau sur lequel il étoit embarqué, la belle ne pourroit s'échapper. Il ouvrit alors la seconde pomme, & il en sortit comme de la première, une personne dont la beauté étoit incomparable, & qui lui témoigna tout autant de mécontentement; & malgré toutes les précautions que le prince avoit prises, elle disparut comme avoit fait celle qui l'avoit précédé. Ces deux expériences furent à peine suffisantes pour rendre le prince sage. Il arriva dans son pays, & ayant ouvert la seule pomme qui lui restoit, une personne aussi belle, mais plus douce que les deux autres en sortit. Il l'épousa sur l'heure & se trouva le plus heureux des maris,

Quelque-tems après son mariage, une guerre importante l'obligea de se séparer de la belle Incarnat Blanc & Noir. La reine mère, entre les mains de qui cette jeune princesse demeura,

n'avoit jamais approuvé ce mariage. Elle la fit mourir cruellement, & fit jeter son corps dans les fossés du château. Et mettant le comble à sa méchanceté, elle supposa à la place de la malheureuse princesse, une personne sur qui elle avoit un pouvoir absolu.

Le prince, à son retour, fut bien étonné de retrouver une femme si différente de celle qu'il avoit quittée. Mais la reine l'assura positivement que la personne qu'elle lui présentoit, étoit sa femme. Elle convint de toutes les différences qui se trouvoient en apparence; mais elle attribua cette métamorphose aux suites de l'enchantement.

En effet, la manière dont cette fille avoit été trouvée par le prince, donnoit une sorte de vraisemblance à ce discours. Enfin, soit par douceur, soit faute de défiance (car les honnêtes gens ne la connoissent pas), le prince ajouta foi à ce qu'on lui dit. Mais rien ne fut capable de le guérir de sa première passion. Il passoit les jours & les nuits à rêver, & très-souvent il demouroit des heures entières, appuyé sur une des fenêtres de son palais.

Un jour qu'il étoit dans cette triste occupation, il apperçut dans les fossés un poisson, dont les écailles brillantes étoient mêlées d'incarnat, de blanc & de noir. Cet objet le frappa; il ne lui fut plus possible de le perdre de vue. La reine mère

trouvant que cette attention si marquée, étoit une fuite de sa première passion, résolut encore d'en détruire le sujet. Elle ordonna en secret à celle qui jouoit le rôle de la princesse & qui se trouvoit grosse, de dire qu'elle avoit une extrême envie de manger ce poisson, auquel le prince étoit si fort attaché. Il ne lui fut pas possible de refuser une chose que tout le monde jugeoit être de si peu d'importance. On pêcha le poisson, on le servit à la prétendue reine, & le prince retomba dans sa première mélancolie.

Il en fut soulagé une seconde fois, par la vue d'un arbre incarnat blanc & noir. Cet arbre étoit d'une espèce inconnue; personne ne l'avoit ni planté, ni apporté. Il étoit venu de lui-même, on l'avoit vu naître tout d'un coup dans la place où l'on avoit jeté les écailles du poisson. Ce bel arbre causa le même plaisir au prince, & par conséquent la même jalousie à la reine mère : la perte en fut donc aussi tôt résolue, malgré les oppositions & les regrets du prince. Le bel arbre fut arraché & brûlé; mais un superbe château, bâti de rubis, de perles & de jais, que les cendres de l'arbre produisirent à l'instant, fit revivre encore les trois couleurs que le prince avoit toujours aimées. Elles parurent alors dans un éclat qui le ravit. Les efforts qu'il fit pour entrer dans cette belle maison, furent long-tems inutiles. Les portes lui en étant

fermées, il se contenta de les regarder sans cesse ; & demeura plusieurs jours dans cette occupation qui lui rappeloit l'objet de ses desirs.

Sa persévérance fut enfin récompensée, les portes s'ouvrirent, il entra dans le palais, & après avoir traversé plusieurs appartemens dont les meubles répondoient à la richesse du dehors ; il trouva dans un cabinet plus magnifique que ne l'étoit encore tout le reste du palais, cette première femme dont il étoit si amoureux, & dont le souvenir lui étoit si cher. Elle lui reprocha tout ce qu'elle avoit souffert par sa trop grande facilité ; mais en même tems elle lui témoigna la joie qu'elle éprouvoit, en voyant qu'il méritoit un pardon qu'elle avoit si grande envie de lui accorder.

Le prince & la reine sa mère, & la femme qu'elle avoit supposée, rien ne troubla plus l'union de nos deux époux ; ils vécurent fort contents l'un de l'autre, aussi-bien que de leur fortune.



LE BUISSON
D'ÉPINES FLEURIES.
C O N T E.

IL regnoit autrefois dans l'empire des fées ; une princesse célèbre par son grand savoir. Elle étoit née avec un cœur naturellement porté à la tendresse ; mais elle aimoit encore plus la liberté. Elle en connoissoit même si bien le prix , que ce fut avec toutes les peines du monde , qu'elle prit la résolution de se marier. Elle ne s'y détermina , que pour assurer le bonheur de ses peuples ; encore voulût elle que son mariage se fit secrètement. Ces sortes d'engagemens ont eu de tout tems un air de galanterie , & la galanterie étoit une des choses à laquelle cette princesse étoit infiniment sensible. Elle choisit pour époux , un roi de ses voisins , qui par une inconstance , commune dès le tems des fées , la quitta quelque tems après son mariage , pour retourner dans ses états. La reine qu'il laissoit grosse , accoucha fort heureusement d'une fille qui fut nommée la fée Princesse. Ce titre lui appartenoit , puisqu'elle devoit succéder à la reine sa mère. On n'avoit encore

rien vu de si parfait que cette aimable princesse ; dans ce pays des merveilles. Sa beauté surpassoit toutes les idées ; il n'est donc pas possible de la décrire. Les fées qui présidèrent à sa naissance, ne trouvèrent rien à ajouter aux grâces, dont la nature l'avoit ornée.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, on lui donna, du consentement de tout l'empire des fées, les clefs du fard de jeunesse. C'étoit une confiance & même une dignité, qui ne s'accordoit jamais qu'à l'héritier présomptif de la couronne. La reine lui avoit donné pour gouvernante la fée Ménodie. Le savoir de cette illustre personne, étoit presque égal à celui de la reine. On l'appeloit ordinairement la fée du Serpent. Je n'ai jamais pu savoir par quelle raison ; mais je fais de bonne part, qu'elle avoit été chargée de la garde des sceaux du royaume, avant qu'on lui eût confié l'éducation de la princesse, & qu'elle s'acquitta aussi parfaitement de cette importante commission, qu'elle avoit dignement rempli sa première charge.

Les efforts de la reine pour cacher la douleur que lui causoit l'inconstance du roi son époux, furent inutiles, elle souffroit impatiemment son absence, & peu de jours se passoient, sans qu'elle lui écrivît une longue lettre. Mais elle le pressoit en vain de venir à sa cour ; sa passion pour la reine étoit

étoit éteinte, peut-être même en avoit-il une nouvelle dans le cœur. Quoi qu'il en soit, les prétextes se succédoient & se renouveloient, & ses lettres promettoient toujours son retour, dans des termes qui calmoient quelquefois & pour quelques momens les inquiétudes de la reine.

Un jour qu'elle devoit recevoir des ambassadeurs que le roi son mari lui envoyoit, toutes les fées eurent ordre de se rendre au palais, & de faire éclater la magnificence de sa cour. Elle voulut paroître elle-même avec de nouveaux charmes, dans l'espérance de faire parler d'elle avec éloge au roi son mari. C'est une espèce de coquetterie qui n'est pas commune. Pour cet effet, elle voulut se servir du fard de jeunesse, & réparer ce que la douleur avoit pu effacer de sa beauté naturelle; mais il ne s'en trouva point dans le trésor. La fée Princesse à laquelle on avoit confié, comme je l'ai dit, cet important dépôt, en avoit donné à toutes celles qui lui en avoient demandé. Sa bonté fut cause de toutes ses infortunes. Que cet accident eût jeté la reine dans une colère épouvantable, je n'en serois point surpris; mais il lui donna de l'humeur, ce qui sans contredit est mille fois plus difficile à soutenir, je m'en rapporte à quiconque en a souffert. Elle chassa la princesse de sa présence; elle lui ôta les clefs qu'elle lui avoit confiées, & ne voulut plus

que l'on continuât à lui donner les leçons de féerie, science profonde, mystères inconnus, auxquels ont avoit déjà commencé de l'initier : & comme l'amour mécontent est toujours injuste, elle la menaça de l'enfermer pour dix ans dans une tour, si le roi son père étoit encore six mois sans revenir à sa cour.

Ces menaces accablèrent de douleur la fée Princesse. Elle s'enferma dans son cabinet & ne voulut point paroître à l'audience que la reine donnoit aux ambassadeurs. Il est bien vrai qu'elle étoit dans une trop grande affliction, & l'on fait bien dans de pareilles situations, de ne point paroître en public. Son absence, dans une occasion si célèbre, étonna toute la cour, & les personnes les plus considérables ayant été informées des raisons de leur brouillerie, vinrent en foule offrir à la jeune Fée leurs services. Car l'on a toujours vu & l'on verra toujours des courtisans, ou des gens portés à l'intrigue, venir se présenter pour être utiles aux princes mécontents.

L'aimable Princesse les remercia de l'attachement qu'ils lui témoignoit, elle les pria de suspendre leur empressement, & leur demanda le reste du jour pour se déterminer sur le parti qu'elle avoit à prendre. La Fée Menodie interrompit cette conversation. Elle venoit de quitter

la reine, c'étoit inutilement qu'elle avoit tâché de l'attendrir. Quand toute la cour se fut retirée, elle mêla ses larmes avec celles de la princesse qui lui confia ses craintes, lui fit le récit des menaces de la reine, lui avoua que l'idée de la prison avoit quelque chose de si effrayant pour elle, qu'elle étoit résolue d'aller plutôt voyager partout le monde, que de se soumettre à une telle peine.

La bonne gouvernante (comme elles font presque toutes) aimoit la princesse, avec une tendresse qui lui faisoit partager ses malheurs. La dernière conversation qu'elle avoit eue avec la reine, les déterminèrent à partir sur le champ; elle arrangea dans trois perles tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage; & quand le paquet fut fait, elles montèrent sur deux Serins, qui s'envolèrent avec beaucoup de rapidité.

La reine n'apprit leur départ que lorsqu'elles étoient déjà sorties de son royaume. Elle se repentit d'avoir poussé si loin sa colère; elle en fut d'autant plus mortifiée, qu'il ne lui étoit plus possible de faire revenir la princesse sa fille malgré elle. Mais elle la fêta de ne pouvoir être vue que de vingt pas, espérant que l'ennui d'être toujours seule l'engageroit au retour.

Cependant le voyage de la Fée Princesse se continuoît sans obstacles; elle s'éloignoit en dili-

gence , & quand elle fut bien certaine d'avoir fait un chemin si considérable , que je n'ose nombrer les lieues , elle voulut prendre un moment de repos dans un lieu dont l'aspect lui parut agréable : ce fut , sans doute , dans un un vallon délicieux , arrosé par un ruisseau charmant.

Menodie ouvrit alors une des perles. Il en sortit une tente d'étoffe pourpre brodée d'or, un lit, des canapés & tout ce qui pouvoit être nécessaire pour leur commodité. Ensuite la Fée ouvrit la seconde perle , dans laquelle il se trouva une table couverte des mets les plus délicats ; la princesse soupa tout comme une autre personne , & quand elle fut couchée , le murmure du ruisseau l'endormit agréablement.

Elle étoit arrivée , sans le savoir , dans le royaume du prince le plus galant & le plus aimable qui fut dans tout le monde habité. Il se nommoit Zelindor. Il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux , que d'être amoureux ; car il n'étoit pas possible qu'il ne fût aimé. Sa figure & son esprit étoient infiniment agréables. Son courage l'avoit rendu à vingt-ans redoutable à ses ennemis ; il avoit gagné des batailles en sortant de l'enfance , & par sa douceur & sa sagesse , il rendoit ses peuples heureux : aussi en étoit-il passionnément aimé.

L'ardeur de pousser un cerf , l'avoit éloigné de

sa suite. Il ne reconnut pas d'abord l'endroit où il s'étoit égaré , & cherchant à retrouver , sinon la chasse , tout au moins son chemin , il arriva au bord du ruisseau, où la jeune Fée étoit en dormie. Il fut ébloui de sa beauté. Après avoir donné les premiers momens à l'étonnement ; il voulut entrer dans la tente pour attendre le réveil de cette belle personne, & lui offrir de la conduire à sa cour, ou dans tel lieu qu'il lui plairoit d'aller. Dans ce dessein, il traversa le ruisseau ; mais qu'elle fut sa surprise , de ne plus voir ce qui lui avoit causé tant d'admiration ! Il retourna sur ses pas , & dès qu'il fut revenu à la première distance, il aperçut la Fée Princesse éveillée , & qui le regardoit avec la même attention dont il étoit occupé pour elle.

Le bruit qu'il avoit fait en traversant le ruisseau avoit éveillé cette rare beauté. Elle ignoroit le charme que la Fée sa mère avoit attaché à sa personne. Ce fut donc avec raison qu'elle fut surprise de voir le prince venir aussi près d'elle qu'il avoit fait , & de lui voir ensuite repasser le ruisseau , sans lui avoir fait la moindre honnêteté. Les regards du prince lui persuadoient qu'il se repentoit de son impolitesse. Il s'avança de nouveau vers elle ; mais cette seconde démarche ne lui ayant pas été plus heureuse que la première, & la princesse disparaissant encore,

le prince éprouva un étonnement impossible à représenter. Il demeura quelques momens immobile. Ses yeux cherchoient son aimable inconnue, mais ne la voyant plus, il repassa le ruisseau, accablé de tristesse, & s'éloigna pour toujours d'un lieu si fatal à sa liberté, & qui lui avoit représenté une illusion d'autant plus douloureuse, qu'elle avoit été agréable.

La Fée, de son côté, fut offensée du procédé méprisant que l'on avoit eu pour elle. Elle éprouva une colère plus forte qu'elle ne devoit l'être naturellement, contre un homme qui lui étoit inconnu. Son premier mouvement fut d'ouvrir la troisième perle qui servoit de cage aux deux ferins, & d'abandonner un lieu où l'amour venoit de lui donner le plus illustre captif qu'il pouvoit lui soumettre. Menodie eut soin de plier le bagage: l'une & l'autre reprirent leurs jolies montures, & la nuit les surprit dans une forêt fort éloignée de l'endroit où le prince Zelindor les avoit rencontrées.

Mais il est des sentimens contre lesquels la fuite est inutile. Cette aventure avoit jeté la jeune fée dans une tristesse profonde. Elle avoit oublié la disgrâce qui lui faisoit abandonner la cour de la reine sa mère; elle n'étoit plus occupée que de l'inconnu. Elle se rappeloit non-seulement tous les traits de sa charmante figure, mais encore

la douceur de ses regards. Ensuite, en faisant réflexion à la singularité du procédé qu'il avoit eu avec elle, elle faisoit tous ses efforts pour le haïr : elle croyoit même quelquefois qu'elle étoit parvenue à le détester.

La fée Menodie qui reconnut d'abord la cause de son trouble, résolut d'employer son savoir pour la garantir de tout ce qu'une grande jeunesse, jointe à une passion violente, pouvoit lui faire exécuter d'imprudent, elle construisit une tour avec les trois perles dont j'ai parlé, après en avoir tiré, comme l'on peut croire, tout ce qu'elles renfermoient de nécessaire. L'une fut employée à former les murailles, les deux autres plafonnèrent & parquetèrent le nouveau bâtiment. Quand il fut en état, Menodie & la princesse s'y retirèrent, & celle-ci passa la nuit sur un canapé, occupée sans cesse des cruelles pensées dont elle étoit agitée.

L'aurore parut avant qu'elle eut donné un seul moment au repos. D'un coup de baguette, elle ouvrit la tour dans le dessein de se promener seule dans la forêt, espérant en changeant de lieu, de changer aussi de pensées. C'est un mouvement de la machine dont on ne peut se guérir. Tout inutile que l'on connoisse ce remède, quel est celui qui n'en fait pas usage ? A peine la jeune

fée eut-elle fait quelques pas , que le bruit d'un équipage de chasse frappa ses oreilles. Elle courut promptement se renfermer dans la tour, bien résolue de n'avoir jamais aucun commerce tel qu'il pût être avec les hommes. Pour en trouver un trop aimable , elle détestoit tous les autres. Ces abus de sentimens ne sont encore , hélas ! que trop fréquens.

La tour fut en un moment environnée de chasseurs qui regardoient dans un profond silence la merveille qui s'offroit à leurs regards. La beauté de la fée étoit aussi surprenante , que la singularité de son palais. La beauté , quand elle est extrême, inspire naturellement aux hommes le respect; par respect ceux-ci se tenoient donc assez éloignés de la jeune fée , pour ne pas sentir le charme qui la rendoit invisible. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût une déesse , & cette idée les conduisit aisément à l'adoration. Plusieurs coururent avertir leur roi qui n'étoit pas fort éloigné , de ce qu'ils avoient rencontré de merveilleux.

Toute cette multitude étoit comme enchantée, tant elle étoit ravie d'admiration. Pendant ce tems, la princesse étoit abîmée dans une profonde rêverie, & peut-être ne se seroit-elle pas apperçue de ce qui se passoit de flatteur pour elle, sans la fée Menodie qui , d'un coup de baguette , éleva la

tour à une distance considérable de la terre, & qui ne laissoit plus voir que très imparfaitement les charmes de cette beauté céleste.

La princesse, insensible à l'admiration qu'elle inspiroit, formoit le dessein de s'éloigner de ces lieux, quand elle entendit encore le son d'instrumens de chasse, & qu'elle vit avancer vers elle vingt chasseurs des mieux faits. Ils formèrent une danse agréable & champêtre dont la figure imitoit celle qui est consacrée aux sacrifices. Ces chasseurs étoient suivis de cinquante autres; ceux-ci lui présentèrent des fleurs & des fruits, {tels qu'ils avoient pu les ramasser dans le moment même : un jeune prince, dont la physionomie étoit très-agréable, s'avança au pied de la tour, & supplia la nouvelle déesse de recevoir ses présens. La jeune fée qui jusqu'alors avoit paru si peu sensible à tout ce qui venoit de se passer, le devint à ce triomphe de sa beauté. Son humeur bienfaisante lui fit desirer de donner des marques de sa reconnoissance, & la fée Menodie, qui n'ignoroit aucun des mouvemens de son cœur, la fit avancer sur les creneaux de la tour, & les premiers regards changèrent en or tous les fruits qui lui étoient présentés, & toutes les fleurs, en pierres précieuses. Après cette métamorphose, la tour s'éleva si haut, si haut dans les airs, qu'on la perdit bientôt de vue.

Menodie qui connoissoit le sujet de l'inquiétude de la princesse, pensoit avec raison, qu'elle auroit parcouru le monde entier, avant de retrouver le repos qu'elle avoit perdu. Elle lui parla donc la première de l'inconnu dont elle étoit occupée. Je ne puis croire, lui dit-elle, que votre beauté n'ait fait sur lui le même effet qu'elle a coutume de faire sur tous ceux qui vous voyent; il faut, si vous m'en croyez, retourner dans les mêmes lieux où nous l'avons apperçu, & s'il se trouve coupable, je vous promets de vous venger des chagrins qu'il vous cause.

La fée Princesse trembla de la seule pensée; que l'on menaçoit son aimable inconnu, le mal qu'elle éprouvoit lui étoit devenu plus cher que sa propre vie. Elle craignoit que Menodie ne se laissât emporter à son ressentiment; mais la proposition qu'elle lui faisoit de le revoir, la combloit de joie. Je le veux bien, lui répondit-elle, allons découvrir ce mystère. Certainement nous ignorons quelque circonstance, je ne puis me résoudre à le croire coupable. Quand le cœur est insensible, les yeux ne peuvent exprimer une aussi vive tendresse que celle que j'ai remarquée en lui. Peut-être la reine ma mère me punit-elle de mon départ d'une façon si cruelle, & peut-être est-elle la cause des peines que je ressens.

La princesse accusoit la reine sa mère pour

excuser son amant. Ces sortes d'accusations tout injustes qu'elles soient, sont, hélas! bien pardonnables, parce qu'elles sont bien naturelles. Menodie trouva cette idée vraisemblable, & faisant arrêter la tour sur la cime d'une montagne, elle passa toute la nuit à étudier pour découvrir ce que la reine des fées avoit pratiqué contre sa fille. Son travail ne fut point perdu, la vérité lui fut dévoilée, & l'enchantement démontré. Il ne lui étoit pas possible de le détruire, elle entreprit du moins d'en modérer l'effet. Ses livres lui apprirent aussi que l'inconnu se nommoit Zelindor, qu'il étoit souverain d'un grand royaume, & qu'il ressentoit pour la fée Princesse tout ce que l'amour le plus tendre peut inspirer.

Cette conformité de sentimens persuada la fée Ménodie que leur amour étoit un arrêt du destin. Le prince étoit digne de la princesse, & elle ne pouvoit manquer d'être heureuse en épousant un grand roi qui ressentoit pour elle une violente passion. Elle résolut donc de servir leur amour; mais une difficulté presque insurmontable traversoit son projet. Le prince Zelindor étoit promis à la fille unique du souverain de l'île Funeste. C'étoit un géant cruel & d'une force surprenante, contre lequel Zélindor venoit de soutenir une guerre dès plus sanglantes, qui ne s'étoit terminée que par ce mariage. Le prince

n'y avoit consenti qu'avec peine , & uniquement par déférence pour ses sujets , qui , voyant avec qu'elle intrépidité il affrontoit les plus grands périls , avoient appréhendé qu'il n'y succombât , & l'avoient en quelque façon contraint de former cet engagement. La princesse fiancée ne ressembloit point au géant son père. Elle n'avoit aucune de ses mauvaises qualités. Heureusement elle tenoit de sa mère qui avoit été une belle princesse que le géant avoit autrefois enlevée. Cette fille de géant étoit attendue dans les états de Zelindor ; tous les préparatifs pour la recevoir étoient faits , & le géant lui-même devoit l'accompagner , & être présent à son couronnement.

Menodie fit part de toutes ses découvertes à la fée Princesse. Les embarras & les dangers ne se présentèrent point à son esprit dans le premier moment ; elle ne pensa qu'à l'amour de Zelindor. Quelle joie ne ressentit elle pas en apprenant qu'elle étoit adorée de ce prince charmant dont la première vue avoit fait une si vive impression dans son cœur. Elle embrassa mille fois Menodie , en lui demandant son secours pour le prince & pour elle. L'amour vous sert mieux que je ne le saurois faire , lui dit la fée ; Zelindor va s'exposer à de grands dangers : il aura besoin de notre secours : ne perdons point de tems , partons , allons le trouver , & lui ap-

prendre que vous l'avez jugé digne de votre protection & de votre tendresse; il la mérite, puisqu'il ne s'expose que par rapport à vous.

La fée & Menodie arrivent en peu d'heures au palais de Zelindor. Elles descendirent dans les jardins. Menodie prit la figure d'une petite vieille; son habillement étoit antique; mais si chargé de pierreries, que les gardes & les courtisans la laissèrent arriver jusqu'à la chambre du prince, sans former le moindre obstacle. Tant il est vrai que les richesses & la parure ont des prérogatives dont les hommes n'auront jamais la force de les dépouiller. Zelindor pria la fée d'entrer dans son cabinet, en lui disant avec beaucoup de politesse, qu'il alloit lui donner audience dans un moment.

Il fut aisé à Menodie d'entendre les derniers ordres que Zelindor donnoit à des ambassadeurs qu'il envoyoit au géant de l'île Funeste, pour retirer sa parole & rompre son mariage avec la princesse sa fille. Ses courtisans s'opposoient à cette résolution; ils se jetoient à ses pieds pour l'en détourner; mais leurs prières furent inutiles. Le prince ne connoissoit point d'autres malheurs que celui d'être séparé de la beauté qu'il adoroit: son amour étoit d'autant plus vif, qu'il n'osoit se flatter du bonheur de la revoir.

Il n'avoit confié à personne l'aventure qui lui étoit arrivée, il fut surpris en entrant dans son

cabinet , quand Menodie lui apprit qu'elle venoit, non seulement pour lui donner des nouvelles de la personne qui lui faisoit manquer de parole au géant , mais encore pour lui offrir ses services dans la guerre que son refus alloit lui attirer.

Le prince fut transporté de joie d'entendre parler de la belle inconnue. Quoi , dit-il , seroit-il possible qu'il me fût encore permis de revoir cette charmante personne ? Elle est dans votre palais , lui répondit la Fée ; mais par une cruelle fatalité , vous ne la verrez point , si vous n'en êtes éloigné d'une certaine distance. Ce malheur , tout grand qu'il vous paroît , n'est pas le seul que vous éprouverez. Je prévois bien d'autres difficultés que vous aurez à surmonter , si vous persévérez dans vos sentimens.

Allons commencer mes victoires , par la conquête du cœur de celle que j'adore , s'écria le prince. Mon courage & l'espérance d'être aimé , me feront aisément surmonter mes autres ennemis. Je vais vous y conduire & vous en abrégér le chemin , lui dit la fée ; & le prenant alors par le bras , elle l'enleva & le soutint en l'air , jusqu'au lieu , où la jeune fée l'attendoit.

Zelindor ne fit presque pas d'attention à cette surprenante manière de voyager. L'espérance de revoir la princesse avoit répandu dans son ame une joie mêlée de trouble , qui ne laissoit en lui

aucune place à d'autres pensées. Ménéodie le fit arrêter à la distance que la fée reine avoit fixée. Il trouva la princesse appuyée contre un grenadier, si belle & si charmante, qu'il voulut courir à elle pour se jeter à ses genoux : arrêtez, s'écria la fée Ménéodie. Vous allez cesser de voir ce que vous aimez. Cette cruelle menace le rendit immobile. Le desir de plaire à son amant avoit encore augmenté les charmes naturels de la princesse : une agréable sérénité, mêlée d'une joie pure étoit répandue sur son visage & faisoit éclater sa satisfaction. Sa parure n'avoit rien d'affecté ; elle n'étoit vêtue que d'une simple gaze ; la façon dont cet ajustement étoit mis, en faisoit seule l'ornement : il est pourtant vrai que la couleur n'avoit pas été choisie indifféremment ; ses cheveux n'étoient attachés qu'avec des fleurs. Après avoir donné les premiers momens à l'admiration mutuelle, les regards des deux amans devinrent si tendres, que malgré toute l'éloquence des yeux, ils desirèrent de pouvoir se parler.

Ménéodie qui savoit que la princesse remplissoit une destinée inévitable, voulut lui épargner toutes les peines qu'il étoit en son pouvoir de lui faire éviter. Elle fit naître à ce dessein un berceau de jasmins & de chevrefeuils, assez long pour renfermer les deux amans dans la distance que la fée reine avoit ordonnée. Elle toucha le berceau

de sa baguette ; pour lors tout ce que le prince & la jeune fée avoient besoin de se dire, quoiqu'à voix basse, étoit entendu très-distinctement de l'autre extrémité du berceau.

Cet aimable secours fut bien reçu, comme on le peut croire, car les amans n'aiment point à parler haut. Indépendamment de ce qu'ils font sagement d'en user ainsi, pour empêcher les indifférens d'entendre beaucoup de choses, souvent très-plattes & cependant très-délicieuses pour ceux qui les prononcent ; il me semble que ces mots, je vous aime, je vous adore, je vous aimerai toute ma vie, & mille autres semblables ne peuvent se crier à tue-tête, comme il eût nécessairement fallu que Zelindor & la princesse eussent fait par la suite. Quoi qu'il en soit, cette idée de la bonne gouvernante donna naissance à cette singularité, que l'on remarque en plusieurs bâtimens. Nos deux amans furent si satisfaits de leur conversation, que la princesse obtint de Ménodie qu'il seroit possible aux hommes d'imiter quelquefois un prodige si favorable à l'amour ; & l'on dit, je ne fais pas trop sur quel fondement, que l'Italie fut le premier pays où l'on connut l'usage de cet aimable écho.

La fée Princesse apprit à son amant son rang & sa naissance ; elle lui fit le détail de ce qui l'avoit obligée de quitter la cour de la reine sa mère ; elle

elle ajouta avec une élégance & une tendresse infinies, qu'elle devoit à ce malheur, le plus grand des biens, & qu'elle ne le regarderoit désormais que comme la source de tous ses plaisirs. Elle lui avoua le penchant qu'elle avoit eu pour lui, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu ; enfin elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans son cœur, quand elle avoit cru s'apercevoir qu'il n'avoit que de l'indifférence pour elle. Ils se jurèrent cent fois de s'aimer toujours, & de forcer par leur constance, tout ce qui s'opposeroit à leur union.

Ils passèrent plusieurs jours dans cet heureux état. Le prince ne paroïssoit plus que des momens dans son palais. Il abandonnoit le soin de son empire & n'étoit plus occupé que de celui de son amour ; quand la fée Ménodie vint lui dire : prince il faut vous priver pour quelque tems d'une conversation si pleine de charmes ; le géant de l'isle funeste doit entrer aujourd'hui dans votre royaume, demain il doit attaquer vos troupes, la victoire est certaine pour lui, si vous ne combattez à leur tête.

La capitale du royaume où ils étoient alors ; étoit éloignée de trois cent lieues de la frontière ; mais la fée Ménodie faisoit, quand elle en avoit la volonté, encore plus de chemin en une heure. Elle pria le prince de ne se point inquiéter, & l'assura qu'elle auroit soin de le faire trouver sur

la frontière au moment qu'il faudroit ranger ses troupes en bataille.

Toutes les connoissances que l'expérience & le savoir peuvent donner , ne persuadent rien au cœur. La princesse devoit être certainement plus convaincue qu'une autre , du pouvoir des fées ; le péril où Zélindor alloit s'exposer pour elle , la pénétra cependant de douleur. Elle ne croyoit pas qu'il lui fût possible de vivre un moment éloignée de lui , & quelque chose que Ménodie pût lui dire , pour la consoler , elle étoit baignée de larmes. Leurs adieux furent si touchans , que Zélindor fut prêt mille fois de lui sacrifier son royaume & le soin de sa gloire. La princesse elle-même fut obligée de lui ordonner de la quitter.

Ménodie avoit construit pour le voyage de Zélindor un vaisseau de plumes de paon , les voiles en étoient de gaze & les mâts de branches de tubéreuses. Deux jeunes enfans qui avoient des aîles de papillons , étoient chargés du soin de le conduire. Le prince s'embarqua dans ce joli vaisseau , à l'instant que l'aurore commençoit à paroître , il arriva cependant avant le lever du soleil.

Le vaisseau s'approcha de la terre entre les deux armées , & ce fut en cet endroit que le prince débarqua. Le géant ne put donc ignorer son arrivée. Il perdit avec douleur l'avantage qu'il

espéroit tirer de son absence, & ses troupes épouvantées de ce nouveau prodige, tombèrent dans une consternation, qui fut encore augmentée par les cris de joie que poussa l'armée de Zélindor, & par la vue d'une nuée brillante, qui renfermoit la princesse & Ménélie.

Le prince, transporté d'amour & de joie, s'approcha de cette charmante princesse; mais il la perdit encore de vue. C'est toujours beaucoup d'entendre ce que l'on aime. Je n'ai pu, lui dit-elle, être plus long tems sans vous suivre, je vous apporte des armes avec lesquelles vous combattrez le géant, & je ferai présente à votre combat. Quelle valeur, tant de bontés & la présence de ce que l'on adore, ne doivent-elles pas inspirer?

Les armes que la princesse avoit apportées avec tant de soin, étoient un bouclier d'un seul diamant & une épée d'un métal enchanté, dont il s'arma sur le champ; & il marcha en cet état au devant du géant. A l'instant de son embarquement, & avant même que d'être armé des faveurs de la princesse, il l'avoit envoyé défier, afin d'épargner, par un combat singulier, le sang de ses sujets. Zelindor avoit besoin de toute sa valeur & de toute son intrépidité pour se mesurer contre un monstre, tel qu'étoit le géant. A peine sa grandeur laissoit-elle voir la difformité de son

vifage, tout fon corps étoit couvert d'une armure d'acier d'un pied d'épaisseur.

Sans l'épée enchantée & encore plus fans la présence de la princesse, Zelindor auroit vraisemblablement succombé contre un tel adversaire. Le combat fut vif, le bouclier para des coups mortels; enfin le prince en porta heureusement un dans le défaut des armes de son ennemi. Au même instant le feu prit au géant & le brula tout entier en moins d'un quart d'heure. Zelindor, dans le premier mouvement, ordonna qu'on le secourût, mais il ne fut pas possible de lui obéir.

Dans toute autre occasion, le prince n'eût pas été satisfait d'une victoire qui lui avoit couté si peu; ce fut un sacrifice que sa vanité eût à faire à son amour. Il levoit les yeux vers la nuée brillante, & cherchoit les regards de la fée Princesse; pour la remercier, lorsqu'il parut dans l'air un Éléphant tout couvert d'écailles d'or: il étoit porté par six aîles violettes qui couvroient un grand espace de pays. Il prit le prince avec sa trompe, le chargea sur son dos, & s'étant élevé dans les airs avec une rapidité presque inconcevable, il fut bientôt perdu de vue. Les cris de douleur & l'étonnement général de toute l'armée, ne peuvent se représenter. Ces troupes un moment auparavant si fières de la valeur & du suc-

des de leur roi, ne pensèrent plus à profiter de la victoire.

La fée Princesse témoin du malheur qui venoit d'arriver & qui lui étoit commun avec son amant, tomba évanouie entre les bras de Ménodie. La sage fée la transporta tout au plus vite dans une petite île inhabitée, & après lui avoir fait reprendre ses esprits, elle tâcha de la consoler, en lui faisant entrevoir quelque lueur d'espérance. Je ne doute point, lui dit-elle, que l'enlèvement de Zelindor ne soit une suite de la haine de la reine votre mere; elle ne peut voir sans indignation, que nous ayons surmonté les effets de son injuste courroux, ni vous savoir heureuse avec un prince si digne de votre tendresse; mais je vais employer tout mon savoir, pour la vaincre encore une fois. Hélas! dans quelle circonstance je te perds, mon cher Zelindor, s'écria la jeune fée, lorsque mon amour n'avoit plus de périls à redouter, au moment que vainqueur du plus formidable de tous les géants, nous espérions de ne nous quitter jamais: l'excès de ma tendresse te coûte la liberté & peut-être la vie. Ces paroles étoient entrecoupées de mille sanglots; chaque moment ajoutoit quelque chose à son désespoir. Cent fois elle se seroit jetée dans la mer, si la fée Ménodie ne l'en eût empêchée. Votre amant est vivant, pourquoi pousser si loin, lui dit-elle, votre désespoir. Si vous voulez me promettre de

le calmer, & si vous pouvez attendre mon retour, j'irai chercher le prince de tous côtés, & je me flatte de le retrouver. Dans l'impatience de voir exécuter un dessein, dont la seule espérance de la réussite pouvoit l'attacher à la vie, la princesse promit à Ménodie tout ce qu'elle voulut exiger.

Cette sage fée craignant que la reine ne profitât de son absence pour enlever la princesse sa fille, résolut de l'enfermer dans cette île avec des charmes si forts, qu'il étoit impossible à quelque être que ce fût, de lui venir rendre visite sans son propre consentement. Elle y bâtit une petite maison de bois de Cèdre & de Calambourg, qu'elle entourra d'un bosquet de Mirthes & d'Orangers, arrosé par des ruisseaux d'une eau plus brillante que le cristal, & qui serpenoit au pied des arbres bordés de gazons & de fleurs. Ce fut dans ce lieu que la princesse & Ménodie s'embrassèrent mille fois, qu'elles versèrent de nouvelles larmes, & que Ménodie monta sur son char traîné par des serpens ailés pour aller à la recherche de Zélindor.

Quand la fée Princesse se trouva seule, abandonnée à la tristesse de l'amour; car il faut convenir que les chagrins de cette passion sont bien cuifans, elle s'abandonna à tout ce que la mélancolie peut avoir de plus noir. Elle fut un mois sans sortir de sa chambre; mais l'impatience se mêlant à ses autres maux, au bout de ce tems,

elle se détermina à se promener quelquefois dans le bois qui touchoit à son habitation, & sur le bord de la mer. Souvent elle passoit les nuits, sans fermer ses beaux yeux, couchée sur le gazon, occupée à se plaindre de ses infortunes.

Sa douleur n'avoit que de trop justes causes, le prince Zélindor étoit encore plus malheureux qu'elle ne se l'imaginoit. La reine, (car c'étoit elle en effet dont l'humeur avoit voulu se satisfaire) après l'avoir fait enlever, l'avoit fait porter sur un rocher escarpé, au milieu de la mer. L'éléphant le posa dans cette affreuse solitude & disparut. Le prince se trouva pour lors entouré de monstres qui sembloient à tous momens vouloir le dévorer. Il avoit eu le malheur de laisser tomber cette épée enchantée, avec laquelle il avoit combattu le géant. La surprise de son enlèvement la lui avoit fait échapper de la main; il n'avoit conservé que le bouclier de diamant. Son courage ne l'abandonna point dans un si grand péril; quoique sans armes, il s'avança avec cette intrépidité qui lui étoit si naturelle. Le bouclier eut la vertu d'empêcher les monstres d'approcher: sans ce secours, rien dans la nature ne l'eût dérobé à leur fureur. Quelquefois il les frappoit de son bouclier, pour lors ils étoient métamorphosés en une eau qui produisoit à l'instant de nouveaux monstres, souvent plus terribles que ceux qui les avoient précédés.

Zélinde passoit les journées dans ce pénible exercice ; quand la nuit étoit venue , la lassitude s'obligeoit à se retirer dans une caverne , où se couchant sur la terre , il s'abandonnoit aux plus cruelles réflexions. Il ne doutoit pas que la mort ne dût bientôt terminer toutes ses infortunes , il l'attendoit sans crainte , la perte de sa maîtresse l'occupoit bien plus que celle de sa vie.

Au milieu d'une nuit obscure , il vit apparaître une grande lumière à la faveur de laquelle il aperçut une femme d'une grandeur extraordinaire. Ses regards avoient quelque chose de terrible. Elle se jeta sur lui , & lui arrachant le bouclier de diamant , elle le menaça d'augmenter encore les malheurs dont il étoit accablé. Je suis , lui dit-elle , la reine des fées , vous ne pouvez jamais vous soustraire à mon pouvoir , & je vais exercer sur vous une vengeance si cruelle , que la postérité en sera épouvantée. Mais si vous voulez consentir à ne voir jamais la fée Princesse ; si pour sûreté de votre parole , vous voulez épouser dans deux heures la fille du géant de l'île funeste , je vous transporterai dans vos états , j'y conduirai cette princesse , & je vous comblerai de toutes sortes de biens.

Je vois bien , lui répondit le prince , que vous êtes maîtresse de ma destinée , mais vous ne pouvez m'en faire une plus cruelle , que de me séparer & pour toujours de la présence de la belle

fée que j'adore. J'aime mieux perdre la vie, que de la passer sans la voir.

Tu te repentiras de ta constance, lui dit alors la reine des fées. Pour lors elle le toucha de sa baguette, disparut, & le prince se trouva seul dans un jardin délicieux. Au moment que l'aurore commença à paroître, les rayons de la lumière découvrirent à ses yeux tous les ornemens dont il étoit embelli : la nature & l'art sembloient avoir fait tous leurs efforts pour en augmenter la magnificence. Zélindor se promenoit tristement dans une allée terminée par un bassin de marbre blanc, rempli d'une eau transparente. Une balustrade d'or émaillé entouroit ce bassin. Il s'en approcha & voulut étancher dans sa main, la soif ardente qui le consumoit ; mais quel fut son étonnement, de voir au milieu du bassin le portrait de la fée Princesse, dans la statue de Vénus, qui faisoit l'ornement de cette superbe pièce d'eau. Cette statue étoit de marbre blanc : les grâces & les plaisirs étoient différemment occupés à lui faire leur cour.

Le prince demeura si transporté d'amour à cette vue, qu'elle suspendit pendant quelques momens, le souvenir de ses malheurs. Tant de choses surprenantes lui étoient successivement arrivées depuis un espace de tems bien court, qu'il ne savoit plus que penser de sa propre destinée, lorsqu'il apperçut dans les airs la fée Mé-

nodie, qui laissa tomber une bague à ses pieds. Il la vit tomber en effet, mais au moment que cet aimable prince se baïssoit pour la ramasser, il fut changé en un Buisson d'épines fleuries.

Ménodie fut témoin de cette métamorphose, mais elle ne put l'empêcher. La reine étoit naturellement plus puissante qu'elle par tout ailleurs, encore plus dans son propre palais. Le malheur du prince avoit prevenu d'un moment le don qu'elle lui faisoit de la bague qui pouvoit l'en garantir. Elle ne s'abandonna point à des regrets inutiles; elle prit sur le champ le parti d'aller retrouver la fée Princesse, résolue de ne rien négliger pour la déterminer à revenir à la cour. Il lui parut, avec raison, que le pardon de la reine des fées & le retour de son amitié pour sa fille, étoient seuls capables de mettre fin à l'enchantement & au malheur de Zélindor.

En un instant elle parcourut l'espace qui séparoit le palais de la reine & l'île déserte où la princesse étoit retirée. Leurs premiers embrassemens furent mêlés de larmes. On pleurerait à moins. La bonne fée revenoit seule, & l'espérance des amans est souvent injuste pour ceux qui s'emploient à les servir. Ménodie crut qu'il étoit de la prudence de lui déguiser la vérité; elle lui dit donc qu'elle n'avoit pu découvrir le lieu que Zélindor habitoit, mais qu'elle pouvoit l'affurer, foi de fée, qu'il respiroit encore; elle ajouta qu'il

falloit, puisqu'elle l'avoit cherché inutilement par toute la terre, que la reine l'eût enfermé dans son palais, qu'elle savoit bien elle-même que c'étoit un lieu qu'il ne lui étoit pas possible de visiter, & qu'elle n'avoit plus d'autre conseil à lui donner, que celui de retourner à la cour, où selon toutes les apparences, elle pourroit en avoir des nouvelles.

La confiance que la jeune fée avoit en Ménodie, lui fit reprendre quelque espérance. La seule idée d'apprendre la destinée de son amant, la détermina à s'exposer à la colère de la reine sa mère, ainsi qu'à tous les mauvais traitemens, que son humeur pourroit lui suggérer. Elle se mit donc en chemin, Ménodie l'accompagna jusques sur les frontières des états de la fée reine. Leur séparation fut tendre. Une gouvernante qui prend le parti d'un amant, contre celui d'une mère, n'est pas ordinairement brouillée avec sa pupille.

D'abord que la princesse parut, tout le monde courut au-devant d'elle, on la suivit en foule au palais. Elle se présenta à la reine, baignée de larmes & dans un saisissement qui l'empêcha de pouvoir proférer une seule parole. La sévérité avec laquelle eile fut reçue, la fit trembler mille fois pour la vie de son amant; cependant à la fin de l'audience, la reine lui témoigna plus de bonté qu'elle ne l'avoit espéré. L'humeur & la colère étouffent les sentimens, mais elles ne les éteignent.

pas, & dans le fond de son cœur la reine aimoit la princesse.

Notre infortunée reçut les complimens de toute la cour, & s'ennuya beaucoup en les recevant. Quand elle pouvoit avoir un moment de solitude, elle en étoit charmée, & le plus souvent qu'il lui étoit possible, elle se promenoit seule dans les jardins du palais. Elle se reposoit quelquefois sur le gazon, & pour se garantir du soleil, elle se mettoit auprès d'un Buisson d'épines fleuries, qui lui plaisoit plus que tous les autres arbres du jardin. Quel est le physicien qui peut rendre raison de ces instincts dont l'amour est rempli ?

Zélindor voyoit donc la princesse, car son enchantement présent avoit détruit le premier, & c'étoit avec un grand plaisir de sa part, qu'il l'embrassoit & qu'il la ferroit quelquefois entre ses branches. Excepté la parole & la figure, il n'avoit rien perdu de son premier état. Avec quelle sensibilité vit-il cent fois sa chère princesse aller elle-même chercher de l'eau pour arroser le Buisson d'épines fleuries son favori ?

Elle fut un jour surprise par la reine sa mère, lorsqu'elle étoit occupée de ce soin charitable. La fée sentit en ce moment redoubler sa haine contre le prince, & s'adressant à la fée Princesse : allez, lui dit-elle, me cueillir une branche de cette épine fleurie.

La princesse trembla à ces paroles, mais s'ac-

Enfant elle-même d'une foiblesse, qu'elle ne pouvoit trouver raisonnable, elle exécuta cet ordre. Le sang coula aussi-tôt de la branche qu'elle venoit de rompre, & la fée reine ayant rendu au même instant l'usage de la parole à Zélindor, il fit un grand cri & prononça ces paroles : quoi ! c'est vous, ma Princesse, qui me donnez la mort ?

Il est impossible de représenter ce que sentit la fée Princesse dans cet effroyable moment. Elle se laissa tomber à terre auprès du Buisson, & mêlant ses larmes avec le sang du malheureux prince, elle seroit morte d'excès de douleur, s'il ne lui fût arrivé le secours le moins attendu.

Mille voix (car les courtisans sont toujours empressés) s'écrièrent dans le jardin : voilà le roi. La fée reine qui croyoit ne le plus aimer, se trouva sensible à cette nouvelle. Un moment de sa présence lui rendit toute la tendresse de la reine sa femme, & dans les premiers embrassemens, il lui demanda la grâce de la princesse leur fille & celle de Zélindor. Cette grâce lui fut accordée sur le champ. Zélindor recouvra sa figure naturelle ; mais comme la perte de son sang l'avoit réduit à la dernière extrémité, la reine répandit sur lui une liqueur qui le guérit non-seulement de sa blessure, mais encore lui redonna toutes ses forces & tous ses charmes.

Vous êtes cause de tous ces malheurs, dit-elle

au roi. Votre inconstance m'a donné une si grande aversion pour tous les hommes, que je voulois punir Zélindor de l'amour que ma fille a pour lui; mais vous avez repris tous vos droits sur mon cœur, & je consens à les rendre heureux, puisqu'ils m'ont procuré le plaisir de vous revoir. Je fais que c'est l'amitié que vous avez pour votre fille, qui vous ramène auprès de moi. Le roi vouloit lui cacher que la fée Ménodie étoit venue le prier de secourir la jeune princesse & le prince son amant : mais voyant qu'elle n'ignoroit aucune circonstance de ce qui s'étoit passé, il l'assura dans les termes les plus tendres, que son amitié pour sa fille n'avoit pour premier principe, que celui d'être le gage de l'amour qu'elle avoit pour lui. Il embrassa mille fois le prince Zélindor & la fée Princesse. On prit le chemin du palais, & l'on y passa plusieurs jours dans les fêtes, pour célébrer le mariage de ces deux heureux amans dont la passion paroissoit s'être encore augmentée, depuis la certitude qu'ils avoient de leur bonheur. On déclara en même tems le mariage du roi & de la reine. Quelque tems après leurs nûces, nos amans furent regner ensemble dans le royaume de Zélindor, où les peuples qui étoient demeurés fidèles, les reçurent avec les démonstrations de joie, qui sont si justement attachés à l'amour qu'on a pour les bons rois.

A L P H I N G E
O U L E S I N G E V E R T .
C O N T E .

IL y avoit autrefois un roi , qui fut marié deux fois : sa première femme étoit douée d'une beauté & d'un mérite infini , malheureusement elle mourut peu de tems après son mariage , en mettant au monde un petit prince. Le roi fut sensiblement touché de la mort de la reine , & ne recevoit de consolation dans sa douleur , que celle de voir & d'embrasser le prince son fils. Il méritoit son attachement , non-seulement par la ressemblance qu'il avoit avec la reine sa mère ; mais encore parce que c'étoit en lui-même la plus belle & la plus aimable créature du monde.

C'étoit l'usage dans ce pays , de faire donner un nom aux enfans , par quelque personne considérable. Le roi choisit pour cette cérémonie , une princesse de ses voisines , renommée par toute la terre , pour son esprit & sa grande sagesse. On la nommoit communément la bonne Reine. Elle vint donc à la cour du roi , elle donna au petit prince le nom d'Alphinge , & conçut dès ce mo-

ment pour lui, une amitié qui lui fut avantageuse dans la fuite.

Le tems efface les plus grandes douleurs. A peine une année se fût-elle écoulée depuis la mort de la reine, que le roi, non-seulement eut envie de se remarier, mais qu'il mit cette envie à exécution. Il épousa une princesse, à laquelle on ne pouvoit refuser la beauté; mais il s'en falloit beaucoup, qu'elle possédât toutes les vertus dont la défunte reine étoit ornée.

La nouvelle mariée devint grosse quelques mois après son mariage, & accoucha fort heureusement d'un garçon. A peine se vit-elle mère, qu'elle devint belle-mère d'une façon complete; puisqu'elle conçut une extrême aversion pour le petit prince Alphinge qui ajoutoit tous les jours aux charmes de sa personne, ceux d'un esprit merveilleux. Les applaudissemens qu'on lui donnoit redoubloient encore dans la reine cette basse jalousie que jamais un cœur bienfait n'a ressentie. Elle dissimula cependant si bien ses sentimens, que le roi n'en eut aucune connoissance.

Mais enfin n'étant presque plus maîtresse d'elle-même, elle envoya secrettement un de ses plus fidèles domestiques, trouver la fée de la Montagne. Cette fée avec laquelle elle étoit en grande liaison, lui avoit promis de la seconder dans tous ses projets, tels qu'ils pussent être. La reine lui

mandoit

mandoit, par son courier, qu'elle la conjuroit de la défaire du prince Alphinge, que sa haine pour lui étoit venue au comble, d'autant qu'il étoit un obstacle insurmontable à son fils, pour parvenir à la couronne. Tout ce qu'une belle-mère en fureur & née méchante peut écrire sur ce sujet, étoit dans sa lettre. La fée lui répondit, que quelqu'envie qu'elle eût de satisfaire ses desirs, il lui étoit impossible de rien attenter contre Alphinge; qu'une force supérieure, plus puissante que la sienne, protégeoit ce prince; qu'elle n'en connoissoit pas le principe, mais qu'elle ne pouvoit douter de l'inutilité de son savoir en cette occasion.

En effet, la bonne reine veilloit avec plus d'attention que jamais, à la conservation d'Alphinge. Elle demouroit dans des états éloignés; mais comme ses connoissances s'étenoient sur tout ce qui se passoit de plus secret dans l'univers, & qu'absolument rien ne lui étoit caché, elle n'ignoroit aucun des mauvais desseins de la reine. Elle avoit donc envoyé au prince un rubis d'une grosseur & d'une beauté extraordinaires, en lui recommandant de le porter jour & nuit : ses ordres étoient suivis exactement, & par ce moyen le prince étoit à couvert de tout ce que l'on auroit pu entreprendre contre lui. Mais ce Talisman n'avoit de vertu, qu'autant qu'Alphinge devoit

rester dans les états du roi son père. Par tout ailleurs il étoit sans force : la fée de la Montagne en fit avertir la reine. Dès-lors cette princesse ne songea plus qu'à trouver les moyens d'éloigner l'aimable Alphinge. Elle fit plusieurs tentatives qui furent toutes inutiles; enfin le hasard fit pour elle, ce que toute son intrigue n'avoit pu produire.

Le roi avoit une sœur mariée à un prince puissant qui regnoit dans des états assez éloignés des siens. Cette sœur conservoit pour son frère une amitié très tendre; elle en recevoit souvent des nouvelles, & se faisoit conter avec un plaisir infini, tout ce qui se passoit à sa cour. Les récits qu'on lui faisoit du prince Alphinge la remplissoient d'admiration; ils lui firent naître une si grande envie de voir son aimable neveu, qu'elle supplia le roi son frère de trouver bon, qu'il vînt passer quelque tems avec elle. Elle accompagnoit sa prière, d'instances les plus vives. Le roi par des intérêts de politique, plus que par sentiment, ne lui auroit jamais accordé cette grâce; mais la reine fut si bien ménager son esprit, sans qu'il pût avoir le moindre soupçon du motif qui la faisoit agir, qu'il consentit enfin à ce voyage, & ne songea plus qu'à déterminer le jour du départ, & à ordonner un équipage convenable à la naissance du prince son fils. Il avoit alors quatorze

ans, & l'on peut dire sans aucune flatterie, que l'on n'avoit jamais rien vu qui lui fût comparable.

C'étoit l'usage de ces tems-là, que les dames de la plus haute condition fussent les nourrices des enfans des rois. Le prince Alphinge avoit été nourri par une dame qui joignoit à la grandeur de sa naissance, une vertu solide autant qu'aimable, & qui la distinguoit de toutes les femmes de son tems. Elle avoit non-seulement nourri le prince, mais même elle l'avoit élevé jusqu'au tems qu'on lui avoit ôté les femmes; & pour lors ce fut son mari qu'on lui donna pour gouverneur. Ainsi elle n'avoit jamais été séparée du prince Alphinge : elle l'aimoit donc avec une tendresse égale à celle qu'elle ressentoit pour sa fille unique nommée Zayde. Les grâces & les vertus de cette charmante personne faisoient le bonheur des parens que la nature lui avoit donnés. Le prince de son côté n'étoit pas méconnoissant de l'amitié de sa nourrice; il avoit pour elle tous les sentimens qu'il auroit eus pour la reine sa mère.

Quand il fut question du voyage, l'on croit aisément que cette aimable famille voulut suivre le prince; il partit donc accompagné des gens du monde qui lui étoient le plus attachés. Il voyagea dans les états du roi son père, sans qu'il lui arrivât aucun accident; mais après qu'il eût

passé les frontières, & qu'il eût traversé une plaine de sable par une chaleur insupportable; il entra dans un bois qui se trouva sur la route. Le prince se plaignit alors d'une soif qui le tourmentoit depuis quelques heures. Malgré la rareté dont étoient les fontaines, on en trouva une, & l'on apporta de l'eau au prince. Dès le moment qu'il en eût goûté, il sauta en bas du carrosse & disparut aux yeux de toute sa cour. Ce fut inutilement que fondans en larmes, tous ceux de sa suite le cherchèrent de tous côtés.

Ils faisoient retentir les bois & les rochers de leurs cris, quand un grand & gros Singe noir parut sur la pointe d'un rocher escarpé, & leur dit: c'est en vain, pauvres gens désolés, que vous cherchez le prince Alphinge; retournez au pays que vous quittez, & n'espérez de le voir qu'après l'avoir long-tems méconnu. Ils ne comprirent rien à ces paroles, & s'en retournèrent avec une douleur incroyable. Quand le roi eut appris cette nouvelle, il en fut si touché, que peu de tems après il mourut.

La reine avoit une ambition démesurée, elle fut ravie de voir la couronne sur la tête de son fils, sans qu'on la lui pût disputer. Elle gouverna l'état avec lui; & comme l'autorité ne fait point admettre la contrainte, son mauvais naturel se développa bientôt, & l'on ne put douter dans

tout le royaume qu'elle n'eût fait périr le prince Alphinge. Il est certain même que sans la considération que l'on avoit pour le roi son fils, qui étoit un prince fort bien né, la révolte eût été générale.

Cependant la nourrice du malheureux Alphinge vivoit retirée chez elle & dans une tristesse profonde; sa fille étoit pour lors âgée de quatorze ans, & devenoit tous les jours si belle, qu'elle caufoit de l'admiration à tous ceux qui la voyoient. Elle regrettoit le prince qu'elle avoit aimé depuis qu'elle avoit commencé de le connoître, & se rappeloit avec plaisir les retours de tendresse qu'elle en avoit reçus. A ce plaisir succédoit la tristesse, & j'ai su de bonne part, qu'elle passoit les journées entières à pleurer avec sa mère. Pour la reine, elle ne songeoit qu'à procurer des divertissemens au jeune roi son fils.

Ce prince aimoit extrêmement la chasse, & c'étoit un plaisir qu'il prenoit fort souvent, accompagné de toute la jeunesse du royaume. Un jour qu'il avoit fait une grande partie, pour donner des marques de son courage & de son adresse contre des lions, des tigres & les animaux les plus furieux dont les forêts de ce pays étoient remplies; après avoir chassé toute la matinée, il vint se reposer dans un bois au bord d'une petite rivière, où le retour de chasse étoit préparé sous

une tente magnifique. Pendant qu'il étoit à table, il vit sur un arbre un Singe du plus beau vert du monde, qui le regardoit fixement & d'une manière si tendre, qu'elle lui fit impression. Il défendit à ses gens de rien faire qui le pût effaroucher. Le Singe voyant l'attention que l'on avoit pour lui, sauta de branches en branches, & de si bonne grâce, que tout le monde en fut occupé. On observoit le plus grand silence, dans la crainte qu'il ne voulût point se laisser prendre. Il s'approchoit cependant toujours peu à peu de la compagnie, & plus on le vit de près, plus on lui trouva le regard & le maintien agréable. Le roi lui présenta à manger, il en prit avec grâce, & se mit même à table; enfin le roi le reçut sur ses genoux & il l'emporta charmé d'avoir fait une telle découverte. Il n'en voulut confier la garde qu'à lui-même, il en eut tous les soins imaginables, & ce que l'on croira sans peine, c'est qu'on ne parloit plus à la cour que du beau Singe Vert.

La nourrice du prince Alphinge étoit un matin dans son appartement avec la belle Zayde, le petit Singe y entra par une fenêtre qu'il trouva heureusement ouverte; il s'étoit échappé de chez le roi. Leur premier mouvement fut d'avoir peur; mais le petit animal vint à elles d'une manière si douce & si insinuante, qu'elles furent bientôt remises de leur frayeur, & un moment

après elles se trouvèrent attendries sans en pouvoir deviner la raison. Il y avoit déjà quelque tems que le beau Singe Vert étoit avec elles & qu'il leur faisoit toutes sortes de caresses; quand on vint le redemander de la part du roi. On le voulut prendre, mais il fit des cris si pitoyables; que Zayde & sa mère en furent touchées. Elles firent supplier le roi de le leur laisser encore quelque tems, & il le leur accorda. Il demeura donc encore auprès d'elles, il y revint fort souvent dans la suite, & toutes les fois qu'on l'emportoit, il témoignoit une douleur excessive.

Un soir qu'elles étoient dans le jardin assises au bord d'une fontaine à prendre le frais, le petit Singe regardoit Zayde dont la beauté étoit incomparable, avec un air si triste & si passionné, qu'elles ne savoient que penser. Leur surprise fut bien plus grande, quand elles virent tomber des larmes de ses petits yeux; elles en furent émues. Zayde ne pouvoit être d'accord avec elle-même, sur ce qui se passoit dans son cœur, & malgré tout le secours de sa raison, elle se sentoit entraînée par un sentiment dont elle n'étoit pas maîtresse.

Elle se promenoit un jour avec sa mère; après avoir marché quelque tems, elles se reposèrent dans un cabinet de jasmin, & la conversation tomba naturellement sur tout ce qu'elles avoient remarqué du petit Singe. La mère dit à Zayde,

Je ne puis vous cacher plus long-tems, ma chère fille, ce que j'ai sur le cœur; j'ai fait ce que j'ai pu pour bannir de mon esprit l'idée de croire que c'étoit le prince Alphinge que nous voyions sous cette étrange figure; mais tous mes efforts ont toujours été inutiles: cette idée me tourmente sans cesse, elle ne m'abandonne jamais. A peine eût-elle achevé ces paroles, qu'elle aperçut le joli petit Singe qui, par des pleurs & des manières qui convenoient à leur discours, sembloit confirmer leurs soupçons.

Sur ces entrefaites, la mère de Zayde vit en songe la bonne reine qui lui disoit: cesse de pleurer & fait exactement ce que je te vais prescrire: descend dans ton jardin, marche jusqu'au pied d'un grand Myrthe, à l'ombre duquel ta fille est si souvent assise, lève un petit carreau de marbre, tu trouveras un vase de cristal rempli d'une liqueur du plus beau vert du monde; prens ce vase, fais mettre ce qui t'occupe le plus dans un bain couvert de roses: quand il y sera entré, frotte-le de cette liqueur verte: voilà le seul & l'unique moyen de recouvrer le prince Alphinge. A ces mots elle s'éveilla fort étonnée, elle se leva de son lit avec empressement & descendit dans le jardin, exécuta les ordres que la bonne reine lui avoit donnés, & trouva précisément tout ce qu'elle lui avoit indiqué. Pour lors elle courut éveiller sa

filles qui, comme on le peut croire, n'eut pas de peine à sortir du lit. Avec quelle espérance & quelle vivacité soulagea-t-elle sa mère dans la peine qu'elle prenoit à préparer le bain? (car elles ne voulurent ni l'une ni l'autre que leurs femmes eussent la moindre connoissance de tout ce qui se passoit). La belle Zayde alla cueillir les roses, & contribua avec ardeur à tout ce qui fut de son ministère. Quand tout fut prêt, elles mirent le Singe dans une cuve de jaspe. Il se soumit à tout ce que l'on voulut.

Pendant qu'il étoit dans le bain, la mère en le frottant de la liqueur ordonnée, s'entretenoit avec sa fille, & continuoit de raconter le songe dont elle étoit frappée. Le Singe, comme il avoit fait mille fois, entroit dans la conversation par des coups d'œil & des airs de tête placés si à propos, qu'à chaque instant elles espéroient un heureux succès de leur entreprise. Elles ne furent pas long-tems dans cette attente; tout d'un coup elles virent tomber la peau du Singe, & le prince Alphinge parut à leurs yeux le plus beau & le plus aimable de tous les hommes.

Zayde qui s'étoit retournée pendant qu'il mettoit une robe sur lui, étoit dans un état difficile à décrire. Je laisse à ceux qui ont aimé tendrement, à s'imaginer ce qu'elle sentit, quand elle vit ce qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'aimer sous

la forme d'un animal ; car il étoit vrai qu'elle l'aimoit, & cet amour ne diminua pas, en voyant un homme de seize ans plus beau & plus charmant que l'amour lui-même ; je n'entreprendrai point, par la même raison, de rapporter ce qui se passa entre ces deux amans. Ce que l'on pense de sang froid est trop au-dessous de ces tendres vérités.

La mère fut toujours le témoin de leur conversation. Elle éprouvoit de son côté les transports d'une joie excessive, elle ne pouvoit se lasser d'admirer le prince, & de lui faire conter ses aventures & les peines qu'il avoit souffertes dans les bois & dans les déserts, exposé comme il avoit été à la faim, à la soif & à toutes les injures de l'air. Il convint que l'esprit & le raisonnement qu'on lui avoit laissés par méchanceté, les avoit beaucoup augmentées, & que, sans les consolations qu'il avoit reçues de sa marraine la bonne reine, il auroit mille fois succombé ; mais qu'elle l'étoit souvent venu visiter ; qu'elle lui avoit donné tous les secours qu'il pouvoit recevoir dans un état aussi malheureux ; qu'elle lui avoit toujours fait espérer qu'il en verroit la fin ; que c'étoit elle enfin qui lui avoit montré le chemin pour venir au lieu où il avoit trouvé le roi son frère. Ils passèrent quelques jours & quelques nuits dans ces charmans entretiens ; mais enfin la mère de Zayde

dont le cœur & l'esprit étoient fort élevés, songeoit aux moyens de remettre le prince sur le trône qui lui appartenoit.

La reine de son côté éprouvoit de grandes inquiétudes. La vue du petit Singe l'avoit fort troublée; elle n'avoit été occupée depuis que son fils l'avoit apporté, que des moyens de pouvoir le faire périr, ne doutant point qu'il ne fût le prince Alphinge. Ses soupçons furent confirmés par la fée de la Montagne, qui l'avertit de tout ce qui étoit arrivé. Elle courut toute en larmes trouver le roi son fils. Je suis informée, lui dit-elle, qu'il y a des gens malintentionnés dans votre royaume, ils ont suscité un imposteur pour vous détrôner, il faut le faire périr pour assurer votre tranquillité; car elle ne pouvoit ni ne vouloit convenir de la vérité.

Le roi qui avoit beaucoup de courage, assura la reine qu'il auroit bientôt puni les coupables. Il s'informa avec soin de tout ce qui avoit donné lieu aux bruits qui couroient. Il ne pouvoit croire qu'une femme veuve, (car le mari de la mère de Zayde étoit mort peu de tems après la perte du prince Alphinge) & une jeune beauté dépourvues des moyens nécessaires pour exciter une révolte, pussent former un aussi grand projet. Il résolut d'aller chez elles, assez accompagné pour ne se point exposer. Ni la reine, ni aucun de ses con-

fidens, n'eurent connoissance de son dessein; il choisit le milieu de la nuit pour l'exécuter. Il entra dans le palais; les premières portes étoient encore ouvertes; mais quand il arriva à celles des appartemens, il frappa avec assez de violence. Les dames qui s'entretenoient alors avec le prince dans un grand cabinet, furent extrêmement surprises d'une visite si imprévue; elles supplièrent Alphinge de ne se point montrer, & il eut beaucoup de peine à leur accorder cette satisfaction. Mais leur étonnement fut bien plus grand, quand on eut ouvert les portes, de voir le roi suivi d'une partie de sa cour. Je fais, dit ce prince, en adressant la parole à la mère de Zayde, que vous avez formé des desseins contre ma personne & contre mon état: je viens pour m'en éclaircir avec vous; je ne vous demande que de me déclarer la vérité.

Dans le moment qu'elles se préparoient à lui répondre, le prince Alphinge qui n'avoit rien perdu de la conversation, se présenta tout d'un coup, & dit: ce sera moi qui vous instruirai, reconnoissez-moi, mon frère. Il parla & se montra avec tant de grâce & de majesté, que le roi & tous ceux qui le suivoient demeurèrent immobiles. Pour Zayde & sa mère, elles pensèrent mourir de frayeur du péril auquel il s'exposoit. Enfin le roi reprit ses esprits, & ne pouvant

reconnoître le prince, puisqu'il n'y avoit que deux ans qu'il ne l'avoit vu, il l'embrassa, en lui disant : oui, vous êtes mon frère, & pour vous le mieux confirmer, venez remonter sur le trône qui vous appartient. Je n'ai plus rien à y prétendre, puisque je vous ai retrouvé. Pour lors il lui baïsa la main avec beaucoup de respect.

Le prince l'embrassa avec tendresse. Ils allèrent ensuite au palais des rois; ce fut-là qu'en présence de tous les grands du royaume, Alphinge reçut la couronne des mains de son frère. Pour achever de lever tous les doutes, en cas qu'il pût en rester quelqu'un, il fit voir le rubis que la bonne reine lui avoit envoyé dans son enfance : dans le tems qu'on le regardoit avec attention, il se fendit avec grand bruit; au même instant la reine mourut. Elle s'étoit renfermée ne pouvant prendre assez sur elle, pour être le témoin du bonheur d'un prince qu'elle avoit si cruellement persécuté.

Alphinge n'eut plus d'autres soins que celui d'aller témoigner sa reconnoissance à sa chère nourrice & à la belle Zayde qu'il épousa dès le soir même. La bonne reine arriva lorsqu'on commençoit la célébration des nôces, & le contentement du nouveau roi fut au comble. Elle dévoila toute la conduite de la méchante reine; elle assura de plus qu'il n'y avoit désormais rien à

craindre de la fée de la Montagne, qu'elle ne pouvoit plus leur nuire, & que le rubis fendu en étoit une preuve. Elle passa quelque tems avec les nouveaux mariés & se retira ensuite dans ses états. Le roi Alphinge gouverna son royaume avec toute la prudence & la douceur imaginables, il fut adoré de ses sujets & tendrement aimé dans sa famille, & il regarda toujours le prince son frère comme associé à la couronne.

Cette histoire est si fameuse, & la mémoire du roi Alphinge est tellement recommandable, qu'on l'apprend aux enfans dès leur plus tendre jeunesse, que les palais des rois sont ornés de peintures qui représentent ses aventures, & que les princesses prennent plaisir de les retracer elles-mêmes avec l'aiguille dans leurs plus riches ameublemens.



K A D O U R (1).

C O N T E.

DANS le royaume de Cachemire, un des plus riches habitans de la capitale possédoit des biens immenses : les hommes en font ordinairement dépendre leur bonheur ; cependant malgré ses richesses, il avoit un chagrin domestique qui surpassoit de beaucoup sa bonne fortune ; tant il est vrai que les hommes ne sont pas nés pour être heureux. Cet homme avoit une fille unique, & par conséquent elle étoit héritière de ses biens : on ne pouvoit rien désirer à sa beauté, elle étoit accomplie ; mais cette belle personne étoit si dénuée des qualités de l'esprit, que les avantages dont elle étoit ornée, lui devenoient inutiles. Les traits de son visage, ce chef-d'œuvre de la nature, devenoient choquans par l'excessive stupidité que l'on ne pouvoit éviter d'y reconnoître. Il sembloit que la nature avoit pris plaisir à rassembler les

(1) Cè conte a fourni le sujet d'une comédie intitulée : *Les Fées*, donnée au théâtre Italien par Romagnesi, & jouée avec succès en 1736. On trouve cette pièce imprimée dans le théâtre de Romagnesi.

traits les plus réguliers, pour en faire un composé défagréable. Toutes les actions de cette espèce de beauté, n'étoient point accompagnées de ce feu qui seul en fait la grâce : sa taille quoique bien prise, paroissoit lourde & massive ; sans entrer dans un plus grand détail, on ne remarquoit tous ces défauts, que parce qu'elle n'avoit pas la plus foible étincelle de l'esprit.

Kadour, c'étoit le nom de cette fille, n'avoit pas assez d'esprit, pour savoir qu'elle en manquoit. Elle sentoit seulement qu'elle étoit dédaignée ; mais elle ne pouvoit en concevoir la raison, ni pourquoi on la laissoit toujours seule pendant que les autres personnes de son âge se plaignoient souvent de la foule qui les importunoit.

Un jour elle se promenoit à son ordinaire dans un endroit écarté : la terre s'entrouvrit à quelques pas devant elle. Ce prodige ne l'effraya point, elle le regarda même comme un chose qui étoit dans l'ordre de la nature. De cette ouverture il en sortit un homme, ou plutôt un monstre, tant sa figure étoit hideuse. A cet aspect un mouvement naturel lui fit prendre la fuite ; mais les discours du monstre furent la retenir. Arrêtez, lui dit-il, belle Kadour, j'ai des choses fâcheuses à vous apprendre ; mais j'en ai d'agréables à vous promettre, & les agrémens des unes peuvent
balances

balancer les inconvéniens des autres. Les choses douces, tendres & flatteuses ont du moins le pouvoir de se faire entendre; on les écoute, quand même elles ne devroient pas persuader. Kadour s'arrêta donc, & le monstre continua sa harangue. On ne peut avoir plus de beauté que vous en avez; cependant vous ne fixez les regards de personne. Je fais combien ce malheur vous afflige : apprenez quelle est la raison de cette désespérante situation; vous ne l'éprouvez, que parce que vous ne pensez point. Ce défaut est plus considérable que vous ne pouvez l'imaginer; il me met au point de vous dire (& cela tel que vous me voyez, sans me faire trop valoir) que vous êtes infiniment au-dessous de moi : car enfin je ne suis que par le corps, ce que vous êtes par l'esprit. Ce que je viens de vous dire est bien cruel, j'en conviens; j'ai cependant remarqué en vous parlant, que mon discours vous a plus flattée, qu'il ne vous a offensée; & c'est ce qui me fait désespérer du succès des propositions qui me restent à vous faire. Je vais cependant les hasarder; voulez-vous avoir de l'esprit? oui, lui répondit Kadour. A la vérité, elle fit cette réponse du même air & du même ton que l'on employe, pour parler de ce que l'on ne connoît pas; ce oui étoit prononcé sans désir, à peine étoit-il articulé. Hé bien! ajouta-t-il, en voici les moyens. Il faut

aimer Paratinparatos, c'est ainsi que je m'appelle ; & vous préparer à m'épouser dans un an. A cette condition vous aurez de l'esprit ; mais sur-tout n'oubliez jamais ni l'engagement que vous prenez avec moi, ni le nom que je porte. Lisez ce qui est écrit sur ce papier que je vous donne , apprenez-le par cœur, & vous ne serez pas long-tems sans penser : voici les paroles qui vont chasser votre indolence & dissiper votre imbécillité :

O toi qui peux tout animer ,
 Amour, si pour n'être plus bête,
 Il ne faut que savoir aimer,
 Je suis prête.

Après la lecture de ces vers, Paratinparatos disparut. Kadour fut à peine remise de son étonnement, qu'elle voulut essayer de faire la même lecture. A chaque vers qu'elle prononçoit, les grâces, les sourires naissoient sur son visage ; ses yeux si bêtes & si traînans s'animoient de la plus grande vivacité ; sa taille, sa démarche, son maintien, tout enfin se ressentit des promesses du monstre. Elle s'aperçut elle-même du changement avantageux qui se faisoit en elle ; tant de grâces & d'agrémens ne se développent pas sans être accompagnés de l'amour propre. L'on peut me croire, quand je dirai qu'elle répéta mille fois ces heureux vers. Elle revint à la hâte trouver

son père : non-seulement elle commença par lui dire des choses suivies ; elle s'exprima même sensément & finit en peu de tems par témoigner beaucoup d'esprit.

Un changement si subit & si singulier , ne pouvoit être ignoré long-tems dans Cachemire , de ceux qui y étoient les plus intéressés : c'étoient sans doute les jeunes gens de la ville. Les galans vinrent donc se ranger en foule auprès de Kadour : cette aimable fille n'étoit plus comme autrefois solitaire au bal ainsi qu'à la promenade , les choses avoient pris toute une autre face. Les amans quittoient sans peine la main de leurs maîtresses , pour avoir seulement le plaisir de regarder cette nouvelle beauté ; les rivaux se battoient , & toutes les femmes en fureur éprouvoient tout ce que la jalousie peut inspirer de haine , de désespoir & d'envie. Enfin il n'étoit bruit que de la belle Kadour.

Parmi le grand nombre de ceux qui la trouvèrent aimable , il n'étoit pas possible qu'elle ne rencontrât une figure qui lui fît impression. Il étoit encore plus aisé d'oublier celle de Paratinparatos. Malheureusement pour lui , il avoit fait don de l'esprit à la belle Kadour , & les paroles qu'elle répétoit avec autant d'attention que de zèle , lui inspiroient de l'amour. Les donneurs de leçons sont presque toujours abusés ; ce fut en effet ce qui arriva à Paratinparatos , à la vérité ce

fut contre ses intentions ; cet amour naissoit ; mais il ne naissoit pas pour lui.

Le mieux fait & le plus agréable de ceux qui soupirèrent pour Kadour, fut aussi celui qui l'emporta sur ses rivaux. Il s'en falloit beaucoup qu'étant doué des grâces de la figure, comme il l'étoit en effet, il le fût encore des dons de la fortune. Il n'avoit réellement aucun bien, aussi le père & la mère de la belle Kadour trouvèrent le choix qu'elle avoit fait fort mauvais, le désapprouvèrent hautement, & se repentirent plus d'une fois des souhaits qu'ils avoient faits, en désirant de l'esprit à leur fille. Ils trouvoient que ce don du ciel faisoit leur malheur ; car ils n'avoient pas eux-mêmes assez d'esprit, pour répondre aux objections vives & séduisantes qu'elle savoit opposer à leurs remontrances. Ne pouvant la priver de l'esprit qu'elle avoit acquis, ils lui firent au moins (suivant l'usage ordinaire) des leçons sans nombre contre l'amour. Mais c'est en vain que l'on veut défendre d'aimer à une jeune & jolie personne. Les oppositions qu'elle éprouva, ne servirent donc qu'à lui faire aimer un peu davantage Arada (c'éroit le nom de son amant). Elles lui donnèrent même souvent le plaisir d'en entendre parler à ceux avec lesquels elle n'eût osé s'en entretenir.

L'on imagine aisément qu'elle n'avoit dit à

personne au monde, comment l'esprit lui étoit venu; & depuis cette aventure, elle a été soigneusement imitée sur ce genre de secret. Elle fut discrète, même avec son amant. Ce secret est peut-être le seul qu'il soit permis de garder à ce que l'on aime. En effet, sa vanité étoit trop intéressée à cacher son histoire dans l'oubli le plus profond. Ayant de l'esprit, pouvoit-elle avouer qu'elle le devoit à quelqu'autre qu'à elle?

Cependant l'année que lui avoit fixé Paratimparatos, pour apprendre à penser & pour se résoudre à l'épouser, étoit presque expirée. Elle voyoit avec une douleur extrême que le terme fatal s'approchoit. Son esprit lui devenoit alors un présent funeste; car il lui présentoit sans cesse toutes les circonstances affligeantes de sa situation. Perdre son amant pour jamais, se voir à tout autre qu'à lui, devenir la femme de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui peut être encore étoit son moindre défaut; je n'entreprendrai point d'écrire toutes les réflexions qu'elle faisoit. Une jeune personne qui joint l'amour à beaucoup d'esprit, fait bien du chemin en peu de tems. De telles ou semblables réflexions la mettoient au désespoir. Elle étoit frappée de la parole qu'elle avoit donnée, & sur toutes choses, elle n'oublioit pas qu'en acceptant le monstre pour époux, elle en avoit reçu des dons

dont elle ne vouloit point se dépouiller. Il est constant que rien n'égalait le tourment dont elle étoit agitée; car plus nous avons d'esprit, plus il sert à augmenter nos malheurs.

Un jour que pleinement occupée de sa cruelle destinée, elle s'étoit insensiblement écartée, & qu'elle étoit seule, elle entendit un grand bruit, & distingua des voix souterraines qui chantoient les paroles que Paratinparatos lui avoit données par écrit. Elle en frémit; c'étoit en effet le signal de son malheur. Aussi-tôt la terre s'ouvrit, & (fort doucement à la vérité) elle fut descendue dans le gouffre qui venoit de se former à ses yeux. Paratinparatos environné d'hommes aussi difformes que lui, tenoit alors sa cour. Quel spectacle pour une personne qui n'aguères étoit suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans sa patrie, & qui de plus ressentait les premiers feux de l'amour! Sa douleur fut plus grande encore que sa surprise, elle n'eut pas la force de parler, elle versa un torrent de larmes; & ce fut le seul usage qu'elle fit de l'esprit que Paratinparatos lui avoit donné, & que l'on avoit si fort admiré dans Cachimire.

Paratinparatos la regarda de son côté avec tout l'amour & toute la douleur imaginables. Madame, lui dit-il, je m'apperçois aisément que je vous déplais encore plus que la première fois que j'ai

paru devant vous. Je reconnois , mais trop tard , que je me suis perdu moi-même , en vous faisant un présent si funeste pour moi ; mais enfin , vous êtes encore libre , & je vous laisse le choix entre ma main & votre premier état. Je vous promets de vous remettre chez vos parens, telle que je vous ai trouvée. C'est à vous de choisir ou de retourner auprès d'eux avec votre première stupidité , ou d'être avec beaucoup d'esprit la reine de ce royaume. Je suis le roi des Gnomes ; c'est assez vous déclarer quel est votre pouvoir dans cet empire. Si vous voulez sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres vous seront prodiguez. Nul homme, sans mon aveu, ne peut avoir la plus foible partie de l'or & des richesses que la terre enferme dans son sein, il ne tient qu'à vous d'en disposer souverainement. Avec de l'or & de l'esprit, qui peut être malheureux, mérite assurément son malheur. Il y a très peu d'hommes & de femmes sur la terre qui ne convinssent de cette proposition ; mais je crains, ajouta-t-il, d'être la seule de toutes les choses que je vous offre, qui ne vous puisse être agréable. Dites un mot, votre retour est ordonné. Oui, lui dit-il avec transport, je ne veux pas que rien puisse troubler le bonheur que j'espère dans la possession de votre cœur. Je vous donne deux jours pour examiner cette demeure, & pour décider de mon sort & du vôtre. Jamais

gnome n'a peut-être été aussi délicat que celui-ci.

Après ce discours, Paratinparatos quitta la belle Kadour. On la conduisit dans un appartement magnifique, elle fut servie avec un soin extrême par des gnomes femelles, dont la laideur étoit moins choquante que celle des hommes de cette espèce; mais pour dire les choses dans l'exacte vérité, les plus jolies étoient bien maussades. On lui servit un repas magnifique; mais qu'est-ce qu'un repas, sans bonne compagnie? L'après-dînée on représenta devant elle une comédie; mais le sujet ne put intéresser son cœur. Quand elle auroit eu la liberté de son esprit, qu'elle impression des gnomes pouvoient-ils faire sur la scène? Le soir on lui donna le bal; elle s'y trouva sans le désir de plaire, & le ridicule des pas formés par les gnomes mâles & femelles ne la put amuser. Elle éprouva donc un dégoût général pour tous les divertissemens qu'on cherchoit à lui procurer. Elle n'eut pas différé un moment à remercier Paratinparatos de ses richesses & de ses plaisirs; mais la certitude de se trouver sans esprit, méritoit quelque considération de sa part.

Pour se délivrer d'un époux haïssable, elle auroit repris mille fois son ancienne stupidité; mais elle avoit un amant, c'étoit le perdre sans ressource & de la manière la plus sensible. D'un autre côté, en épousant le gnome, elle ne pouvoit

espérer de revoir jamais son cher Arada; il falloit renoncer à lui donner de ses nouvelles; de plus il seroit en droit de la soupçonner d'infidélité; & cette crainte est de toutes la plus affreuse pour un cœur bien épris. Enfin, il s'agissoit d'épouser un mari qui lui auroit toujours paru odieux, quand il eût été aimable, puisqu'il la séparoit de ce qu'elle aimoit; & ce mari, pour comble de maux, étoit un monstre.

Le parti étoit sans contredit très-difficile à prendre. Quand les deux jours, qu'on lui avoit accordés pour se consulter, furent écoulés, il est bien vrai de dire qu'elle n'étoit pas moins incertaine que le premier moment. Elle dit au gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi, madame, lui répondit-il, je vais donc vous rendre votre ancien état, puisque vous n'osez vous déterminer. A ces mots, elle frémit & devint tremblante. L'idée de perdre son amant; par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez pour lui faire prendre son parti. Eh bien, dit-elle au gnome, il faut être à vous, vous en avez décidé. Paratinparatos ne fit point le difficile, il épousa Kadour, & l'esprit de Kadour fut encore augmenté par le mariage; mais son malheur fit en elle les mêmes progrès que faisoit son esprit. Elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre & d'avoir quitté l'amant le plus

aimé. Elle éprouvoit de si grands serremens de cœur & de si grandes palpitations, qu'elle espéroit à chaque instant toucher au dernier de sa vie.

Le gnome s'appercevoit bien de la haine & de l'éloignement que sa femme avoit pour lui; & quoiqu'il se piquât de force d'esprit, il étoit outré de tout ce qui pouvoit le convaincre qu'il n'étoit pas aimé. Cet éloignement dont il ne s'appercevoit que trop, lui reprochoit sans cesse sa difformité; & lui faisoit passer les jours à détester les femmes, le mariage & la curiosité qui l'avoit engagé à sortir de ses états. Rempli de ces tristes pensées, il laissoit souvent Kadour seule, & cette solitude étoit le plus heureux tems de sa vie. Elle n'avoit d'autre plaisir que celui de s'occuper de ses idées; & les conduisant aussi loin qu'elles pouvoient aller, elle imagina bientôt qu'elle devoit donner de ses nouvelles à Arada, le convaincre par ses propres yeux qu'elle n'étoit pas inconstante, & qu'il falloit l'instruire au plutôt de la violence que lui avoit fait le gnome, qui seule étoit la cause de son absence. Elle se persuada aisément que, puisqu'elle étoit parvenue sans obstacle dans son triste palais, son amant pouvoit bien y aborder. Elle ne songea donc plus qu'à exécuter un projet si flatteur.

Il n'est rien d'impossible à une femme qui aime;

Kadour séduisit un gnome, qui n'étoit à la vérité que le froteur du palais, mais qu'importe sa qualité; il porta de ses nouvelles à Arada (par bonheur le tems auquel cette histoire est arrivée, est celui des amans fidèles). Le malheureux Arada se désespéroit de l'absence de Kadour; mais son désespoir n'étoit mêlé d'aucune aigreur; les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit; il se plaignoit, il s'affligeoit, il mouroit sans avoir une pensée qui pût offenser sa maîtresse; & sans chercher à se guérir.

Il est aisé de croire que pensant de cette sorte; il suivit aveuglément le froteur du palais, & qu'il alla trouver Kadour, à quelque péril qu'il exposât ses jours, sur-tout en apprenant que le voyage ne lui étoit pas indifférent. Il arriva dans ces lieux souterrains avec cette intrépidité que l'amour fait si bien donner. Il vit Kadour, se jeta à ses pieds & lui dit des choses plus tendres encore que spirituelles; il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre avec elle & ne la point quitter. Il est beau de porter de tels sentimens à cent pieds sous terre.

La gayeté de Kadour revint insensiblement, au grand avantage de sa beauté; mais l'amour du gnome en fut allarmé. Il avoit trop d'esprit, & il étoit trop convaincu du dégoût que ressentoit Kadour, (cette conviction est une de celles que

toute femme qui épousera un gnome, ne doit jamais lui laisser prendre). Il étoit donc trop instruit, pour croire que l'habitude pût avoir adouci sa peine. Il n'étoit pas moins persuadé qu'il ne pouvoit être l'objet du moindre ajustement de sa femme; & Kadour avoit l'imprudence de se parer plus qu'à l'ordinaire.

La jalousie n'est souvent que trop éclairée. Paratinparatos fit tant & tant de perquisitions, qu'il découvrit qu'il y avoit dans son palais un homme qui se tenoit caché; & que cet homme étoit bien fait. D'abord qu'il fut instruit, il médita une vengeance plus délicate qu'à lui n'appartenoit. Il alla trouver Kadour : je ne m'amuse point à faire des plaintes, non plus qu'à me laisser aller à des emportemens, lui dit il; c'est une sorte de consolation dans le malheur, que j'abandonne aux hommes. Quand je vous ai donné de l'esprit, c'étoit pour moi que je vous avois fait ce présent, & je comptois en recueillir le fruit; vous en avez fait usage contre moi; quelque irrité que je sois, je ne puis cependant vous l'ôter absolument; puisque vous avez subi, en m'épousant, la loi qui vous étoit imposée; mais convenez avec moi, que si vous n'avez pas rompu notre traité, vous ne l'avez pas du moins suivi à la rigueur. Je vais donc partager le différend, vous n'aurez d'esprit que la nuit; car je ne veux point avoir auprès de

moi une femme stupide ; pour le jour vous n'aurez pas le sens commun, & vous ferez ce qu'il vous plaira. Kadour dans le moment même sentit une pesanteur d'esprit, que bientôt elle ne sentit même plus. Quand la nuit fut venue, ses idées se réveillèrent, elle envisagea son malheur, elle pleura, sans pouvoir ni se consoler, ni chercher les expédiens que ses lumières lui pouvoient fournir ; elle avoit cependant l'esprit bien reposé.

La nuit suivante, elle s'aperçut que son mari avoit le sommeil très-dur, & pour profiter encore mieux de cette heureuse circonstance, elle lui mit sous le nez une racine qui non-seulement augmentoit le sommeil, mais qui le faisoit encore durer tout autant de tems que le dormeur la respiroit. Paratinparatos lui en avoit autrefois enseigné les propriétés ; car les maris sont presque toujours les instrumens de leurs malheurs. Quand elle s'aperçut qu'il étoit plongé dans le plus profond sommeil, elle se leva d'auprès de lui, sans autre dessein dans le premier moment, que de s'éloigner de l'objet de sa haine. Ses rêveries la conduisirent, sans trop s'en appercevoir, dans les lieux qui d'ordinaire lui présentoient Arada. Elle ne comptoit pas le chercher ; mais elle se flatta qu'il la chercheroit. En effet, elle le trouva dans une allée des jardins, c'étoit un lieu où mille fois ils s'étoient juré un amour éternel. Arada la

demandoit alors à toute la nature. Kadour lui fit le récit de ses nouveaux malheurs ; ils furent adoucis en les lui contant. La nuit suivante, ils se rencontrèrent au même endroit, quoiqu'ils n'en fussent cependant pas convenus, & ces rendez-vous continuèrent si long-tems & avec tant de succès, que leur disgrâce servit à leur faire goûter une nouvelle espèce de bonheur. L'esprit & l'amour de Kadour lui fournissoient chaque nuit mille ressources plus agréables les unes que les autres, pour amuser & s'attacher son amant. Elles empêchoient qu'Arada, quand même il n'auroit pas ressenti autant d'amour, pût s'imaginer que sa maîtresse n'avoit pas le sens commun la moitié du tems.

A l'approche du jour nos amans se séparoient ; pour lors Kadour alloit réveiller le gnome, après avoir eu soin d'ôter la racine assoupissante, & de la bien cacher. Le jour arrivoit, elle devenoit imbécille ; mais elle s'en consolait aisément, puisqu'elle employoit ce tems au sommeil.

Qui peut se vanter de n'avoir pas éprouvé l'inconstance de la fortune ? Plus on est heureux, plus on est exposé à ses coups ; la médiocrité du bonheur n'est pas exempte elle-même de ses vicissitudes. La racine assoupissante avoit un inconvénient ; car toutes les propriétés en sont accompagnées. Elle avoit celui de faire beaucoup

ronfler. Un gnome domestique du palais qui n'étoit un jour, ni bien endormi, ni bien éveillé, interprêta mal le plus beau ronflement du monde. Il ne douta pas que son maître ne se plaignit & qu'il ne fût malade : son attachement le fit aller à son secours, il apperçut la racine dans sa place triomphante, son soin le plus pressé fut de la déranger. Que ce soin devint funeste à trois personnes ! Le gnome à l'instant s'éveilla ; son premier mouvement lui fit chercher sa femme ; & la solitude où il se trouva, excitant sa fureur & son emportement, le fit sortir de son lit. Le hasard, ou plutôt son mauvais destin le conduisirent au lieu où les deux amans ne pouvoient se lasser de se jurer un éternel amour. Parainparatos ne s'exala point en injures, il ne leur fit aucuns reproches ; mais il toucha l'amant d'une baguette : pour lors il devint d'une figure absolument semblable à la sienne, & la ressemblance fut si parfaite, que Kadour elle-même, la tendre Kadour, ne pût absolument distinguer son amant de son époux, & vécut la plus malheureuse femme du monde. Car elle ne put jamais se consoler de la ressemblance affreuse que tout ce qu'elle aimoit dans le monde, venoit de prendre avec tout ce qu'elle abhorroit ; & jamais il ne lui fut possible de savoir auquel adresser ses plaintes, dans la crainte de prendre l'objet de sa haine, pour l'objet

de son amour. Nous avons bien vu depuis ce tems des amans devenir à la longue des maris, mais jamais la sévérité des époux ne les a conduits que cette fois à une semblable métamorphose.



LE MÉDECIN DE SATIN.

C O N T E.

IL y avoit une fois un roi fort riche , qui n'avoit que deux filles de tous ses mariages. L'aînée étoit d'une figure choquante; elle étoit louché & bossue; en récompense elle avoit beaucoup d'esprit; mais c'étoit un esprit artificieux & méchant; & ce qui ne sera pas difficile à croire, sa flatterie & sa complaisance lui avoient entièrement gagné la confiance & les bonnes grâces du roi son père. La cadette étoit au contraire d'une beauté admirable, son caractère étoit charmant. Bien des gens (ce ne sont, ni des courtisans, ni des amans auxquels je m'en suis rapporté) ne savoient auquel donner la préférence, ou de l'agrément de son esprit, ou des grâces de sa figure.

Un jeune empereur étoit voisin de ce pays. Il n'avoit que vingt ans; mais à cet âge si peu avancé, il avoit fait des actions de grand capitaine & de soldat, si hardies, & en même tems si brillantes, qu'il se seroit aisément rendu maître du monde. Heureusement pour le repos de la terre, la modération se présenta à lui par son beau côté. Il accorda la paix à ses voisins, & ses sujets le

présèrent avec raison de leur donner une impératrice.

Les deux princesses dont on vient de parler, étoient les seules que l'âge ou la naissance lui pussent faire choisir. Il dépêcha des ambassadeurs pour demander l'aînée, comme on fait ordinairement; car il ignoroit absolument quelles étoient les figures & les caractères des deux sœurs. Mais, comme il ne vouloit se marier que pour vivre heureux avec une femme qu'il aimeroit, il résolut de juger par lui-même, avant que de s'engager dans un nœud si terrible. Quelque-tems après le départ de ses ambassadeurs, il vint les trouver incognito, & dans l'unique dessein de voir les princesses; mais quelque diligence qu'il pût faire, la demande de la princesse aînée étoit déjà faite lorsqu'il arriva.

Son voyage ne put être tenu si secret, que le roi n'en fût informé: il se prépara donc à le recevoir avec toute la magnificence possible, mais cependant en conservant toujours l'incognito. Les ambassadeurs présentèrent l'empereur au roi, sous le nom d'un des princes de sa cour, le roi le reçut pour tel. Il y eut bal dès le soir; le jeune empereur y vit sans obstacle, les deux princesses. La difformité de la figure & l'aigreur du caractère de l'aînée, le choquèrent au point, qu'il ne l'auroit pas voulu épouser, quand elle auroit eu dix

royaumes en dot. Il fut au contraire si vivement touché de l'esprit & des charmes de la cadette, qu'il auroit partagé son empire avec elle, n'eût-elle été qu'une simple bergère, & dès ce moment son cœur ne fut plus à lui.

Son éloignement pour la princesse aînée & son attachement pour la cadette, devinrent si vifs dès cette première entrevue, que ce fut avec une grande peine, qu'il rendit à la bossue l'apparence des hommages que son cœur rendoit intérieurement à la cadette. Mais toutes les découvertes qu'il fit les jours suivans, rendirent sa passion trop violente pour la pouvoir cacher, & tous ses soins & ses desirs se déclarèrent enfin pour la cadette. Il lui fit connoître la passion qu'il ressentoit pour elle, & lui fit part du projet qu'il avoit formé de la demander au roi son père (quelque chose qu'il en pût arriver) pourvu seulement qu'elle y voulût donner son consentement. Le jeune empereur étoit fait de façon à n'avoir pas de peine à l'obtenir de l'amour.

Il avoit ordonné à ses ambassadeurs de différer de quelques jours leur audience de congé; & quand il ne fut plus en leur pouvoir d'user de retardement, ils firent, suivant ses ordres, la demande de la princesse cadette. L'on doit se souvenir ici de toute la prévention & de l'aveugle amitié que le roi avoit pour la princesse aînée.

Il fut donc si fâché du compliment des ambassadeurs, qu'il eut peine à se contenir en le recevant. Aussi-tôt que le tems de l'audience fut expiré (car les princes ont eu de tout tems une étiquette) il fut trouver sa fille aînée pour lui apprendre la demande insolente que l'empereur venoit de faire de sa sœur. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce qu'on nous a dit du jugement de ce jeune empereur n'est pas juste; on nous avoit vanté la solidité de ses réflexions, & une sagesse qui devançoit en lui les années; mais je ne puis m'empêcher d'en rabattre infiniment, puisqu'il a la foiblesse de se laisser surprendre à la beauté de la jeune princesse. Le résultat du conseil tenu entre le père & la fille, fut d'envoyer la belle princesse dans une province si éloignée, que l'empereur ne la pût jamais voir. C'étoit le seul moyen de le faire changer de conduite & de le rendre plus raisonnable, suivant leur façon de penser.

L'artificieuse princesse feignoit de vouloir adoucir l'esprit de son père, elle affecta d'être sensible au mécontentement qu'il éprouvoit de sa sœur; enfin elle n'oublia rien de tout ce qu'une femme fausse & piquée fait si bien mettre en pratique, & finit ce beau conseil par lui persuader de faire enfermer la jeune & aimable princesse dans la tour du désert, en lui représentant que

c'étoit le seul endroit de son royaume où le jeune empereur ne pourroit aborder.

Ceux qui sont piqués devoient bien, ce me semble, être plus reconnus dans le monde, qu'ils ne le font en effet; & la chose est bien aisée, car ils affectent une indifférence marquée, qui, d'ordinaire les caractérise, & qui les devoit toujours déceler. La bossue qui persuadoit au roi son père tout ce qu'elle désiroit, n'eut pas de peine à lui faire entendre qu'elle étoit fort peu touchée de la préférence que l'empereur avoit donné à sa cadette, qu'il étoit nécessaire de témoigner de l'indifférence sur ce nouveau choix, & que par conséquent il falloit continuer les divertissemens qu'on avoit préparés. Le roi approuva fort les conseils de son artificieuse fille: il ne s'aperçut pas que la jalousie & le désir de se venger, étoient les seuls motifs qui la faisoient agir. Il donna donc les ordres nécessaires pour rendre les fêtes encore plus brillantes.

L'on détermina un jour pour l'enlèvement de la princesse, & l'on fit avertir toute la cour de se trouver en équipage de chasse dans un endroit de la forêt. Les dames & les cavaliers eurent ordre de s'y rendre séparément. L'empereur & la jeune princesse s'étoient formés des idées si agréables de cette partie, qu'ils attendirent le jour qu'elle devoit s'exécuter, avec une grande impatience. Le

roi vint au rendez-vous avec l'empereur. Quelle fut la surprise de ce dernier & de quel trouble son esprit ne fut-il point agité, lorsqu'il ne trouva pas la princesse parmi les dames de la cour? Le premier coup d'œil qui en impose si rarement aux amans, ne le trompa point. Elle étoit cependant partie long-tems avant lui, pour se rendre au même lieu. L'inquiétude du prince fut au comble, quand il vit commencer la chasse sans elle. Il envoya de tous les côtés ceux de ses gens qui l'avoient suivi, pour en savoir des nouvelles, & lui-même passa la journée à la chercher & à la regretter. Quand la chasse fut finie, il revint chez lui accablé de chagrin & de cette cruelle agitation, que l'amour fait faire éprouver.

Un de ceux qu'il avoit envoyé à la découverte; avoit rencontré le carrosse de la princesse, accompagné de plusieurs cavaliers qui le gardoient avec la plus grande exactitude; il l'avoit suivi jusqu'à la tour du désert, & tout ce qu'il avoit pu remarquer, c'est que peu de tems après, le carrosse étoit parti vide de cette horrible solitude. Il fut aisé de juger que la princesse étoit demeurée renfermée dans cette effroyable retraite. La nouvelle qu'il en vint donner à l'empereur pénétra ce prince de la plus vive douleur. Il partit à l'heure même, après avoir donné ordre à ses ambassadeurs de déclarer dès le lendemain la guerre au roi, s'il ne

tendoit la liberté à la princesse. A peine fut il arrivé dans ses états, qu'il leva une puissante armée, la fit avancer avec diligence, & se rendit maître de la frontière, avant même que son ennemi eût songé à se mettre en défense.

En quittant les lieux où son amour avoit pris naissance, il avoit écrit un billet fort tendre à son adorable princesse, il avoit chargé un de ses favoris aussi adroit qu'affectionné, du soin de le remettre, & celui-ci avoit examiné avec tant d'exactitude les environs de la tour du désert, il s'étoit informé avec tant d'adresse, de l'endroit où la princesse étoit logée, qu'il découvrit enfin une petite fenêtre de sa chambre à coucher, qui donnoit sur un lieu rempli de ronces, que personne ne fréquentoit. La malheureuse princesse étoit si prodigieusement contrainte, qu'il ne lui étoit pas même permis de prendre l'air à cette petite fenêtre, quoique ce fût la seule qui donnât du jour dans sa chambre. On lui avoit choisi pour gouvernante la nourrice de la princesse bossue. C'étoit une femme que l'on prétendoit être descendue d'Argus en droite ligne. L'on dit qu'elle avoit comme lui un œil qui ne dormoit jamais. Indépendamment de cette importunité, c'étoit une vilaine bête sur tous les points. Elle ne quittoit pas la princesse un seul moment; & cette belle infortunée éprouvoit une gêne & une afflic-

tion d'autant moins aisées à supporter, qu'elle ne pouvoit presque plus se flatter de recevoir des nouvelles de son amant.

Un jour que cette incommode surveillante étoit enfermée dans son cabinet, occupée à écrire à sa belle élève la princesse bossue, pour lui rendre compte de ce que la jeune princesse avoit fait & dit depuis qu'elle étoit en prison; la belle malheureuse profita de l'instant de liberté que lui donnoit l'absence de son argus, pour prendre l'air, & regarder un moment par la fenêtre. Elle apperçut un homme caché dans les épines, qui s'avança dès qu'il la vit, & qui lui monroit une lettre. Elle le reconnut aisément pour appartenir à l'empereur; aussi-tôt elle lui jeta un fil auquel il attacha le billet. Je laisse à penser si ce fut avec promptitude qu'elle le tira à elle. Elle eut heureusement le tems de le lire, avant que la nourrice fût sortie de son cabinet & qu'elle eût achevé ses dépêches. Il est impossible d'exprimer sa joie. La même circonstance qui l'avoit favorisée la veille, lui fournit le lendemain l'occasion de pouvoir faire réponse. Elle se servit d'une feuille de ses tablettes, qu'elle jeta à celui qui lui avoit remis le billet.

L'empereur charmé d'avoir pu donner de ses nouvelles & de recevoir de celles de la princesse, résolut d'aller lui-même à la tour du désert au

risque de tout ce qui pouvoit arriver ; ne fût-ce que pour voir un moment ce qu'il adoroit. Il renvoia son fidèle messager, pour lui en demander la permission, par un nouveau billet, & pendant cet intervalle de tems, il donna les ordres nécessaires pour que son absence n'allarmât point son armée.

La princesse répondit à cette seconde lettre ; qu'elle seroit charmée de le voir, mais qu'elle le conjuroit de ne se point exposer à un pareil danger ; d'autant plus que la vigilance de la vieille nourrice, rendroit peut-être son voyage inutile ; elle ajouta cependant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de l'avertir que cette impitoyable gouvernante écrivoit quelquefois un quart d'heure le matin, & que pour lors elle la laissoit seule.

L'empereur étoit trop amoureux pour être arrêté par les obstacles les plus invincibles. Il étoit déterminé à affronter tous les périls ; il résolut cependant d'essayer pour le plus sûr d'endormir la surveillante. Il envoya pour cet effet à la princesse une poudre assoupissante, il partit quelque tems après son favori, & se rendit la nuit dans les ronces, qui le conduisirent jusqu'au pied de la tour. La princesse de son côté ayant endormi son argus par le moyen de la poudre, parut à la fenêtre, aussi-tôt qu'elle eut entendu le signal dont elle étoit convenue. Son cœur étoit si partagé entre

la crainte & la joie, qu'il seroit difficile de dire laquelle de ces deux passions y dominoit le plus. Pour l'empereur, il n'étoit occupé que du plaisir de revoir sa chère princesse. Il la pria avec tant d'instances de lui permettre d'entrer dans son appartement, qu'elle ne put lui refuser cette grâce. Elle jeta le bout d'un cordon qu'elle avoit composé de plusieurs nœuds de rubans, & par ce moyen elle tira à elle l'échelle de soie que l'empereur avoit sagement apportée.

A peine l'eût-elle attachée à la fenêtre, qu'elle vit arriver l'empereur dans sa chambre. Leur entretien fut des plus doux & des plus tendres. Il faut avoir éprouvé les mêmes sentimens, & s'être trouvé dans une pareille situation, pour pouvoir exprimer tout ce qu'ils se dirent. Leurs adieux furent encore plus touchans; ils se séparèrent avec douleur, & lorsque le jour ne leur permit plus de demeurer ensemble.

La princesse ayant détaché l'échelle, & fermé la fenêtre, se coucha, ne croyant pas qu'il fût possible à la vieille qui dormoit profondément de rien savoir de ce qui s'étoit passé. Mais elle avoit tout vu par le moyen de cet œil toujours ouvert; c'étoit dans le fond une infirmité à laquelle on avoit faussement attribué une parenté avec Argus. Il est bien vrai que sa curiosité & son importunité, jointes à cette infirmité, avoient suffisam-

ment autorisé cette fiction. Quoi qu'il en soit, son premier soin, d'abord qu'il fit jour, fut celui d'écrire à la jalouse princesse, & de lui faire un détail le plus exact de toutes les circonstances de l'entrevue de nos deux amans.

La méchante petite bossue apprit cette nouvelle avec fureur, & ne mettant plus de bornes à son ressentiment, elle résolut de se venger cruellement du mépris que l'empereur avoit fait de ses prétendus appas. Pour avoir le loisir d'exécuter ses pernicious dessein, elle manda à sa nourrice de ne pas faire semblant de s'appercevoir de ce qui se passoit. Elle fit faire cependant une espèce de trappe disposée de façon, que l'empereur en passant dans les ronces qui étoient au pied de la tour, détendroit des ressorts, qui non-seulement le prendroient, comme on prend une souris dans une fourcière, mais feroient encore partir une infinité de flèches empoisonnées qui le perdroient de toutes parts. Cette fatale machine fut faite en peu de jours & posée sans que la belle princesse pût en avoir le moindre soupçon.

L'empereur pressé par une impatience que l'amour seul peut inspirer, vint ce soir-là plutôt encore qu'à l'ordinaire. En approchant de la tour, il entendit la princesse qui faisoit un de ces grands éclats de rire, inconnus à tout autre, qu'à la jeune-
nelle contente. Il avança avec précipitation, pour

faire le signal accoutumé. Heureusement que le ressort de la machine ne se détendit que très-peu, & qu'il ne partit de cette détestable invention que quelques flèches, dont les blessures furent cependant suffisantes pour faire tomber le prince à la renverse tout couvert de son sang.

Son fidèle écuyer qui ne l'avoit jamais voulu abandonner, l'emporta dans un bois voisin, où le reste de sa suite l'attendoit. On banda ses plaies & l'on fit un brancard sur lequel on le porta en diligence pour le mettre hors du pays ennemi. Les chirurgiens trouvèrent que ses blessures n'étoient pas mortelles; mais quelque grande que fût la douleur qu'il ressentoit, elle lui étoit bien moins sensible que le souvenir du rire de la princesse, dans le tems qu'il étoit traité si cruellement.

De son côté, la princesse étoit dans de cruelles inquiétudes; le soir qui fut si malheureux à l'empereur, elle éprouvoit cette joie que donne le contentement du cœur. Une petite guenon qu'elle aimoit beaucoup, fit une grimace si singulière en regardant ronfler la vieille, que la princesse dans l'âge où la gaieté est si naturelle, laissa échapper cet éclat de rire, dont l'empereur avoit été frappé en approchant de la tour. L'heure ordinaire de leur signal arriva, & elle fut fort surprise de ne point entendre l'empereur ni personne de sa

part. Elle le fut bien davantage , lorsque la vieille qu'elle croyoit fort endormie , l'obligea de se coucher sur le champ , & que depuis ce tems-là elle ne l'a perdu plus de vue.

Elle passa quinze jours dans une affliction & dans une inquiétude que rien ne peut égaler. Au bout de ce tems , la nourrice entra dans son cabinet pour dépêcher son courier ordinaire ; elle avoit laissé la clef à la porte , & la princesse la ferma si adroitement à double tour & si promptement , que la vieille ne s'en apperçut que lorsque sa lettre fut écrite. Le premier mouvement de la princesse fut de courir à la fenêtre. Que devint-elle , quand elle vit des flèches & du sang sur les ronces ? elle ne fut plus maîtresse d'elle-même , & ne doutant point de son malheur , elle voulut se jeter par la fenêtre , pour ne pas survivre à son amant. Une seconde reflexion , qui n'est nullement incompatible avec l'heroïsme le plus pur , lui fit prendre le parti de se bien assurer du malheur de tout ce qu'elle aimoit , avant que de se porter aux dernières extrémités.

Dans ce dessein , elle sortit de la tour. Le désespoir est une ivresse qui nous facilite les choses les plus impraticables. Lorsqu'elle fut à quelque distance de la prison qu'elle fuyoit , elle rencontra heureusement le mari de sa propre nourrice , qui venoit à dessein de lui rendre quelque service ,

ou du moins pour s'informer de ses nouvelles. La princesse n'hésita pas un moment à se faire connoître à lui ; elle le conjura d'aller lui chercher un habit d'homme ; & pour lui donner le tems de faire cette commission , elle le fut attendre dans le plus fort d'un bois prochain qu'elle lui indiqua. Le bon homme exécuta fidèlement ses ordres , il ne fut pas même long tems en chemin (l'attachement & l'amour ne font pas pour l'ordinaire languir les commissions). Elle mit l'habit qu'il lui présenta, & renferma celui qu'elle portoit, dans un sac que le bon homme chargea sur son dos. Cet habit se trouvoit le plus heureusement du monde & selon l'usage de toutes les héroïnes, couvert de pierreries.

En cet état ils prirent ensemble le chemin des états de l'empereur. L'on peut croire que déguisée comme elle l'étoit, & dans la crainte d'être poursuivie, elle couchoit à la belle étoile. Elle se trouva donc un jour dans un vallon délicieux, arrosé d'une fontaine qui n'étoit pas moins agréable ; elle choisit cet endroit pour y passer la nuit. A la pointe du jour elle fut éveillée par une voix charmante. Cette singularité, dans un lieu si solitaire, la surprit ; elle avança du côté d'un bois de myrthe, d'où elle avoit cru entendre sortir la voix. Elle aperçut un jeune enfant ; il portoit un carquois & avoit un arc d'ivoire à la main, il étoit d'une

beauté charmante , elle l'eût pris pour l'amour , mais il n'en avoit pas le bandeau.

Ce bel enfant lisant dans sa pensée , lui dit avec un agréable sourire , qu'elle ne devoit point être surprise de ne lui pas voir les yeux bandés ; que ses flèches ne faisant naître que des désirs innocens & que des flammes épurées , il avoit par cette raison , besoin d'une vue bien pénétrante pour discerner les cœurs capables de les recevoir , & qu'il étoit en cela bien différent de l'autre amour , qui causoit tant de désirs criminels , & auquel un bandeau sur les yeux étoit absolument nécessaire , pour lui servir en quelque façon d'excuse de tous les crimes , les injustices & les défordres qu'il causoit dans le monde. A ce panegyrique il ajouta qu'ayant fait naître l'amour pur & tendre dont ils brûloient elle & l'empereur , il étoit obligé de les secourir dans leur malheur. Il lui donna donc une petite bouteille d'un baume admirable , en lui recommandant de trouver le moyen d'en mettre sur les blessures de l'empereur. Vous n'êtes plus , ajouta-t-il , qu'à deux journées de distance du lieu de son séjour. Ne perdez point de temps ; espérez en l'amour , quoique vous trouviez l'empereur sans aucun espoir de guérison. La princesse remercia le bel enfant , le cœur si gros & les yeux si fort baignés de larmes , qu'elle auroit attendri tous ceux qui l'auroient vue. Elle

éveilla promptement le mari de sa nourrice, & prit en diligence le chemin du lieu que l'amour lui avoit enseigné.

Enfin elle arriva à cette ville tant désirée. Elle alla droit au château; son air étoit si majestueux, malgré son déguisement, que la première personne à laquelle elle s'adressa (c'étoit une honorable bourgeoise) s'estima trop heureuse de lui offrir un appartement. La princesse demanda des nouvelles de l'empereur avec l'empressement que l'on peut imaginer; on lui apprit qu'il étoit à l'extrémité. Avec une hardiesse que la confiance en l'amour lui pouvoit seule donner, elle s'avoua pour médecin, répondit sur sa tête de la guérison de ce prince, & ne demanda que très-peu de jours pour lui rendre sa première santé.

Pour paroître à la cour avec plus d'éclat, le charmant & nouveau médecin résolut de se faire faire un habit de fatin. La marchande fournit, selon son dire, le plus beau de la ville, un tailleur prit la mesure, on le paya largement, & l'habit fut fait en deux heures. Le joli médecin fit encore emplette d'un mulet, auquel il fit faire avec la même diligence, une housse de fatin pareil à celui de sa robe.

Pendant que les ouvriers travailloient, il fit cent mille questions à la marchande, & sur toutes choses il lui demanda si elle ne connoissoit per-
sonne

sonne chez l'empereur. Elle lui répondit qu'il pouvoit être tranquille de ce côté-là, parce qu'un officier de la porte étoit frère de la cousine d'une de ses amies, & que cet officier étoit cousin germain du secrétaire d'un capitaine des gardes. Le médecin lui dit qu'elle pouvoit assurer tous ceux qu'elle connoissoit, que sur le bruit de la maladie de l'empereur, il étoit arrivé un empirique étranger, qui répondoit de le guérir à peine d'être brûlé vif, s'il ne réussissoit pas dans son entreprise.

La marchande qui cent fois avoit bavardé en des occasions bien moins importantes, courut au château parler d'un étranger qui logeoit chez elle; & sa tête s'échauffant à tous momens par ses récits, son empirique avoit fait des cures devant ses yeux bien plus difficiles que celle du prince. Enfin elle répéta tant de fois que son médecin répondoit sur sa tête de la guérison de l'empereur, que son discours fit impression sur quelques courtisans.

Les médecins qui n'aiment point d'autres guérisseurs qu'eux & les leurs, crièrent en vain que l'empirique étoit un fou, & que les offres qu'il faisoit suffisoient pour le prouver. Quelques-uns de leurs malades ajoutèrent foi à leurs propos; mais tous les officiers du palais leur répondirent avec raison, que puisqu'ils avouoient que leur art

ne leur fournissoit plus aucunes ressources, on ne risquoit rien d'écouter l'empirique, & qu'ils vouloient absolument s'en rapporter à lui; car il est bon de savoir que les blessures de l'empereur que l'on n'avoit pas jugées mortelles dans le commencement, l'étoient devenues par le terrible effet du poison dont les flèches avoient été armées.

On alla donc chez le médecin le conjurer les larmes aux yeux, d'employer ses remèdes pour la guérison d'un prince adoré de ses sujets. Il ne se fit pas prier, il monta sur son mulet avec son équipage. Les soldats & les habitans les voyant l'un & l'autre couverts de satin, dirent, voici le Médecin de Satin, & son arrivée au château fut annoncée par ce nom qui lui demeura. On le conduisit dans la salle, où le capitaine des gardes l'attendoit pour juger à sa mine, à ses discours & à son maintien, si l'on pouvoit prendre quelque confiance en lui. Il lui trouva, quoique dans une extrême jeunesse, un air si noble, si ouvert & si heureux, un maintien si modeste, si sage & si poli, qu'il entreprit avec chaleur de lui faire voir l'empereur, & il en vint à bout malgré la cabale des médecins & de leurs partisans. Il faut pourtant convenir que la fatigue & la douleur avoient diminué beaucoup l'éclat de sa beauté.

D'abord que l'empereur l'eut apperçu & qu'il

eut entendu le son de sa voix, il fut touché d'une inclination particulière pour lui, & il prit confiance en ses remèdes. Le médecin de Satin lui répéta ce qu'il avoit déjà dit de modeste aux autres sur son grand savoir; mais il ajouta de plus, qu'il ne vouloit pas que sa conduite fût ni critiquée ni examinée: que pour cela il ne souffriroit pas qu'il y eût aucune autre personne dans la chambre de l'empereur que son écuyer favori.

Plus l'empereur écoutoit le Médecin de Satin; plus son cœur l'engageoit à s'abandonner aveuglément à ses remèdes. Il ordonna donc à tous ses officiers de se retirer. Le Médecin mit de son baume dès le jour même sur les plaies de l'empereur, & ce prince en reçut un si grand soulagement, qu'il passa la nuit tout d'un somme. Le lendemain les médecins, aussi bien que toute la cour, furent surpris de le trouver en si bon état. Après qu'il eut pris quelque nourriture, le Médecin de Satin voulut encore que personne ne demeurât dans la chambre du malade. Il leva le premier appareil, & il versa pour la seconde fois de son baume sur les plaies du prince; & ce fut avec un tel succès, que le lendemain matin il se trouva presque guéri. Mais songeant à la cause de son mal, les chagrins prirent la place de ses douleurs; la voix & le visage de son nouveau Médecin lui rappeloient vivement le souvenir

d'une princesse qu'il croyoit perfide. Il soupira ; il lui échappa même quelques larmes. Le Médecin de Satin s'en apperçut, & lui dit qu'il reconnoissoit en lui une autre maladie que celle pour laquelle il l'avoit appelé. Le prince lui répondit, je vois bien aussi que vous avez plus d'une connoissance, mais il vous est impossible de me guérir du mal que vous venez de découvrir en moi. Le Médecin le pria de se mettre l'esprit en repos, & l'assura qu'avant de le quitter, il le guériroit de son chagrin, aussi bien que de ses blessures.

Le nouveau Médecin possédoit le talent de la parole dans un éminent degré : il avoit non-seulement l'art de persuader, mais il avoit encore l'heureux talent de savoir amuser son malade par les agrémens d'une conversation légère, vive & badine. La police devoit défendre aux médecins d'être durs & rébarbatifs. Avec de tels secours il fut aisé au Médecin de satin de s'insinuer dans l'esprit de l'empereur & d'obtenir sa confiance. Il devint son confident, & ce prince, en lui avouant tout l'excès de la passion qu'il avoit eue pour la princesse, ne put lui cacher qu'il l'aimoit encore éperdument toute ingrate & toute perfide qu'elle pût être ; car il la croyoit complice de la trahison qu'on lui avoit faite, & cette cruelle prévention n'avoit d'autre fondement que l'éclat de rire qu'il avoit entendu au moment qu'il avoit

été blessé. De tout tems les amans se sont portés à toutes les extrémités, sur les plus simples bagatelles : aussi je les exhorte, autant qu'il est en moi, non pas de ne plus s'affecter de bagatelles, ce seroit détruire leur passion, mais de ne rien garder sur le cœur, & de ne se laisser ignorer aucune impression. Le Médecin de Satin écoute le discours du prince avec un plaisir mêlé de douleur ; il ne put même s'empêcher de soupirer plusieurs fois. Il fit son possible pour persuader à l'empereur qu'il y avoit bien de l'apparence qu'il se trompoit dans le jugement qu'il portoit sur la princesse. Il alléguâ, mais en vain, de fort bonnes raisons pour la justifier ; car les préventions de jalousie & de mécontentement s'effacent difficilement de l'esprit.

Le Médecin de Satin répandit enfin pour la dernière fois de son précieux baume sur les plaies de l'empereur qui s'endormit profondément, & le médecin en fit autant. Le lendemain matin la princesse prit la résolution de paroître dans son état naturel. Elle s'éveilla de bonne heure, quitta sa robe de satin, pour prendre ses habits ordinaires, mit ses pierreries, & ne négligea aucune des attentions de parure qui pouvoit non-seulement la faire reconnoître, mais encore la rendre brillante aux yeux de son amant & de toute sa cour. Elle finissoit sa toilette, quand l'empereur

s'éveilla. Il se trouva pour lors dans une santé si parfaite, qu'il ne ressentoit pas la moindre foiblesse. Il étoit si bien éveillé, que cette situation lui paroissoit être un songe ; & ce qui le confirma dans cette pensée, ce fut la vue de la princesse qui vint tirer elle-même les rideaux de son lit. Elle lui fit alors le détail des diverses situations où elle s'étoit trouvée depuis leur dernière entrevue dans la tour du Desert, en lui reprochant tendrement l'injuste soupçon auquel il s'étoit laissé aller. L'empereur se jeta aux pieds de la princesse, & n'oublia rien de tout ce qui se peut dire, pour marquer sa reconnoissance & la violence de sa passion. Pendant ce tems, les principaux de la cour & les médecins étoient dans l'antichambre, attendant le succès du remède.

L'empereur voulut leur faire connoître l'obligation qu'il avoit au Médecin de Satin. Il fit ouvrir la porte de sa chambre. Leur étonnement fut extrême, en le voyant jouir d'une santé parfaite. Ils entrèrent avec précipitation pour faire des remerciemens & donner des éloges au Médecin de Satin (comme bons courtisans qu'ils étoient); mais quelle fut leur surprise, quand à la place d'un empirique, ils apperçurent la plus belle princesse du monde ! L'empereur leur dit qu'en remerciant son médecin, ils pouvoient en même tems saluer leur impératrice. Il voulut donner sur

le champ ses ordres pour la cérémonie de leur mariage; mais la princesse le pria sagement d'attendre l'agrément du roi son père.

L'armée de l'empereur indignée de la lâche trahison qu'on avoit faite à leur prince, avoit poussé ses conquêtes avec autant de bonheur que de courage sous les ordres d'un général habile. Le roi père des deux princesses étoit renfermé sans aucune ressource dans sa ville capitale. Le siège étoit formé, & l'on pouvoit les travaux avec une grande vivacité. Cependant malgré les soins que l'on apportoit pour fermer la place de près, le bruit de la singulière guérison de l'empereur & de la qualité du médecin, se répandit dans la ville assiégée. La méchante & jalouse princesse, dont le tempérament étoit des plus colériques, éprouva une douleur si vive en apprenant que sa sœur & l'empereur étoient sur le point d'être heureux, elle fut si peinée de l'inutilité des obstacles qu'elle avoit apportés à leur bonheur, qu'elle mourut d'un étouffement. Le roi fut pénétré de sa mort; dans ses premiers transports, il fit brûler la nourrice de cette princesse, pour la punir du peu de soin avec lequel elle avoit gardé la belle princesse dans la tour du Desert.

La douleur du roi commençoit à s'appaiser, il étoit plus en état de reconnoître son injustice, lorsque les ambassadeurs de l'empereur arrivèrent,

pour lui offrir la paix à des conditions si avantageuses, qu'il se trouva trop heureux de les accepter, aussi bien que la demande qu'ils lui firent de la princesse sa fille pour l'empereur leur maître. Il voulut même se trouver à la cérémonie du mariage qui se fit avec autant de joie que de magnificence. Mais les remords lui rendirent la vie si insupportable (dans le fonds il avoit le cœur bon, les mauvais conseils de sa fille l'avoient seuls perverti), il fut si touché d'avoir aimé un sujet si peu digne de l'être, & d'avoir tourmenté l'objet qui méritoit le plus son amitié, qu'il ne lui fut pas possible de survivre à des chagrins aussi cuisans. Pour nos deux époux, ils éprouvèrent le sort des amans persécutés; ils s'en aimèrent plus tendrement, & vécurent heureux dans toutes les circonstances.



L E P R I N C E
A R C - E N - C I E L.
C O N T E.

IL y avoit une fois un roi qui fut marié un tems fort considérable sans avoir d'enfans. Il obtint enfin du ciel une fille d'une si grande beauté, qu'il ne crut pas pouvoir lui donner de nom plus convenable, que celui de Plus-belle-que-fée. Le bon prince ne pensoit pas qu'un pareil nom devoit nécessairement attirer sur cet enfant la haine redoutable des fées. En effet, elles ne furent pas plutôt informées de ce nom plein d'orgueil, qu'elles formèrent le dessein de se saisir de la personne à qui il avoit été donné, résolues de la tourmenter cruellement, ou du moins de la soustraire aux yeux des hommes.

La plus ancienne de tout le corps fut chargée du soin de cette vengeance. Cette fée qui se nommoit Lagrée, étoit si vieille, qu'il ne lui restoit plus qu'un œil & qu'une dent, encore étoit-elle obligée de les mettre toutes les nuits tremper dans une liqueur fortifiante. Elle étoit en même tems si méchante, qu'elle ne s'occupoit que du

triste soin d'exécuter les noirceurs & les méchancetés de ses compagnes. Avec autant d'expérience & de mauvaise intention qu'elle en avoit, il ne lui fût pas difficile d'enlever Plus-belle-que-fée. Cette petite fille, qui n'avoit alors que sept ans, pensa mourir de peur, quand elle se vit seul au pouvoir d'une personne si hideuse. Elle fut cependant un peu rassurée, lorsqu'après avoir fait environ une heure de chemin sous terre, elle se trouva dans un superbe palais, environné de jardins magnifiques, & qu'elle s'aperçut que son chien & son chat l'avoient suivie.

La vieille la conduisit dans une assez jolie chambre, qu'elle lui donna pour habitation; & lui montrant une cheminée, elle lui ordonna expressément d'entretenir un feu continuel, & de prendre garde, sur les yeux de sa tête, de conserver sans se casser, deux fioles de verre qu'elle confia à ses soins. Après ces deux ordres donnés avec l'accompagnement des menaces les plus terribles, la vieille s'en alla, & laissa la petite fille assez contente, de pouvoir se promener dans ce palais, & de n'avoir que deux fonctions, qui ne lui paroissent pas difficiles à remplir. Elle s'en acquitta très-exactement pendant quelques années & s'accoutuma si bien à la vie solitaire, qu'elle oublia entièrement la cour du roi son père.

Un jour qu'elle s'amusoit à jouer auprès d'une

belle fontaine, placée au milieu des jardins, les rayons du soleil donnant sur cette onde claire, formèrent un Arc-en-ciel, dont l'éclat & la beauté surprirent Plus-belle-que-fée. Il sortit de cet Arc-en-ciel une voix dont le son la charma encore davantage. Cette voix paroïssoit être celle d'un jeune homme. A la douceur & à l'agrément des propos qu'il tenoit, on ne pouvoit se dispenser de se former l'idée de la figure la plus aimable : mais l'imagination pouvoit seule travailler en cette occasion; car la personne étoit invisible.

Le bel Arc-en-ciel fit entendre à Plus-belle-que-fée, qu'il étoit dans la première jeunesse, que son père étoit un puissant roi, & que Lagrée pour se venger de ses parens & les affliger, l'avoit privé pour quelques années de sa figure naturelle : qu'elle l'avoit enfermé dans ce palais, que sa pénitence lui avoit été fort difficile à soutenir dans les commencemens; mais qu'il ne pouvoit lui cacher qu'il craignoit de la voir finir, depuis qu'il avoit eu le bonheur de voir Plus-belle-que-fée, & qu'il avoit eu la hardiesse de l'aimer. Il ajouta à cette déclaration, beaucoup de choses encore plus galantes, auxquelles Plus-belle-que-fée fut d'autant plus sensible, que la douce séduction des propos tendres, étoit un plaisir tout nouveau pour elle.

Le prince ne pouvoit ni paroître ni se faire

entendre que sous la figure d'un Arc-en-ciel. Il falloit donc que le soleil parut, & qu'il se trouvât de l'eau pour produire cette agréable apparition, & Plus-belle-que-fée ne perdoit aucun des momens qui pouvoit lui faire voir son amant. La conversation devint un jour si intéressante, & les momens lui parurent si courts, que le feu qui lui étoit confié s'éteignit.

Lagrée à son retour s'apperçut de cette négligence, & bien loin d'en témoigner du ressentiment, elle saisit avec joie ce prétexte, pour exercer toute sa rage contre la belle enfant qu'elle tenoit prisonnière. Elle lui commanda donc d'aller dès le lendemain de grand matin, demander du feu à Locrinos, pour ralumer celui qu'elle avoit laissé éteindre. Ce Locrinos étoit un monstre cruel qui dévorait toutes les personnes qu'il pouvoit rencontrer, & sur-tout les jeunes filles. Plus-belle-que-fée obéit avec une douceur infinie, & sans avoir pu dire adieu à son amant, elle alla chez Locrinos, comme à une mort certaine. En traversant un bois, elle fut avertie par un oiseau de prendre un caillou brillant comme une étoile, qu'elle trouveroit dans une fontaine voisine, & de s'en servir quand il en seroit tems. Plus-belle-que-fée suivit ce conseil, & continuant son voyage, elle arriva à la maison de Locrinos. Heureusement elle ne trouva que sa femme,

qui étoit seule à la maison. Elle fut touchée de compassion à la vue de la jeune princesse, (c'est un des grands avantages de la beauté que l'intérêt qu'elle fait inspirer) : mais la femme du monstre fut encore plus frappée de l'éclat du cailou qu'elle lui présenta. Elle lui donna donc du feu, & en reconnoissance de la belle pierre qu'elle lui avoit donnée, elle lui fit présent d'une autre, dont elle lui dit qu'elle pourroit un jour faire usage ; puis elle la renvoya sans lui avoir fait aucun mal.

Lagrée fit paroître autant de surprise que de mécontentement d'un bonheur si extraordinaire, & Plus-belle-que-fée attendit avec une impatience extrême le moment de pouvoir entretenir le prince Arc-en-ciel de ce qui venoit de lui arriver, & celui de pouvoir lui marquer la joie qu'elle avoit de le revoir. Elle ne lui apprit pourtant rien de nouveau, il avoit déjà été informé de son aventure par une fée de ses parentes qui le protégeoit.

La crainte d'exposer tout ce qu'il adoroit à de nouveaux périls, lui fit imaginer un moyen plus commode que celui auquel ils avoient eu recours jusqu'alors pour s'entretenir, & Plus-belle-que-fée le mit tous les jours en usage avec succès. Elle posoit sur la fenêtre de sa chambre, suivant l'instruction qu'elle en avoit reçue de son amant, un

bassin rempli d'eau ; l'Arc-en-ciel se formoit dans le bassin , comme il eût fait sur la fontaine : ainsi Plus-belle-que-fée ne s'éloignoit en voyant son amant , ni du feu , ni des deux fioles , où la vieille meritoit tremper & sa dent & son œil. Ils profitèrent quelque tems de tous les instans de soleil , pour avoir de ces conversations tendres qui rendent les journées si courtes.

Le prince Arc-en-ciel vint un jour au rendez-vous dans la tristesse la plus profonde. Il avoit appris avec désespoir , qu'il alloit être incessamment banni de ces beaux lieux , sans savoir précisément en quel endroit de la terre on devoit le conduire. On peut juger aisément de la douleur de nos deux amans ; ils ne laissèrent échapper aucuns rayons de soleil , & se donnèrent rendez-vous pour le lendemain.

Ce lendemain arriva enfin , mais malheureusement le tems étoit couvert. Après quelques heures d'une impatience que l'amour seul fait connoître , le soleil se découvrit un instant. Plus-belle-que-fée accourut pour en profiter , & ce fut avec une si grande vivacité , qu'elle renversa toute l'eau du bassin qu'elle avoit préparé dès la veille. Elle n'en trouva point d'autre , que celle des deux bouteilles confiées à sa garde. Il s'agissoit de voir son amant encore une fois , c'étoit une séparation. Elle ne fit donc aucune difficulté de casser les deux fioles ,

& l'Arc-en ciel se forma. Il est bon de savoir que l'usage de la parole qui lui étoit interdit, étoit attaché à la vivacité de ses couleurs. Leur adieu fut plein de tendresse ; le prince fit à sa maîtresse les protestations les plus sincères & les plus vives, il lui promit de ne rien négliger pour la tirer du lieu où il étoit contraint de la laisser, pour s'unir à elle par un mariage auquel il la supplioit de vouloit consentir. Plus-belle-que-fée lui jura à son tour qu'elle n'auroit jamais d'autre époux, & qu'elle étoit prête de s'exposer à la mort pour le retrouver.

Le destin qui les séparoit si cruellement, ne leur permit pas de faire leurs adieux plus longs. L'Arc-en-ciel s'évanouit, & Plus-belle-que-fée outrée de douleur, & résolue à tout entreprendre, prit avec elle son chien, son chat, avec une branche de myrthe & le caillou que la femme de Locrinos lui avoit donné. Quelle hardiesse le véritable amour ne fait-il pas inspirer dans de certaines occasions ? car il est certain que cette jeune princesse se mit en chemin sans autre équipage, & sans autre guide que le hasard & le désespoir.

Lagrée s'aperçut à son retour de la fuite de sa prisonnière, elle devint furieuse, & dans le même instant elle courut après elle. Elle la joignit dans le tems précisément que la malheureuse accablée de lassitude, voulant prendre quelque repos, s'étoit couchée dans une caverne que le caillou dont

elle s'étoit chargée, venoit de former pour elle. Le petit chien qui veilloit soigneusement à la garde de sa maîtresse, mordit Lagrée d'une manière si sensible, qu'au lieu de se saisir de Plus-belle-que-fée, comme elle s'y préparoit, elle se heurta contre la caverne, & cassa son unique dent.

Avant qu'elle fût revenue de la douleur & de la rage que lui causa cet accident, la jeune fille eut le loisir de s'échapper & de faire encore beaucoup de chemin. La crainte d'un péril si pressant, lui fit quelque tems oublier sa lassitude; mais succombant enfin, elle se laissa tomber, ne se pouvant plus soutenir.

Le hasard fit que la branche de Myrthe qu'elle portoit, toucha la terre, & cette branche lui fit aussi-tôt un cabinet de verdure où elle espéra de pouvoir dormir tranquillement. Lagrée de son côté qui n'étoit occupée que du désir de se venger, se mit de nouveau à poursuivre notre malheureuse princesse. Elle arriva au moment qu'elle commençoit à s'endormir. Le chat grimpé sur une des branches du cabinet, ne fut pas d'un moindre secours à sa maîtresse, que ne lui avoit été le petit chien quelques heures auparavant. Il sauta au visage de Lagrée, lui arracha son œil unique, & délivra par conséquent & pour toujours Plus-belle-que-fée des persécutions de cette impitoyable fée. Mais à peine se vit-elle foulagée d'une
aussi

aussi grande inquiétude, qu'elle éprouva les horreurs de la faim, & celles de la fatigue. Elle fut à la veille d'y succomber; enfin demi-morte & dans un état affreux, elle arriva auprès d'une petite maison verte & blanche.

Une belle dame habillée de ces deux couleurs, qui en étoit la maîtresse & l'unique habitante, l'y reçut avec toute la bonté imaginable. Après un long souper & un long sommeil dans le meilleur lit du monde, la dame verte & blanche prédit à Plus-belle-que-fée, qu'après de grandes peines, elle viendrait à bout de ses desseins. En l'embrassant & lui disant adieu, elle lui donna une noix qu'elle lui ordonna de n'ouvrir que dans un pressant besoin. Plus-belle-que-fée, fut reçue après avoir encore essuyé beaucoup de fatigues, dans une maison, & par une dame toute semblable à celle qu'elle avoit déjà trouvée. Elle y reçut aussi un présent & aux mêmes conditions, mais au lieu d'une noix on lui donna une grenade d'or. La triste & fatiguée princesse fut encore obligée de poursuivre son voyage avec des peines incroyables, & elle fut soulagée une troisième fois dans une maison semblable aux deux autres, qu'elle avoit déjà rencontrées sur sa route.

Ces maisons appartenoient à trois sœurs également douées des talens de féerie, & d'une figure & d'une humeur si semblable, qu'elles vouloient

aussi que leurs demeures & leurs habits se ressemblassent absolument. Elles n'étoient occupées que du soin de secourir les malheureux; elles étoient enfin aussi douces & aussi bienfaisantes, que la défunte Lagrée étoit cruelle & malfaisante. Cette troisième fée consola Plus-belle-que-fée, la conjura de ne se point rebuter, & lui promit la récompense de ses peines. Elle accompagna son discours du présent d'un flacon de cristal de roche, avec ordre de ne le déboucher que dans une nécessité absolue. Notre héroïne la remercia avec la douceur & l'affection que la tristesse & l'espérance savent inspirer, & s'éloigna de ces lieux, la tête remplie des plus agréables pensées.

Le chemin qu'elle suivit, la conduisit quelques heures après dans un bois charmant. On y respiroit un air pur, parfumé de l'odeur la plus suave. Elle n'eut pas fait cent pas dans ce beau lieu, qu'elle aperçut un château d'argent attaché aux quatre plus grands arbres; il étoit suspendu par de grandes & grosses chaînes du même métal, & si bien en équilibre, qu'il étoit agité par un doux zéphir qui ne faisoit que le bruit qu'il falloit pour entretenir un sommeil paisible.

L'espérance de voir finir ses peines redoubla à cette vue, apparemment par un secret pressentiment; mais ces mêmes espérances furent un peu rallenties, quand elle reconnut que le château

étoit porté en l'air, & qu'il n'avoit ni porte ni fenêtres. Elle ne douta point (& je n'ai jamais su pourquoi) que ce ne fut le moment de se servir de la noix qu'on lui avoit donnée. Elle l'ouvrit, il en sortit un suisse d'une taille proportionnée au lieu qui le tenoit enfermé. Il pendoit de sa ceinture une clef d'or, attachée à une petite chaîne, & cette clef pouvoit être grande comme la moitié d'une épingle. Plus-belle-que-fée se servit d'une des chaînes qui pendoit jusqu'à terre, pour monter comme elle eût fait par une échelle, jusqu'au château d'argent; elle tenoit dans sa main son petit suisse, qui malgré la disproportion apparente de sa taille, ouvrit avec sa petite clef, une porte que l'on ne pouvoit appercevoir, & qui devint cependant assez grande, pour laisser passer Plus belle-que-fée. Un salon merveilleux composoit l'intérieur de ce beau château, il ne recevoit de lumière que par des étoiles d'or & des pierreries attachées à la voûte. Au milieu du salon, il y avoit un lit d'ange, d'étoffe coloriée des mêmes couleurs que l'Arc-en-ciel; & ce lit suspendu par des cordons d'or, suivoit les mouvemens du château, d'une manière à procurer délicieusement le sommeil.

C'étoit sur ce beau lit que le prince Arc-en-ciel, beaucoup plus beau que toutes les choses dont il étoit environné, étoit endormi depuis qu'il avoit

été séparé de tout ce qu'il aimoit. Sans un pareil enchantement, sa douleur & son amour ne lui auroient pas laissé le moindre repos, & la présence de sa maîtresse l'auroit alors transporté de joie.

Plus-belle-que-fée, malgré tous les pressentimens de son cœur, n'osoit se livrer au plaisir de regarder celui qui paroïssoit le maître de cette singulière & voluptueuse habitation. Elle craignoit de ne pas trouver dans la figure qui commençoit à la charmer, les sentimens & le son de voix de celui qu'elle aimoit; mais sans se donner le tems de démêler les diverses agitations de son ame, son amour propre fut offensé de l'indifférence & de l'insensibilité avec laquelle elle étoit reçue. Elle conta vingt fois toutes les peines & les fatigues qu'elle avoit essuyées, & quoiqu'elle parlât d'un ton fort haut, le sommeil du prince n'en parut point interrompu. Elle eut recours à la grenade; tous les grains qu'elle renfermoit, étoient autant de petits violons qui, lorsqu'elle l'eût ouverte, s'élevèrent dans la voûte, & composèrent sur le champ une musique charmante, douce & pleine de mélodie. Le prince n'en fut pas entièrement éveillé, mais il ouvrit un peu les yeux, & par conséquent il devint infiniment plus beau.

Plus-belle-que-fée s'impatientant de n'être point reconnue, employa le dernier présent qu'on lui

avoit fait. Elle ouvrit son flacon, il en sortit une petite Sirene, qui fit taire les violons, & qui chanta à l'oreille du prince, tout ce que sa maîtresse avoit souffert pour le venir trouver; elle ajouta quelques légers reproches à ces récits, & pour lors le prince fut tout à fait éveillé.

Il se jeta transporté aux pieds de Plus-belle-que-fée. Dans le même instant le salon s'ouvrit de tous les côtés; un trône d'or couvert de pierreries, s'éleva dans le milieu. L'on vit paroître alors une cour aussi superbe que nombreuse, qui précédoit plusieurs chars d'une beauté extraordinaire, remplis de dames les plus belles & les mieux parées. A la tête de ces chars, il y en avoit un qui l'emportoit sur tous les autres par sa magnificence. Il étoit aisé de juger qu'une dame que l'on y voyoit toute seule, étoit la reine de cette cour. Cette dame avoit encore beaucoup de beauté, quoiqu'elle ne fût plus dans la première jeunesse. C'étoit la mère du prince Arc-en-ciel. Elle lui apprit que son père étoit mort & que la colère des fées étoit apaisée, qu'ainsi rien ne l'empêchoit plus de venir gouverner des peuples fidèles qui ne souhaitoient que sa présence; elle ajouta à cette déclaration toutes les caresses qu'on peut s'imaginer. La cour qui étoit présente à cette conversation, témoigna toute la joie & la tendresse possibles à son nouveau roi. Il en auroit été transf-

porté dans un autre tems; mais le désir de faire déclarer Plus-belle-que-fée reine des états qu'on lui venoit offrir, l'occupoit unique ment. Il avoit résolu de ne montrer à sa nouvelle cour pour faire approuver son choix, que les charmes de Plus-belle-que-fée; mais les trois sœurs vertes & blanches arrivèrent alors, quand elles étoient le moins attendues : elles déclarèrent la naissance de Plus-belle-que-fée, & rendirent par ce récit l'applaudissement de la cour absolument général & unanime.

La reine mère fit monter les deux amans dans son char, & les conduisit dans la ville capitale. Tous les habitans les reçurent avec des acclamations & des cris de joie qui ne se peuvent exprimer. Le mariage fut célébré le même jour, & n'apporta aucune diminution à leur amour; les années même ne détruisirent, ni leur beauté, ni leur tendresse. Ils vécurent plusieurs siècles, toujours aimés de leurs sujets, & laissèrent des enfans héritiers de leurs perfections & de leur bonne fortune.



LE
LOUP GALLEUX
ET
BELLINETTE.

THE GALLERY

REPRINTED



LE LOUP GALLEUX.

C O N T E.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui s'aimoient beaucoup & qui desiroient avec ardeur d'avoir des enfans, quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à leur laisser. Ils alloient souvent à la porte de plusieurs fées leur présenter des placets & leur demander des enfans ; mais celles qui consentoient à leur donner audience leur répétoient toujours : *Vous venez chercher bien loin ce que vous avez bien près.* Ils ne comprenoient rien à ce langage mystérieux & s'en alloient toujours en s'embrassant & en se disant , qu'avons - nous donc si près ? nous le trouverons quelque jour. Tranquillifons-nous , disoit la reine. C'est bien dit, si nous le pouvons , lui répondit le roi : cette réponse n'étoit qu'une façon de parler ; car il étoit l'homme le plus tranquille & le plus patient que le ciel eût formé.

Un jour que la reine filoit, assise au coin d'une des plus belles haies de leurs états , & que le roi chassoit aux alouettes dans un chaume voi-

fin, il parvint au bonheur d'en prendre une; on assure même qu'il n'étoit ni fort adroit ni fort heureux, une pareille idée n'est pas absolument dépourvue de vraisemblance; car depuis quinze ans qu'il chassoit tous les jours, il n'avoit encore rien attrapé. Et comment prit-il celle-ci? il est très-important de le savoir. Elle vint se jeter dans ses bras, pour éviter un épervier qui la poursuivoit, & qui étoit au moment de la saisir. L'épervier dit plus d'une fois au roi d'une voix menaçante : *Rends-moi mon alouette, roi, ou tu t'en repentiras.* Ce prince bien aise de conserver son gibier, comme il est naturel, & se trouvant heureusement dans une disposition de fierté qui ne lui étoit pas ordinaire, lui répondit : elle est dans mes états, elle est dans mes chaumes, elle m'a demandé asile; je voudrois ne pas rendre l'alouette. En disant ces mots, il la regarda; ses yeux vifs & perçans redoublèrent son courage, & son petit cœur qu'il sentoit palpiter dans sa main, entretenoit sa compassion. Animé par ces sentimens il enfonça son chapeau, regarda fièrement l'épervier & lui dit en lui montrant l'alouette : Regarde-la bien, tu peux t'en torcher le bec, comme l'on dit dans mon royaume, tu ne l'auras ma foi pas, j'en jure, ce n'est point dans mes états que l'on demande impoliment une injustice. Alors, sans s'embarrasser de ce que l'é-

pervier devenoit, il lui tourna le dos pour porter sa chasse à la reine, & savoir d'elle si le procédé fier & généreux qu'il venoit d'avoir, ne pouvoit lui faire courir aucun risque. La reine étoit encore trop éloignée pour l'entendre, qu'il lui cria bonne chasse, en lui montrant de loin la petite alouette. La bonne reine laissa tomber sa quenouille pour être plutôt auprès de lui, & pour voir ce qu'il lui montrait. Le roi lui dit en la lui présentant avec la joie & le plaisir d'un piqueur qui présente le pied : recevez, madame, un hommage qui vous est dû. La reine reçut & baisa mille fois la petite alouette, & dit : La première fois que vous irez à la ville, vous lui achetez une cage, nous l'entendrons chanter, nous l'apprivoiserons, elle jouera avec le petit enfant que nous aurons un jour. Elle fit en un moment cent projets que le roi approuva tous : elle en feroit peut-être encore ; mais au milieu de ces importans châteaux en Espagne, la petite alouette qui avoit eu le tems de reprendre ses esprits, dit, *quelle heure est-il ?* La joie de l'entendre parler fut si grande que le roi & la reine ne lui répondirent pas d'abord ; mais à la seconde question ils lui dirent tous deux, car c'étoit une chose qui se trouvoit à leur portée, ainsi qu'à celle de beaucoup de gens ; il peut être quatre heures & demie. *Tout à l'heure vous verrez,*

pour suivit l'alouette. Cette réponse juste & conséquente frappa le roi & la reine & les fit demeurer immobiles les yeux fixes & la bouche ouverte, pour mieux voir ce qu'on promettoit de leur montrer. En effet quelques momens après l'alouette prit la figure d'une grande & belle femme entre deux âges, qu'ils reconnurent à son chaperon brodé, à sa baguette & à son beau clavier, pour être une fée. A cet aspect les princes frémirent, & le roi se prosternant lui dit : mon dieu, madame, ne vous ai-je point trop ferrée quand je vous tenois dans ma main. Pour moi, dit la reine, qui étoit dans la même posture, souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai trouvée bien jolie, que je vous ai carressée, & que si j'ai parlé de vous mettre en cage, c'étoit pour vous garder du chat. Levez vous, leur dit la fée avec bonté : je vous dois la vie qu'une méchante fée, qui me le payera tôt ou tard, m'auroit enlevée sans le courage & la fermeté du roi. Parlez, continua-t-elle : désirez vous quelque chose ? mon pouvoir n'est pas des plus étendu ; mais vous aurez toute votre vie des preuves de la reconnoissance que vous doit la fée Mimi. Nous vous demandons, dirent les deux princes d'un commun accord, après l'avoir beaucoup remerciée, nous vous demandons un petit enfant pour être la consolation de notre vieillesse. Un



La Fée des Broussailles ne veut pas que
le Roi et la Reine aient des Enfants.

enfant , reprit la fée , cela n'est pas difficile à avoir ; il est vrai qu'ils donnent bien souvent de la peine , & l'on ne fait ce que l'on demande , mais vous en voulez , il faut vous en accorder , c'est le moins que je puisse faire pour l'obligation que je vous ai. Voyons d'abord pour quelle raison vous n'en avez pas , vous portant aussi bien l'un & l'autre ; il faut qu'il y ait quelque chose là dessous. Je vous assure , madame , qu'il n'y a rien là dessous , interrompit la reine en faisant une petite révérence , d'un air moitié piqué , moitié poli. Voyons toujours , dit la bonne Mimi , en touchant son livre de sa baguette , qui s'ouvrit aussi-tôt à l'endroit qu'il falloit lire : voici ce qu'elle y trouva. *La fée des Broussailles ne veut point que le roi & la reine ayent des enfans.* Nous n'en aurons donc jamais , grande Mimi , lui dirent le roi & la reine , puisqu'une fée ne le veut pas. La chose devient difficile , répliqua leur protectrice ; nous avons affaire à une femme méchante , noire & entêtée. Imaginez vous que c'est elle qui donne la nielle aux blés , la clavelée aux moutons , que c'est elle qui commande aux chenilles dont elle a toujours quantité dans ses poches , & qui les engage à manger tous les biens de la terre. Quelle femme , s'écrièrent le roi & la reine ! cela fait frémir. Ce n'est pas tout , poursuivit la fée , c'est elle qui

s'est fâchée contre moi , & qui dans un accès d'humeur s'est faite épervier , & c'est elle , qui , sans vous m'auroit croquée comme une alouette que j'étois. Je veux & je dois vous servir, j'y brûlerai mes livres , ou vous aurez un enfant. Sans l'obligation que je vous ai , je vous aurois répondu comme ont fait mes compagnes ; car on n'aime point à avoir affaire ni à se commettre avec des femmes d'un pareil caractère , & je lis dans mon livre que toutes celles que vous avez été voir vous ont dit, *vous venez de bien loin chercher ce que vous avez bien près*. Cela est vrai , madame , elles nous ont dit cela tout comme vous le lisez. Elles avoient raison , reprit la fée ; voyez-vous ces broussailles qui sont à cent pas d'ici auprès de ce tas de pierres. Oui , madame. Eh bien , poursuivit Mimi , c'est-là que demeure celle qui ne veut pas que vous ayez d'enfans. Attendez-moi là , je vais faire tous mes efforts pour la faire sortir , car il ne m'est possible d'entrer chez elle qu'elle n'y consente , quoiqu'à présent je ne la craigne en aucune façon ; je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma reconnoissance qu'en faisant une telle démarche. Les princes lui obéirent & demeurèrent-là. Pendant le tems que Mimi employa pour se rendre auprès du tas de pierres & pour faire quelques conjurations avec sa baguette , le roi & la reine

se frottant les mains & s'embrassant de joie , se dirent , à la fin nous aurons un enfant , d'abord qu'une fée s'en mêle , il n'est pas permis d'en douter. Non , dit la reine , c'est comme si je le voyois. Ah que je serai conrente , poursuivit-elle ! je le nourrirai. Vous ne le nourrirez pas , répondit le roi , nous prendrons une nourrice. Je le nourrirai , vous dis-je. Vous ne le nourrirez pas , je vous en assure ; voulez-vous vous abîmer , vous perdre ? La reine pleura , le roi se fâcha ; enfin la première contestation de ce bon ménage & qui fut même assez vive , arriva pour un enfant qui n'étoit pas seulement commencé.

Leur dispute sur la nourriture ne seroit pas encore finie si le roi & la reine n'eussent prêté leur attention à de grands éclats de rire qu'ils entendirent ; ils reconnurent que c'étoit une troupe de petits enfans qui jouoient avec cette sécurité & ce peu de souci que connoît seul cet âge heureux. Ces rires si près de la porte de la fée des Broussailles étant une insulte pour un caractère pareil au sien , elle sortit du ras de pierres , un martinet à la main , pour convertir en larmes , des rires qui la revoltoient , & Mimi dont le moyen pour la faire sortir avoit réussi , fit disparoître les enfans & l'aborda. Le roi & la reine les voyant venir à eux , firent , comme de raison , la moitié du chemin pour aller au-devant

d'elles, mais chapeau bas & dans une attitude respectueuse & suppliante; ils s'aperçurent que Mimi & la fée des Broussailles parloient avec beaucoup de vivacité. Je consens d'oublier l'injure que vous m'avez faite & les mauvais desseins qui vous ont animée contre moi, disoit Mimi, je vous promets de n'en faire aucune plainte si vous avez quelques douceurs pour ces bonnes gens, & sur-tout si vous leur accordez un enfant. Leur royaume me convient, tout petit qu'il est, pour un de mes amis, lui répondit la fée des Broussailles; j'attends patiemment leur mort, puis-je mieux faire? Il est vrai que je m'oppose à leur postérité: d'ailleurs comment pourrois-je accorder un enfant à des gens qui n'ont pas de quoi le nourrir? C'est un service que je leur rends en les refusant, & dont vous devriez me savoir gré, si vous prenez quelque intérêt à ce qui les regarde. Le roi & la reine tirèrent alors Mimi par la manche & lui dirent: Je vous assure que des gens moins riches que nous nourrissent tous les jours leurs enfans, & que nous sommes en état d'en avoir un, nous n'en demandons pas davantage; voyez vous-même si nous en pouvons moins demander. Mimi fit alors de nouvelles instances auxquelles la fée finit par répondre avec une extrême colère: ils auront un enfant, j'y consens, mais il leur
coûtera

coûtera cher. Le roi & la reine, sans s'embarasser du prix & de la menace, se mirent à sauter en répétant encore, nous aurons un enfant. J'espère au moins, dit madame des Brouffailles en se retournant du côté de la bonne Mimi, que vous me saurez gré de ma complaisance, & sans attendre sa réponse, elle lui tourna fièrement le dos, revint à son tas de pierres & disparut. Cependant le roi & la reine, qui ne voyoient pas plus loin que leur nez, n'étoient occupés que de leur joie & de leur satisfaction. Aussi Mimi fut-elle à peine écoutée quand elle voulut prendre part aux chagrins qu'ils alloient éprouver, & voyant qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison, elle leur donna un sifflet, en leur disant : toutes les fois que vous aurez besoin de moi, l'un ou l'autre, soufflez là dedans & je paroîtrai ; cependant servez-vous-en avec modération. Adieu, soyez toujours sages & raisonnables ; comptez sur moi, leur dit-elle, en faisant paroître son char traîné par deux petits moutons blancs, dans lequel elle monta.

Quelque tems après la reine s'aperçut qu'elle étoit grosse ; cet évènement fit autant de plaisir au père & à la mère, que si la chose par elle-même eût été impossible, & que les fées n'y eussent pas donné leur consentement. Le roi en fut peut-être encore plus flatté que la reine ; on

auroit imaginé en le voyant , qu'il avoit seul le secret d'avoir des enfans : cependant le moindre petit mal de cœur , le plus foible dégoût , la plus légère incommodité , qui n'étoient qu'une suite nécessaire de sa grossesse , faisoient courir le roi à son sifflet ; & la bonne fée arrivoit aussitôt. Elle leur dit plusieurs fois avec douceur , qu'il ne falloit la faire venir qu'à propos ; mais le roi & la reine ne se connoissoient pas plus en à propos que mille gens que l'on voit tous les jours : enfin quoique la bonne Mimi éprouvât qu'il y a des cas où la reconnoissance est extrêmement fatigante , la bonté de son cœur l'empêcha toujours d'en donner la moindre preuve.

La grossesse de la reine fut très-heureuse , mais d'abord que les premières douleurs se firent sentir pour accoucher , la tête tourna au roi ; il siffla plus d'un quart d'heure de suite : la fée étoit même arrivée qu'il sifflait encore. Pour cette fois elle ne lui fit aucun reproche , sa présence étant nécessaire pour douer l'enfant que la reine mit au monde quelques momens après son arrivée ; c'étoit une petite princesse charmante : Mimi la prit sur ses genoux , & voulant la douer à tête reposée , en gros ainsi qu'en détail , elle commença par les mains & dit , elle aura les mains blanches & belles. Dans ce moment la fée des Broussailles parut dans la chambre : elle

aura tout ce que vous voudrez ; mais on n'en verra rien que je n'y consente. Douez, Mimi, douez tout à votre aise, je n'en aurai pas le démenti, poursuivit-elle, en montant avec fureur dans son char tiré par d'épouvantables chauvesouris. Ce compliment mit la compagnie en désarroi ; la fée rassura de son mieux les bonnes gens qui demeurèrent étonnés comme des fondeurs de cloche : elle leur promit de ne les point abandonner & de les soulager dans leurs peines. Elle doua tout bas le bel enfant, & voulut rapporter le sifflet qui lui avoit fait faire tant de courses inutiles, les assurant qu'il ne leur étoit plus nécessaire, & qu'elle veilleroit suffisamment à leurs intérêts. Cependant la petite princesse, suivant le don de Mimi, avoit les mains si blanches & si belles, qu'on lui donna le nom de princesse aux blanches mains ; quand on les avoit vues, on ne pouvoit la nommer autrement. Il n'est pas même certain qu'on lui ait jamais donné d'autre nom ; mais il est sûr qu'on ne l'a connue dans le monde sous aucun autre.

Son enfance n'eut rien de recommandable. Le roi & la reine l'élevèrent selon leur pouvoir & leur capacité ; ce n'est pas beaucoup dire, mais son bon naturel y suppléa. Quand la fée des Broussailles passoit devant la porte du roi & de la reine, ce qui arrivoit très-souvent à cause

du voisinage, elle faisoit peur des esprits à la petite princesse, ou lui arrachoit son poupard; & tous ces vilains procédés étoient accompagnés d'une paire de soufflets qu'elle lui donnoit en s'écriant : Ah qu'elle est laide ! ce que la petite princesse n'entendoit point sans pleurer; mais elle étoit consolée par le roi & la reine qui l'aimoient à la folie, & qui lui disoient toujours en lui frappant sur le dos, mais tout bas à la vérité; elle en a menti la fée, ne pleure point mon enfant, tu es bien jolie. Cependant ce bon père & cette bonne mère qui n'avoient point oublié les menaces de la fée des Brouffailles, se répétoient sans cesse; sans doute elle nous permet de la voir comme elle est; l'enchantement n'est pas fait pour nous : ne la trouves-tu pas charmante, ma femme, disoit le roi; oui, mon mari, disoit la reine. Cependant, à dire le vrai, elle auroit dû leur paroître laide comme à tous ceux qui la voyoient; mais l'aveuglement des pères & des mères durera tant qu'il y aura des enfans. Il est cependant vrai que la fée des Brouffailles, par une méchanceté raffinée, permettoit à tous les bossus & à tous les gens contrefaits de la voir telle que la nature l'avoit produite, c'est-à-dire, charmante; aussi tous ceux de cette espèce qui la virent en devinrent passionnément amoureux, & quand un bossu passoit dans le village,

toutes les petites filles disoient, *c'est pour la fille du roi*. Elle avoit beau se trouver fêtée & caressée par tous ces bancroches, loin de s'accoutumer à leur figure, elle leur faisoit sans cesse toutes sortes de niches; la plus grande étoit de leur parler continuellement de leur bosse, sans jamais leur laisser croire un moment qu'il leur fût possible de l'effacer ou de l'escamoter à ses yeux. Elle les questionnoit encore sur l'accident qui les avoit contrefaits, & comparoit sans cesse la bosse de l'un à celle de l'autre, & cela toujours en présence des bosses intéressées. Ce fut ainsi qu'elle coula à fond tous les princes & autres gentilshommes bossus, qui se donnoient dès ce tems reulé l'épithète d'*incommodés*, & qu'elle vint à bout de s'en délivrer absolument. Tous les bossus étoient donc partis, quand un Prince fils d'un roi voisin, que ses parens envoyoient voyager, aperçut un jour cette princesse, sans y faire plus d'attention à la vérité que ne le méritoit son peu de beauté; mais pressé d'une soif ardente, il lui dit : ma bonne enfant, ne pourrois-je avoir de l'eau? Blanches-mains qui n'étoit pas accoutumée à de plus grands respects, & qui trouvoit ce prince fort joli, s'offrit de le conduire à la fontaine, avec tant de politesse & tant de grâces, qu'il en fut enchanté. Sa conversation ne diminua point les impressions favorables que sa douceur & sa poli-

gesse lui avoient déjà données; il fut étonné & ravi d'apprendre qu'elle étoit la fille du roi. La simplicité de son habillement ne lui avoit point donné l'idée d'un rang aussi élevé; elle lui servit aussi d'excuse sur la liberté qu'il avoit prise. La princesse aux blanches mains lui répondit avec une merveilleuse sagesse, que la fortune donnoit l'opulence, & le bon naturel les sentimens. Ce lieu commun si bien placé, inspira pour elle plus de respect au prince que si elle eût paru à ses yeux assise sur un trône d'or, couverte de diamans, & environnée de la cour la plus brillante. Mais quand ils furent arrivés à la fontaine, & que pour lui donner à boire elle tira sa tasse de sa poche & fit paroître ses belles mains, car elle les avoit toujours tenues cachées sous son tablier, par modestie ou plutôt par l'envie de les conserver & de les garantir du hâle; le prince demeura ébloui & confondu; les exclamations & les admirations ne finirent point sur leur beauté: c'étoit lui dire que ses mains étoient ce qu'elle avoit de plus beau; mais la louange que le cœur & l'esprit avouent, ne donne pas le tems de penser au reste, & ce qui plaît commence toujours par suffire. Enfin, en un moment l'amour fut si bien établi dans le cœur du prince, qu'il résolut de l'aimer toute sa vie; aussi lui fit-il l'aveu des plus tendres sentimens. Blanches-mains qui le trou-

voit d'autant plus à son gré, que jamais personne de bien fait ne l'avoit seulement regardée, ne favoit que répondre. Le silence est presque toujours une faveur pour les amans. Ils étoient dans ce tendre embarras quand la fée des Brouffailles, que la méchanceté empêchoit de demeurer long-tems dans la même place, les surprit. Comment tu l'aimes, dit-elle au prince, & tu n'es pas bossu ! ton exemple alarmera & corrigera tous les gens bien faits. En disant ces mots, elle le toucha de sa baguette & il devint le plus joli cabri blanc que l'on eut encore vu ; il étoit sans cornes, & n'avoit point de barbe. Le prince bien éloigné de changer de sentimens en prenant une nouvelle forme, ne fut que plus attaché à la princesse ; car il la vit dès le premier instant de sa métamorphose avec toutes les beautés qu'elle avoit reçues de la nature : ainsi loin de la quitter, loin de lui reprocher son malheur, il la regardoit sans cesse, il bondissoit dans la plaine, il jouoit avec les chiens, il animoit les troupeaux qui, quoique l'on dise, paroissent toujours plus attachés à leurs besoins qu'à leurs plaisirs. Enfin il ne négligeoit rien pour lui plaire, & pour entretenir son idée dans son cœur ; car en tout, moins on a, plus on donne. L'impression qu'il avoit faite étoit trop bien gravée dans le cœur de Blanches-mains pour craindre de la voir effacée ; mais la crainte de

perdre , ou plutôt l'avarice de l'amour , fit toujours la conservation de son existence. Mimi continuellement attentive , n'ignora point ces évènements ; elle accourut pour consoler la princesse , elle l'exhorta à la constance & la quitta en levant les épaules sur les injustes procédés qu'elle rougissoit de voir à une de ses compagnes. Cependant le roi & la reine , à qui la princesse présenta le petit Cabri sans dire ce qu'il étoit , le reçurent à merveille. Bientôt ils en furent charmés , & ils auroient passé toute leur journée à jouer avec lui , si la princesse qui le vouloit garder pour elle , ne leur avoit dit souvent , étant même prête à pleurer , qu'elle vouloit qu'il n'y eût qu'elle dans le monde qui le fît jouer. Le roi & la reine eurent pour elle cette complaisance qui leur parut raisonnable.

Les méchans de l'espèce redoutable ont ordinairement de l'esprit , ils savent en faire usage pour connoître les situations , détruire celles qui sont heureuses & agréables , & faire naître , ainsi qu'entretenir celles qui sont fâcheuses & déplaisantes. Ainsi la fée des Broussailles trouva bientôt que la princesse Blanches - mains & le prince Cabri étoient mille fois trop heureux. Se voir & s'aimer sans obstacle & sans rivaux , c'en étoit trop pour le goût de la persécution qui la dominoit , & pour les chagrins que les plaisirs des

autres lui causoient. De plus elle étoit inconsolable de ne pouvoir empêcher les agrémens de la princesse de briller aux yeux du prince ; mais c'étoit une nécessité de féerie. Pour ne leur pas laisser une aussi douce consolation, elle résolut de les séparer ; ils s'aimoient, l'absence étoit donc un tourment déjà certain ; elle commença par enlever la princesse, & laissa Cabri avec le roi & la reine qui, sans le connoître l'aimant comme leur enfant, en eurent plus de soins que la fée ne l'auroit désiré. Ces attentions lui étoient nécessaires ; car dès qu'il ne vit plus la princesse, il ne voulut plus manger, il ne fautoit plus, il alloit bêlant par tout, ne pouvant la demander ni se plaindre autrement du malheur qu'il avoit d'en être séparé. Cependant d'abord que la fée eut enlevé la princesse Blanches-mains, elle lui colla une paire de gants sur ses beaux bras, & les colla si bien, que rien ne les lui pouvoit ôter. Ensuite elle la conduisit dans son palais de puces ; les méchancetés complètes & bien conditionnées doivent avoir l'apparence de la bonté ; tous les plaisirs, tout le faste des cours remplissoient ce palais. Cependant c'étoit un tourment réel que la fée avoit imaginé, & qui répondoit à son caractère ; car la bienfiance vouloit que malgré les piquûres & les demangeaisons cruelles que l'on éprouvoit sans cesse, on se contraignît les

uns pour les autres. Le nombre de ces insectes étoit si grand, que le palais en étoit noir, & que le soin de chercher ses puces auroit été une occupation fort inutile. Ce palais magnifique d'ailleurs étoit rempli d'une cour nombreuse; mais si les dames & les seigneurs qui la composoient étoient accoutumés aux puces, la malheureuse princesse y souffrit des tourmens inconcevables. La méchante fée, non contente des douleurs du corps & des chagrins de l'absence, voulut encore lui faire ressentir les peines de l'esprit; ainsi par une cruelle ironie elle l'avoit non-seulement transportée à cette cour comme fille du roi, mais elle avoit ordonné qu'elle y tint le premier rang; en un mot qu'on la regardât comme la reine. Blanchemains n'avoit jamais tant vu de personnes rassemblées, elle n'avoit aucune connoissance du monde; c'étoit donc pour se moquer d'elle, sans aucun ménagement, qu'elle l'avoit conduite au milieu de cette cour. Sa timidité, ses manières campagnardes furent le sujet de mille rires immodérés, & les ridicules dont elle se couvrit devinrent bientôt la suite des propos déplacés qu'elle tenoit sur le trône à mesure qu'elle prenoit la douce habitude de l'autorité. La fée des Broussailles venoit très-souvent goûter la maligne joie de voir quelqu'un souffrir plusieurs tourmens qu'elle s'applaudissoit d'avoir inventés. Quand

elle arrivoit elle se faisoit conter les choses déplacées que la princesse avoit dites ou faites, & s'en mocquoit en sa présence; ensuite elle lui disoit : allons, faites la reine; aussi-tôt elle étoit obligée de monter sur son trône, & pour lors elle lui lâchoit plusieurs milliers de puces, dont elle redoubloit la rage par son pouvoir. C'étoit un plaisir pour elle de voir les différentes contorsions que cette malheureuse princesse étoit obligée de faire, & moins les attitudes convenoient à la majesté du trône, plus la fée jouissoit & s'amusoit. Cependant aux douleurs près, la princesse Blanches-mains tira parti pour la suite de sa vie, du mal que la fée avoit prétendu lui faire; car enfin c'étoit à une cour qu'elle l'avoit conduite, & la plus mal composée est encore capable de former : aussi la princesse qui avoit de l'esprit, fut réparé par le séjour qu'elle y fit, le défaut d'une éducation que le peu de génie & d'opulence de ses père & mère, avoient empêché de lui donner bonne & convenable. La bonne Mimi instruite de tout ce que faisoit son ennemie contre ceux qu'elle protégeoit, ne se crut plus avec raison obligée à aucun ménagement. Elle fit revivre l'insulte qu'elle en avoit reçue lorsqu'elle étoit alouette; elle ne lui avoit promis le secret qu'à des conditions qu'elle n'avoit point remplies; sa parole se trouvant ainsi dégagée, elle alla se

plaindre au conseil des fées. La franchise & la bonté de son caractère étoient si connues, que l'on ajouta foi sans peine à son récit : non-seulement on trouva qu'elle méritoit justice ; mais on lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour la punition de la fée des Broussailles, & l'on approuva tout ce qu'il lui plairoit de faire ; car on n'avoit point encore vu d'exemple d'un pareil attentat, commis par une fée contre une de ses compagnes. Mimi satisfaite & contente des procédés que l'on avoit pour elle, fit signe à ses petits moutons d'aller le plus vite qu'ils pourroient, & bientôt elle arriva dans la triste habitation de la méchante fée ; car en vertu de ses pouvoirs, il lui fut permis d'y entrer ; & lui dit : je veux bien encore vous pardonner, je consens à oublier tout ce qui s'est passé ; mais promettez-moi de ne plus toutmenter Cabri & Blanches-mains. La douceur & l'honnêteté rendent toujours les vrais méchans plus insolens ; aussi la fée des Broussailles lui répondit avec dédain : quoi, c'est pour cela, ma commère, que vous venez ici ! quoi, vous vous déplacez pour une bagatelle de cette espèce ! ah, vraiment vous n'y êtes pas ; je n'ai pas encore commencé à les tourmenter vos benêts d'enfans ; vous verrez, vous verrez par la suite. Je ne verrai que ta punition, lui répliqua Mimi ; apprends donc que j'en ai le pouvoir, & que ton sort est dans mes mains.

Tu ne peux m'ôter la vie, lui dit-elle, que me feras-tu? Tu ne saurois toi, ni ta belle autorité m'obliger à consentir au mariage de tes vilains protégés. C'est ce qu'il faudra voir, repliqua Mimi; je te punirai, j'en jure, jusqu'à ce que tu m'ayes satisfaite : & pour commencer, deviens loup, lui dit-elle, en la touchant de sa baguette. Pour lors elle s'éloigna du loup & se rendit avec diligence au palais pour engourdir les puces; ensuite elle alla chercher Cabri qui ne savoit que devenir; car la fée des Broussailles venoit, quelques momens auparavant, de métamorphoser le roi & la reine en dindons. La méchanceté n'étoit pas grande, elle altéroit peu leur caractère; mais c'en étoit une de plus, & qui fit encore de la peine à Mimi. Cette bonne fée ne pouvant faire autre chose, leur fit donner de la bonne pâtée pour les consoler & satisfaire au moins la gourmandise de leur état. Après cette marque d'attention, elle prit dans ses bras le joli petit Cabri & le porta à la princesse Blanches-mains. Quand ce petit animal l'aperçut, il lui fit tant de caresses, il fit tant de sauts & de bonds pour marquer sa joie, que l'on ne peut entreprendre de les décrire. La fée les laissa contents de se voir, & les quitta en leur disant : prenez garde au loup.

Cependant la fée des Broussailles ne se trouva pas mal de son nouvel état de loup; je puis

mordre, je puis mordre, je puis faire du mal, disoit-elle en elle même : Mimi est une imbécille, elle devoit pour se venger, me faire Poule ou quelqu'autre animal pacifique, j'aurois plus souffert, j'aurois été plus embarrassée de ma personne : les caractères foibles comme le sien ne savent pas faire de la peine. Cependant, continua-t-elle, j'ai plus d'esprit que les autres loups ; j'en ai vu devenir les favoris des rois : pourquoi ne jouerois-je pas le même rôle ? Aussi-tôt elle se mit en marche, & n'eut pas de peine à trouver un roi, car il y en avoit beaucoup dans ce tems-là ; elle en rencontra justement un qui chassoit, & se donna à lui : bien aise d'éviter par sa protection que l'on criât toujours après elle : au loup, au loup, comme on avoit déjà fait ; ce qui réellement est très-incommode pour quelqu'un qui voyage. Le roi l'ayant accueillie, elle fut très-bien reçue à sa cour ; elle y vécut flatteuse pour le roi, mais mordant & faisant tout le mal qu'elle pouvoit faire, sur-tout au petit peuple. Mimi qui la faisoit suivre & qui observoit sa conduite, dans la crainte qu'elle n'allât manger le petit cabri, se crut obligée de faire cesser les désordres qu'elle causoit, & ne trouva point de meilleur expédient pour lui faire perdre la protection du roi, que de rendre galleux ce vilain loup contre lequel tout le monde étoit fâché. Le moyen réussit, & d'abord

que la galle fut déclarée, tout le monde s'en éloigna : on résolut même de le tuer ; ce que le loup ayant entendu, il se vit obligé de quitter la cour, ce qu'il fit tout au plutôt. Sa rage & sa méchanceté naturelle redoublèrent encore par la façon dont on crioit dès qu'on la voyoit, non-seulement au loup ; mais on ajoutoit l'épithète de galleux : chose fort désagréable à s'entendre reprocher. La fée n'eut donc point d'autre parti à prendre, que celui de courir la campagne, & d'attaquer les hommes & les animaux ; mais surtout les petits enfans qu'elle mangeoit tout crus : en un mot, elle devint la malle-bête qui faisoit trembler tout le monde. Mimi instruite de tous les maux qu'elle causoit, lui voyant prendre le chemin de son palais de puces, la fit arrêter & mettre dans une cage de fer que l'on plaça au milieu d'une place publique, où tous les petits garçons alloient sans cesse lui dire des injures, lui jeter des pierres, & lui faire tout le mal que leurs forces pouvoient leur permettre. Enfin la fée des Broussailles excédée de tous les maux qu'elle s'étoit attirés, consentit à tout ce que Mimi désiroit d'elle, promit d'être plus sage, demanda que la galle lui fût ôtée & la liberté rendue, promettant de plus d'aller passer dans les forêts de Moscovie tout le tems qu'elle devoit être loup. Ces grâces lui furent accordées ; alors

Mimi rendit la figure au prince, fit reparoître la princesse aux blanches-mains aussi belle, à tout le monde indifféremment, que la nature l'avoit formée : il lui fût possible d'ôter ses vieux gants, & le mariage des jeunes princes fut célébré avec éclat, après que la bonne fée eut rendu au roi & à la reine leur première figure. Il faut convenir qu'ils se sentirent toujours un peu de leur métamorphose, & que toutes les cours ont gardé une impression des puces que l'on reconnoît sensiblement par l'agitation continuelle que tout le monde y éprouve.



BELLINETTE

O U

LA JEÛNE VIEILLE.

C O N T E.

IL y avoit une fois une fée digne par son esprit du surnom qui lui avoit été donné dans le collège des fées : elle n'y étoit connue que sous le nom de Sublime. Malgré toutes les affaires de l'univers dont elle étoit continuellement occupée, elle s'étoit encore chargée de l'éducation de la petite princesse Bellinette, & de la conduite des beaux royaumes qui lui appartenoient depuis la mort du roi & de la reine qui lui avoient donné le jour.

Les premières années de l'enfance de la petite reine, furent employées avec les plus grands succès à son instruction. La fée ne la quittoit presque jamais, affectant tous les dehors du service & de la soumission; mais conservant réellement toute l'autorité. Elle demandoit l'ordre à la reine dans le tems qu'elle en donnoit un tout opposé; usage que les premiers ministres ont fort bien suivi depuis. Bellinette trop jeune encoré pour songer à

gouverner, se contentoit d'acquérir tous les jours de nouveaux charmes ; elle répondoit si parfaitement aux soins de la fée, que ses sujets aimoient déjà leur petite reine à la folie, & sa cour qui la voyoit encore de plus près, en perdoit l'esprit. Sublime étoit enchantée des progrès de son élève, & sur-tout de l'attachement qu'elle avoit su inspirer ; cependant elle prévint qu'il étoit encore des écueils pour la princesse : elle craignit l'impression que des applaudissemens continuels, & des louanges répétées sans cesse, devoient produire sur l'esprit d'une jeune personne née sur le trône, c'est-à-dire, loin de toute vérité. Elle commençoit à s'appercevoir que la certitude de réussir, l'habitude de n'être jamais contredite, l'approbation qu'elle ne pouvoit s'empêcher elle-même de donner à Bellinette, lui inspiroient un amour propre des plus violens. Ce sentiment que l'on cherche à faire naître, à étendre, à fortifier dans les enfans, que l'on se plaît à confondre avec l'émulation, devient dans un âge plus avancé la cause de toutes les erreurs. Il ne faut pas être fée pour en juger ainsi. Ce n'étoit cependant point encore le seul défaut que l'on pût reprocher à la petite reine ; une envie de plaire naturelle, qui jusqu'alors avoit ajouté à ses charmes, commençoit insensiblement à dégénérer en coquetterie ; défaut d'autant plus dangereux, que les nuances

en font imperceptibles. Sublime, qui vouloit rendre son éducation parfaite, & qui craignoit d'ailleurs que sa trop grande tendresse pour Bellinette ne fût capable de l'aveugler elle-même, se déterminâ, non sans peine, à prendre un parti violent, mais nécessaire.

Bellinette étoit parvenue à sa quinzième année, lorsqu'un matin après s'être trouvée à sa toilette, encore plus jolie que de coutume, elle courut à l'appartement de Sublime; elle y entra avec la confiance & la gaieté d'une jeune personne accoutumée à être caressée. Occupée d'une nouvelle mode qu'elle avoit imaginée ce jour-là, elle ne prit pas garde au sérieux de la fée, & lui demanda avec empressement comment elle la trouvoit; mais Sublime sans lui répondre, se contenta de lui montrer une glace qui étoit auprès d'elle. La jeune reine persuadée que c'étoit une façon détournée de lui dire, mon dieu, que vous êtes jolie aujourd'hui! que cette parure vous sied bien! qu'elle est bien imaginée! enfin tout ce qu'elle s'étoit dit à elle-même, ne manqua pas d'obéir avec empressement. La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire d'abord des rires immodérés; ensuite elle se retourna promptement pour considérer de plus près cette vieille si ridicule: mais voyant avec surprise qu'il n'y avoit personne derrière elle, elle se rapprocha de la glace avec vivan-

cité: Quel fut son étonnement en s'apercevant que cette vieille qui l'avoit tant divertie n'étoit autre qu'elle-même! Elle fit un cri perçant, laissa tomber la glace & s'évanouit. La fée avoit pris ses précautions pour n'avoir point de témoins de cette scène; elle fut d'abord attendrie, mais déterminée à suivre son projet, elle songea seulement à la faire revenir. Quand la princesse eut repris avec ses sens une nouvelle confirmation de son malheur, la fée voulut en vain essayer de la calmer; toute sa science, & son grand esprit se trouvèrent bien médiocres pour consoler une jeune personne d'avoir aussi subitement perdu sa jeunesse & sa beauté. Personne ne me verra, s'écria Bellinette pénétrée de la plus amère douleur, jamais je ne me montrerai; le plus affreux désert, l'obscurité la plus profonde conviennent seuls au malheureux état que j'éprouve. A ce désespoir succédoient les larmes les plus tendres, & les discours les plus flatteurs. Quoi, madame, dit elle encore, je ne serai donc plus pour vous qu'un objet d'horreur! est-il possible que vous puissiez vous résoudre à me voir dans la cruelle situation où je suis réduite! je dois à présent vous inspirer le dégoût le plus affreux, & vous faire la plus horrible peine à regarder. Quoi vous qui me rendriez jeune & jolie si j'avois le malheur d'être vieille, c'est vous, c'est Sublime elle-même qui me laisse

précipiter, ou qui me précipite dans le comble du malheur? Quel exemple pour votre justice & pour la bonté de votre cœur! Que dira-t-on, quand on verra le malheur que j'éprouve, moi que vous avez tant aimée! ne sera-t-on pas en droit de me soupçonner des plus grands crimes! en est-il même qui puisse mériter une semblable punition! L'espérance d'obtenir grace lui fit encore ajouter mille autres choses. Sublime, touchée de compassion eut peine à se vaincre elle même; mais sans vouloir apprendre à la princesse, si cette cruelle métamorphose étoit son ouvrage, elle se contenta de lui dire avec fermeté qu'il falloit se soumettre à l'ordre du destin. Otez-moi donc la vie, s'écria Bellinette, d'une façon si déterminée, que la fée fut allarmée de son désespoir; alors pour tâcher d'adoucir sa peine, elle lui dit avec tendresse: tout ce que je puis faire pour vous, ma cheré enfant, est de vous rendre alternativement jeune & vieille. Ce projet avoit toujours été celui de Sublime; mais dans l'idée de lui faire trouver son malheur plus supportable, elle avoit été bien aise de lui en faire appréhender un plus grand. La princesse bien persuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir, ne voulut cependant point avoir rien à se reprocher dans une si cruelle extrémité; elle fit donc encore à la fée toutes les objections sur lesquelles l'amour propre peut insister. Comment

voulez-vous, lui disoit-elle, que je paroisse vieille, avant le tems, aux yeux d'un peuple & de toute une cour dont je suis sans cesse environnée ? Quels ridicules & pour vous & pour moi qu'un pareil changement ! Mais Sublime qui avoit tout prévu, lui répondit : je consens encore à vous ménager sur ce point ; je vous ferai passer pour votre grande tante que l'on fait avoir été enlevée autrefois par Grondine la méchante, & dont depuis ce tems on n'a point entendu parler : je dirai que touchée du récit que je vous ai fait de ses malheurs, la bonté de votre cœur vous a fait désirer de lui céder votre trône de deux jours l'un, pour lui donner au moins quelques jours heureux avant sa mort que son grand âge ne peut permettre de croire éloignée. J'ajouterai que vous m'avez même engagée à obtenir cette grace de Grondine ; à condition toutefois d'aller occuper sa place. Ce trait de générosité ne peut manquer de vous faire honneur : & ce ne fera pas encore, ajouta-t-elle le seul avantage que vous pourrez tirer de votre disgrâce. Vous allez voir à découvert le cœur de tous les gens qui vous environnent. Vous serez effrayée du peu de sincérité que vous trouverez parmi cette foule de courtisans que vous avez vus jusqu'à ce moment uniquement occupés à vous plaire, & à vous admirer. La façon naturelle dont ils vous parleront de vous-même, à la faveur de votre déguise-

ment, en démasquant à vos yeux leur caractère, servira encore à vous donner les moyens de vous corriger. Eh, madame, reprit Bellinette avec vivacité, une amie telle que vous laisse-t-elle quelque chose à désirer ! L'envie de me rendre digne de vous n'auroit elle pas suffi pour me rendre parfaite ! La voix d'une amie sincère a bien peu de pouvoir contre une multitude, lui répondit la fée. Au surplus, c'en est assez, je ne veux plus rien entendre. Je ne vous recommande point le secret; vous avez trop d'intérêt à le garder. Je vais songer à établir dans la cour le retour de votre grand'tante. Pendant ce tems qui m'est nécessaire, je consens encore à vous rendre votre jeunesse & vos charmes; mais quand j'aurai tout préparé, vous vous soumettez à prendre la figure que vous avez vue. Alors elle la toucha de sa baguette, & sortit de son appartement. Bellinette se saisit d'un miroir, elle s'y regarda mille fois, craignant toujours que la vieilleesse n'eût laissé quelque impression sur son visage. Quand elle fut pleinement rassurée, elle reparut à la cour.

Sublime la laissa quelques jours dans ce prétendu repos, si l'on peut appeler ainsi l'état qu'elle éprouvoit; car si d'un côté elle jouissoit du plaisir de se retrouver jeune & jolie, elle trembloit en songeant qu'il faudroit cesser de l'être. Une des choses qui servit le plus à la tourmenter fut la

satisfaction qu'elle étoit obligée de montrer du retour de sa grand'tante. La fée en parloit continuellement, & ne cessoit point de la combler d'éloges; & ces éloges repétés par une foule de courtifans lui perçoient le cœur,

Quand Sublime eut suffisamment établi le retour de la vieille, dont l'âge étoit si considérable que personne ne se souvenoit de l'avoir vue; elle annonça son arrivée pour le lendemain. Tout le monde prit congé de la reine avec l'apparence de la plus vive douleur; car on supposoit qu'elle passeroit fort mal son tems chez Grondine. Ce fut alors qu'elle sentit avec le plus violent desespoir les approches de la vieillesse. En effet, toutes les vieilles que l'on a vues, que l'on voit, & que l'on verra, on eu le tems de se préparer à ce malheur; elles ont d'abord remarqué une ride, un fil, en un mot la plus petite altération; en cherchant à la réparer, elles se sont toujours flattées qu'elle n'étoit point apperçue, elles ont vu qu'elles plaisoient. Elles ont pris peu à peu l'habitude de voir ce défaut; souvent il s'est évannoui à leurs yeux par la découverte d'un nouveau auquel il a fallu donner les mêmes soins. Cette succession de tems, apporte plus aisément de la consolation à l'esprit. L'habitude des yeux & la quantité des exemples engagent à prendre son parti. L'amour propre vient encore au secours, & persuade sans cesse que l'on ne paroît point avoir

cet âge cruel que l'on se déguise à soi-même; que l'on est bien conservée, & que sûrement on ne paroît point si mal que telle ou telle, dont l'exemple véritable ou faux, se présente facilement aux yeux. Toute la cour étoit alors occupée de la nouvelle scène qui alloit se passer; on tint plusieurs conseils sur la façon de recevoir la reine. Enfin, l'on convint que l'on prendroit les habits les plus sérieux que l'on eût dans sa garde-robe. Celles qui n'avoient que des parures trop jeunes, prirent le parti de ne se pas montrer. Le premier jour, le battant l'œil, les écharpes, les petits manteaux furent imaginés sur le champ, on ne pouvoit rien inventer d'assez grave dans l'espérance de réussir. Sublime se souvint que les vieilles étoient pour l'ordinaire fort matineuses, & comme elle ne vouloit rien négliger pour mieux tromper, dès la pointe du jour elle fit monter Bellinette dans son char pour la ramener quelques momens après, sous le nom & sous la figure de Belline. Songez, lui dit-elle en chemin, que vous êtes à présent une personne d'une âge très avancé: n'oubliez pas que vos discours & votre maintien doivent répondre à l'opinion que l'on a prise de vous. La tristesse de Belline lui tint lieu de sagesse & de réserve. A son arrivée à la cour, chacun s'empressa auprès d'elle; elle n'avoit pas encore parlé que l'on vantoit déjà la sagesse de son

esprit & l'excès de sa prudence. Enfin, tous les fots courtisans, partie la plus brillante, comme la plus vile des états, ne pouvoient se taire sur l'avantage d'être gouvernés par une reine d'une expérience consommée : car dans une cour, l'extérieur seul décide, & celui qui juge le plus promptement est celui dont l'avis l'emporte nécessairement. Cependant cette vieille n'avoit que douze ans, & ses propos, regardés la veille comme légers & frivoles, n'avoient acquis aucune solidité; mais la prévention suffit, c'est elle qui décide, & la cour en cela semblable au peuple, se laisse toujours entraîner par le torrent. Belline réussit donc parfaitement au gré de ses sujets; sa prudence fut vantée, sa sagesse fut célébrée, ses malheurs excitèrent des plaintes. Quelques paroles inconsidérées & quelques vivacités de jeunesse qui lui échappèrent, furent regardées comme des restes précieux des agrémens qu'elle avoit eus autrefois, & comme des traits de la vieille cour, toujours recommandables dans une femme d'un certain âge. On en vint enfin jusqu'au point de critiquer Bellinette & même avec amertume. Belline, malgré son indignation, parut y applaudir. Pour lors on ne garda plus de ménagement. C'est passer sa vie à jouer à la poupée que d'être gouverné par une reine de cet âge; sa naïveté que l'on vante, n'est dans la vérité que sottise; les plaisirs qu'elle pro-

cure ne sont qu'une fatigue outrée, auxquelles le corps ne peut résister, sans jamais donner aucune satisfaction à l'esprit : enfin, cette enfance éternelle à laquelle il falloit se soumettre, étoit le comble de l'humiliation pour une cour éclairée. Aussi de ce moment, continuoient-on, on commençoit à vivre & à respirer. Belline ne pouvoit revenir de sa surprise. La scène du lendemain, ajouta cependant encore à son étonnement; car elle fut reçue avec toutes les marques de l'attachement le plus véritable. Il sembloit que son retour eût fait l'unique occupation pendant le jour de son absence. On n'étoit point encore revenu de l'ennui que l'on avoit éprouvé la veille. On ne comprenoit pas comment on avoit le courage de se montrer dans un tel excès de décrépitude; il étoit même aisé de s'appercevoir que la vieille reine n'avoit point été jolie; son esprit étoit encore plus baissé que son âge ne le comportoit; en un mot, c'étoit un ragoage parfait. Si d'un côté, il étoit cruel pour Belinette de passer sa vie à s'entendre déchirer sous toutes les formes, cette situation ne laissoit pas aussi que d'avoir son embarras pour les courtisans; car il falloit précisément passer en un jour du blanc au noir, contredire ce que l'on avoit admiré la veille; applaudir ce que l'on avoit critiqué; s'habiller d'une façon toute opposée. Cette métamorphose continuelle devint bientôt une excellente

leçon pour une jeune princesse née avec un esprit supérieur; elle découvrit clairement le peu de cas qu'elle devoit faire des éloges qui lui étoient sans cesse prodigués. Mais les critiques amères qu'elle essuyoit étoient d'autant plus piquantes qu'elles étoient accompagnées de toute la malignité que l'envie de séduire inspiroit alternativement pour la jeune & pour la vieille. Ainsi la princesse après avoir éprouvé le tourment le plus affreux, apprit à connoître la cour en particulier, & les hommes en général.

Telle étoit donc alors la situation de la cour de Bellinette. La curiosité de voir une chose si singulière y avoit attiré plusieurs princes étrangers; car dans ces tems de féerie les rois mêmes cherchoient à s'instruire; mais le ridicule d'une cour où l'on passoit alternativement du colin maillard, à l'embarras d'oser encore se montrer sans bequille, ne pouvoit engager à y faire un long séjour. Le prince Brillant guidé par la bonne fée Cotte Blanche qui avoit présidé à son éducation, & qui l'aimoit si fort qu'elle ne pouvoit s'en séparer; ce prince, dis-je, parut à cette cour avec un équipage digne de son rang. Il étoit bien fait; son abord étoit agréable; sa conversation vive & enjouée répondoit parfaitement au nom qu'il portoit. Si Bellinette lui parut charmante, il ne fut pas long-tems sans faire

une égale impression sur son esprit. Cette impression est une des routes les plus sûres dont l'amour se puisse servir pour exercer son empire. On se plaît ensemble, on se communique ses idées, le cœur s'ouvre, la tête se remplit, & cette tendre habitude devient enfin la plus solide occupation. Brillant n'étoit pas sans défaut ; mais en est-il, ou du moins peut-on les appercevoir, quand les graces de la jeunesse, de l'esprit & de la figure se trouvent réunies ! De plus, c'est la jeunesse elle-même qui juge & qui décide ; elle fait ce qui lui convient. Bellinette avoit cependant perdu une partie de sa gaieté & de son enjouement depuis ses malheurs. La vieillesse qui l'attendoit tous les jours l'affligeoit plus sensiblement que le retour de sa jeunesse ne lui donnoit de satisfaction. Ces idées mortifiantes, sans altérer ses charmes, répandoient seulement un air de langueur & de retenue dans toute sa personne. Sublime lui en tenoit compte ; elle regardoit sa vivacité diminuée comme un commencement de sagesse. L'amour que Brillant fut lui inspirer, changea encore en bien son caractère ; mais il lui fit aussi éprouver de violentes inquiétudes. Ne voir son amant que de deux jours l'un, ce n'est assurément point assez ; il est cependant des malheureux en amour, qui feroient encore leur bonheur d'un pareil régime. Bellinette avoit sur,

tout défendu au prince de paroître jamais chez Belline ; elle ne vouloit le voir , que sûre de lui plaire : independamment de toute coquetterie , on n'aime point à paroître vieille aux yeux de son amant. Elle avoit été obéie dans les commencemens ; mais la défense devint bientôt pour lui un puissant attrait ; & Brillant n'étoit point encore assez amoureux pour connoître le prix d'un sacrifice : il avoit les erreurs de son état & celles de son âge , c'est tout dire. Il se fit donc une idée délicieuse de plaire à Belline ; & de n'aimer que Bellinette. Aux yeux de la même cour , c'étoit réunir tout ce qu'un homme à bonnes fortunes peut desirer , & de plus il se croyoit à l'abri de tout éclaircissement. La première fois que la princesse l'apperçut sous la figure de vieille , elle le reçut avec l'air du monde le plus froid , & bien résolue de ne lui point parler. Le prince persuadé qu'il ne devoit cet accueil qu'au mécontentement de Belline du peu d'empressement qu'il lui avoit témoigné , ne songea qu'à le réparer : il mit tout en usage pour la séduire. La princesse en fut piquée ; les hommages que l'on rendoit à sa beauté pouvoient seuls la toucher : elle ignoroit qu'il fût encore d'autres moyens de plaire ; mais la coquetterie lui servit bientôt de leçon. L'esprit étoit son unique ressource ; elle fut l'employer , & le prince en sortit enchanté. Le lendemain il

eut quelques reproches à effuyer; mais la passion de la princesse prenant toujours de nouvelles forces, elle s'accoutuma insensiblement à se montrer vieille aux yeux de son amant. Cesser de le voir, & cesser de plaire lui paroissoient plus à redouter que les peines qu'elle avoit d'abord envisagées. Le prince de son côté devenant tous les jours un peu plus amoureux, passoit une vie assez agréable, & du moins très occupée; il ne pouvoit quitter Belline sans peine & retrouvoit toujours Bellinette avec plus de plaisir. Il en étoit enfin venu au point de ne leur plus cacher à l'une & à l'autre ses sentimens. Jamais je ne vous ai tant aimé, disoit-il quelquefois à Bellinette, & je sens cependant que je donnerois ma vie pour prolonger les jours de Belline; je suis sûr, continuoit-il, qu'à votre âge elle avoit vos charmes, & s'il m'étoit permis de croire que le tems pût exercer son pouvoir sur vous, je croirois que vous auriez un jour ses traits, & sa figure. Ne pourrai-je donc jamais goûter à la fois les transports de l'amour & les douceurs de l'amitié. Je ne suis point jalouse, lui disoit la princesse; je ne serois point heureuse si l'amour étoit la seule passion qui pût occuper votre ame. Aimez Belline, c'est la plus grande marque de passion que vous puissiez donner à Bellinette; (car par coquetterie elle étoit flattée d'être aimée les jours de sa vieil-

lesse, pendant lesquels Brillant n'avoit assurément pas de rivaux.) Ils avoient souvent de semblables conversations. Cependant la bonne fée Cotte Blanche n'avoit point abandonné le prince, depuis son arrivée; & semblable aux meres qui croient avoir tout fait quand elle n'ont point perdu leurs filles de vue, elle ne lui avoit jamais donné le moindre conseil sur sa conduite: & charmée de l'amour qu'il avoit inspiré à la princesse ou plutôt des préférences qu'il sembloit obtenir, elle vint un jour trouver Sublime, & lui dit: nos enfans s'aiment; ils sont nés l'un pour l'autre; pourquoi différer de les unir? L'amour leur sera plus utile que toutes nos leçons. Il n'est pas encore tems, lui répondit Sublime; il s'en faut beaucoup qu'ils connoissent & qu'ils ressentent l'amour, selon la haute idée que je m'en suis toujours faite. Je conviens que cette passion éprouvée même avec médiocrité, corrige sûrement de tout défaut à l'égard de l'objet aimé; mais les réflexions & les exemples n'en sont pas moins nécessaires pour se conduire à l'égard du monde en général, sur-tout pour des princes qui doivent gouverner les autres. Bellinette n'est pas parfaite, je le fais, poursuivit-elle; mais votre prince a encore bien des erreurs; son cœur est souvent aveuglé par son esprit; l'habitude du trône lui fait penser que tous les hommes sont

nés

nés pour lui. Il regarde l'attachement qu'on lui témoigne & les services qui lui sont rendus ; comme une dette dont on s'acquitte. Je conviens que la reconnoissance n'est pas la vertu des princes en général ; mais elle doit être celle de nos élèves : en un mot, il faut que Brillant soit parfait ou qu'il renonce à la princesse. Cotte-blanche, que la réflexion n'avoit jamais menée bien loin, fut très-étonnée du discours de Sublime. Elle voulut d'abord se fâcher ; mais la fée lui représenta avec douceur que les plus sages étoient sujets comme les autres à s'abuser ; que la raison ser-voit non-seulement à convenir de ses torts, mais à les réparer ; que sa conduite à l'égard de Bellinette étoit un aveu de ceux qu'elle reconnoissoit avoir eus : enfin elle amena Cotte-blanche au point de convenir qu'il y avoit eu beaucoup de négligence de sa part dans l'éducation qu'elle avoit donnée à Brillant : que faute de l'avoir accoutumé à réfléchir, il s'étoit insensiblement habitué à regarder les hommes du haut de son trône, comme étant d'une autre espèce que lui ; qu'il avoit même quelquefois sacrifié les richesses & la vie de ses sujets, à sa fantaisie & à son ambition, comme un bien qui lui appartenoit. La bonne fée croyoit avoir fait ces découvertes toute seule, quoiqu'elle eût été prodigieusement aidée par Sublime. Ainsi elle ajouta encore plu-

fleurs autres choses & toutes dans la même idée ,
 car elle étoit si étonnée de raisonner (c'étoit
 peut être la première fois de sa vie) qu'elle ne
 pouvoit se résoudre à finir. Cependant Sublime
 hasarda encore quelques critiques sur l'abus de
 l'esprit & sur le faux brillant; mais ses réflexions
 se trouvant de beaucoup trop délicates pour
 Cotte-blanche, elle ne voulut point abuser de
 sa supériorité, & se contenta de chercher avec
 elle les moyens d'éclairer l'esprit du prince & de le
 faire renoncer à ses erreurs. Les fées se croyoient
 souveraines maîtresses de leurs élèves; mais tou-
 res puissantes qu'elles étoient, elles éprouvèrent
 elles-mêmes des obstacles; tant il est vrai que
 tout ce qui respire est traversé. Pour l'intelli-
 gence de cet événement, il est bon de reprendre
 les choses d'un peu plus haut. On a vu Belli-
 nette transformée en Belline: cette princesse
 avoit non-seulement existé, mais elle vivoit en-
 core malgré son grand âge. Bellinette instruite
 par Sublime n'avoit fait à sa cour que le récit
 d'une partie de son histoire, la voici toute en-
 tière.



HISTOIRE DE BELLINE.

GRONDINE avoit autrefois été chargée, en qualité de fée, de gouverner le royaume que la succession des tems fit ensuite tomber sur la tête de Bellinette. Certe fée naturellement de mauvaise humeur, devint encore plus insupportable quand elle eut à conduire de plus les deux enfans que le roi & la reine mirent au jour. Le petit prince, aïeul de Bellinette, & que l'on connoît dans l'histoire sous le nom de Millefleurs, étoit frère de Belline dont il s'agit ici, & dont Sublime avoit fait prendre la figure à son élève. Grondine étoit sans cesse après ces deux pauvres enfans, leur gentillesse sembloit la révolter. On assure même qu'elle poussa un jour l'humeur jusqu'à donner un soufflet au petit prince. La reine sa mère qui l'aimoit à la folie, eut à ce sujet une scène avec Grondine; elles furent au moment de se séparer & de faire un éclat qui ne pouvoit être que dangereux; mais l'on fit un accommodement dans lequel on convint que Grondine ne se mêleroit plus du prince,

& qu'en récompense on lui abandonneroit absolument la malheureuse princesse. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on voit dans toutes les familles les filles sacrifiées avec la plus grande injustice à ce que l'on croit avantageux pour les garçons. Belline fut donc la victime de cet accord, & la fut de toutes les façons possibles : non-seulement elle étoit grondée pour deux, mais elle n'avoit pas la consolation de raconter ses peines. Elle étoit continuellement obligée de se cacher dans un coin de sa chambre pour pleurer, tant que cela faisoit pitié. Quand Grondine l'appelloit, elle étoit dans la cruelle nécessité de courir de toutes ses forces pour être grondée plus vite ; & qui plus est, il falloit encore qu'elle cachât ses larmes. Si la fée se fût apperçue qu'elle eût pleuré, son humeur en auroit encore redoublé ; en un mot elle étoit obligée d'agir comme si elle eût été continuellement caressée. On prenoit part à sa peine, mais c'étoit d'une façon si détournée ; on la plaignoit même si bas qu'elle ne pouvoit s'en appercevoir. Personne enfin, pas même le roi & la reine n'osoient dire ce qu'ils en pensoient, c'eût été le moyen de la faire gronder davantage. Ces tourmens & ces peines n'empêchèrent point la princesse de grandir & de devenir belle & éblouissante. Plusieurs prin-

ces en devinrent amoureux; la crainte que Grondine inspiroit les écarta tous, ou plutôt ou plus tard. Le prince Fidèle fut le seul qui ne redoutant rien à l'abri de sa franchise, s'abandonna aux charmes d'une passion qui fut bientôt payée du plus tendre retour. Grondine qui sentoit l'amour, comme les Ogres sentoient autrefois la chair fraîche, ne fut pas long-tems à s'en appercevoir. La fureur la transporta, & toujours en grondant, sans écouter la moindre réflexion, elle commença par les enlever dans son char noir, & les conduisant sur les bords de la mer glaciale, elle en mit un au pied d'une montagne & l'autre au sommet, en leur disant : cherchez-vous à présent, parlez-vous; trompez-moi, j'y consens, si vous le pouvez; vous n'êtes pas cependant éloignés l'un de l'autre. En effet, quand l'un montoit, l'autre descendoit; quand Fidèle s'arrêtoit, Belline en faisoit autant : tel étoit l'enchantement de la fée. Mais de quoi l'amour ne tire-t-il pas parti? Dans une aussi cruelle situation leurs sentimens étoient nourris par l'espérance de se rencontrer, par l'idée de n'être point éloignés, par le plaisir d'habiter les mêmes lieux, & par la consolation de s'offrir tout ce qu'ils souffroient. Ceux dont l'humeur tourmente les amans, ignorent la vivacité qu'ils donnent à l'amour; cette connoissance seroit un

tourment qu'il faudroit leur procurer. Heureusement l'humeur de Grondine avoit placé ces fidèles & malheureux amans dans les pays froids, qui conservent la force & la beauté. Cependant plusieurs années s'étoient révolues dans cette cruelle situation, qui n'auroit peut-être fini qu'avec leur vie, car Grondine joignoit l'entêtement à l'humeur, si la doyenne des fées, en regardant son grand livre n'avoit vu qu'il lui manquoit un prince & une princesse. Elle en demanda compte à Grondine qui s'en trouva chargée. Le premier supplice qu'elle éprouva, fut l'aveu de sa faute qu'elle fit en balbutiant en présence de toutes les fées. Le conseil envoya promptement chercher ces malheureux amans, qui cependant n'étoient point à plaindre, puisqu'ils étoient fidèles & qu'ils n'éprouvoient point de jalousie : on attendit leur présence pour condamner Grondine à demeurer chouette pendant trente ans, conservant les lumières de son esprit & la noirceur de son caractère, mais privée de tout son pouvoir. Après avoir rendu cet équitable arrêt, les fées offrirent à Belline & au prince Fidèle des royaumes à leur choix; mais d'un commun accord, ils n'en voulurent aucun. Nous serions, dirent-ils, des princes tristes, nous ne connoissons plus le monde & ses usages : occupés de nos plaisirs qui nous suffisoient parfaite-

ment, comment nous feroit-il possible de gouverner les autres ? Les fées charmées de ce rare exemple d'amour & d'équité, les transportèrent dans une des îles fortunées, & leur firent trouver à l'envi tout ce qui pouvoit leur être nécessaire.

Il y avoit long-tems que ces évènements étoient passés, & Grondine revenue dans son premier état, pour avoir été punie, n'en étoit ni plus douce ni plus raisonnable ; elle imagina que Sublime n'avoit fait reparoître Belline dans le monde, ou du moins sa figure, que pour rappeler le souvenir de sa punition. Son humeur lui fit bientôt regarder comme certitude ce qu'elle n'avoit d'abord écouté que comme soupçon ; & ne consultant plus que la fureur, elle résolut de déranger les projets de ses compagnes, & de faire tomber sa colère sur le prince Brillant & sur la princesse Bellinette. Pour cet effet un jour que ce prince étoit à la chasse, elle l'enveloppa d'un nuage épais, & paroissant tout-à-coup elle le fit monter dans son char que des chiens & des chats attelés tiroient tant bien que mal ; car ce que l'humeur arrange & ce que la discorde tire, ne marche pas ordinairement d'un pas trop égal. La surprise & l'étonnement du prince lui firent garder le silence quelques momens, & Grondine en profita pour se fâcher contre les animaux qui traînoient sa voi-

ture , & qui véritablement étoient eux - mêmes fâchés les uns contre les autres. Quand ils furent arrivés dans la caverne obscure qu'elle habitoit , & qui étoit toujours remplie de tous les animaux que la nature a rendus antipathiques , Brillant lui demanda avec fierté ce qu'elle avoit résolu de faire de lui. Ce que je veux faire de vous , reprit-elle avec le ton de voix enroué que donnent ordinairement l'aigreur & l'humeur ! vraiment ! vraiment ce sont bien les fées que l'on interroge de cette façon ; mais voyez , je vous prie , j'irai lui dire ce que je veux faire de lui ; j'instruirai M. : je verrai si ma conduite a le bonheur d'en être approuvée ! je la réformerai si elle ne lui plaît pas ! Cette belle tirade plus longue encore , fut mille fois interrompue par les menaces qu'elle faisoit à ses chiens qui se battoient , ainsi qu'à ses chats qui juroient. Quand Brillant eut trouvé l'instant un peu plus favorable , il lui dit avec douceur : Hé , madame , que vous ai-je fait ! Quoi , tu me feras toujours des questions , répondit-elle , avec fureur , Je suis bien faite pour y répondre. Sublime & Cotte-blanche se repentiront de ce qu'elles m'ont fait , j'en jure. Mais qu'ai-je de commun , poursuivit le prince , avec ces dames respectables ? Elles t'aiment , répliqua Grondine ; ce n'est qu'en te tourmentant que je puis leur faire sentir que mon pouvoir égale leur autorité : & Bellinette

elle-même. Quoi, madame, interrompit Brillant, vous auriez la cruauté de faire souffrir cette aimable princesse ! Les sentimens de l'amour révoltèrent de tous tems les cœurs portés à la haine ; ainsi ce tendre intérêt, ces douces paroles dictées par l'amour même, causerent à Grondiné un redoublement d'aigreur si considérable qu'en balbutiant, & en écartant la dragée, elle s'écria, comme si on l'avoit prise à la gorge : Bellinette tu l'aimes, j'en jure hé bien, tu ne la verras, avant qu'elle eût achevé, jamais, car ç'en étoit fait, si elle eût prononcé ce terrible mot, Sublime qui n'avoit pas perdu le prince de vue, se trouva derrière elle & lui souffla, que tu n'en sois digne. Beaucoup de gens sans être aveuglés par la colère, ni se trouver dans un état aussi violent que Grondine, prennent tous les jours le mot qu'on leur présente ; aussi la méchante Fée le répéta sans même y faire aucune réflexion. Après cet important service, Sublime se retira & laissa parler Grondine dont les paroles ne pouvoient plus être que du bruit. Brillant ignoroit encore tout le risque qu'il avoit couru ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il prit le parti du silence. Les gens d'humeur l'interprètent mal, & le regardent ordinairement comme une marque de mépris ; ce n'étoit pas l'intention du prince.

Séparé de Bellinette, ses idées ne lui présentoient que des souvenirs, & ses plaisirs n'étoient plus que des regrets. Grondine quelquefois vouloit lui faire accueil & le ramener par des politesses ; mais son naturel & ses manières rendoient sa douceur si déplacée, que l'on regrettoit ses emportemens quand elle étoit polie. Enfin dans le triste séjour que le prince fit auprès d'elle ; il remarqua non seulement les inconvéniens, mais encore l'inutilité de la bile, de l'aigreur, de la déraison, de l'injustice & de la prévention. Cet exemple terrible & si souvent répété, le rendit tout le reste de sa vie égal & modéré. Il s'étoit flatté vainement de pouvoir adoucir l'esprit & le caractère de Grondine ; ses manières douces & obligeantes ne servirent qu'à l'irriter davantage : ne pouvant voir Bellinette ni se consoler avec Belline, il passa donc les plus cruels momens que l'on puisse imaginer. Après un séjour aussi triste, la Fée excédée du prince, car l'humeur se ronge elle-même, le transporta pendant qu'il dormoit dans un pays qui lui étoit inconnu. Ce ne fut assurément pas le bruit qui interrompit son sommeil, car on n'en entendoit d'aucune espèce ; mais à son réveil il se vit entouré de beaucoup de gens qui le regardoient avec étonnement. Il voulut leur parler : cette voie lui fut inutile ; pour s'éclaircir il eut recours aux gestes, il fut

d'abord entendu. Enfin avant la fin du jour il reconnut clairement que tous les habitans de ce pays étoient sourds & muets. L'envie de briller & de montrer de l'esprit, qui ne l'avoit pas encore abandonné, ne lui fut alors d'aucune ressource; cette éloquence naturelle, cette imagination vive, ce feu dont il se piquoit; enfin tous ses merveilleux talens lui devinrent parfaitement inutiles. Brillant s'aperçut bientôt qu'il falloit être fort différent de ce qu'il étoit, au milieu d'un peuple composé de gens sages, posés, & qu'un geste gouvernoit. Les usages auxquels il fut contraint de se soumettre, & les réflexions qu'il fut obligé de faire, devinrent pour lui une excellente leçon. Il acquit en peu de tems le jugement, le bon sens & le maintien: il est vrai que les chagrins de l'absence contribuèrent encore beaucoup à le mettre au ton de ce triste pays. On avoit pour lui tous les égards possibles: on lui laissoit toutes sorte de liberté: on s'empressoit à l'obliger; mais on ne pouvoit lui apprendre des nouvelles de Bellinette. Quand il n'eût pas été amoureux, les plaisirs que des sourds & des muets peuvent prendre & procurer, auroient paru insipides à un homme doué de tous ses sens: mais quelle affreuse situation pour un malheureux amant qui n'auroit pu trouver de consolation qu'à faire le récit de ses malheurs! Le prince

après avoir parcouru ce triste royaume, reconnut que ces peuples avoient reçu l'ordre de ne le point laisser sortir de leur pays ; car jamais il n'éprouvoit de gêne, ni de contrainte, que lorsqu'il s'approchoit de certains endroits qu'il jugea sans peine être les frontières de leurs états. Voyant qu'il ne pouvoit espérer de liberté du côté des terres, il tourna ses pas vers le rivage. La mer bordoit une partie de ce vaste continent ; la marine de ces peuples étoit même considérable : mais le prince n'y trouva pas plus de facilité. Matelots & pilotes, tout fut inexorable, tout fut incorruptible. Enfin après un tems fort considérable, lorsqu'il n'imaginait plus aucune ressource, il fut conduit sur le bord de la mer où il trouva un vaisseau tout équipé dans lequel il lui fut permis de s'embarquer. On a toujours été persuadé que cette liberté qui lui fut accordée étoit l'ouvrage de Cotte-blanche & de Sublime.

Après un mois de navigation, les muets qui l'avoient aussi bien servi sur mer que sur terre, lui firent entendre par signe qu'il ne manqueroit d'aucune des choses nécessaires ; & après lui avoir fait les adieux les plus tendres (car il en étoit venu au point de connoître tous leurs gestes & d'y répondre même avec facilité,) ils le débarquèrent dans une petite île & prirent le large. Une montagne aride & sèche qui s'élevoit à perte

de vue, occupoit la plus grande partie de cette île. Le prince en fut d'abord effrayé ; mais ayant fait quelques pas, il apperçut entre la montagne & le rivage une petite plaine dont l'aspect n'avoit rien de sauvage ; tout y peignoit la nature simple & riante ; entre les tiges des plus beaux arbres, on découvroit un terrain fertile & délicieux, à l'ombre de cette futaie magnifique. Tous ces grands arbres recommandables par leur antiquité étoient ornés de tablettes sur lesquelles étoient posés des milliers de bouquets, plus ou moins gros, mais toujours formés par l'assemblage heureux des plus superbes fleurs ; l'air en étoit embaumé, les yeux en étoient charmés. Les géographes & les voyageurs n'ont jamais parlé de ce pays que sous le nom de l'île des bouquets. Le prince en voyoit arriver de nouveaux à chaque instant, les uns se montraient avec autant de faste & d'étalage que d'empressement, & prenoient place dans les endroits les plus apparens ; d'autres plus modestes, sans être plus sincères, s'épanouissoient aussi-tôt, contents d'être arrivés. Ils étoient tous dans des caraffes de la plus belle eau ; & sur ces caraffes on voyoit le nom gravé de ceux qui les envoyoit, les motifs de leurs présens & les chiffres de ceux à qui ils étoient offerts. Le prince en les examinant, vit avec plaisir les noms de plusieurs personnes

de la cour de Bellinette & de la sienne. Les choses les plus inanimées qui nous parlent de ce que nous aimons, quelque indirectement que ce soit, se font toujours entendre, & ont pour nous un puissant attrait; elles font une consolation dans les malheurs de l'absence, & leur conversation peut seule distraire & consoler des peines. Cependant ces fleurs, ces caraffes, enfin tout ce qui se présentoit aux yeux de Brillant, étoient autant d'énigmes pour lui. Dans le moment qu'il étoit le plus occupé de ces réflexions, il vit avec surprise que plusieurs de ces bouquets se fanoient à l'instant même de leur arrivée, que les eaux de presque toutes les caraffes se noircissoient & devenoient bourbeuses & corrompues; il remarqua encore que tantôt quelques fleurs, tantôt les bouquets en entier, disparoissoient sans que personne parût s'en approcher. Surpris de ces prodiges, il avança dans la plaine pour satisfaire sa curiosité. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il se trouva dans le centre, en face d'une statue du plus beau marbre blanc. Elle représentoit une femme d'une agréable proportion, charmante par sa modestie, sa candeur, & la simplicité de sa coiffure & de ses habillemens; elle formoit un groupe avec des lions, des tigres, des panthères & des serpens, qui paroissoient la caresser & s'adoucir pour elle; ce groupe faisoit face à tou-

tes les parties de la petite plaine, & le piédestal de figure circulaire, recevoit à moitié de sa hauteur un rétable qui formoit un autel sur lequel on voyoit trois ou quatre fleurs des champs, vives & dans tout leur éclat; des caraffes ébrechées les portoient, mais l'eau en étoit aussi pure que sa source. On y lisoit les noms de quelques gens d'un état simple. Une caraffe entre autres se distinguoit, & par la place qu'elle occupoit sur l'autel, & par ces mots : on ne veut qu'une fleur, cependant ma vie est toujours prête. L'esprit du prince fut enfin éclairci en lisant l'inscription de la statue écrite en gros caractères; elle étoit conçue en ces termes : rougissez, mortels, en voyant ceux que j'ai soumis. Brillant saisi & touché, comme les gens bien nés le seront toujours à l'aspect des objets vertueux, ne pouvoit s'arracher de ces lieux, & vouloit en découvrir toutes les particularités. Les fées contentes de ses sentimens & du respect dont elles le voyoient pénétré, permirent à la statue de s'animer, d'abandonner le piédestal qui la portoit, & d'accompagner Brillant pendant le séjour qu'elles avoient résolu qu'il feroit dans cette île. Leurs soins ne se bornèrent point à ce secours moral, elles lui firent encore rencontrer au pied du plus bel arbre de la futaie, une petite habitation où toutes les choses nécessaires se trouvoient sans aucun

superflu. La Reconnoissance animée ne le quitta plus , & lui parla en ces termes : Née avec le monde , peu de princes jusqu'à vous , seigneur, m'ont connue , encore moins visitée ; cependant si l'on s'en rapportoit aux discours de tous les hommes , & à ceux des princes mêmes , mon empire seroit d'une vaste étendue ; il n'y a personne qui ne se vante de me rendre un culte parfait & continuel. Vous voyez néanmoins, seigneur, le peu d'étendue du terrain qu'occupe la Reconnoissance sur toute la surface de la terre. Je me suis fait long-tems scrupule , d'exiger même une fleur de ceux qui avoient reçu quelques services ; mais enfin j'ai voulu qu'il existât quelques témoins du bienfait ; l'oubli total donnoit trop de facilité aux ingrats. Vous avez pu remarquer avec quel étalage on m'envoie ces amas de fleurs , qui ne conservent souvent que quelques minutes leur éclat, & leur odeur ; l'Ingratitude mon ennemie, les sèche & les fanne sans cesse : elle a cent moyens pour y parvenir. Tantôt elle fait usage de l'esprit pour me détruire , elle développe & suppose des motifs à l'obligation reçue ; elle allègue des procédés ou rappelle des négligences dans la société. Que fais-je , elle met tout en usage , & ne réussit que trop bien à me bannir des cœurs , de ceux mêmes dans lesquels je me croyois le plus solidement établie. Elle n'a pas ;

continua-t-elle,

continna-t-elle, beaucoup de chemin à faire pour exercer ses perfidies. Cette terrible montagne aride & sèche n'étoit autrefois qu'une taupinière dans laquelle l'ingratitude étoit renfermée ; elle s'est accrue insensiblement ; elle est enfin devenue cette masse énorme qui renferme des cavernes immenses, trop resserrées encore pour la foule des courtisans qui l'entourent, & pour contenir tous les bouquets fannés & desséchés qui s'envolent continuellement dans sa triste demeure ; ils lui servent de trophées. Cependant par une loi du destin, le nom de celui qui l'a donné demeure attaché au bouquet, & quand le hasard fait lire le bienfait & le nom de celui à qui il étoit adressé, c'est alors que l'ingratitude allégué tout ce que l'esprit ou les travers du monde savent si parfaitement lui suggérer, & qu'elle trouve toujours des excuses applaudies par la foule de ceux dont elle est environnée. Aussi mon empire se rétrécit tous les jours, la montagne me gagne sans cesse ; il est vrai que ce petit coin du monde est encore trop étendu pour recevoir & pour contenir les offrandes sincères qui me sont envoyées. L'expérience auroit dû me rendre sage ; mais rien ne me corrige : trop sûre de travailler pour le faux triomphe de ma rivale, je m'expose encore tous les jours avec joie à en courir les risques ; & mes peines ne sont pas perdues, à mon

sens , quand je trouve un cœur reconnoissant entre mille. Je puis vous parler , continua-t-elle , d'autant plus librement , que votre nom se voit ici ; il auroit peut-être dû s'y trouver plus fréquemment , ajouta-t-elle en baissant la voix ; mais suivez-moi. Le prince lui obéit. Après avoir marché quelques pas , il apperçut un bouquet qu'il offroit à Corde-Blanche en reconnoissance des soins qu'elle avoit pris de lui ; la caraffe de Bellinette adressée à Sublime étoit à côté de la sienne : les fleurs de l'une & de l'autre étoient fraîches & dans leur beauté. Je ne vois point ici , s'écria le prince , la preuve de mes sentimens & de ma reconnoissance pour les bontés de Bellinette ! La reconnoissance que l'on doit à l'amour ne me regarde point , lui répondit la déesse , en rougissant. Brillant voulut ensuite examiner quels sentimens pouvoient conserver plusieurs personnes qu'il avoit traitées avec la plus grande distinction ; mais il n'apperçut aucune de leurs caraffes. Ce n'est point ici , dit la déesse , qu'il faut les chercher , vous les trouverez chez mon ennemie. Le prince éprouvoit pendant les conversations qu'il avoit avec la reconnoissance, cet épanchement de cœur , ce charme de la vertu qui parle sans cesse aux honnêtes gens , & qui fait le tourment des cœurs corrompus. J'ai pu vous connoître , j'ai pu vous sentir , lui dit-il ,

j'ai pu vous admirer , puis-je vous oublier de ma vie ! Un charme secret & plus fort que moi-même m'oblige à m'éloigner ; les malheurs de ma situation font que je vais malgré moi , où j'ai horreur de me trouver. Grondine , la cruelle Grondine , non contente de m'arracher depuis si long-tems à ce que j'aime , me force encore de vous quitter , douce & délicieuse déesse , pour aller voir l'ingratitude son amie , & notre commune ennemie. A ces mots , pénétré de tendresse & d'attendrissement , il embrasse la reconnoissance & prend le chemin de la montagne. Ces deux divinités font si voisines que le prince n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour se trouver sur les terres de l'ingratitude , ou plutôt à l'entrée de sa caverne. La déesse y parut suivie d'une brillante cour dont elle entretient la fausse joie avec cent visages. Les excuses vêtues de toutes les couleurs , & les prétextes frivoles l'accompagnent sans cesse. Malgré l'éclat de son nombreux cortège , malgré les dorures dont sa caverne lui parut lambrissée , le prince ne la put voir qu'avec horreur. Un homme rempli de reconnoissance peut il cavifager autrement l'ingratitude. Le mépris qu'il lui marqua , diminua d'abord l'accueil obligeant de cette pernicieuse déesse. La colère s'emparant de son esprit , sa feinte douceur se convertit en fureur , & s'exhala

en propos méprifans. Va , lui dit-elle , ta prétendue générofité , tes grands fentimens alambiqués ne fe trouvent qu'avec la sottife. Si ton efprit fe développe un jour , tu fauras me retrouver : le monde & les exemples te rameneront à moi. Sors, je ne puis encore te plaire , & ta présence feroit le malheur & la peine de ceux qui me font attachés. Le prince , fans être piqué , fe contenta de la regarder avec l'indignation qu'inspire la vertu contre les vices. Content de s'éloigner , il fortit fans autre deffein que d'éviter un semblable objet. A peine eut-il fait quelques pas , qu'un char traîné par des colombes fe présenta devant lui. Dès-qu'il y fut monté , les colombes prirent leur vol , & traversèrent plusieurs étendues de terres & de mer. Enfin , il fentit une douce & charmante impreflion dans l'air ; les colombes s'arrêtèrent & fe posèrent dans un pays si fertile & si délicieux , que le prince en fut frappé malgré la triftesse & le chagrin qui le tourmentoient depuis qu'il étoit féparé de Bellinette. Après avoir quelque tems récréé fes yeux de toutes les beautés naturelles qui fe présentoient à lui de tous côtés , il descendit avec impatience du char qui l'avoit conduit. Tant de charmes répandus fur cette terre lui firent eférer d'y rencontrer Bellinette. Quel autre objet , difoit-il en lui-même , pourroit animer cette prodigieufe quantité de belles fleurs !

Les cœurs tendres sont toujours sensibles aux attraits de la douce nature , d'autant plus qu'elle ne peint & ne retrace que l'amour. Le prince Brillant marcha quelque tems plus dissipé qu'il ne l'avoit été depuis les tourmens que Gron-dine exerçoit sur lui ; surpris cependant de n'ap-percevoir aucun habitant dans un pays si agréable, il vit assez près de lui une petite vieille propre ; mais simplement vêtue , qui couroit au secours d'un oiseau qui s'étoit pris la patte entre deux branches , & qui témoignoit sa douleur, par la façon dont il se débattoit. Quels furent l'éton-nement & la joie du prince en reconnoissant Bel-line , cette Belline dont l'esprit l'avoit charmé ! Il courut à elle avec plus de vivacité qu'elle ne couroit elle-même , & lui dit : Ah , ! ma chère Belline , quel bonheur pour moi de vous rencon-trer ! Fidèle de son côté qui n'étoit pas loin , ayant apperçu la course de Belline , avoit tout quitté pour joindre ses empressements aux siens , de façon qu'il arriva pour entendre les mots affec-tueux que prononçoit le prince. Ils le glacèrent d'effroi. Ces mots sortis de la bouche d'un jeune homme aimable & bien fait le firent frémir : c'étoit le premier mouvement de jalousie qu'il eût jamais éprouvé. Le malheur de ce senti-ment est de raisonner fort mal ; aussi Fidèle s'affligea , & son cœur fut déchiré. Cependant ,

Belline paroïſſoit ſurpriſe de l'accueil de connoiſſance qu'on lui faiſoit & ne répondoit rien au prince. Fidèle auroit pu ſe raffurer par ces preuves , & par l'âge de Brillant qui ne pouvoit avoir connu Belline , qui depuis trente ans au moins n'avoit apperçu que lui ; d'ailleurs les ſentimens de cette princeſſe & tous les événemens paſſés , auroient dû le tranquillifer. Mais la jaloſie eſt ſourde , elle eſt aveugle , les jugemens & les impreſſions des autres ne ſervent à rien ; ils ſont inutiles pour la calmer ; on eſt jaloux de l'objet qu'on aime tel qu'il ſoit , parce que l'on en veut tout. Belline qui s'apperçut de la peine que Fidèle ſouffroit devint encore plus embarrasſée & voulut ſe retirer. Quoi , vous faites ſemblant de me méconnoiître , ma chère Belline , lui dit le prince ; vous à qui j'ai de ſi grandes obligations , vous dont je révère le cœur ! Mais , pouſſa-t-il avec plus de vivacité , parlez-moi naturellement , ne verrai-je pas demain Bellinette ? Comment vous en êtes déjà aux petits noms , s'écria douloureuſement le prince Fidèle ! Cet imbroglio ne dura que quelques momens ; les vieux princes démêlèrent enfin la vérité par les éclairciſſemens qu'ils ſe donnèrent l'un à l'autre : enſuite ils conduiſirent Brillant dans leur demeure. Plusieurs palmiers la formoient ; des mouſſes , des meubles aſſortis & charmans par leur propreté ſuffiſoient

dans un pays tempéré, où l'on ne trouvoit aucun animal dangereux. Ce fut là que Brillant eut tout le tems nécessaire pour admirer les tendres soins de ces bons & véritables amans. Son cœur fut pénétré en voyant leur amour; il étoit vif, il étoit pur, sans jalousie & sans sacrifice. Enfin c'étoit l'amour ami, qui réunit tous les desirs & comble toutes les nécessités. Les fruits seuls les nourrissoient; ils étoient produits sans culture par une terre toujours ornée de fleurs, arrosée de petits ruisseaux d'une eau toujours claire & nette qui ne grossissant jamais n'apportoit aucun obstacle pour les traverser. L'aspect de tant de beautés produisoit les comparaisons riantes de leurs conversations; il embellissoit l'expression & la peinture de leurs sentimens; ce beau pays leur donnoit enfin & leurs idées & leurs besoins. Les oiseaux troubloient seuls ou plutôt amusoient & décoreoient leur solitude; ces heureux amans ne craignoient point le dégoût, ils s'aimoient comme au premier jour. Le souvenir de ce qu'ils avoient souffert toujours présent à leur esprit, augmentoit leurs jouissances; leurs cœurs, leurs goûts, tout étoit d'accord. Cette tendre union ne leur ayant jamais donné d'enfans, rien ne leur faisoit envisager l'avenir & tout les attachoit au présent. Ce fut là que Brillant apprit à aimer ou plutôt à connoître le véritable amour. Ce-

pendant Belline & Fidèle instruits de tout ce qui lui étoit arrivé , ne se contentèrent pas des bons exemples qu'ils lui donnoient continuellement , ils lui parlèrent encore avec la franchise d'une simplicité éclairée & lui firent sentir les différences qui doivent se trouver nécessairement entre la conduite d'un prince sur le trône ou celle d'un prince retiré.

Il est tems à présent de revenir à Bellinette. Grondine après avoir enlevé le prince Brillant , s'étoit aussi emparée de cette princesse , sans que tout l'art de Sublime pût y mettre obstacle , tant l'humeur a de ressources & de droits dans le monde ! D'abord que la petite reine qui dans ce moment étoit Belline , c'est-à-dire vieille , fut en la possession de la méchante fée , elle la transporta dans une forêt sombre & noire , capable d'inspirer la frayeur aux gens même les plus avancés en âge. Les cris , les terreurs , les caresses de cette princesse ne purent adoucir la fée qui lui dit après avoir long tems murmuré sans pouvoir rien prononcer : Oui , oui , je vous le conseille de vouloir ressembler à Belline , je vous apprendrai..... Quoi , madame , c'est pour cela que vous m'enlevez & que vous me grondez , reprit la princesse avec étonnement ! J'ai tort , n'est-ce pas à lui répliqua Grondine , de faire voir à Sublime qu'elle n'est qu'une bête avec tout son esprit & toutes ses

grandes réflexions ; mais nous verrons si vous osez paroître davantage sous la forme d'un prin-
 cesse dont la figure vient encore me tourmenter
 sur ses vieux jours. Ah ! madame , interrompit
 la petite reine avec vivacité , si je n'étois plus
 jamais Belline , que je vous aurois d'obligations !
 Le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais été par
 goût. Je suis bien fâchée de vous ôter une chose
 qui vous faisoit tant de peine , reprit Grondine ;
 mais je dois me venger de Sublime , & je n'en ai
 point d'autre moyen. Non, non, continua-t-elle ,
 vous ne ferez plus Belline. Oserois je vous deman-
 der , lui dit Bellinette avec inquiétude qui je serai
 à présent ? Qui vous ferez , reprit Grondine ?
 vous ferez Bellinette ; ne l'avez-vous pas toujours
 été ? Allez , vous n'êtes qu'une petite paresseuse ;
 voyagez , courez le monde , je ne vous veux
 point de mal ; soyez assurée que vos peines ne
 finiront point , *qu'un portrait où tout le monde vous
 reconnoitra ne soit pas ressemblant.* Les chiens &
 les chats prirent alors leurs courses ou leur vol ;
 car Grondine leur donnoit des aîles ou des pattes
 suivant son humeur. Quoi qu'il en soit , la voi-
 ture disparut avec Grondine , & Bellinette de-
 meura charmée d'imaginer qu'elle ne seroit plus
 vieille avant le tems. La solitude , l'horreur de
 la forêt , toutes les peines & les fatigues aux-
 quelles elle alloit être exposée ne furent pas capa-

bles de l'occuper. Un miroir de poche qui l'assura qu'elle avoit cessé d'être vieille , & que ses appas & sa jeunesse étoient dans tout leur éclat , ne lui laissa qu'un contentement parfait. Cependant Sublime avoit volé à son secours ; quelques momens plutôt elle auroit arraché Bellinette au pouvoir de Grondine , & l'auroit soustraite à son injuste vengeance ; mais les paroles étoient prononcées , & une fée ne peut détruire l'ouvrage de sa compagne : tout ce que Sublime put faire , fut de ne point abandonner Bellinette. Elle lui devoit ses soins comme à son élève ; mais elle les lui devoit encore , parce que la figure de Belline étoit de son invention , & que cette métamorphose avoit causé seule ce prodigieux désordre. Cette fée secourable , ne jugea point à propos de paroître aux yeux de la petite reine ; mais pour lui rendre plus utiles les voyages auxquels elle étoit condamnée , elle voulut que , jeune à ses propres yeux , elle parut encore vieille aux yeux de tout le monde. Il est vrai que ce ne fut plus sous la forme ni sous les traits de Belline ; mais comme elle songeoit à tout , elle chargea une petite mouche de la suivre , & lui défendit absolument de se faire connoître : en un mot elle lui ordonna de garder le plus grand incognito. Il est bon d'avertir que cette mouche est une vieille femme de chambre ; car il n'eût

pas été féant que la princesse eût voyagé toute seule. La petite reine contente de sa beauté, sur laquelle il ne lui restoit plus de doute, se mit en marche sans aucun autre souci que celui de rencontrer le prince Brillant, charmée d'imaginer qu'il pourroit l'aimer & que de son côté elle pourroit lui plaire tous les jours, car elle en étoit fort occupée, sur-tout quand il ne lui restoit nul objet de coquetterie. Cependant pour remédier à tous les inconvéniens du voyage, Sublime lui fit trouver au pied d'un arbre, quelques momens après le départ de Grondine, un de ces petits paniers que les filles portent à l'école; il renfermoit une petite collation, une serviette & un parasol couleur de rose; le tout ensemble ne pesoit pas plus d'une once; la petite reine ramassa le panier, parce qu'il lui parut d'une jolie forme, & le conserva parce qu'il lui devint nécessaire. Il ne lui fallut pas un tems considérable pour connoître ses admirables propriétés, elle marcha quelques heures, & la nuit approchant, le besoin de manger l'engagea de recourir aux vivres de son panier; la propreté lui fit étendre la serviette par terre pour se coucher, la crainte du serain lui fit planter son parasol au-dessus de sa tête, & l'habitude d'avoir la tête élevée, l'obligea à la placer sur son panier: la serviette devint un très-bon lit, le parasol forma

d'amples rideaux, & le panier se trouva le meilleur des traversins. Avec de tels secours Bellinette passa une très-bonne nuit, le soleil & le chant des oiseaux la réveillèrent, & son premier mouvement fut de chercher avec empressement son miroir pour voir si elle étoit encore jeune. Elle eut la satisfaction de se trouver telle & de voir que sa coiffure n'étoit nullement dérangée; elle reconnut ensuite avec surprise qu'elle n'étoit point fatiguée, car elle étoit dans la bonne foi, & croyoit fermement avoir couché sur la dure; chose qu'elle avoit redoutée toute sa vie. L'espérance d'avoir peut-être oublié quelque chose la veille dans son panier, l'engagea à le visiter de nouveau; elle y trouva un petit pain & du café au lait; c'étoit son déjeûné ordinaire. Cette protection visible des fées & sur-tout sa jeunesse confirmée lui donnant une joie bien nécessaire dans les voyages, elle ploya son petit équipage, passa l'anse de son panier dans son bras gauche, tint son parasol dans la main droite, & se mit gayement en marche. A la dînée, la serviette devint une chaise longue, le parasol une petite tente, & le panier ayant pris la forme d'une table, présenta de nouveaux mets variés & délicieux. La petite reine marcha quelques jours de cette façon, sans rencontrer personne, la solitude ne l'avoit pas même ennuyée, la jeunesse & les attraits dont

elle se croyoit pourvue lui suffisoient. Après quelques jours de marche elle entendit le bruit d'une chasse & vit paroître un jeune homme suivi d'une cour brillante; c'étoit le prince des Plumes, qui, frappé lui-même de l'équipage & de la rencontre de la princesse, ne douta pas qu'elle ne fût une véritable fée. On fait combien ces dames ont toujours été respectées & redoutées. Le respect n'est souvent dû qu'à la crainte; aussi le prince des Plumes ne balança pas un moment à mettre pied à terre. Tous ceux qui l'accompagnoient, imitèrent son exemple, il aborda la princesse avec toute la soumission possible, lui fit offre de tout ce qui dépendoit de lui, & l'assura qu'il ne négligeroit rien pour mériter ses bontés. La petite reine reçut ses hommages comme étant rendus à ses charmes, son amour propre en fut satisfait. Ce n'est point ici mon rang que l'on considère, disoit-elle en elle-même, c'est moi seule, c'est ma beauté. Que la fée qui m'a enlevée est bonne femme! elle a les manières un peu brusques, le propos révoltant; mais ses procédés sont admirables; cependant les impressions qu'elle causoit n'étoient point du tout celles qu'elle imaginoit. Que d'erreurs sont pareilles à la sienne! les petits mots, les petites mines, toutes choses qui plaisent, ou que l'on ne remarque point dans une jeune personne paroissent si ridicules avec son

grand âge, que l'on auroit peut-être éclaté de rire sans le respect que l'on croyoit devoir à son rang. Le prince des Plumes lui fit donner le plus beau de ses chevaux, & la conduisit à son palais sans même achever la chasse commencée; il la présenta à la reine sa mère, qui lui céda son appartement. Sublime, sans paroître, eut soin d'entretenir cette cour dans les idées qu'elle s'étoit formées. Sans cette précaution, Bellinette les auroit bientôt détruites par sa vivacité; elle paroïsoit ne désirer que les bals, les spectacles & les plaisirs, elle eut entière satisfaction. L'on ne pensoit qu'à suivre ou à prévenir ses désirs; mais ces bals & ces avances que sa coquetterie naturelle lui faisoient recevoir, ne servirent qu'à l'étonner & qu'à l'affliger. Les jeunes gens de la cour l'entouroient sans cesse à la vérité, & cherchoient à lui plaire: mais c'étoit d'une façon cruelle; on avoit recours à son crédit, à sa justice, à son autorité. L'un la conjuroit de rendre sa maîtresse sensible, l'autre de lui faciliter un rendez-vous; en un mot, personne ne lui parloit d'elle même. Quelle peine pour une jeune personne coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! Elle fut obligée de rabattre un peu de sa fierté, mais plus elle faisoit d'avances pour se faire dire quelque chose d'obligeant, plus on sembloit redoubler les discours qui lui étoient étrangers,

cette situation humiliante réduisit la princesse au désespoir, & mille fois plus excédée de toutes les fêtes, qu'elle ne les avoit désirées, elle prit le parti de la retraite, & préféra la solitude, avec les foibles ressources qu'elle avoit trouvées dans ses voyages, à une cour où l'on faisoit si peu de cas de ses charmes. Un clair de lune parfait lui fit prendre la résolution de s'éloigner promptement; elle se mit en marche, toujours suivie de la mouche que Sublime avoit chargée de veiller à sa conduite & de la préserver des accidens qui ne sont que trop communs dans les voyages. La mouche qui ne l'avoit pas abandonnée un instant, étoit fine. Ainsi quand elle appercevoit quelques objets qui pouvoient avoir quelque espèce de danger, elle couvroit la petite reine d'une de ses aîles, la rendoit invisible & lui ôtoit même la vue des choses qui pouvoient ne pas convenir à son sexe & à son âge.

L'aventure de Bellinette à la cour du prince des Plumes, lui fit faire de sérieuses réflexions, & lui fit sentir le bonheur & l'avantage d'être aimée souverainement. Toutes ces idées lui rappelèrent pour lors le prince Brillant qui ne perdoit point à toutes ces comparaisons. Après quelques jours de voyage, elle arriva auprès d'une fontaine célèbre dans ce pays par le concours des amans qui y venoient en pèlerinage, & connue sous le nom de

la fontaine des Roses; ce lieu champêtre & rustique présentoit à la vue & à l'odorat tout ce que la nature a de séduisant. Toute jeune qu'étoit la petite reine, elle fut frappée des beautés qu'elle y découvrit; car il est des âges consacrés à de certaines sensibilités. Bellinette fut amusée par la quantité des papillons qui voltigeoient dans ce beau lieu, la variété de leurs plumages, leur vol & leur agitation animoient ce bel endroit de la terre. La princesse résolut d'y demeurer quelque tems. Un plaisir secret, un charme qui n'est point développé, nous arrête souvent sans pouvoir distinguer le motif qui nous retient. C'est l'amour qui nous parle, c'est lui qui nous engage, le lieu lui plaît & lui convient. Bellinette se reposa donc au bord de cette délicieuse fontaine, charmée de son ombre & de sa fraîcheur; la fatigue & les tendres réflexions la plongèrent bientôt dans un profond sommeil. Sublime qui vouloit profiter des favorables dispositions de son cœur, lui envoya un songe mystérieux; tous les papillons qui l'avoient occupée avec tant de plaisir pendant le jour, se présentèrent à son imagination, & par le pouvoir de la fée, ces animaux, symboles de l'inconstance, de la légèreté & de la coquetterie, lui parurent avoir des têtes charmantes qui la séduisirent avec raison, parce qu'ils avoient tous celle de l'amour de tous les âges; mais après un long

examen,

examen, elle reconnut que ces belles têtes mâles & femelles avoient des corps de tigres, de fouines, de chats, de bléreaux, & autres animaux de cette méchante espèce. Sublime lui fit sentir encore par la legereté des papillons, que l'inconstance & la coquetterie ne pouvant avoir de temple fixe, tous leurs adorateurs n'avoient point de séjour déterminé; ce qui devenoit la cause de leurs plus grands chagrins. Ces idées semées dans l'esprit de la petite reine; devinrent à son réveil la matière de plusieurs réflexions, & déjà mécontente du peu d'impression que ses charmes avoient fait à la cour du prince des Plumes; elle commença à avoir quelque doute de leur peu de valeur. Cette partie de l'amour propre diminuée dans une femme, est un grand point; dès-lors la constance & le véritable amour, sans aucune distraction, se présentèrent à elle avec leur mérite; son imagination lui représenta encore plus fortement le prince Brillant, & lui fit regretter plus vivement d'en être séparée; elle eut même du chagrin de n'avoir plus rien à lui sacrifier. Tous les sacrifices dont elle se croyoit si riche quelques jours auparavant, ces ouvrages de l'amour propre, ces preuves d'un goût médiocre étoient évanouis par ses nouvelles idées; elle se détermina à quitter promptement un lieu qui lui déplaisoit en lui rappelant sans cesse l'idée de l'inconstance & de la coquetterie. Bellinette

plus délicate & plus tendre; abandonna sans peine cette fontaine qui lui avoit fait un si grand plaisir à rencontrer; c'est ainsi que tout prend le caractère de l'amour & se soumet à ses idées: elle partit avec vivacité pour chercher le prince, dont elle sentoit que l'attachement lui étoit plus nécessaire que jamais; l'inquiétude de son absence, celle de sa confiance, le partage de ses peines s'emparèrent de son cœur, & furent la seule occupation de son esprit. Elle ne marcha pas long-tems sans rencontrer les bords de la mer; cet élément la fit rêver, après lui avoir rendu le tribut d'étonnement que l'on doit à son immensité pour la première fois qu'on l'apperçoit. Cette princesse dont l'extrême vivacité ne la laissoit pas un moment en repos, alors toute absorbée dans ses réflexions; avoit étonné tous ceux qui la connoissoient, ses sens même étoient si fort suspendus qu'elle laissa tomber son panier, son panier d'une si jolie forme, son panier qui la nourrissoit, son panier qui portoit tout ce qui lui étoit nécessaire, enfin tout ce qu'elle possédoit & tout ce qui la mettoit en état de chercher le prince Brillant. Elle ne balança point à courir après la vague qui emportoit tous ses trésors; à peine eut-elle fait un pas dans la mer, que le panier devint une barque charmante où la princesse monta avec tant de facilité qu'elle ne fut presque point mouillée: cette barque lui

offrit toutes les commodités dont elle pouvoit avoir besoin, & la conduisit par le plus beau tems du monde aux Isles fortunées, où elle s'arrêta. La petite reine voyant son bâtiment immobile, mit pied à terre, & la barque redevint aussi-tôt le même petit panier. Bellinette élevée par des fées, ne fut point étonnée de tous ces prodiges; mais engagée par la beauté du pays, elle avança dans les terres. Elle eut à peine fait quelques pas que Fidèle & Belline qui l'avoient apperçûe, vinrent au devant d'elle, & lui offrirent tout ce qui dépendoit d'eux, avec la sincérité & la candeur qui engagent à recevoir. Bellinette sensible à leurs offres les suivit, & prit avec eux le chemin de leur habitation. Ils rencontrèrent le prince Brillant qui rêvoit assis au pied d'un palmier, la petite reine rougit en l'appercevant, & voulut courir à lui, emportée par son amour & sa vivacité; mais Belline l'arrêta en lui disant: laissez-le rêver, la liberté règne dans cet heureux séjour, il a plus de plaisir sans doute à songer à Bellinette qu'il n'en auroit à nous voir. La princesse charmée de ce qu'elle entendoit, se reprocha la démarche qu'elle avoit voulu faire, & résolut de ménager à son amant le plaisir de la surprise; mais ses projets agréables ne furent pas de longue durée. Le bruit qu'ils firent obligea le prince de se lever & de les venir joindre; il s'approcha avec un air d'intérêt & d'amitié pour les vieillards;

qui se convertit en froid & en sérieux à la vue d'une personne qui lui étoit inconnue. Bellinette surprise d'un tel accueil, lui en fit quelques reproches auxquels il ne répondit que par des plaisanteries douces & légères : elles ne furent pas longues ; car ils arrivèrent aux cabanes. Bellinette après les avoir visitées demeura seule un moment dans celle de Belline, disant en elle-même avec inquiétude : quoy, ne ferois-je plus jolie ! Serois-je méconnoissable ! Elle regarda promptement son miroir, & se trouvant aussi bien qu'elle s'en étoit flattée, l'inconstance qu'elle supposa au prince & le mépris dont elle lui parut accompagnée, la firent tomber évanouie ; elle fut même assez long-tems dans cet état. Mais Belline & le prince Fidèle inquiets de sa longue absence, la vinrent trouver & la secoururent ; ils la portèrent dans la cabane du prince Brillant, qui consentit aisément à la lui ceder. Elle étoit tapissée de toutes les dépouilles des oiseaux du plus riche plumage qui se trouvoient sans nombre dans cet heureux séjour. Brillant qui avoit beaucoup de goût naturel & qui dessinoit assez bien pour un prince, s'étoit non-seulement amusé à donner un arrangement merveilleux à ces plumes ; mais il avoit encore dessiné les plus belles fleurs qui naissoient à chaque pas dans ce délicieux climat : ces desseins se trouvoient arrangés au milieu de ses chiffres & de ceux de Bellinette, tout en-

fin y retraçoit son amour. Quand la petite reine fut revenue à elle , le prince Brillant se trouva le premier objet dont ses yeux furent frappés ; mais elle ne vit dans les siens qu'une indifférence & un froid qui la mirent au désespoir. Elle remercia Belline & Fidèle de leurs soins , & les pria de la laisser seule , sous prétexte de prendre quelque repos ; mais en effet pour s'abandonner à la douleur. Ses beaux yeux répandirent des torrens de larmes. Son imagination lui rappela vainement les discours de Belline quand elle avoit apperçu le prince, elle ne put l'attribuer qu'à un cruel rapport de noms. Ses regards tombèrent sur les chiffres dont la cabane étoit remplie : se peut-il, s'écria-t-elle, que tant de marques d'amour du prince soient pour une autre ! Mais aussi pouvoit-elle les accorder , s'ils étoient pour elle , avec l'indifférence que Brillant lui avoit témoignée. Il faut s'en éclaircir , dit-elle en se levant avec précipitation , une plus longue incertitude ne se peut soutenir : si le prince m'aimoit , il ne pourroit affecter de me méconnoître ; de plus quelle raison auroit-il ? Voyons tout , examinons avec soin & sur-tout ne nous nommons point ; cachons à ces vieillards respectables ma honte & mon humiliation : elle sortit en effet. Le prince s'étant déjà éloigné pour rêver à son aise , elle eut la liberté de faire à Belline & à Fidèle toutes les questions qui pouvoient intéresser son amour : elle

apprit que le prince qui leur avoit souvent conté son histoire, n'avoit que Bellinette pour objet, que tous les arbres étoient ornés de ses chiffres, & que sa cabane qu'il lui avoit cédée en étoit remplie : elle fut encore qu'il avoit mille fois essayé de faire son portrait; mais que son imagination toujours plus vive n'avoit jamais été satisfaite, & qu'il avoit toujours déchiré son ouvrage.

Ces bons vieillards lui montrèrent aussi leurs portraits qu'il avoit faits pour se dissiper, & dont elle fut obligée d'admirer la ressemblance. Ces éclaircissements ne pouvoient qu'augmenter son trouble & son embarras, quand le prince se joignit à eux pour prendre le repas frugal que la nature leur présentoit. Bellinette, sans se nommer, dit plusieurs choses qui étonnèrent Brillant; & quoiqu'il fût bien éloigné de la reconnoître, il fut frappé des traits de son esprit, qui avoit toujours eu le droit de le charmer, & dont il étoit encore sans cesse occupé. Cette espèce de reconnoissance le rendit plus aimable qu'il ne l'avoit paru jusques-là aux deux vieillards. Ainsi leur souper fut prolongé. Bellinette un peu plus contente, sans cependant être satisfaite, ne fut occupée pendant tout le cours de la nuit que des moyens qu'elle pourroit mettre en usage pour se faire reconnoître : elle se voyoit aimée & en même tems méprisée. Cette situation ne se pouvoit soutenir; il falloit

convenir qu'elle étoit changée. Cette idée cruelle à tout âge, étoit affreuse à dix-sept ans. Après avoir examiné bien des moyens & formé bien des projets, elle se détermina à demander au prince de faire son portrait; elle espéra que l'attention nécessaire pour ce travail lui rappelleroit plus aisément ses traits. Elle ne pouvoit comprendre comment ils étoient si vivement gravés dans son cœur, pendant que ses regards en étoient si peu frappés. Le lendemain, car l'amour est pressé, elle en fit la proposition au prince; il l'accepta par simple politesse, & comme un délassement convenable à leur retraite. Sur-le-champ, il se mit à travailler avec beaucoup de facilité. Bellinette charmée de voir son amant, animée du desir d'en être reconnue, & piquée de ne l'avoir point été, ne négligeoit rien de ce qui peut plaire, soit par la figure, soit par l'esprit; car l'amour est un transport, & plaire est un talent. La tête étoit à peu près finie, quand Bellinette & Fidèle arrivèrent & se récrièrent sur la prodigieuse ressemblance. Bellinette qui n'avoit point voulu interrompre le prince, s'approcha pour en juger. Quoi, c'est ainsi que vous me voyez, s'écria-t-elle d'abord qu'elle eut jeté les yeux sur l'ouvrage! Je suis perdue, continua-t-elle en s'enfuyant. Où pourrai-je me cacher! Elle prononça ces mots de sa voix naturelle & sans être altérée par l'âge; car dès ce moment elle avoit repris ses graces, sa figure, sa jeunesse. Brillant fut si frappé

du son de sa voix, qu'il la suivit avec empressement, & qu'il reconnut sa chère Bellinette dans les bras de Sublime & de Cotte-blanche, accompagnées de la mouche qui ne l'avoit jamais quittée, & qui avoit repris son ancienne figure de vieille femme de chambre. C'est dans ce moment que j'arrive dans ces Isles fortunées, puisque je vous y vois, s'écria le prince Brillant avec un transport que le cœur peut seul dicter! Les fées leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils avoient envie de savoir; & les trouvant parfaitement corrigés de leurs défauts, & dignes l'un de l'autre; elles sommèrent Gron-dine, qu'elles avoient eu la précaution d'amener avec elles, de la parole qu'elle avoit donnée. Celle-ci suivant toujours son caractère, voulut faire quelque difficulté; mais elles la menacèrent si sérieusement, qu'elle donna son consentement au mariage, de mauvaise grâce à la vérité, & prit promptement la fuite, ne pouvant soutenir la vue de personnes aussi contentes. Sublime & Cotte-blanche laissèrent Belline & Fidèle dans les Isles fortunées, & conduisirent Bellinette & Brillant dans leurs royaumes, où elles voulurent célébrer leurs nœces, les assurant que tant qu'ils s'aimeroient, ils trouveroient par tout ces Isles heureuses. Ils apprirent par leur expérience que les fées ne les avoient point trompés.

T A B L E
DES CONTES;

TOME TRENTE-UNIÈME.

*A*VERTISSEMENT DES ÉDITEURS, page 14

B E A U C H A M P S.

<i>FUNESTINE, première partie,</i>	52
<i>Seconde partie,</i>	47.
<i>Troisième partie,</i>	103.

NOUVEAUX CONTES DE FÉES.

<i>LA petite Grenouille Verte,</i>	155.
<i>Les Perroquets,</i>	179.
<i>Le Navire Volant;</i>	191.
<i>Le prince Périnet ou l'origine des Pagodes,</i>	205.
<i>Incarnat Blanc & Noir,</i>	233.
<i>Le Buisson d'Epines fleuries,</i>	239.
<i>Alphinge ou le Singe Vert,</i>	271.

Tome XXXI.

E e

426 TABLE DES CONTES:

<i>Kadour,</i>	page 287:
<i>Le Médecin de Satin,</i>	305:
<i>Le prince Arc-en-ciel,</i>	329:

CONTES DE M. L. C. D. C.

<i>Le Loup Galleux,</i>	345.
<i>Bellinette ou la Jeune Vieille,</i>	369.
<i>Histoire de Belline,</i>	387.

Fin de la Table.

